



A decorative gold border frames the entire page, featuring a repeating pattern of oval shapes and floral motifs in the corners.

N

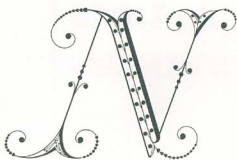
B. A. R. P. R.

III

540092

6860/4775

8172



NAPOLÉON
BONAPARTE

**NAPOLÉON
BONAPARTE**

NAPOLÉON BONAPARTE

Œuvres littéraires et écrits militaires

publiés par Jean Tulard
Préface de Marcel Dunan
membre de l'Institut



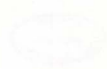
SOCIÉTÉ ENCYCLOPÉDIQUE FRANÇAISE
PARIS

III 540092

NAPOLÉON
BONAPARTE

Œuvres littéraires
et
écrits militaires

Publié par Jean Tulard
Préface de André Lhéry
Membre de l'Institut



Première édition critique
sous la direction de
Jean Tulard
Directeur d'études
à l'École pratique des Hautes Études
(Section des sciences historiques et philologiques)



Portrait de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, par Bachelier d'Albe.
Musée de la Malmaison. Giraudon.

TOME II

MANUSCRITS
ET
ŒUVRES IMPRIMÉES
(1789-1796)



Avertissement

Après les premiers brouillons de la jeunesse et les lectures désordonnées, s'ouvre en 1789 pour Napoléon une nouvelle période, celle des ambitions littéraires (il participe au concours de l'Académie de Lyon, il correspond avec l'abbé Raynal) et des premières publications (*Lettre à Buttafoco*; *Souper de Beaucaire*), sans que vienne à s'interrompre le cours toujours abondant de ses lectures. Puis, à partir de 1793, Napoléon se consacre uniquement aux écrits et projets militaires (une exception : *Clisson et Eugénie*). L'insuccès de son *Discours sur le bonheur* a découragé sa vocation d'écrivain; les guerres de la République l'absorbent; son ambition, guidée par les événements, le porte davantage vers les hauts commandements que vers une carrière d'homme de lettres¹. A partir de 1796, il cessera même de tenir une plume qui ne peut suivre sa pensée pour dicter à ses secrétaires et aides de camp, lettres, articles ou proclamations.

Les textes reproduits dans ce volume proviennent, pour les numéros XXXIV à XXXIX, XLII à LV et LVII à LX, du fonds Libri de la Bibliothèque laurentienne de Florence. Ils avaient déjà été publiés par Masson et Biagi

1. Il écrit à son frère Joseph le 7 août 1792, à propos de son discours de Lyon : « Mon ouvrage est fini, corrigé et copié, mais ce n'est pas dans ces circonstances que l'on fait imprimer; aussi bien je n'ai plus la petite ambition d'être auteur. »

dans *Napoléon inconnu*. Un nouveau collationnement a été effectué.

Le numéro XL vient du British Museum. Il a été édité par N. Tomiche dans *Napoléon écrivain*.

Les numéros LXIV-LXX appartiennent à l'ancien fonds Dzialynski, publié par Askenazy. Un nouveau collationnement a pu être effectué sur les fac-similés reproduits par l'éditeur. Le texte complet de *Clisson et Eugénie* avait déjà fait l'objet d'une publication dans le *Nouveau Femina* en septembre 1955.

La *Lettre à Buttafoco* et le *Souper de Beaucaire* ont été reproduits d'après les premières éditions. On a conservé l'orthographe de l'époque.

Le *Mémoire justificatif du bataillon des volontaires sur l'émeute d'avril* est tiré, faute de manuscrit, des *Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon*, par Nasica, p. 214.

Enfin, pour la *Position politique et militaire du département de la Corse*, dont le manuscrit paraît également perdu, on a utilisé l'édition de 1841, parue chez Truchy et Amiot sous le titre *Copie d'un manuscrit de la main de Napoléon Bonaparte avec l'orthographe qui existe dans le manuscrit même*.

Comme dans le volume précédent, il n'a pas paru utile de surcharger d'éclaircissements les notes de lecture de Bonaparte. On eût abouti à une édition critique de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire ou du *Voyage de Coxe en Suisse*, sans intérêt pour l'histoire napoléonienne.

Chronologie

mai 1789-mars 1796

Cette chronologie est la continuation de celle du tome I. Elle a pour but de replacer les écrits de Napoléon dans le déroulement des événements révolutionnaires. Elle s'arrête au moment où Napoléon part pour la campagne d'Italie.

- | | |
|-----------------|--|
| 5 mai 1789 | lecture du rapport de Necker aux états généraux. |
| 9 mai 1789 | mort de Gribeauval, rénovateur de l'artillerie française. |
| 29 mai 1789 | retour de Napoléon à Auxonne. Nombreuses lectures : Platon, Rollin, Raynal, Barrow qui lui inspire sa nouvelle intitulée <i>le Comte d'Essex</i> . |
| 12 juin 1789 | lettre à Paoli : « Je naquis quand la patrie périssait. » |
| 14 juillet 1789 | chute de la Bastille. |
| 22 juillet 1789 | incidents à Auxonne. |
| 4 août 1789 | abolition de la féodalité. Bonaparte lit les <i>Observations sur l'histoire de France</i> de Mably. |
| 8 août 1789 | Bonaparte fait partie d'une commission chargée d'étudier le tir des bombes avec des pièces de siège. |
| Septembre 1789 | nouveau congé. Napoléon part pour la Corse. Il va y écrire ses <i>lettres à l'abbé Raynal</i> . |
| 6 octobre 1789 | Louis XVI quitte Versailles pour Paris. |
| 30 octobre 1789 | Bonaparte rédige au nom des patriotes une adresse destinée à l'Assemblée nationale. |
| 5 novembre 1789 | il figure parmi les meneurs qui, à Bastia, réclament la formation d'une garde nationale. |

- 20 janvier 1790 décret de la Constituante décidant que la Corse fait partie intégrante de l'Empire français.
- 12 avril 1790 Napoléon assiste au congrès d'Orezza.
- 16 avril 1790 il sollicite une prolongation de congé.
- 25 juin 1790 troubles d'Ajaccio. Napoléon rédige le mémoire justificatif de la municipalité.
- 17 juillet 1790 Paoli à Bastia.
- 23 janvier 1791 Bonaparte écrit la *Lettre à Buttafoco*.
- Fin janvier 1791 retour en France.
- 8 février 1791 Bonaparte écrit ses *Réflexions sur l'amour*.
- 14 mars 1791 il adresse en Corse des exemplaires de sa *Lettre à Buttafoco*.
- 20 mars 1791 il ne peut faire éditer une *Histoire de Corse*.
- 10 avril 1791 il se constitue un cahier d'expressions.
- 14 avril 1791 il commence la lecture de l'*Histoire de la Sorbonne* de Duvernet, qu'il achèvera le 29 avril.
- 20 avril 1791 il lit le *Voyage en Suisse* de Coxe.
- 11 mai 1791 lecture des *Mémoires secrets* de Duclos et de la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre.
- 12 mai 1791 l'*Esprit de Gerson* amène Napoléon à réfléchir sur les problèmes religieux et les rapports de l'Église et de l'État.
- 19 mai 1791 il lit l'*Histoire de la noblesse* de Dulaure.
- 22 mai 1791 il lit l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire.
- 14 juin 1791 départ d'Auxonne pour Valence où il est affecté.
- 20 juin 1791 fuite du roi. Bonaparte écrira *République ou Monarchie* à l'annonce de la nouvelle à Valence. Il lit *les Incas* de Marmontel.
- 24 juin 1791 il prend des notes sur l'*Histoire de Florence* de Machiavel.
- Fin juin 1791 il écrit le *Dialogue sur l'amour*.
- Août 1791 il lit le *Roland furieux*.
- Fin septembre quatrième séjour de Bonaparte en Corse.
- Mars 1792 il tente de devenir lieutenant-colonel du 2^e bataillon de volontaires à Ajaccio. Il rédige un règlement de police pour le bataillon.
- 8-9 avril 1792 violents affrontements à Ajaccio entre volontaires de Bonaparte et habitants de la ville.
- 11 avril 1792 Bonaparte essaie de débaucher les troupes françaises.

- 19 avril 1792 il rédige un mémoire justificatif sur les événements d'Ajaccio.
- Fin avril 1792 il quitte la Corse.
- 28 mai 1792 arrivée de Bonaparte à Paris.
- 20 juin 1792 la foule envahit les Tuileries et coiffe Louis XVI du bonnet rouge.
- 10 août 1792 chute de la monarchie.
- 9 septembre 1792 Bonaparte quitte Paris.
- 20 septembre 1792 bataille de Valmy.
- 15 octobre 1792 cinquième séjour en Corse.
- 18 octobre 1792 entrevue avec Paoli.
- 15 décembre 1792 Bonaparte participe aux préparatifs de la manœuvre de diversion contre la Sardaigne.
- 21 janvier 1793 exécution de Louis XVI.
- 18-25 février 1793 échec de l'expédition contre la Maddalena.
- 28 février 1793 protestation de Bonaparte contre l'échec de la Maddalena.
- Mars 1793 rupture de Bonaparte et de Paoli. Bonaparte rédige plusieurs projets de fortification de la Corse.
- 2 avril 1793 la Convention décrète l'arrestation de Paoli.
- 27 avril 1793 Bonaparte déjoue une tentative d'assassinat.
- 23 mai 1793 la maison des Bonaparte à Ajaccio est sacquée.
- 2 juin 1793 échec de la tentative des républicains contre Ajaccio. Chute à Paris de la Gironde.
- 11 juin 1793 la famille Bonaparte quitte la Corse.
- 13 juin 1793 les Bonaparte s'installent à Toulon puis à Marseille.
- Vers le
15 juin 1793 soulèvement du Sud-Ouest contre la Convention.
- 3 juillet 1793 ordre à Bonaparte de se porter en Avignon.
- 26 juillet 1793 Carteaux reprend Avignon aux insurgés.
- 29 juillet 1793 Bonaparte écrit *le Souper de Beaucaire*.
- 12 septembre 1793 il arrive à Toulon pour participer au siège.
- 18 décembre 1793 les Anglais évacuent Toulon.
- 22 décembre 1793 Bonaparte est nommé général de brigade.
- 7 février 1794 il commande l'artillerie de l'armée d'Italie.
- 27 mars 1794 il s'installe à Nice.
- 2 avril 1794 il développe devant Augustin Robespierre et Ricord un plan d'attaque contre le Piémont.
- 11-27 juillet 1794 mission à Gênes et à Savone.
- 28 juillet 1794 chute de Robespierre.

- 1^{er} août 1794 Joseph Bonaparte épouse Julie Clary. Bonaparte va s'éprendre de sa sœur Désirée.
- 9 août 1794 Bonaparte placé en état d'arrestation.
- 20 août 1794 il est innocenté.
- 16 septembre 1794 Bonaparte sollicite la charge d'une expédition maritime contre la Corse insurgée.
- 21 septembre 1794 il rencontre Turreau, ancien chef de l'armée de l'Ouest, et rédige une note sur l'emploi de l'artillerie dans cette armée.
- Janvier 1795 Bonaparte poursuit ses préparatifs de l'expédition de Corse.
- 29 mars 1795 il est affecté à l'armée de l'Ouest.
- 21 avril 1795 il est fiancé à Désirée Clary.
- 7 mai 1795 Bonaparte est rayé des cadres de l'Italie.
- 8 mai 1795 Bonaparte part pour Paris où il arrive le 25.
- 26 mai 1795 échec de son entrevue avec Aubry, responsable des affaires militaires au comité de Salut public.
- Juillet 1795 Bonaparte placé en demi-solde.
- 10 juillet 1795 il se plaint à Joseph : « Désirée ne m'écrit plus. » Il écrit alors Clisson et [Eugénie].
- 18 août 1795 attaché au bureau topographique du comité de Salut public, il y prépare plusieurs plans.
- 15 septembre 1795 il est rayé de la liste des généraux employés au comité de Salut public.
- 5 octobre 1795 Barras le charge du commandement de l'armée de Paris qui réprime l'émeute du 13 vendémiaire.
- 15 octobre 1795 à cette date se placerait la première rencontre entre Bonaparte et Joséphine.
- 26 octobre 1795 Bonaparte devient général en chef de l'armée de l'Intérieur.
- 2 mars 1796 il est nommé commandant en chef de l'armée d'Italie.
- 9 mars 1796 mariage avec Joséphine.
- 11 mars 1796 départ de Bonaparte pour l'Italie.

XXXIV.

Notes tirées du compte rendu de Necker

Le 5 mai 1789 à Versailles dans la grande salle de l'hôtel des Menus Plaisirs, Louis XVI procédait à l'ouverture solennelle des états généraux. Après le roi et le garde des Sceaux Barentin, Necker prit la parole et exposa la situation financière du royaume. C'est ce discours qu'analyse Bonaparte, examinant les moyens de résorber le déficit. Le rapport fut publié en 1789, puis repris dans les œuvres de Necker (t. VI, p. 617). Il est étudié dans Marion, Histoire financière, t. I, pp. 468-470.

1^o REVENUS FIXES

Ferme générale.	150 107 000 L.
Composée de quatre articles	
Objets affermés	115 560 000
Objets en régie.	28 440 000
Droits du Clermontois	107 000
Supplément {	
sur les objets de	
régie	2 000 000
sur le tabac	4 000 000
Fermes des postes	12 000 000
— des messageries	1 100 000
— des droits sur les bestiaux de	
Poissy	630 000
— des affinages	120 000
— des droits de Port-Louis.	47 000
Abonnement des droits de Flandre	823 000
Régie des aides et des droits réunis	50 220 000
— des domaines et bois	50 000 000
— des loteries	14 000 000
— des revenus casuels.	3 000 000
— du marc d'or.	1 500 000
— des poudres et salpêtres.	800 000
Recette des finances de Paris, des pays	
d'élection et des pays conquis.	110 568 000
Vingtièmes, Impositions ordinaires et	
capitulations	46 467 000
Il faut déduire l'intérêt des sommes	
versées par les receveurs	1 380 000
	<hr/>
	440 002 000

Impositions des pays d'États.

Languedoc	9 767 250
Bretagne.	6 611 460

Bourgogne	4 128 196	
Provence	2 892 463	
Pau, Bayonne et Foix	1 156 658	24 556 000
Capitation et vingtièmes abonnés.		575 000
Capitation et dixièmes retenus au trésor public sur les pensions.		6 290 000
Impositions particulières aux fortifications des villes		575 000
Bénéfices sur la fabrication des monnaies		500 000
Bénéfices sur les forges royales		80 000
Revenus de la caisse du commerce		630 000
Loyers des maisons et des terrains des Quinze-Vingts.		180 000
Intérêt des sommes prêtées aux États-Unis d'Amérique.		1 600 000
Intérêts annuels que doit un prince d'Allemagne.		300 000
Total des revenus fixes		<u>475 294 000</u>

2^o DÉPENSES FIXES

Dépenses de la maison du Roi et de la Reine, du Dauphin, des Enfants de France, de Madame Élisabeth et de Mesdames		52 000 000
Maison de Monsieur, de Madame, du comte et comtesse d'Artois, du duc d'Angoulême, du duc de Berry,		8 240 000
Affaires étrangères		7 400 000
Département de la guerre		99 160 000
Marine et colonies		40 500 000
Supplément pour les colonies.		400 000
Ponts et chaussées		5 680 000
Haras		814 000
Rentes perpétuelles et viagères		162 486 000
Intérêts d'effets publics		44 300 000
Gages de charges représentant l'intérêt de la finance		14 692 000
Intérêts et frais des anticipations qui portent sur 90 et 91		4 900 000
Intérêts et frais de renouvellement des billets de ferme des autres anticipations ou des emprunts nécessaires pour balancer les besoins de l'année 1789		10 900 000
Engagement à temps avec le clergé.		2 500 000
Indemnités à différents titres		3 233 000
Pensions		29 560 000
Gages du Conseil, traitement de M. le Garde des Sceaux, etc., etc.		3 173 000

Intendants des provinces et leurs subdélégués	1 495 000
Police de la ville de Paris	1 570 000
Guet et garde de la ville de Paris	1 138 000
Maréchaussée de l'Île-de-France	250 000
Pavé de Paris	627 000
Travaux des carrières de Paris	400 000
Remises de différents impôts	7 120 000
Traitements aux receveurs, fermiers et régisseurs	20 094 000
Les cinq administrateurs du trésor royal, payeurs de rentes, etc.	3 753 000
Bureaux de l'administration générale	2 048 000
Fonds sur le produit de la loterie pour des actes de bienfaisance	172 000
Secours d'Hollandais réfugiés en France	830 000
Communautés, maisons religieuses, édifices sacrés	2 188 000
Dons, aumônes, hôpitaux, enfants trouvés	3 038 000
Travaux de charité	1 896 000
Destruction du vagabondage	1 144 000
Primes et encouragements pour le commerce	3 864 000
Dépenses du département des mines	90 000
Jardin royal, cabinet d'histoire naturelle	130 000
Bibliothèque du roi	167 000
Universités, académies, collèges, sciences et arts	930 000
Passeports en exemption de droits à la marine royale	400 000
Bâtiments publics	1 900 000
Dépenses de plantations dans les forêts, etc.	500 000
Frais de procédure criminelle	3 180 000
Dépenses dans les provinces diverses	4 500 000
Dépenses imprévues	5 000 000
Total des dépenses fixes	531 444 000
DÉPENSES FIXES	531 444 000
REVENUS FIXES	475 294 000
DÉFICIT ANNUEL	56 150 000

Selon le compte de 1788, le déficit était de 160 827 492 L., mais l'on avait compris dans cette somme tous les remboursements montant à 76 502 367 et toutes les dépenses extraordinaires et passagères payables en 1788, mon-

tant à 29 395 540 livres. Ces deux articles mis à part, le déficit se trouvait réduit à 54 929 540 livres. Si l'on joint à cette somme, une de 5 millions pour faire face aux dépenses imprévues qui reviennent toutes les années, l'emprunt de 12 900 000 livres pour venir au secours des Hollandais réfugiés, cela fera monter à 75 millions le déficit annuel, mais 1^o les retenues imposées sur les pensions par l'arrêt du 13 octobre 1787 se montent à 5 millions; 2^o les économies et les dispositions nouvelles du département de la Guerre ont diminué son état de dépense de 8 à 9 millions; 3^o le département de la Marine a économisé 4 500 000; 4^o celui des Affaires étrangères a économisé 1 800 000.

Par quels moyens peut-on faire face à ce déficit de 56 millions :

1^o D'ici à un ou deux ans, le bail de la ferme pourra être amélioré de 18 millions;

2^o La ferme des postes, les domaines, la régie pourront fournir un accroissement de 6 millions.

Les droits d'aides, etc., ne sont pas perçus également dans le royaume, mais il y a des navires qui ont fait des abonnements qui préjudicient beaucoup au trésor. On évalue à 7 millions le tort qu'ils font.

Le clergé reçoit 2 500 000 livres; le roi paie 5 millions aux hôpitaux : l'on pourrait faire supporter cette charge au clergé, soit par des réunions, soit par des économats.

Si la Compagnie des Indes est assurée de son privilège ou si le commerce de l'Inde est rendu libre, le roi gagnera sur le droit d'indult 15 à 1 800 mille livres.

L'on gagnera quelque chose sur les primes accordées pour le commerce.

La ferme du tabac peut augmenter de 1 200 mille livres.

L'on peut gagner 2 ou 3 millions en réduisant les droits que l'on paie au roi et aux villes et hôpitaux, en une même régie.

En cassant la prohibition de 1785 sur les mousselines et les toiles peintes, le roi gagnera 900 000 livres.

On gagnera cette année 1 500 000 livres d'extinctions.

Monsieur a offert une réduction de 500 000 livres.

M. le comte d'Artois a réduit sa maison de 400 000 livres.

L'abolition du privilège des bourgeois pour l'entrée franche des produits de leurs terres et de leurs chasses pourrait produire 500 000.

L'abolition des Francs-salés qui ne sont pas adjugés par des arrêts vaudrait 3 à 400 000.

L'entrepôt de Bayonne étant favorable aux étrangers au détriment du commerce national ne doit pas conserver sa franchise. Cela ferait 600 000 livres de gain.

L'on fait des offres sur les charges d'huissiers priseurs qui produiraient une augmentation de 600 000 livres.

Dans le compte qui établit le déficit, on n'a rien mis pour le clergé : objet de 4 millions.

Les privilégiés payant (comme les deux ordres¹⁾) l'on obtiendrait 11 millions.

L'on doit au roi 80 millions en vingtièmes, tailles, capitation. M. Necker propose d'en faire remise entière au peuple.

L'on entend par anticipations la partie des revenus du roi qui se consomme à l'avance. Cette disposition s'effectue au moyen de rescriptions et d'assignations qui sont tirées communément à un an de terme sur les impositions payables à cette distance et l'on négocie ces différents papiers en accordant le bénéfice d'un intérêt et d'une commission. C'est là ce qui constitue la dépense annuelle des anticipations, dépense proportionnée à l'étendue de la somme empruntée sous cette forme. Une telle dépense subsistera tant que les anticipations seront renouvelées. Il faudrait donc, pour la faire cesser, destiner un fonds extraordinaire à l'amortissement du capital. Les

1. Necker écrit : « Si les deux ordres privilégiés, renonçant à leurs privilèges, concourent... »

2. Cf. A. Brette. *Les Constituants. Liste des députés et des suppléants élus à l'Assemblée constituante de 1789* (Paris, 1897).

3. Les députés de la Corse, élus seulement à la fin de mai, n'arrivèrent à Versailles qu'en juin.

4. 1789; sur cet emprunt, cf. Marion, *op. cit.*, t. II, p. 9.

anticipations qui portent sur 1790 montent à 90 millions, mais il y a 172 millions consommés à l'avance sur les revenus des huit derniers mois de cette année 1789. Il est donc nécessaire de renouveler 100 millions d'anticipations. C'est la raison qui nécessite un secours de 80 millions.

Les états généraux se sont ouverts le 4 mai 1789.

Il y avait 43 évêques

54 abbés

181 curés

278

20 membres de hautes magistratures.

46 militaires non titrés.

Le reste, c'était des comtes, marquis, ducs, princes, la plupart gradés dans l'armée.

140 membres de cours inférieures

200 avocats, procureurs ou notaires

18 médecins

56 négociants

50 cultivateurs

34 bourgeois.

498

Le reste sont des financiers, des municipaux, etc., formant en tout 58.

Soit 556

et 556

1112²

Lors de ce recensement, la Corse³, le Béarn, le Bigorre, la Montagne, la Navarre n'avaient pas encore député, ni les deux ordres bretons.

Le 13 août, les états ont voté un emprunt de 30 millions au 4½ p. 100 d'intérêt. Cet emprunt n'a point réussi⁴. Ils en ont décrété un de 80 millions dont la moitié remboursable en effets royaux à 5 p. 100.

XXXV.

Sur l'esclavage

Bonaparte suit avec attention les nouvelles politiques. Du Mercure il tire en juin 1789 des observations sur l'attitude de l'Angleterre en face de l'esclavage : un problème auquel il se trouvera confronté à Saint-Domingue. On sait que le 20 mai 1802 il « rétablira » dans les colonies l'esclavage aboli par la Révolution (cf. Gaston-Martin, Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises).

Le parlement d'Angleterre¹ a nommé un comité particulier présidé par milord Hawkesbury² pour recueillir les documents nécessaires pour pouvoir se décider à prendre un parti sur le commerce des nègres. M. Wilberforce³, ami de M. Pitt, a soumis à la discussion de la Chambre douze propositions :

1^o Que le nombre d'esclaves exportés annuellement de la côte d'Afrique sur des vaisseaux anglais est supposé monter annuellement à 38 000 ;

Que le nombre (de ceux) qui sont transportés annuellement aux îles anglaises des Indes occidentales s'est trouvé d'environ 22 500 ; que le nombre gardé dans les villes monte, à ce qu'il paraît, à 17 500 ;

2^o Que les esclaves peuvent être rangés sous quatre dénominations :

a) Les nègres faits prisonniers de guerre ;

b) Les personnes vendues pour dettes ou pour crimes, surtout pour adultère et sacrilège ;

c) Les esclaves vendus au profit de leurs maîtres ;

d) Les personnes faites esclaves par fraude et actes d'oppression de la part des princes ;

3^o...

4^o Que le continent d'Afrique, dans son état actuel, fournit différents articles d'échange

1. En regard : Auxonne, 8 juin 1789.

2. Hawkesbury était un membre influent du Parlement.

3. Guillaume Wilberforce (1759-1833), très lié avec Pitt, entreprit de combattre au Parlement l'esclavage.

particuliers au climat et d'autres que l'Angleterre tire des nations étrangères; que l'on pourrait remplacer par un commerce lucratif la traite des nègres;

5° Que la traite des nègres est reconnue très nuisible au matelot anglais et que la mortalité s'est trouvée beaucoup plus grande que sur les autres vaisseaux de Sa Majesté;

6°, 7°, 8° Qu'il périt un grand nombre d'esclaves dans la traversée, qu'il en périt 4 et demi p. 100 dans les premiers moments de leur arrivée et en général pendant les trois premières années.

9° Que l'inégale proportion d'individus de chaque espèce, le libertinage, les maladies à eux particulières attribuées aux fatigues excessives, au défaut de nourriture empêchent l'accroissement des nègres.

10° Qu'en 1768 tout le nombre d'esclaves à la Jamaïque était d'environ 167 000; qu'en 1774 il était de 193 000, qu'en décembre 1787 le vice-gouverneur Clarke le faisait monter à 256 000; qu'en sommant les nombres importés depuis 68 à 87 l'on compte une perte de $1/22$ pécis sur les vaisseaux. Il paraît que l'excédent des morts sur les naissances a été, pendant le cours de dix-neuf ans, de $7/8$ par 100; que dans les 13 dernières années le nombre des morts est de $3/5$ par 100 du nombre moyen des nègres existants; que, suivant les comptes réunis au comité de Commerce par M. Braitware, le nombre des nègres de la Barbade montait en 1764 à 70 706; qu'il était, en 1774, de 74 878; qu'en 1780 il était de 68 270; qu'en 1781, après l'ouragan, il était de 63 248, qu'en 1786 il était de 65 115; qu'en comparant ce nombre avec le total des importations l'excédent annuel des morts sur les naissances depuis 64 à 74 a été dans la proportion de 5 par 100; que, dans sept années, à compter depuis le commencement de 74, l'excédent des morts a été dans la proportion d'environ un et un tiers sur chaque cent de nombre

moyen, que le nombre des nègres avait diminué de 5 000 dans l'espace de 80 à 81, etc.

11^o..

12^o Les mémoires de la Dominique, des îles Sous-le-Vent, de la Grenade, de Saint-Vincent ne fournissent pas des renseignements suffisants.

Tout vu, M. Wilberforce finit par croire que l'on pourrait sans inconvénient considérable cesser la traite des nègres en Afrique⁴.

Tous les intéressés au commerce des Indes se sont assemblés à la Taverne de Londres et y ont pris la résolution suivante :

1^o Que l'esclavage a existé comme une condition de l'espèce humaine en Afrique;

2^o Que les esclaves vendus aux Européens sont des prisonniers de guerre que, sans l'espoir de les vendre, l'on aurait massacrés sur le champ de bataille;

3^o Que l'Angleterre ne peut ouvrir aucune branche de commerce un peu importante avec l'Afrique;

4^o Que le capital actuellement employé dans les îles [sujettes] de l'Angleterre, en terre, nègres, bâtimens, vivres, meubles, monte à 70 millions sterling;

10^o Que le nombre des naissances ne pourra jamais compenser les morts;

13^o Qu'il paraît, d'après le rapport du Conseil privé de S. M., que la seule valeur des droits de douane produits par les exportations pour l'Afrique et les colonies a monté à 2 306 919 livres sterling; que les importations ont monté à 5 389 034, celle d'Afrique à 117 817, c'est-à-dire à 5 506 871; que le nombre des tonneaux que portent les vaisseaux employés à ce commerce se monte pour l'année 87 à 249 331, le nombre des matelots à 21 000 et les revenus à 1 627 142.

4. En regard : *Mercur*, 2 juin. Un courant hostile à la traite s'était développé en Angleterre (Fox, Pitt, Smith). Une ordonnance sur l'adoucissement de la condition des esclaves pendant la traversée fut obtenue en 1789, mais ce n'est qu'en 1792 que la traite devait être abolie dans les colonies anglaises. La mesure ne put être immédiatement appliquée.

XXXVI.

Notes tirées des *Observations* sur *l'histoire de France* de l'abbé Mably

A la suite du cahier contenant les notes tirées du Gouvernement de Venise figurent des extraits des *Observations sur l'histoire de France par l'abbé Mably*. Si celui-ci, qui avait exercé à la cour, auprès du cardinal de Tencin, une grande influence, admirait encore en 1740 la monarchie d'ancien régime, il devait se rapprocher par la suite des philosophes et des physiocrates et fut l'un des précurseurs de la Révolution au même titre que Raynal. Ne réclamait-il pas l'égalité pour tous, l'abolition de la propriété individuelle et du droit de tester? (Cf. Mornet, *les Origines intellectuelles de la Révolution*, p. 231.) Ses *Observations* parurent à Genève en 1765. Les passages relevés par Bonaparte en août 1789 proviennent non du texte lui-même mais des notes et des épreuves de l'ouvrage.

Soit que les Francs viennent de Pannonie, du Nord ou des provinces voisines des Palus-Méotides, il est certain qu'ils habitèrent longtemps la Germanie. La guerre et la chasse étaient leurs occupations. Leurs troupeaux et les esclaves qui en avaient soin faisaient toute leur richesse.

Leur gouvernement était une démocratie tempérée par le pouvoir du roi et des grands.

Clodion s'empare de Tournay et y place le siège de la république.

Clovis étendit l'empire français et le transporta à Soissons.

Clovis, en se convertissant, eut le bonheur d'être instruit par un évêque orthodoxe et, par ce moyen, devint redoutable aux Visigoths et Bourguignons qui, infectés de l'arianisme, n'étaient aimés ni du clergé ni des Gaulois — première cause de la grandeur française.

L'esclavage de la glèbe était établi dans la Gaule avant l'entrée des Francs. Les Francs eux-mêmes avaient des nobles, des ingénus et des serfs.

Lors de la conquête, il paraît que les Francs se répandirent sans ordre dans les provinces, s'emparèrent sans règle d'une partie des possessions des Gaulois, terres, maisons, esclaves, troupeaux, chacun prit ce qui lui convenait.

Les Bourguignons et les Visigoths, en s'éta-

blissant dans les Gaules, s'emparèrent des deux tiers des terres et du tiers des esclaves.

Lorsque après la première chaleur de la révolution l'on sentit la nécessité de faire des lois, ils établirent une différence humiliante entre eux et les vaincus. L'on voit que la *composition* d'un Gaulois était la moitié de celle d'un Barbare. Cependant les Francs, dans cette nouvelle position, conservèrent leur même gouvernement. Le prince et le conseil des grands partagèrent la puissance avec l'Assemblée du champ de Mars. Les cités des Gaules furent gouvernées comme les bourgades de Germanie par les ducs ou comtes, à la fois juges et capitaines de canton.

— Le prince eut, pour subsister, ses domaines, les présents qu'on lui apportait à l'Assemblée du champ de Mars, les amendes, confiscations, etc.

— Les Gaulois comme les Francs ne payaient d'autre sorte d'impôt que la fourniture des officiers publics qui voyageaient par ordre du prince.

— Les ducs, les comtes, les centeniers ne pouvaient juger sans être assistés de sept assesseurs pris dans la nation de celui contre qui le procès s'instruisait.

— Les prêtres idolâtres avaient un grand crédit sur les Francs. Les prêtres chrétiens en profitèrent. Les évêques travaillèrent de concert pour corriger sous Clovis la loi salique et ripuaire. Ils jouirent de la plus grande considération. Ils étaient tous romains; aussi, en peu de temps, les Gaulois eurent-ils la permission de s'incorporer à la nation gouvernante en adoptant ses lois. Cependant le gros de la nation n'en profita point.

— Arrivés dans les Gaules, les Francs durent changer une partie de leurs lois civiles. Ils bouleversèrent leur code criminel qui devint très féroce.

— Dispersés, ils perdirent un esprit que l'union, les forêts de la Germanie et la pauvreté avaient

formé. Ils n'allèrent plus aux champs de Mars et bientôt furent esclaves. La puissance des rois s'accrut; les leudes ne furent plus que leurs courtisans; le conseil de la nation ne fut plus composé que de gens qui tenaient tout du prince et les bénéfiques ou fiefs qu'ils donnèrent et reprirent à leur fantaisie achevèrent de river la chaîne royale.

Les évêques prêchèrent le despotisme. Les leudes gaulois y étaient accoutumés. Les leudes avaient intérêt à voir le souverain riche afin qu'il pût être libéral et la république s'écroula.

Quelques Francs, grands seigneurs, ne courbèrent point la tête sous le joug; mais, profitant de l'anarchie et de l'indifférence avec laquelle le peuple voyait la perte de ses prérogatives, ils étendirent leurs droits sur les terres voisines qu'ils imposèrent. Ainsi naquirent les seigneuries patrimoniales. La puissance des leudes et l'abus de leur crédit et force firent naître les corvées, les péages, les redevances, les justices seigneuriales. D'autres cependant furent le prix de la protection accordée par le puissant au faible contre les armées des ennemis, surtout des enfants de Clovis qui se battaient perpétuellement.

Les ducs, les comtes, les centeniers, d'abord nommés par le champ de Mars, depuis achetèrent leurs places, mais ce ne fut que pour les vendre. La justice le fut aussi et le peuple se soumit avec plaisir à l'arbitrage de ceux qui les avaient protégés contre les armées..... Les ducs, les comtes voulurent en vain s'opposer à ces nouvelles juridictions. L'assemblée des leudes finit par leur faire défense d'exercer aucun acte de juridiction sur les terres des seigneurs.

Féroces et lâches, les Français joignirent aux vices des Germains ceux des Gaulois¹ et furent le peuple le plus hideux qui puisse exister. Le meurtre, etc., fut commis par les rois mêmes. Les rois, les leudes, chacun usurpa de nouveaux droits.

1. Cette phrase qui concerne les Francs n'est pas relevée sans intention par Bonaparte qui songe à la sujétion de la Corse (cf. plus loin sur cette franco-phobie, la *Nouvelle Corse*).

2. En regard : Dom Bouquet, *Recueil de chartes ou diplômes*.

En trois lignes, voici l'histoire du gouvernement des Francs à leur entrée.

Par leur constitution politique, eux seuls avaient part au gouvernement. Depuis, cependant, les Gaulois y furent admis mais en adoptant la loi salique ou ripuaire. Par leur loi criminelle, les *compositions* étaient différentes : pour un Français libre 200 sols, pour un leude 600, pour un évêque 900, pour un Gaulois ou Romain tributaire 45, pour un Gaulois libre 100, pour un Gaulois leude ou austrasien 300 sols. Cette composition était donnée par le meurtrier aux parents du mort. Le tiers appartenait au roi en conséquence du Freda.

Les lois civiles étaient la salique et la ripuaire, mais chacun, en France, avait le droit de vivre dans celle qui lui plaisait : romaine, bourguignonne, vandale, etc. Le duc, comte ou centenier était obligé, pour juger une affaire, de prendre sept assesseurs de la loi du plaideur et il prononçait en conséquence.

Sous les petits-fils de Clovis, l'on ne convoqua plus l'Assemblée du champ de Mars; lorsque, après le supplice de Brunehaut, il fut question de réformer le gouvernement, l'Assemblée, qui se tint à Paris en 615, n'était composée que d'évêques et de leudes.

Les bénéfices que les rois donnèrent à leurs leudes étaient des [terres] de leurs domaines, si bien qu'au commencement du VII^e siècle ces domaines étaient réduits à rien. Cela est si vrai que, dans le traité d'Andély, les bénéfices sont appelés des *dons de la munificence des rois*². L'on a prétendu à tort que les bénéfices des Mérovingiens étaient des récompenses politiques dont les rois étaient les dispensateurs. Les filles et les femmes des rois les imitèrent et donnèrent aussi leurs douaires en bénéfice à leurs courtisans, etc.

Tous ces bénéfices des Mérovingiens étaient amovibles.

Les lois salique et ripuaire ne parlent pas de justices seigneuriales.

Senior voulait dire un leude âgé, comme le dit Grégoire de Tours.

C'est de 595 à 615 que se sont établies les seigneuries. La charte la plus ancienne où l'on trouve une concession de justice est de Dagobert, en 630.

Du moment que les leudes eurent des bénéfices et des charges, qu'il ne fallut qu'être courtisan pour être leude, tout le monde voulut l'être. Les domaines ne suffirent plus; les princes commirent toutes sortes d'injustices : les monastères furent pillés et les riches proscrits. Cela réussit pendant un certain temps; mais, sentant bien que leurs intérêts étaient communs, les grands s'assemblèrent à Andély pour traiter de la paix entre Gontran et Childebart et ils donnèrent la loi à l'un et à l'autre.

Les rois ne purent plus retirer à leur gré les bénéfices qui même furent héréditaires.

Brunchaut, mère de Thierry, régna en Austrasie et en Bourgogne; mais, fière et avare, cette princesse viola le traité d'Andély. Les évêques et les leudes bénéficiaires se réunirent. Clothaire II fut roi et Brunchaut périt. Clothaire II fut l'esclave des leudes. L'Assemblée de Paris en 615 décida à jamais la grande question de l'hérédité des bénéfices et légittima les droits que les seigneurs avaient acquis dans leurs terres. L'avarice des grands et non l'amour du bien public décida les lois portées dans cette assemblée.

Clothaire conserva cependant la faculté de nommer aux emplois, mais il perdit bientôt tout et il ne fut plus maître de nommer un maire du palais sans le consentement des grands³.

Les bénéfices héréditaires établirent un corps de citoyens distinct et c'est l'origine de la noblesse telle que nous la concevons. Les familles puissantes, mais qui n'avaient pas de bénéfices au moment de la révolution, voulurent en avoir et elles dénaturèrent leurs

3. Note de Bonaparte :
assemblée de Clichy, la
44^e année de son règne.

propres alleux pour les convertir en bénéfices : Bientôt après, l'on s'accoutuma à classer dans la même classe tous les seigneurs possédant justice et leurs seigneuries communiquèrent à leurs possesseurs les privilèges des bénéfices. Sur la fin de la première race, l'on négligea la conservation des titres primordiaux de ces possessions. Étaient-elles dans leur origine un bénéfice ou un alleu? Cette question devint inutile et chacun voulut faire croire que c'était un alleu.

Comme juges, les seigneurs étaient redoutables aux peuples. Comme capitaines des milices de leurs terres, ils l'étaient aussi. Les abbés et les évêques même commandaient leurs milices.

Les seigneuries se multiplièrent. Chaque seigneur jouissait de son usurpation. Les ducs, les comtes qui voyaient diminuer leur autorité n'en étaient pas fort jaloux. Ils s'en dédommageaient en formant eux-mêmes des terres étendues et héréditaires. Les seigneurs élaient les maires du palais qui étaient leurs créatures et auxquels ils accordèrent une autorité sans bornes. Finances, armée, justice, tout leur était soumis. A la mort de Sigebert II, roi d'Austrasie, Grimoald, son maire, couronna son propre fils. Les Austrasiens se soulevèrent. Childéric fut couronné et Pépin d'Héristal fut maire.

Celui-ci, quelque temps après, marcha au secours des Neustriens et des Bourguignons, battit Bertaire, leur maire, qui les tyrannisait, et fut fait maire des trois royaumes. A sa mort, il revêtit de ses dignités Théodebald encore enfant, de sorte que Dagobert III, enfant, eut pour maire un autre enfant.

Charles Martel, fils aîné de Pépin, prit les armes en Austrasie et fut reconnu maire des trois royaumes. Charles se fit aimer du militaire et craindre du reste de la nation. Il enrichit ses soldats des dépouilles du clergé.

Les bénéfices firent la grandeur et la déca-

dence des Mérovingiens. Charles Martel le comprit et en créa de nouveaux qui, depuis, ont porté le nom de fiefs.

Les bénéfices des Mérovingiens n'imposaient aucune obligation particulière. Comme leudes, ils devaient servir et être attachés au prince. Les fiefs d'institution de Charles Martel imposaient le service militaire et du palais. C'est pourquoi l'on appelle les possédants de ceux-ci vassaux, c'est-à-dire officiers domestiques.

Pépin succéda à Charles. Pépin, pour apaiser la nation, élut roi Childéric III. Voyant qu'il n'avait pas les vices du père, les Français s'attachèrent à Pépin et lui crurent des vertus imaginaires.

Le clergé voulait exiger la restitution des biens que Charles lui avait enlevés; mais, voyant l'inutilité de ses démarches, il se mit sous la protection immédiate de Pépin.

Enfin, Pépin se fit couronner du consentement de Zacharie, alors pape. Les Bourguignons, les Visigoths, aussi braves que les Francs, périrent, et eux seuls de tous les Germains existèrent. Les Visigoths se confondirent avec les Gaulois, leurs mœurs en furent amollies. Ainsi que les Bourguignons, ils étaient imbus des maximes de l'arianisme et le clergé les détestait. Tout servit aux Francs. Leurs guerres civiles, le partage du royaume, tout entretint cet esprit militaire et l'arrogance qui les a mis à même de résister à leurs pareils.

L'inauguration des rois de France n'avait été qu'une cérémonie purement civile. Le prince élevé sur un bouclier recevait l'hommage de son armée. Pépin, pour rendre son couronnement plus respectable, y intéressa la religion. Sacré par Boniface, évêque de Mayence, il le fut encore par le pape Étienne III qui l'appela l'oint du Seigneur et déclara qu'il ne tenait la couronne que de Dieu, par l'intercession de saint Pierre et de saint Paul.

Durant la première race, la couronne avait été patrimoniale. L'on partageait en autant

4. Une date est indiquée sur le cahier : Auxonne, 1^{er} août 1789.

de parts qu'il y avait d'enfants. Sous la seconde, la couronne resta dans la maison de Pépin et le peuple choisissait. Elle était élective, par Pépin, aux princes de sa maison.

Pépin institua ces assemblées. Les évêques, les abbés, les chefs de la nation y étaient appelés une fois l'an; Charlemagne y appela le peuple et les tint deux fois l'an.

Il y avait deux assemblées sous Charlemagne⁴. La première se tenait au mois d'octobre. Elle n'était composée que des seigneurs les plus expérimentés. L'on y traitait des affaires politiques du royaume, des expéditions que l'on ferait, etc. Leurs délibérations étaient très secrètes. La seconde assemblée se tenait au mois de mai suivant, composée d'évêques, d'abbés, de comtes, de seigneurs, des députés du peuple. Ces députés se divisaient en trois chambres qui quelquefois se réunissaient. Les Capitulaires sont les fruits du travail de ces assemblées. Le prince y parle. « Nous voulons », « Nous ordonnons », « Nous commandons », dit Charlemagne, mais il n'avait pas pour cela la puissance législative, surtout comme l'empereur d'aujourd'hui qui se sert des mêmes expressions. Si Charlemagne veut accorder la vie à Tassillon, duc de Bavière, il la demande. S'il veut que l'évêque Hildebold reste avec lui, il demande que l'on l'exempte de la loi commune qui oblige les évêques au séjour de leurs diocèses. Les députés du peuple étaient les avoués des églises, les rachimbourgs ou assesseurs.

Il divisa ses États en un certain nombre de légations qui renfermaient chacune plusieurs comtés et, au lieu de mettre un duc à la tête de cette administration, il la composa de quatre ou cinq membres, pris dans l'ordre des prélats et de la noblesse. On les nomma envoyés royaux.

Tous les ans, ces censeurs ou envoyés royaux tenaient des assemblées provinciales. Les

évêques, les abbés, les comtes, les seigneurs, les avoués des églises, les vicaires des comtes, les centeniers et les rachimbourgs étaient obligés de se trouver en personne. L'on discutait dans ces assemblées les affaires de la province, etc.

Outre ces assemblées, les envoyés royaux tenaient quatre assises par an. Ces assises réprimaient les tribunaux de justice d'où l'on en appelait.

Il fallut trois manoirs de terre pour être obligé de faire la guerre à ses frais.

Charles Martel avait ôté au clergé la plus grande partie de ses biens pour les donner à ses soldats. Sous Charlemagne, les seigneurs qui possédaient des terres du clergé consentirent à entretenir les églises et à leur donner la dîme : c'est ce qu'on appela les *Précaires*. Le clergé avait l'espoir de rentrer en possession de ses biens à la mort des possédants. Dans ce temps-là aussi, beaucoup de fidèles payaient la dîme. C'était un acte de piété fait à l'exemple des juifs et extorqué par les fables que les moines fabriquaient : une lettre de J.-C. par exemple qui menaçait les païens, les sorciers et les non payant la dîme de frapper leurs champs de stérilité, etc.

Le roi, par l'Assemblée de Paris en 615, avait eu le droit de nommer aux évêchés vacants. Charles y renonça.

Louis le Débonnaire succéda à Charles. Voulant le bien, mais faible, superstitieux, livré aux puérités monacales, Louis le Débonnaire fut indigne de régner. Les levains de division, que Pépin et Charles avaient apaisés avec tant de peine, recommencèrent. Le clergé et les moines d'un côté, la noblesse et les seigneurs s'entre-déchiraient et tous ensemble ruinaient les peuples. Joignez à cela les guerres civiles et étrangères, et vous serez étonné de voir encore exister une monarchie qui eut une pareille crise à surmonter. Au milieu de cette anarchie, le champ de Mai fut oublié, l'autorité

5. Phrase incompréhensible (cf. Mably, t. I, p. 204).

royale s'accrut ainsi que la puissance seigneuriale.

Charles le Chauve fut despote parce que personne ne lui obéissait⁵. Il voulut enfin caresser les seigneurs et leur céda l'impossible. Les bénéfices établis par Charlemagne furent rendus héréditaires, les comtés furent héréditaires, les traces de l'ancien gouvernement furent anéanties; la loi salique, ripuaire, les capitulaires, tout fut oublié. Les comtes n'étaient plus; les seigneurs visèrent à l'indépendance et ne permettaient plus que leurs sentences fussent portées à la cour du roi.

L'on assembla la nation; mais ceux seuls qui étaient vexés s'y rendirent. L'on déplorait les abus, mais inutilement. L'on se récriait sur les courses des Normands, des Sarrasins qui n'en continuaient pas moins.

Le Franc réclama ses lois; le Bourguignon et le Romain les siennes. Sans succès. Il fallut reconnaître l'autorité despotique du maître et les caprices du seigneur furent les lois respectées.

Les comtes furent les souverains des villes, bourgs, villages de leur ressort où il n'y avait point de seigneurie. Sous Louis le Bègue, Louis III, Carloman, Charles le Gros, etc., l'anarchie empira et le système féodal acheva de se former. Le comte recevait l'hommage des seigneurs et lui-même le prêtait au roi : vaines formules.

Il y eut des seigneurs assez puissants pour ne reconnaître aucune supériorité et ne relever, comme ils s'exprimaient, que de Dieu et de leur épée. L'on appela leurs terres des allodiales et eux-mêmes des alleux.

Sous la première race, l'on ne connaissait que deux sortes de biens : les bénéfices et les alleux que l'on distinguait en propres et en acquêts. Sous les successeurs de Charles le Chauve, toutes les possessions furent distinguées en terres seigneuriales et en biens roturiers. Les terres seigneuriales furent

appelées fiefs quand le propriétaire, en vertu de sa possession, était obligé de prêter hommage à un autre seigneur. Les terres seigneuriales étaient des alleux quand l'on ne prêtait hommage à personne⁶.

La race de Charlemagne, si indigne de ce grand homme, touchait à la fin de son règne. Sans crédit, sans puissance, ils furent détrônés par Hugues Capet, duc de France, comte de Paris, d'Orléans. Son frère était duc de Bourgogne. Il avait une sœur mariée à Rollon, duc de Normandie. Avec autant de crédit et de force, il eut peu de peine à se faire couronner, mais ce fut l'ouvrage de la force. Il gagna et battit ceux qui tenaient pour les descendants des Carolingiens. D'ailleurs, il était peu important pour les seigneurs qu'il y eût ou non un roi et, quel qu'il fût, il avait peu d'autorité. L'on distinguait l'homme libre du serf : distinction illusoire. Tout pliait sous le joug pesant du seigneur qui considérait les terres roturières comme ses propriétés ou comme l'étant originairement. De là, point de bornes aux voleries et aux vexations. Ici, l'on ne pouvait tester. Là, l'on ne pouvait disposer que du mobilier, ou l'on ne pouvait se marier sans avoir acheté la permission du seigneur.

Lorsque les comtés devinrent des principautés héréditaires, les bourgeois furent aussi chargés que les vilains.

L'on distinguait plusieurs classes de citoyens en France : les seigneurs, les simples gentilshommes, les clercs, les vilains, les bourgeois, les serfs. L'on connaît les privilèges des premiers. L'on ignore quel était l'état des seconds. L'on sait seulement que, sous Saint Louis, ils ne payaient point de tailles et avaient d'autres privilèges. Les clercs en avaient de plus amples. Les bourgeois avaient acheté de leurs comtes plusieurs privilèges ; les vilains n'étaient distingués des serfs que par la considération, le pouvoir de se faire clercs, de pouvoir devenir nobles, le pouvoir de s'allier avec les autres

6. Note de Bonaparte : L'on appelle Ordonnances du Louvre les ordonnances des rois commencées par M. de Laurière et continuées par M. Secousse.

classes sans que les enfants fussent serfs. Tel était l'état du peuple lors de l'avènement d'Hugues au trône.

Les devoirs et les droits des peuples envers leurs seigneurs et de ceux-ci avec les peuples furent bientôt arrangés. C'était la force qui dictait et commandait, mais il n'en fut pas de même des seigneurs entre eux, il n'y avait rien d'arrêté. Des protestations [s'élevèrent] de tous côtés que firent encore accroître les guerres que nécessitèrent les entreprises de Hugues.

Il y avait des possédants fief si faibles qu'ils reconnurent un suzerain qui avait la haute justice, battait monnaie et jugeait les différends de ses vassaux ne possédant qu'un château. Un seul échec les enchaînait. Le droit de guerre était plus dangereux qu'utile à ces petits seigneurs. La pauvreté des Carolingiens avait fait oublier et avait anéanti les prérogatives de la couronne. La richesse patrimoniale des Capétiens lui rendit une partie de son lustre. Cette cour suprême où les rois jugeaient en dernier ressort les grands de l'État renaissait. Déjà les grands vassaux avouaient qu'ils étaient obligés de suivre le roi à la guerre.

L'on n'estimait une terre que par le nombre des fiefs. L'on avait besoin de défenseurs; les grands seigneurs furent prodigues de fiefs, de privilèges, de pensions, de différentes grâces qui obligeaient à des devoirs dont la contravention entraînait la félonie.

Une fois que le système féodal fut établi, que les vassaux reconnurent des suzerains, et ceux-ci le roi, cela ne fit que s'accroître. L'on regarda comme un devoir, et les seigneurs eurent du respect pour leur suzerain afin que leurs inférieurs leur en portassent; à l'exception des arrière-fiefs, tous les seigneurs étaient à la fois suzerains et vassaux.

Les détails des cérémonies des hommages, les circonstances des différents droits se multiplièrent. L'on appela être félon refuser de

prêter hommage à son suzerain après trois sommations. Fausser sa foi fut frapper son seigneur, ne pas le défendre, lui faire la guerre, à moins que ce ne fût pour déni de justice, et dans ce cas même l'on ne devait armer que ses vassaux. L'on respectait les mœurs. Un commerce avec la femme ou fille de son seigneur entraînait perte du fief...

XXXVII.

Notes tirées de la *Géographie* de Lacroix

Éditée en 1747, la *Géographie moderne* de l'abbé de Lacroix (1704-1760) fut utilisée pendant près d'un demi-siècle dans l'enseignement. A l'École militaire, Bonaparte avait dû vraisemblablement la lire. Il reprit cet ouvrage en 1789. C'est dans les notes qu'il prend alors que figure la phrase prophétique : « Sainte-Hélène, petite île... »

L'on divise le globe par climats et par zones relativement aux durées des jours et à la chaleur.

Il y a cinq zones :

Une torride qui est comprise entre les deux tropiques, c'est-à-dire depuis le $23 \frac{1}{2}$ de latitude septentrionale au $23 \frac{1}{2}$ méridionale; deux tempérées, comprises entre les deux tropiques et les cercles polaires, faisant chacune 43 degrés; deux glaciales, comprises depuis les cercles polaires jusqu'aux pôles, c'est-à-dire $23 \frac{1}{2}$ degrés chacune.

Sur l'équateur, les plus grands jours sont de 12 heures; sur les cercles polaires, ils sont de 24 et, aux pôles, de six mois.

L'on évalue les climats par la différence des jours d'une demi-heure. Il y a donc 24 climats depuis l'équateur jusqu'au cercle polaire. Les climats, depuis le cercle polaire, s'évaluent par la différence d'un mois. Il y a donc en tout 30 climats.

L'on divise le globe en terre et en mer. La terre en ancien et nouveau continent; l'ancien en Europe, Afrique, Asie; le nouveau en Amérique.

L'Europe, qui se subdivise en empires, est la plus belle et la plus petite partie du monde.

L'ancien continent contient en totalité 4 940 780 lieues carrées.

Le nouveau n'en a que 2 139 492. La terre a donc 8 080 272 lieues carrées, tandis que le globe en a 25 millions. Ce n'est donc pas le tiers.

Les points de la terre sont calculés par les longitudes et les latitudes, c'est-à-dire par leur éloignement à deux grands cercles. La latitude d'un lieu est la distance de ce lieu à l'équateur comptée sur le méridien; la longitude est la distance au méridien comptée sur l'équateur. L'entremêlage des terres et des mers a nécessité des termes particuliers pour en distinguer les différents rapports.

Un continent est une très grande étendue de terre entourée de mer. Le continent est donc relatif à île qui est également une étendue entourée d'eau.

L'on connaît les définitions du cap, de la presqu'île, du promontoire, du golfe, de la baie, de l'isthme, du détroit, etc.

Il n'a pas suffi pour connaître la position d'un lieu d'en connaître la longitude, il a encore fallu connaître si elle était septentrionale, méridionale, occidentale, orientale. L'on a donc distingué quatre points cardinaux : nord, sud, est, ouest, chacun éloigné de 90 degrés. Cet espace étant très considérable, l'on a encore distingué : le nord-est, le nord-ouest, le sud-est, le sud-ouest; chacun de ces points se trouve éloigné de 45 degrés des cardinaux, et, pour faciliter encore le langage des vents, l'on a encore distingué quatre autres : est-nord-est, nord-nord-est, ouest-nord-ouest, nord-nord-ouest, est-sud-est, sud-sud-est, ouest-sud-ouest, sud-sud-ouest. Chacun de ces points s'est trouvé éloigné de 22 degrés et demi des autres.

Terres.

Les terres se distinguent principalement en continents et îles.

L'Europe se divise en quinze États : 1^o le Danemark, la Suède, la Moscovie; 2^o la

France, les Pays-Bas, la Suisse, l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Prusse; 3° le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Turquie.

L'Asie se divise en six : la Turquie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, la Grande Tartarie.

L'Afrique se divise en dix : 1° l'Égypte, la Barbarie, le Sahara; 2° la Guinée, la Nigritie, la Nubie, l'Abyssinie; 3° le Congo, la Cafrerie pure et la Mélangrie.

Les principales îles de l'ancien continent sont : en Europe, les îles Britanniques, l'Islande, les îles de la mer Baltique, Majorque, Minorque, Corse, Sardaigne, Sicile, Malte, Corfou, Candie et l'Archipel.

En Asie, Chypre, Rhodes, les Maldives, Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo, les Moluques, les Philippines, Formose, le Japon, les Mariannes.

En Afrique, Madère, les Canaries, le Cap-Vert, Saint-Thomas, Sainte-Hélène, Madagascar, l'île Bourbon.

Le nouveau continent se divise en Amérique septentrionale et méridionale.

La septentrionale se divise en sept : la Nouvelle-France, les États-Unis, la Floride, le Mexique, le Nouveau-Mexique, la Californie, les nouvelles découvertes.

La méridionale se divise en sept : la Terre Ferme, le Pérou, le Chili, le pays des Amazones, le Brésil, le Paraguay, la terre Magellanique.

Les îles sont : les Açores, Terre-Neuve, les Lucayes, les Antilles.

Vers le pôle arctique et l'antarctique sont des terres peu connues, savoir : le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, la Nouvelle-Guinée, la Carpentarie, la Nouvelle-Hollande, la Terre de Feu, etc.

Mers.

Après avoir parlé des terres, il faut décrire les mers. On les divise en mers environnantes et en mers intérieures. La mer environnante

ou extérieure de notre continent a quatre noms différents suivant les quatre points cardinaux du monde : océan Glacial Septentrional, océan oriental ou Indien, océan méridional ou Éthiopien, océan occidental ou Atlantique.

La mer extérieure du nouveau continent prend deux noms : océan du Nord, mer du sud ou Pacifique.

Les mers intérieures sont : la Baltique, la Blanche, la Méditerranée, la mer de Marmara, la mer Noire, la mer de Zabach, la mer Caspienne, le golfe Persique, la mer Rouge.

Celles du nouveau continent : la mer Vermeille, la mer Christiane, le golfe du Saint-Laurent, le golfe du Mexique.

Isthmes principaux.

L'isthme de Corinthe, de Pérécop qui joint la Tartarie avec la Crimée; celui de Ténassérin qui joint la presqu'île de Malacca avec le royaume de Siam; l'isthme de Suez qui n'a que trente lieues et qui joint l'Asie à l'Afrique. L'isthme de Panama joint les deux Amériques.

Golfes.

Le golfe du Bengale, le Persique, l'Arabique.

Les détroits.

Les détroits ou, autrement nommés, manche, canal, pas, pertuis, bras de mer, phare, bosphore : le détroit du nord ou de Behring en Asie, celui de Magellan, celui d'Hudson, Gibraltar, du Sund, celui de Bab-el-Mandeb.

Rivières.

La Tamise, la Torne en Suède, la Volga, le Don ou Tanaïs, le Danube, le Borysthène ou Dnieper, le Rhin, la Loire, le Tage, le Pô.

Le Tigre, l'Euphrate, le Gange, l'Indus,

le Kiang et le Hoang dans la Chine, le Ienisséi et l'Obi.

Le Nil, le Niger, le Zaïre, le Cuanca, la rivière du Canada ou Saint-Laurent, le Mississippi, l'Amazone, le Paraguay.

Religions.

Il y a dans le monde quatre religions principales : le paganisme, le judaïsme, le christianisme et le mahométanisme.

Les principales sectes du paganisme sont les brahmanes et les lettrés de la Chine. La Chine, les Indes, une partie du Mogol, le Japon, l'Afrique en partie, les sauvages d'Amérique sont païens.

Le judaïsme a deux branches, la juive et la samaritaine. Il y a beaucoup de juifs en Asie, en Afrique, peu en Europe. Pour les samaritains, elle subsiste encore à Naplouse.

Le christianisme a trois branches : la religion romaine, la grecque, la protestante. Les Grecs sont divisés en trois sectes : les melchites, les jacobites et les nestoriens. La Russie, la Syrie, une partie de la Turquie d'Europe, la Perse, le Diarbékir, etc., renferment beaucoup de Grecs. Les protestants forment un grand nombre de sectes : le luthéranisme et le calvinisme. La Pologne, la Hongrie, etc., sont luthériens. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne sont calvinistes. Les anabaptistes, les quakers, les sociniens sont calvinistes.

Le mahométanisme se partage en deux sectes : celle d'Omar et celle d'Ali.

Langues.

Il y a dix-huit langues générales : la latine, la teutonique, la slavone, la grecque, l'arabe, la tartare, la chinoise, l'africaine, la nègre, l'éthiopienne, la mexicaine, la péruvienne, la tapuye, la guyarane et la calybine.

La langue latine a trois idiomes : l'italien, le français et l'espagnol.

L'allemand, le flamand, l'anglais, le suédois et le danois sont des idiomes de la teutonique.

La tapuye est la langue générale des Tapayes. La guyarane est en usage dans le Paraguay; la calybine est en usage parmi les peuples de la Guyane et de la Terre Ferme.

Couleurs.

Les Blancs se divisent en quatre branches : blancs, bruns, jaunâtres et olivâtres. Les Européens, une partie des Asiatiques sont blancs.

Les Africains d'Égypte, de Barbarie, du Sahara, du Zanguebar; les Asiatiques de Syrie, du Diarbekir, de l'Arabie, de la Chine méridionale, de Ceylan, des Moluques, Philippines, etc., sont bruns.

Les Indiens sont jaunâtres.

Les Américains sont olivâtres.

Les Africains en général sont noirs.

L'on peut remarquer également quatre sortes de figures humaines.

Les Européens, excepté les Tartares et les Lapons, les habitants de l'Afrique septentrionale, de l'Asie en deçà du Gange, ont à peu près notre visage.

Les Chinois, les grands et petits Tartares, les habitants de la presqu'île orientale, du Japon, des Moluques, etc., ont le visage plat, le nez écrasé et les yeux ovales. Les Lapons, les Samoyèdes, les habitants des terres arctiques ont le visage tiré en long, affreux, et qui semble tenir de l'ours. Les plus grands n'ont pas quatre pieds et demi.

Les Africains ont le nez plat, de grosses lèvres, le dedans de la bouche, les lèvres et la langue rouges comme le corail.

POSSESSIONS DES ANGLAIS EN AMÉRIQUE, ASIE ET AFRIQUE

En Afrique, Cabo Corso en Guinée, château assez fort, à côté est le Fort royal défendu par 16 pièces de canon.

Sainte-Hélène, petite île.....¹.

1. Le cahier s'interrompt ici. Les notes suivantes sont prises sur un cahier différent.

POSSESSIONS DES ANGLAIS EN ASIE

La Compagnie ne possède que trois comptoirs à la côte du MALABAR, savoir : celui du *Tellichery*, qui comprend une population de 15 à 16 000 âmes; cette colonie a 300 Blancs et 500 Noirs pour défenseurs. L'Angleterre en retire avec peu de frais 1 500 000 livres pesant de poivre, du bois de santal, du cardamome, du gingembre. Cet établissement est à deux lieues de Mahé.

Celui de Salsett.

Les Anglais possèdent l'île de Salsett depuis 1774 qu'ils l'ont enlevée aux Portugais : un territoire de 20 milles sur 15, mais des plus fertiles et des plus peuplés de l'Inde.

Celui de Bombay.

Cette île a 20 milles à 25 de circonférence. Cet établissement est remarquable par le port qui avec celui de Goa est seul capable de recevoir des vaisseaux de ligne... Cent mille habitants dont huit mille sont matelots. Le port de Bombay, où abordent les flottés anglaises, est le centre du commerce de cette partie. De bonnes fortifications et quinze cents Européens le défendent. En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombay montait à 13 607 000 livres et la dépense à 12 711 150 livres. Aujourd'hui, le revenu monte à 18 millions.

CÔTE DE COROMANDEL

Divicottey.

Dans le royaume de Tanjaour, cet établissement fit naître de grandes espérances, mais qui ne se sont nullement réalisées. La Compagnie afferme 50 000 livres tout ce qu'elle possède en cet endroit.

Gondelour.

Huit milles le long des côtes, quatre milles de profondeur, soixante mille habitants et 150 000 livres de revenu, voilà l'établissement de Gondelour.

Mazulipatam, c'était jadis le marché le plus actif de l'Indoustan.

Les provinces de Condavir, de Monta-Fanega, d'Ellore, de Rajamundry, de Cicacole, qui s'étendent 600 milles sur la côte et qui s'enfoncent 30 à 40 milles, donnent 9 millions de revenu, dont on rend 2 500 000 au prince indien. Ces exportations sont actuellement cinq fois plus considérables.

Madras.

Chef-lieu des établissements de la côte de Coromandel, cette ville est à vingt-cinq lieues de Pondichéry. La ville est grande et peuplée. Son territoire s'étend à 50 milles de rayon. Plus de 100 000 âmes travaillent aux manufactures.

La cour du nabab d'Arcate est fixée depuis 1769 à Chepauk à un mille de Madras. En 1773, les Anglais en retiraient 24 millions et les dépenses montaient à 26 millions.

Bengale.

Avec cinq cents hommes, l'amiral Watson et le colonel Clive, en 1756, défirent le jouba du Bengale, le détrônèrent pour le remplacer par Jaffer-Ali-Khan, chef de la conspiration, qui fut succédé par Kossin-Ali-Khan. Celui-ci concevait des projets ambitieux. L'on rétablit de nouveau Jaffer-Ali-Khan. Alors Kossin-Ali-Khan se réfugia chez le nabab de Bénarès et tout le Mogol se conjura contre les Anglais et vint se détruire devant Clive. Pendant ce temps-là, l'empereur du Mogol, chassé de Delhi, implora le secours des Anglais qui le rétablirent, en se faisant céder le Bengale. C'est sous le nom d'un jouba que les Anglais

gouvernement ce pays. Ce jouba est à leur nomination et à leurs gages. Le conseil de Calcutta gouverne ce pays.

2. Ces renseignements statistiques ne figurent pas dans Lacroix et ont été pris à une autre source.

Bengale.

Revenus des terres	15 623 423 R.
Perceptions	1 029 929
	<hr/>
	14 593 525
Autres impôts	454 814
	<hr/>
	15 048 339

DISTRICT DE BAHAR

Revenus des terres	7 499 398
Droits à Patna.	15 000
	<hr/>
	7 514 398
Pensions accordées.	903 492
Au nabab.	200 000
Autres frais de perception	300 000
	<hr/>
Total	6 110 903
Plus	15 048 339
	<hr/>
Total	21 159 245

D'un autre côté, revenus des pays cédés par Kossin-Ali-Khan :

Revenus chargés de droits.	2 682 700
Revenus	1 075 087
Total des revenus de la Compagnie	26 827 661 ²

La roupie siccas vaut 2 shillings 8 pence.
 Cette somme faisait donc 79 874 872 livres.

Calcutta sur l'Ougly.

Cette ville contient 600 millions d'âmes.

Ile de Sumatra...

XXXVIII.

Nouvelle Corse

C'est Frédéric Masson, peu suspect d'hostilité à Napoléon, qui écrit : « On ne saurait garder aucun doute sur les opinions que professe Napoléon, sur la haine qu'il garde contre les conquérants de son pays et sur le mépris qu'il ressent contre quiconque ne suit pas la ligne de Paoli ; il est corse, entièrement corse, rien que corse. La France n'a pas déteint sur lui encore depuis dix ans qu'il y vit » (Napoléon inconnu, t. II, p. 73). C'est vers la Corse que revient toujours la pensée du jeune officier, même lorsqu'il laisse s'égarer son imagination dans une œuvre de fiction. La Nouvelle Corse est le troisième conte de Bonaparte. Ce récit d'aventures lui fut inspiré par Robinson Crusoé. Le narrateur échoue sur une île déserte et se prépare à y vivre en solitaire ; mais, en inspectant son nouveau domaine, il le découvre habité par un vieillard et sa fille qui jouent le rôle de Vendredi. Le vieux Corse raconte au naufragé sa propre vie et dès lors le récit se modifie pour se transformer en pamphlet contre la France.

« Dans cette nouvelle, document important pour ceux qui veulent se rendre compte de l'état des esprits à la fin du XVIII^e siècle, on trouve un pastiche du style de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de Robinson Crusoé, et on y voit que Napoléon suivait les

courants qui produisirent un peu plus tard René et Atala. » (*Healey, Rousseau et Napoléon, p. 31.*)

Je m'étais embarqué à Livourne pour me rendre en Espagne lorsque les vents contraires nous obligèrent de relâcher à la Gorgona¹. La Gorgona est un rocher escarpé qui peut avoir une demi-lieue de circuit. Il n'y avait aucun bon refuge, mais, dans la nécessité où nous étions, nous fîmes comme nous pûmes, vu que notre navire faisait eau de plusieurs côtés.

Il est peu de situations aussi pittoresques que la position de cette île, éloignée de toute terre par des bras de mer immenses, environnée de rochers contre lesquels les vagues se brisent avec fureur. Elle est quelquefois le refuge du pâle matelot contre les tempêtes, mais plus souvent la Gorgona n'est pour eux qu'un écueil où bien des navires ont souvent fait naufrage.

Fatigué des tempêtes que nous avions essuyées, je débarquai aussitôt avec des matelots. Ils n'avaient jamais vu cette île et ne savaient pas si elle était habitée. Arrivés à terre, j'emploie le peu de forces qui me restaient à la parcourir et ne tardai pas à me convaincre que jamais créature humaine n'avait habité un si stérile séjour. Je me trompais toutefois et je revins de mon erreur lorsque j'entrevis des pans de murailles demi-ruinées par le temps. Ils paraissaient avoir été bâtis

1. Le nom a été suggéré à Bonaparte par l'île de Gorgona située entre la Corse et Livourne, à 32 km de ce port.

2. Ce développement est inspiré à Bonaparte par Rousseau.

3. Le roman de Délos paru en 1719 avait été traduit en France. Bonaparte l'avait lu à Brienne, comme tous les enfants de son époque. Il le relira à Sainte-Hélène (Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène*, 31 octobre 1816, p. 141).

depuis quelques siècles. Le lierre et d'autres arbrisseaux de cette espèce avaient tellement cru à leur abri qu'il était difficile d'apercevoir les pierres.

Je fis dresser une tente dans cette enceinte où avaient été jadis des maisons, pour pouvoir y passer la nuit. Les matelots couchèrent à bord et je me trouvai seul dans cette région. Cette idée m'occupait assez agréablement pendant une partie de la soirée. Je me trouvais, je puis dire, dans un petit monde où bien certainement il y avait de quoi pourvoir à mon entretien, à l'abri des séductions des hommes, de leurs jeux ambitieux, de leurs passions éphémères. À quoi ne tenait-il que je n'y vécusse sinon heureux, du moins sage et tranquille ?...

Je m'endormis dans ces idées et l'on peut croire que je m'égalai plusieurs fois à Robinson Crusoé³. Comme lui j'étais roi de mon île. Je n'avais pas encore achevé mon premier somme quand la clarté d'un flambeau et des cris de surprise me réveillèrent. Mon étonnement se changea en crainte quand j'entendis que l'on criait en langue italienne : « Malheureux ! Tu périras... »

Je n'avais pour toute arme que ma canne. Je l'empoigne en me jetant en bas de mon matelas. Je cherchais la porte que je trouvais embarrassée. Je réfléchissais au parti que je devais prendre lorsqu'on mit le feu à la tente en s'écriant : « Ainsi périssent tous les hommes ! » L'accent avec lequel était prononcée cette horrible imprécation me glaça d'épouvante. Je me fis courage cependant et, demi-étouffé par les tourbillons de fumée, je parvins à me débarrasser et à me mettre hors d'atteinte du feu. Je cherchai alors le lâche ennemi qui m'avait voulu sacrifier aussi inhumainement, mais ne vis personne et n'entendis aucun bruit. Que l'on se figure ma situation !

Le cœur encore saisi du danger auquel je venais d'échapper..., alarmé de ceux que je

pouvais encore courir et que je ne pouvais prévoir..., nu, exposé à un vent des plus violents, les maux de ma situation étaient encore augmentés par le mugissement des vagues et l'obscurité de la nuit. Je voyais, à la lueur de la flamme qui consumait mon habitation, les ruines où j'avais assis ma demeure. Elles semblaient me dire que tout périt dans la nature et qu'il fallait que je périsse.

... Je ne restai pas un quart d'heure dans cette situation que j'entendis du bruit et, un moment après, je vis arriver deux hommes. Je l'avoue, sans armes, je me cachai derrière la demeure en attendant que je pusse comprendre pourquoi ils étaient si cruels, car je ne pouvais m'imaginer qu'ils fussent si animés contre les hommes sans quelque forte raison.

Quel fut mon étonnement quand les paroles suivantes frappèrent mes oreilles :

« Ma fille, sur le bord de sa tombe, tu as livré ton père aux cuisants remords. O Dieu! entends les gémissements de cette déplorable victime. Il invoque l'Éternel qui, depuis tant d'années, soutint notre vie. Ma fille, qu'as-tu fait? Peut-être as-tu immolé aux mânes de nos compatriotes un compatriote même. Peut-être est-[ce] un de ces Anglais vertueux qui protègent encore nos fugitifs citoyens... Non! non! mon âme ne peut y survivre. J'ai supporté les malheurs de ma patrie, ceux de ma famille, les miens, tant que l'innocence a régné dans mon cœur, mais ces cheveux blancs souillés par le crime... Adieu, ma fille... J'expie ton crime. Oui, flammes ardentes, purifiez... []... ma fille, je te pardonne. Vis pour me venger et ne pardonne jamais aux tyrans de la patrie... Impute-leur jusqu'à ce nouveau crime. Impute-leur la mort de ton père. »

Ce discours me fit renaître... De pareilles situations sont difficiles à peindre... Je me précipite aux pieds du vertueux vieillard. « Oui, mon père, lui dis-je, je suis anglais et anglais de vos amis. Ce que je viens d'entendre

4. Sur la sympathie qu'éprouvait alors Bonaparte pour les Anglais qui avaient accueilli le roi Théodore puis Paoli : cf. le texte *Théodore à Walpole*.

5. L'empereur envoya en Corse en 1731 des troupes commandées par le colonel Wachtendonck, puis par le prince de Wurtemberg.

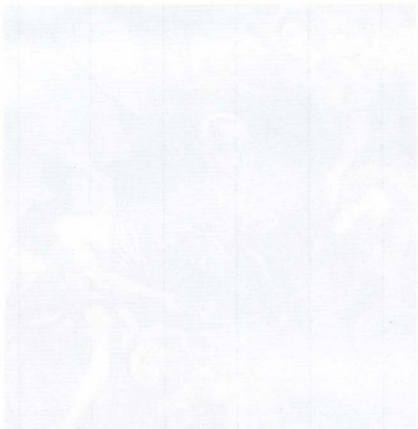
me console de l'accident malheureux qui a failli me coûter la vie. » Après l'expression d'allégresse, le vieillard me conduisit dans la caverne qu'il habitait. « Sois bien venu, Anglais⁴. Vous réglez ici. La vertu a le droit d'être vénérée en tous lieux. » Je ne finirais jamais si je voulais rapporter tous les discours que nous nous tinmes. Je lui demandai le récit des événements qui l'avaient porté à fuir la société de l'homme et il commença en ces termes :

« J'ai puisé la vie en Corse et avec elle un violent amour pour mon infortunée patrie et pour son indépendance. Nous languissions alors dans les chaînes des Génois. Agé encore que de vingt ans, je déployai le premier l'étendard de la liberté et mon bras jeune et désespéré remporta sur les tyrans des avantages que mes [compatriotes] chantaient encore il y a dix ans... Quelques années après, nos tyrans appelèrent à leur secours les Allemands. Qu'avions-nous fait aux Allemands pour qu'ils vinssent nous faire la guerre⁵? Ils en furent la dupe toutefois et nous vîmes plusieurs fois l'aigle impériale fuir devant nos agiles montagnards... Les méchants dans ce monde ont des amis et les Français vinrent à leur secours. Les Français, après avoir été battus, nous battirent. Les plaines et les villes se soumirent. Pour moi, je me réfugiai avec ceux de mes compagnons qui avaient juré de ne pas survivre à la liberté de la patrie.

» Après diverses vicissitudes, Paoli di Rostino fut fait premier magistrat et général. Nous chassâmes nos tyrans. Nous étions libres, nous étions heureux, lorsque les Français, que l'on dit être ennemis des hommes libres, vinrent armés du fer et du flambeau et, en deux ans, contraignirent Paoli de s'en aller et la nation à se soumettre. Quant à moi, avec mes amis et parents nous soutînmes la guerre pendant huit ans. Je vis, pendant cet intervalle, quarante de mes compagnons terminer leur vie



Small text at the bottom of the page, likely a caption or description of the engraving, which is mostly illegible due to fading and low resolution.



1. Pascal de Paoli. Gravure allégorique à la gloire de Paoli, chef des Corses, champion de la liberté. Bibliothèque Nationale.

« Napoléon se rappelait avec orgueil que, n'ayant que vingt ans, il avait fait partie d'une grande excursion de Paoli à Ponte-Nuovo. Son cortège était nombreux; plus de cinq cents des siens l'accompagnaient à cheval; Napoléon marchait à ses côtés; Paoli lui expliquait, chemin faisant, les positions, les lieux de résistance ou de triomphe de la guerre de la liberté. Il lui détaillait cette lutte glorieuse; et sur les observations de son jeune compagnon, le caractère qu'il lui avait laissé apercevoir, l'opinion qu'il lui avait inspirée, il lui dit : O Napoléon ! tu n'as rien de moderne ! tu appartiens tout à fait à Plutarque ! » (Mémorial de Sainte-Hélène, éd. Dunan, t. I, p. 648.)

par le supplice du criminel. Un jour que nous résolûmes de nous venger, nous descendîmes près de soixante — c'était le triste reste des défenseurs de la liberté! Dans les plaines nous prîmes plus de cent Français. Nous les conduisions à notre demeure lorsque nous fûmes avertis que les tyrans s'en étaient emparés. Je quittai mes gens pour voler au secours de mon infortuné père que je trouvai nageant dans son sang. Il n'eut que la force de me dire : « Mon fils, venge-moi. C'est la première loi de la nature. Meurs comme moi, n'importe, mais ne reconnais jamais les Français pour maîtres. » Je continuais mon chemin pour aller savoir des nouvelles de ma mère lorsque je trouvai son corps nu, chargé de blessures et dans la posture la plus révoltante. Ma femme, trois de mes frères avaient été pendus sur les lieux mêmes. Sept de mes fils, dont trois ne passaient pas cinq ans, avaient eu le même sort. Nos cabanes étaient brûlées, le sang de nos brebis était confondu avec celui de mes parents. Je cherchais ma fille et ne la trouvai pas; furieux, égaré, transporté par la rage, je voulais voler mourir par les coups de ces brigands qui avaient fait périr tous les miens. Retenu cependant par mes compagnons, nous entermâmes tous les corps de nos infortunés parents et nous résolûmes... ô Dieu! que ne résolûmes-[nous] pas!... Mais enfin nous prîmes le parti de quitter une île proscrite où des tigres régnaient. Notre bâtiment débarqua à la Gorgona. Je trouvai le paysage conforme à mon humeur et j'y restai. Je ne gardai que trois fusils et quatre barils de poudre. Mes compagnons continuèrent leur cours vers l'Italie. Je vis partir le navire qui les portait sans chagrin. J'avais des nourritures pour trois jours. Je sais qu'il est peu d'endroits sur la terre où il n'y ait de quoi nourrir l'homme. Ces bâtiments où vous étiez sont les ruines d'un ancien monastère et la citerne existe encore. Les poissons et les insectes de la mer,

les glands des chênes verts que vous voyez me servent de nourriture. Je me regarde ici comme le dictateur d'une république. Les oiseaux sont nombreux sur ces rochers, mais je n'en tue jamais. Ce sont mes sujets. Mais comment pourrais-je en tuer puisque je n'en vois jamais?... Les malheurs qui ont empoisonné mes jours m'ont rendu la clarté du soleil importune. Il ne luit jamais pour moi. Je ne respire l'air que la nuit et mes regrets ne sont pas renouvelés par l'aspect des montagnes où vécutent libres mes ancêtres. La petite forêt de pins que vous voyez ci à côté nous donne du bois plus que nous n'en avons besoin et ce bois nous éclaire.

» C'est à la lueur de ces flambeaux que nous vivons. Nos courses, nos pêches sont éclairées par cet astre qui, s'il n'est pas aussi brillant que le vôtre, n'éclaire du moins que des actions justes.

» Je passai une année sans aucun événement, lorsque environ à cette heure-ci, un jour, dans le mois [de] décembre, j'aperçus du côté de la citerne des feux qui m'annonçaient l'arrivée de quelques hommes. Je me glissai avec le moins de bruit qu'il me fut possible et je vis sept Turcs qui tenaient trois hommes enchaînés. Je les vis les délier, en tuer un, et donner la liberté aux deux autres en ne leur donnant aucune nourriture. Après cet événement, ils se rembarquèrent. Quand je me fus assuré que les deux nouveaux débarquants n'étaient pas français, je résolus de leur donner refuge. Pour cela faire, je retournai à ma demeure et allumai un grand feu. Attirés par la lueur, ils y vinrent. Quelle fut ma surprise, je reconnus ma fille. L'autre était un jeune Français. En considération de ma fille je lui accordai la vie. « Monsieur, lui dis-je, vous saurez que je suis ennemi de votre nation et j'ai juré sur mes autels, par le Dieu qu'ils ont outragé, de venger, de massacrer tous ceux qui tomberaient en ma puissance. Je vous

exempte toutefois en considération de ma fille. Cherchez une demeure dans cette île qui soit éloignée de celle-ci. Ne sortez jamais que lorsque le soleil est sur l'horizon. Je vous laisse vivre. Au défaut de quoi votre mort s'ensuivrait. » Trois ans se passèrent ainsi sans que j'eusse eu la curiosité de voir s'il vivait toujours. J'y allai au bout de ce terme et ne trouvai aucun vestige de son corps. J'ignore ce qu'il peut être devenu. Je bénis toutefois le ciel qui m'a délivré de ce méchant homme.

» Il y a six ans que je fus réveillé par le bruit de plusieurs coups de canon et de mousqueterie. Le soleil s'était levé. Je ne voulus pas, quoique j'en eusse bien envie, trahir mon serment et j'attendis la nuit. Elle n'avait pas plus tôt répandu ses voiles que j'allumai un grand feu et me mis à faire la tournée de mon royaume. Je vis sept hommes couchés à terre, étendus sur des couvertures, et quatre autres qui les soignaient. Les quatre vinrent à moi. Insensé! je n'eus pas l'esprit de me défendre. Ils me tirèrent ma barbe, me battirent, me bafouèrent, m'appelèrent sauvage. Ils voulurent m'obliger à dire où il y avait de l'eau. Je ne voulus jamais pour les punir de leurs mauvais traitements. C'étaient d'ailleurs des Français. Ma fille qui me suit presque toujours vint bientôt. Elle ne me vit pas plus tôt dans l'état où j'étais tiré qu'elle tua d'un coup de fusil deux de ces brigands. Les deux autres se sauvèrent. La frégate était à une certaine distance. Elle ne pouvait pas approcher à cause des rochers. Je leur criai de venir prendre leurs malades. Ils y envoyèrent trois hommes qui vinrent à la nage. Je leur permis à tous de s'embarquer. O ingratitude affreuse! Ils ne furent pas plus tôt arrivés à leur frégate qu'ils tirèrent quelques coups de canon contre les restes des ruines qu'ils prirent pour mon habitation.

» Depuis ce temps-là, j'ai juré de nouveau

sur mon autel de ne plus pardonner à aucun Français. Il y a quelques années que j'ai vu périr deux bâtiments de cette nation. Quelques bons nageurs se sauvèrent dans l'île, mais nous leur donnâmes la mort. Après les avoir secourus comme hommes, nous les tuâmes comme Français.

» L'année passée, un des bateaux qui [font la] correspondance de l'île de Corse avec la France vint échouer ici. Les cris épouvantables de ces malheureux m'attendrirent. Je me suis depuis souvent reproché cette faiblesse, mais, que voulez-vous, monsieur? je suis homme et, avant d'avoir le cœur d'un roi ou d'un ministre, il faut bien avoir étouffé ces sentiments qui nous lient à la nature, et je n'étais roi que depuis onze ans. J'allumai donc un grand feu vers l'endroit où ils pouvaient aborder et, par ce moyen, je les sauvai. Vous vous attendez peut-être que leur reconnaissance... Eh! non! Ces monstres, à peine arrivés ici, tranchèrent en maîtres. Deux cavaliers escortaient un criminel qu'ils laissèrent à bord. Je demandai ce qu'il avait fait. Ils me répondirent que c'était une canaille de Corse, que ces gens méritaient tous d'être pendus. Ma colère fut grande. Mais que devins-je! Ils me reconnurent comme Corse et prétendirent me conduire avec eux. J'étais un coquin qu'il fallait rouer. Ils firent plus: ils m'enchaînèrent. Ils prétendaient que l'on avait promis une récompense pour ceux qui me livreraient. J'étais perdu. J'allais expier par les supplices ma fâcheuse mollesse. Mes ancêtres irrités se vengeaient de ce que j'avais trahi la vengeance due à leurs mânes... Cependant, le ciel, qui connaissait mon repentir, me sauva. Le bâtiment fut retenu sept jours. Au bout de ce terme, ils manquèrent d'eau. Il fallait savoir où l'on pourrait en puiser. Il fallut me promettre la liberté. L'on me délia. Je profitai de ce moment et j'enfonçai le stylet de la vengeance dans le cœur de deux de ces per-

fides. Je vis alors pour la première fois l'astre de la nature. Que sa splendeur me parut brillante, mais, ô Dieu! comment pouvait-il contempler de pareilles trahisons!

» Cependant ma fille était à bord garrottée ainsi que je l'avais été. Heureusement que ces hommes brutaux ne s'étaient pas aperçus de son sexe! Il fallait aviser au moyen de la délivrer. Après y avoir longtemps rêvé, je me revêtis de l'habit d'un des soldats que j'avais tués. Armé de deux pistolets que je trouvai sur lui, de son sabre, de mes quatre stylets, j'arrivai au bâtiment. Le patron et un mousse furent les premiers qui sentirent le glaive de mon indignation. Les autres tombèrent également sous les coups de ma fureur. Je recueillis tous les meubles qui pouvaient appartenir à l'équipage. Nous traînâmes leurs corps au pied de notre autel et là nous les consumâmes. Ce nouvel encens parut être favorable à la divinité⁶... »

6. La nouvelle tourne court au milieu d'une phrase. Bonaparte paraît incapable de conduire le récit à son terme.

XXXIX.

Lettres sur la Corse à M. l'abbé Raynal

Au cours d'un nouveau séjour en Corse de septembre 1789 à février 1791, Napoléon reprend un projet de lettres sur la Corse qu'il souhaitait adresser à M. Necker et dont le texte initial est perdu (Masson et Biagi, op. cit., t. II, p. 66 et Cahiers de Sainte-Hélène, 1818-1819, p. 145). Mais à Necker, dépassé par les événements, Bonaparte substitue l'abbé Raynal, « le philosophe du jour », l'homme qui avait flétri l'occupation de la Corse par les Génois. Il lui rend visite à Marseille, où il s'est retiré en 1784, avant de s'embarquer pour Ajaccio. De cette visite, le Mémorial (éd. Dunan, t. I, p. 98) a laissé un récit inexact.

C'est, sous la forme de lettres, une histoire de Corse depuis les origines que souhaite écrire Bonaparte. La première lettre comprend la période qui s'étend de la préhistoire à l'arrivée des Génois; la deuxième part du XII^e siècle et conduit le lecteur jusqu'à Sampiero Ornano; la troisième s'arrête sur un développement consacré à la politique de l'empereur d'Autriche Charles VI envers la Corse. Paoli, invité par Bonaparte, le 16 mars 1791, à communiquer au jeune homme les documents en sa possession sur la période contemporaine, opposa un refus: « L'Histoire ne s'écrit pas dans les années de jeunesse. » Jugement sévère mais juste. Malgré les encouragements de Raynal et même de Mira-

beau si l'on en croit les *Mémoires de Joseph* (t. I, p. 33), les *Lettres sur la Corse* sont trop lyriques, trop chargées de clichés pour constituer une histoire objective et sérieuse de l'île. Bonaparte d'ailleurs ne l'a pas souhaité. Il se veut partisan, s'inspirant par avance des remarques de Paoli dans sa lettre du 2 avril 1791 : « Notre histoire doit relever son importance par la qualité des caractères qui y ont figuré. Par elle-même, elle n'est d'aucune conséquence pour le lecteur parce que ses succès et ses revers sont trop petits et quasi indifférents au grand monde. » Bonaparte grossit certains personnages, les rend dignes de Plutarque en dramatisant les incidents pathétiques auxquels ils sont confrontés.

Quelles furent les sources utilisées par Bonaparte pour composer cette histoire? S'il fait allusion aux chroniqueurs anciens de l'île, il ne paraît pas toujours bien les connaître. Les grandes lignes de son ouvrage lui ont probablement été fournies par Boswell, *Account of Corsica* (qui fut traduit en français) et l'*Histoire des révolutions de la Corse depuis ses premiers habitants par l'abbé de Germanes (1771-1776)*.

2. Page de titre de *An account of Corsica, the journal of a tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli*, de James Boswell, Glasgow, 1768. Bibliothèque Nationale.

Bonaparte a lu la relation de Boswell dans la traduction française de 1769. L'auteur, juriconsulte anglais et grand ami de Samuel Johnson faisait de Corte, centre du gouvernement de Paoli, une nouvelle Lacédémone. Bonaparte a partagé son enthousiasme pour la lutte menée par Paoli.

6
1/6 30

AN
A C C O U N T
O F
C O R S I C A,
THE JOURNAL OF A TOUR
TO THAT ISLAND;
AND MEMOIRS OF
P A S C A L P A O L I.
BY JAMES BOSWELL, Esq;

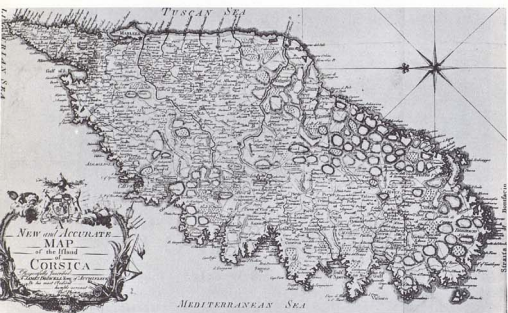
ILLUSTRATED with a New and Accurate MAP of CORSICA.

Non enim propter gloriam, divitias aut honores pugnamus, sed propter liber-
tatem solummodo, quam nemo bonus nisi simul cum vita amittit.

Lit. Comit. et Baron. Scotiae ad Pap. A. D. 1310.



G L A S G O W,
PRINTED BY ROBERT AND ANDREW FOULIS FOR
EDWARD AND CHARLES DILLY IN THE POULTRY, LONDON;
M D C C L X V I I I.



3. Carte de la Corse tirée de *An account of Corsica*, Glasgow, 1768.
Bibliothèque Nationale.

« La Corse avait mille charmes; Napoléon en détaillait (à Sainte-Hélène) les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique. Il disait que les insulaires ont toujours quelque chose d'original par leur isolement qui les préserve des irruptions et du mélange perpétuel qu'éprouve le continent; que les habitants des montagnes ont une énergie de caractère et une trempe d'âme qui leur est toute particulière. Il s'arrêtait sur les charmes de la terre natale : tout y était meilleur, disait-il, il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même; elle lui eut suffi pour le deviner les yeux fermés; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites; recevant les honneurs et les plaisirs de l'hospitalité; parcourant la ligne des parents dont les querelles et les vengeances s'étendaient jusqu'au septième degré. » (Mémorial de Sainte-Hélène, éd. Dunan, t. I, p. 648).

LETTRE PREMIÈRE

Monsieur,

Ami des hommes libres, vous vous intéressez au sort du Corse que vous aimez¹ : son caractère l'appelait à la liberté; la centralité de sa position, le nombre de ses ports et la fertilité de son sol l'appelaient à un grand commerce. Pourquoi n'a-t-il été jamais ni libre ni commerçant? C'est qu'une fatalité inexplicable a toujours armé ses voisins contre lui : il a été la proie de leur ambition et victime à la fois de leur politique et de son opiniâtreté... Vous l'avez vu prendre le fer, secouer l'atroce gouvernement génois, recouvrer son indépendance, vivre un instant heureux, mais, poursuivi par cette fatalité irrésistible, il tombe dans le plus insupportable avilissement. Pendant vingt-quatre siècles, voilà les scènes qui se renouvellent sans interruption : mêmes vicissitudes, même infortune; mais aussi il montre le même courage, la même résolution, la même audace. Les Romains ne purent se l'attacher qu'en se l'alliant²; des essais de Barbares y débarquèrent; ils s'emparèrent de ses champs, incendièrent ses maisons, mais il sacrifia son caractère de propriétaire à celui d'homme : il erra pour vivre libre. Il trembla devant l'hydre féodal, mais

1. Raynal avait prédit aux Corses le rétablissement de leur gouvernement national (cf. Courtillier, *La Corse et l'opinion publique au XVIII^e*, et S. Dalzeto, *La Corse et Gênes devant l'Histoire* (1950).

2. La Corse, la Sardaigne et l'Espagne n'étaient point, dans le principe, territoires conquis sur les premiers occupants; c'étaient des colonies de Carthage auxquelles celle-ci, vaincue, avait renoncé (Chapot, *le Monde romain*, p. 8).

3. Dans son *Histoire du Stathoudérat* (1784).

4. Dans son *Histoire philosophique et politique du commerce des Européens...*

5. Le 30 novembre 1789, Salicetti proposait à la Constituante de déclarer que la Corse faisait partie intégrante de l'empire français.

seulement autant de temps qu'il lui en fallut pour la connaître et la détruire. S'il baisa en esclave les chaînes de Rome, il ne tarda pas à les rompre par le sentiment de la nature. S'il courba enfin la tête sous l'aristocratie ligurienne, si des forces majeures le maintinrent vingt ans soumis au despotisme de Versailles, quarante ans d'une guerre opiniâtre étonnèrent l'Europe et confondirent ses ennemis. Mais, vous qui aviez prédit à la Hollande sa chute³, à la France sa régénération⁴, vous aviez promis aux Corses le rétablissement de leur gouvernement, le terme de l'injuste domination française. Votre prédiction se fût accomplie lorsque cet intrépide peuple, revenu de son étourdissement, se fût ressouvenu que la mort est un des états de l'âme, que l'esclavage en est l'avilissement. Elle se fût accomplie... Inutiles recherches! Dans un instant, tout est changé. Du sein de la nation que gouvernaient nos tyrans est sortie l'étrincelle électrique; cette nation éclairée, puissante et généreuse s'est ressouvenue de ses droits et de sa force : elle a été libre et a voulu que nous le fussions comme elle. Elle nous a ouvert son sein, désormais nous avons les mêmes intérêts, les mêmes sollicitudes. Il n'est plus de mer qui nous sépare⁵.

Parmi les bizarreries de la Révolution française, celle-ci n'est pas la moindre. Ceux qui nous donnaient la mort comme à des rebelles sont aujourd'hui nos protecteurs : ils sont animés par nos sentiments. Homme! Homme! que tu es méprisable dans l'esclavage, grand lorsque l'amour de la liberté t'enflamme! Les préjugés se dissipent, ton âme s'élève, la raison reprend son empire...

Régénéré, tu es vraiment le roi de la Nature!

A combien de vicissitudes, Monsieur, sont sujettes les nations! Est-ce la providence d'une intelligence supérieure ou est-ce le hasard aveugle qui dirige leur sort? Pardonne, ô Dieu! mais la tyrannie, l'oppression, l'injus-

tice dévastent la terre et la terre est ton ouvrage; les souffrances, les soucis sont le partage du juste et le juste est ton image!... Ces mêmes réflexions sont écrites sur toutes les feuilles des histoires de Corse, car l'histoire de Corse n'est qu'une lutte perpétuelle entre un petit peuple qui veut vivre libre et ses voisins qui veulent l'opprimer. L'un se défend avec cette énergie qu'inspirent la justice et l'amour de l'indépendance. Les autres attaquent avec cette perfection de tactique, fruit des sciences et de l'expérience des siècles. Le premier a ses montagnes pour dernier refuge; les seconds ont leurs navires; maîtres de la mer, ils interceptent les communications de Corse, et se retirent, reviennent ou varient leurs attaques à leur gré; ainsi, la mer qui pour tous les autres peuples fut la première source des richesses et de la puissance, la mer qui éleva Tyr, Carthage, Athènes, qui maintient encore l'Angleterre, la Hollande, la France au dernier degré de splendeur et de puissance, fut la source de l'infortune et de la misère de ma patrie. Heureuse, si la sublime faculté de perfection eût été plus bornée dans l'homme; il n'aurait pas alors, dans la soif de son inquiétude et par le véhicule de l'observation, soumis à ses caprices le feu, l'eau, l'air; il aurait alors respecté les barrières de la nature; des bras de mer immenses pour sa force physique l'auraient étonné sans lui donner l'idée de les franchir. Nous eussions donc toujours ignoré qu'il existait un continent. Oh! l'heureuse, l'heureuse ignorance⁶!...

Quel tableau offre l'histoire moderne! Des peuples qui s'entre-tuent pour des querelles de famille ou qui s'entr'égorgent au nom du moteur de l'univers; des prêtres fourbes et avides qui les égarent par les grands moyens de l'imagination, de l'amour du merveilleux, de la terreur! Dans ce dédale de scènes affligeantes, quel intérêt peut prendre un lecteur

6. Passage inspiré par Rousseau.

éclairé! Mais un Guillaume Tell vient-il à paraître? les vœux se fixent autour de ce vengeur des nations. Le tableau de l'Amérique dévastée par des brigands forts de leur fer inspire le mépris de l'espèce humaine; mais l'on partage les travaux, l'on jouit des triomphes de Washington, on le suit à deux mille lieues; sa cause est celle de l'humanité.

Eh bien! l'histoire de Corse offre une série de vérités de ce genre; si ces insulaires ne manquèrent pas de fer, ils manquèrent de marine pour profiter de leur victoire et se mettre à l'abri d'une seconde attaque. Ainsi les années durent se passer en combats: un peuple fort de sa sobriété et de sa constance, et des nations puissantes, riches du commerce de l'Europe, voilà les acteurs qui se partagent l'histoire de Corse.

Pénétré de l'utilité dont elle pouvait être, de l'intérêt qu'elle inspirait et convaincu de l'ignorance ou de la vénalité des écrivains qui ont jusqu'ici travaillé sur nos annales, vous sentîtes que l'histoire de Corse manquait à notre littérature. Votre amitié voulut me croire capable de l'écrire; j'acceptai avec empressement un travail qui flattait mon amour pour mon infortunée patrie, alors avilie, malheureuse, enchaînée. Je me réjouis d'avoir à dénoncer à l'opinion qui commençait à se former les tyrans subalternes qui la dévastaient, je n'écoutais pas le cri de mon impuissance... Il s'agit moins ici de grands talents que d'un grand courage, me dis-je; il faut une âme qui ne soit pas ébranlée par la crainte des hommes puissants qu'il faudra démasquer. Eh bien! me répétais-je avec une sorte de fierté, je me sens ce courage. Le récit des siècles passés offre un morceau d'histoire neuf, il est piquant et méritera de lui-même une place distinguée. La constance et les vertus de ma nation lui captiveront le suffrage du lecteur. J'aurai à parler à M. Paoli dont les sages institutions firent un instant notre

bonheur⁷ et nous firent concevoir de si brillantes espérances; le premier, il consacra ce principe fondamental de la prospérité des peuples; l'on admirera ses ressources, sa fermeté, son éloquence; au milieu des guerres civiles et étrangères, il fait face à tout : d'un bras ferme il pose les bases de sa constitution et fait trembler jusque dans Gênes nos fiers tyrans... Mais sans doute le récit de nos gémissements, trente mille Français, vomis sur nos côtes, renversant le trône de la liberté, le noyant dans des flots de sang, offre le tableau d'un peuple qui dans son découragement reçoit des fers. Triste moment pour le moraliste, pareil à celui qui fit dire à Brutus : *Vertu, ne serais-tu qu'une chimère?*...

« J'arriverai enfin à l'administration française⁸. Accablé sous le triple joug du militaire, du robin, du maltôtier, étranger dans sa patrie, en proie à des aventuriers que le Français d'outre-mer refuserait de reconnaître, les jours du Corse sont flétris par l'avidité, la fantaisie, le soupçon, l'ignorance de ceux qui, au nom du roi, disposent des forces publiques. Hélas! comment cette nation éclairée ne serait-elle pas touchée de notre état? Comment l'envie de réparer les maux qui nous sont faits en son nom ne lui viendrait-elle pas? Et c'était là le principal fruit que je voulais tirer de mon ouvrage. »

Plein de la flatteuse idée que je pouvais être utile aux miens, je m'occupais à recueillir les matériaux qui m'étaient indispensables; mon travail se trouvait même avancé lorsque la Révolution vint rendre au Corse sa liberté. Je cessai; je compris que mes talents n'y étaient plus suffisants et que, pour oser empoigner le burin de l'Histoire, il fallait avoir d'autres moyens. Lorsqu'il y avait du danger, il ne fallait que du courage; lorsque mon ouvrage pouvait avoir un objet immédiat d'utilité, je crus mes forces suffisantes; mais, aujourd'hui, je laisse le soin d'écrire notre

7. Allusion à la constitution de 1755 donnée par Paoli à la Corse. Le pouvoir exécutif était confié au général, assisté d'un conseil supérieur de 9 membres; le pouvoir législatif revenait à une *consulta* élue à raison d'un député pour 1 000 habitants.

8. A partir de 1768, deux fonctionnaires ont la charge d'administrer la Corse : le gouverneur militaire et l'intendant (cf. Flori, *Annuaire administratif de la Corse pour l'année 1774* (Grenoble, 1953).

9. Les Phocéens fondèrent Alalia en 557 à l'embouchure du Tavignano.

histoire à quelqu'un qui n'aurait peut-être pas eu mon dévouement mais qui sûrement aura plus de talent... Cependant, pour ne pas perdre tout le fruit de quelques recherches et remplir en quelque sorte la promesse que je vous avais faite, convaincu d'ailleurs que je ne puis rien vous offrir qui soit plus dans vos principes que les annales d'un peuple comme celui-ci, je vais vous le faire passer d'un mouvement rapide. Entrant dans la belle saison, abrité par l'arbre de la paix et par l'oranger, chaque regard me retrace la beauté de ce climat que la nature a orné de tous ses dons, mais que les tyrans, ennemis destructeurs, ont dévasté, dépouillé.

Le gouvernement républicain florissait dans les plus beaux pays du monde. Il occasionnait un accroissement de population qui obligeait à des émigrations fréquentes. Les Lacédémoniens, les Liguriens, les Phéniciens, les Troyens envoyèrent des colonies en Corse.

Phocéens. 600^e.

Six siècles avant l'ère chrétienne, les Phocéens, peuple d'Ionie, chassés de leur patrie, vinrent y bâtir la ville de Caleria. Les Phocéens étaient venus solliciter un asile; ils prétendirent cependant dominer; quoique plus instruits dans l'art militaire, ils n'y purent réussir; les naturels du pays, secourus par les Étrusques, les chassèrent.

Il est difficile de pénétrer dans des temps si éloignés. Il paraît cependant que les Corses vivaient contents, libres et abandonnés à eux-mêmes, divisés en petites républiques confédérées pour leur défense commune. C'est cependant dans cet intervalle que les écrivains placent la domination carthaginoise. Tous se répètent sans qu'il soit possible de pénétrer l'origine de cette opinion; mais il est très certain que les Carthaginois n'ont jamais gouverné en Corse. On lit dans les historiens

anciens qu'ils ont dominé la Sardaigne, que des Corses qui occupaient douze bourgs sur les plus hautes montagnes de cette île leur résistèrent, mais Pausanias et Ptolémée nous apprennent que ces Corses étaient des descendants d'anciens expatriés à qui on avait conservé le nom de la patrie de leurs pères. Dans les traités que les Romains et les Carthaginois ont faits sur les limites de navigation et de commerce ou dans leurs traités de paix, il est toujours fait mention de la Sardaigne, mais jamais de notre île. Après la première guerre punique, Carthage céda la Sardaigne, mais la Corse ne se ressentit aucunement de l'humiliation de Carthage et resta toujours indépendante et libre... Il y a cent autres raisons qui auraient pu empêcher tant d'écrivains de se copier si servilement, mais c'est surtout en lisant notre histoire qu'il faut être en garde jusque sur les opinions universellement adoptées.

Romains ¹⁰.

Les Romains, maîtres de l'Italie, vainqueurs de Carthage, durent penser à l'acquisition de la Corse; mais elle ne leur fut pas aussi facile qu'ils se l'étaient promis. Les Corses se défendirent avec intrépidité; quatorze fois ils furent vaincus et obligés à déposer les armes et quatorze fois les reprirent et chassèrent leurs ennemis. C. Papirius, réfléchissant sur la cause de cette obstination, leur offrit le titre d'alliés des Romains sur le pied des Latins. L'on accepta cette condition qui assurait en partie la liberté. Rome ne put parvenir à se concilier ces peuples qu'en les faisant participer à sa grandeur... Quelques infractions aux traités irritèrent les Corses qui devinrent irréconciliables. En vain le préteur C. Cicereus et le consul M. Juventius Thalna portèrent en Corse le ravage et la désolation ¹¹. Leurs victoires furent aussi éclatantes qu'inutiles. Douze mille patriotes morts ou entraînés en

10. La conquête romaine commença en 260 av. J.-C.

11. En 164.

12. Les Vandales de Genséric occupèrent la Corse au v^e siècle.

13. Les Lombards s'installèrent en Corse en 725.

esclavage affaiblirent un peuple implacable dans sa haine, mais sans le décourager. On fut bien étonné à Rome d'être obligé, après de pareils événements, d'envoyer des armées consulaires contre une nation qu'on croyait non seulement découragée mais même détruite. Mais, s'il fallut enfin qu'elle se soumit aux vainqueurs du monde, elle ne le fit qu'après avoir été l'objet de cinq triomphes... (173). Le Corse, dans son exaltation, avait préféré d'abandonner des plaines trop difficiles à défendre plutôt que de se soumettre. Les Romains se les approprièrent et y établirent deux colonies qui ont servi de lien entre les deux peuples. Lorsque, depuis, les triumvirs offrirent au monde le hideux spectacle du crime heureux, la Corse et la Sicile furent le refuge de Sextus Pompée. Je vois avec plaisir ma patrie, à la honte de l'Univers, servir d'asile au reste du bon parti, aux héritiers de Caton.

Barbares.

Des peuplades nombreuses de Goths, de Vandales¹², de Lombards¹³, après avoir ravagé l'Italie, passèrent en Corse. Plusieurs même s'y établirent et y régnèrent longtemps. Leur gouvernement, aussi sanglant que leurs incursions, semblait n'avoir pour but que de détruire. La nature frémit de s'appesantir sur de pareilles horreurs.

Lorsque les Sarrasins furent battus par Charles Martel, ils débarquèrent dans l'île. Furieux d'avoir été vaincus, ils assouvirent sur nos malheureux habitants la rage forcenée qui les transportait contre le nom chrétien. Les prêtres massacrés au moment du sacrifice, les enfants arrachés au sein maternel, pulvérisés contre des rochers, périsant victimes d'un Dieu qu'ils ne pouvaient connaître, les femmes égorgées, le pays incendié furent les offrandes que ces hommes féroces vouèrent à leur Prophète. Effets terribles du fanatisme! Ils

étouffent les lois sacrées de l'humanité, rendent les peuples féroces et finissent par leur forger des fers.

Fatigués de se trouver sans cesse en proie aux incursions des Barbares et d'espérer en vain des secours des princes voisins, les Corses quittèrent leurs habitations et, errant dans les forêts les moins pénétrables, sur les sommets les moins accessibles, traînèrent sans espoir leur triste existence lorsque, du fond de l'Italie, un homme généreux y aborda avec mille ou douze cents de ses parents et vassaux.

Ugo Colonna.

Ugo, du sang des Colonna, fut le génie tutélaire qui, sous la protection des papes¹⁴, vint ranimer le courage des insulaires et détruire l'empire moresque. Les naturels du pays, libres, rentrèrent dans leurs habitations; ils commenceront sans doute à goûter un sage gouvernement et, désormais plus tranquilles, ils vivront heureux!...

Ugo crut avoir le droit de s'ériger en despote en conservant à la cour de Rome la suzeraineté. Les seigneurs qui l'avaient accompagné s'approprièrent divers cantons; le régime féodal naquit de ce partage et voici les Corses, échappés aux cruautés des Goths et des Vandales, victimes d'un système de gouvernement que ces barbares avaient imaginé, système qui a plus dévasté l'Europe que leurs armes. Ainsi, une reconnaissance exagérée pour ses libérateurs, peut-être une admiration stupide pour ces riches étrangers, dompte pour cette fois ce caractère inflexible.

Qui a médité l'histoire des nations est accoutumé, sans doute, au spectacle du fort opprimant le faible, à voir les différentes sectes se haïr et s'égorger; il n'est de fléau qu'il n'ait vu tour à tour affliger les peuples, mais l'horrible rapine que Rome exerçait à cette époque est, je crois, le maximum de l'abus de

14. Pépin le Bref avait remis au pape les domaines ayant appartenu à Byzance, dont la Corse. Cette donation fut confirmée par Charlemagne.

15. Ce développement est certainement influencé par les passages anti-religieux de l'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal.

16. La légende d'Arrigo symbolise la dureté des mœurs corses. Appelé à régler un différend entre les seigneurs de Tralaveto et Forte de Cinarca, il fut assassiné par un Sarde payé par les gens de Tralaveto qui redoutait une sentence défavorable.

la religion. Les papes, en vertu de leur suzeraineté et pour l'indemnité des secours qu'ils avaient accordés, imposèrent, sous le nom de tribut temporel, le cinquième des revenus, et, sous le nom de tribut spirituel... — je crains que l'on ne me taxe d'exagération, je serais tenté de développer toute la force des preuves... — oui, sous le titre de tribut spirituel, le Père commun des fidèles, le Vicaire d'un Dieu-Homme percevait le dixième des enfants que ses collecteurs prenaient, âgés de cinq ans, pour les transporter dans les galères de Rome. Briser les liens qui unissent les pères aux enfants, la patrie aux citoyens, s'appelait une chose spirituelle!... Quand les historiens ne présenteraient que ce trait, ils offriraient une matière inépuisable aux méditations de l'homme sensé. Qui veut affaiblir l'empire de la raison, qui veut substituer aux sentiments infaillibles de la conscience le cri des préjugés, est un fourbe qui veut tromper¹⁵!...

(1000) Dans ces temps de malheur et d'avilissement naquit *Arrigo il Bel Messere*¹⁶. Arrigo, descendant de Ugo, respecté de ses peuples, craint de ses vassaux, s'occupait quelquefois de leur bonheur; quoique soumis à la cour de Rome, plus encore par les préjugés qui dominaient alors dans toute l'Europe que par son serment, il obtint après de longues négociations la suppression du tribut spirituel.

Lorsque le fer d'un Sarde coupa le fil des jours de ce prince, Arrigo ne laissant pas de postérité, tous les seigneurs se cantonnèrent dans leurs châteaux, puis, après s'être longtemps disputé l'empire, visèrent tous à l'indépendance. Les peuples étaient également victimes des guerres qu'ils se faisaient entre eux et de leur fantasque administration; mais ils ne tardèrent pas à s'en lasser. Le Corse, au centre de l'Europe, a dû sans doute être affligé par les mêmes tyrans que les autres peuples, mais il a toujours été le premier à leur donner l'éveil et à secouer le joug. Ainsi, dans ce

siècle où toute l'Europe croupissait sous le régime féodal, lui seul se fit un gouvernement municipal depuis adopté en Italie et, de là, dans les autres pays du continent.

Gouvernement municipal.

La partie septentrionale fut la première à recouvrer sa liberté. Chaque village forma sa municipalité, chaque piève eut son podestat et tous réunis nommèrent une régence ou suprême magistrature composée de douze membres.

Les papes qui n'avaient pas abandonné leurs prétentions sur la Corse y envoyèrent des seigneurs de la maison de Massa, sous prétexte de diriger les forces des communes contre les barons avec plus d'intelligence. Ils les accoutumaient ainsi à recevoir des chefs de leurs mains; mais le pape Urbain II, en 1091, en donna l'investiture aux Pisans qui, maîtres de Bonifacio et très puissants dans ces mers, se faisaient estimer par leur sagesse¹⁷.

Une partie de l'île était gouvernée en démocratie, avait des lois, des magistrats et des forces. La partie méridionale, excepté les pièves de Celarvo et Bastelica, était soumise aux seigneurs des maisons de Cinarca, Leca, Rocca, Ornano. Quelle était donc l'autorité de la république de Pise? Elle envoyait deux de ses principaux citoyens qui percevaient une légère imposition. Leur principale fonction était de maintenir la paix parmi les différents États qui composaient le royaume; soit qu'il s'élevât un différend entre deux barons, soit qu'il s'en élevât entre un baron et une commune, les deux magistrats qui portaient le titre de *giudice* prononçaient. Le gouvernement des Pisans fut au gré des nationaux; ils n'ambitionnaient pas une extension d'autorité; la paix et la justice furent l'objet de leurs soins. Le tribut modique qu'ils percevaient, ils l'employaient tout entier à des établisse-

17. Grégoire VII avait précédemment confié à Landolphe, évêque de Pise, le soin d'administrer l'île.

18. L'abbé Raynal auquel s'adresse la lettre.

19. Bonifacio devait fonder à la pointe méridionale de l'île la forteresse qui garda son nom.

ments publics. Le titre de citoyen de Pise qu'ils donnèrent aux Corses avec la jouissance des prérogatives qui y étaient attachées acheva de consolider leur prépondérance.

Ainsi, Monsieur¹⁸, s'écoulèrent dix-huit siècles, sans que, dans un si grand nombre de révolutions, le Corse ait jamais démenti son caractère.

Des érudits italiens ont prétendu dans ces derniers temps que la maison Colonna n'était jamais venue en Corse. Ils ont fourni des preuves qui ne m'ont point convaincu. Je m'en tiens donc à l'assertion reçue, à la tradition et à la conviction où en sont les Colonna de Rome, et à l'autorité de tant d'historiens dont plusieurs contemporains, aux restes de quelques monuments, etc. Mais contentons-nous de discuter leur principal moyen.

D'abord, disent-ils, l'on trouve qu'un Charles, roi de France, l'a délivrée des Maures. Depuis, l'on voit un comte de Bonifacio¹⁹, marquis de Toscane, chargé par l'empereur de défendre la Corse : c'est lui qui est si célèbre par la fameuse descente d'Afrique. Après sa mort, l'on voit son fils Adalberto lui succéder dans les emplois et précéder son fils Alberto second, dit le Riche, qui meurt en 916, Guido Lamberto succéder à Alberto le Riche. Je conviens de tous ces faits. Je ne vois pas ce qu'il y a d'incompatible avec ce que nous avons dit des Colonna.

Les papes envoyèrent Ugo en Corse pour la délivrer. Les empereurs étaient, ce me semble, aussi fort intéressés à ce que les Barbares ne s'y établissent pas : ils donnèrent donc commission au marquis de Toscane de veiller sur la Corse, de la secourir si les Barbares l'attaquaient et, en conséquence de cette commission, les marquis de Toscane prenaient le titre de *Tutor Corsicæ*.

... Cela est si vrai que, depuis, lorsque les communes eurent pris consistance, l'on voit

une comtesse Mathilde, marquise de Toscane, s'intituler *Tutor Corsicæ*. Cependant elle n'y avait certainement aucune autorité.

L'on releva ensuite quelques erreurs de chronologie de Giovan della Grossa et l'on en conclut la fausseté du fait. Cela n'est pas conséquent. En vérité, il faut bien avoir la manie des systèmes pour ne pas sentir que c'est en bâtir sur le sable que d'en fabriquer sur de si faibles fondements.

LETTRE SECONDE²⁰

Monsieur,

Nous avons parcouru rapidement^a les régions ténébreuses de notre histoire ancienne : nous voici arrivés au XII^e siècle; nos annales commencent à s'éclaircir^b; à cette époque, la tradition, les monuments ont pu instruire. Giovanni della Grossa, qui vivait en 1470 et qui est notre premier écrivain²¹; Pier'Antonio Monteggiani, qui écrivait en 1525; Marc'Antonio Ceccaldi, qui écrivait en 1559; Cirneo, qui écrivait en 1506; Filippini, qui écrivait en 1593^c.

Dans le temps que les Corses libres avaient trouvé un refuge dans la confédération de Pise, les Génois^d y abordèrent. L'esprit de faction et l'intrigue abordèrent avec eux. Armer le fils contre le père, le neveu contre l'oncle, le frère contre le frère paraissait à ces avides Liguriens le chef-d'œuvre de la politique. Rendus maîtres de Bonifacio en trahissant les liens les plus sacrés de l'hospitalité, ils

a) variante : « A pas de géants. »

b) variante : « A s'éclaircir, à se circonstancier. »

c) variante : « Mais si notre histoire se circonstancie ce n'est que pour transmettre des récits douloureux, faudra-t-il toujours nous affliger? »

d) variante : « Jaloux des secours que notre alliance offrait à cette République soit par la quantité de nos bois, soit par la valeur de notre jeunesse qui venait notamment de se distinguer à la prise de Majorque. »

20. Il existe deux copies de cette lettre : l'une complète, l'autre inachevée mais dont le texte diffère de la précédente. Sur d'autres feuilles, Bonaparte a indiqué des additions. On trouvera indiquées ici variantes et notes.

21. Les textes des principaux chroniqueurs ont été publiés dans le *Bulletin des sciences historiques et naturelles de la Corse*, notamment par l'abbé Letterson.

22. Sinucello della Rocca fut connu à l'origine pour son dévouement à la république de Pise; il essaya de louvoyer ensuite entre Pise et Gênes pour son propre compte (cf. Albitreccia, *Histoire de la Corse*, pp. 36-38.)

commencèrent à semer dans tous les cœurs le poison * des factions.

Les Pisans, affaiblis par leurs guerres et par les grands intérêts qu'ils avaient à soutenir dans le continent, se trouvèrent hors d'état de s'opposer aux efforts de leurs projets, de maintenir la paix entre les différentes petites puissances qui composaient le royaume. Les seigneurs, ne reconnaissant plus de frein, aspirèrent à la tyrannie; le peuple, dénué de protection, se livra à tout l'emportement de son indignation et menaça les barons de les dépouiller d'une autorité illégitime, usurpée par les malheurs des temps et contraire à tous droits naturels !... L'un et l'autre * parti espérait dans la protection des Génois qui les fomentait, mais les effets en furent différents. Les barons, moyennant la promesse d'une protection efficace, se confédérèrent avec la république de Gênes et lui prêtèrent hommage. Les communes s'unirent et reconnurent Sinucello della Rocca pour *giudice* ou premier magistrat.

Sinucello della Rocca ^h (1248).

Sinucello della Rocca²², distingué dans les armées pisanes par son rare courage, ne l'était pas moins par son austère justice. Pendant soixante ans ⁱ qu'il fut à la tête des affaires

e) variante : « Le poison de la division, de l'intrigue, des factions sur lesquelles ils avaient déjà assis le projet de leur prépondérance et qui ne tarda pas à leur offrir un prétexte plausible de s'entremêler de nos affaires. »

f) variante : « A toute loi naturelle. »

g) variante : « Les uns et les autres s'étaient de la puissance des Génois qui les fomentait mais les effets en furent différents. Les communes s'unirent et reconnurent Sinucello della Rocca pour magistrat suprême. Les barons se confédérèrent avec la république de Gênes et, moyennant les promesses d'une protection immédiate, lui jurèrent hommage : premières victimes de la politique de leurs protecteurs, ils ne tardèrent pas à déplorer leur sottise. »

h) variante : « Sinucello della Rocca autrement appelé Giudice. »

i) variante : « Pendant soixante-sept ans, il sut

publiques, il sut contenir Gênes, détruire dans les privilèges des seigneurs ce qui était contraire à la liberté publique. D'une humeur toujours égale, impartial dans ses jugements, calme dans ses passions, sévère par caractère et par réflexion, Sinucello est au petit nombre des hommes que la nature jette sur la terre pour étonner. Au commencement de sa carrière publique, on lui contestait son autorité. Faiblement accompagné, il errait dans les montagnes de Quenza. Un chef, fort accrédité dans ces pièves, après avoir tué un de ses rivaux, se présenta à lui. Sinucello, sans égard à l'avantage qu'il^j pouvait tirer d'un homme puissant, fait constater son crime et le fait mourir. La renommée^k répand ce fait. On accourt de tous côtés se ranger sous ses drapeaux.

Pise^l anéantie à la journée de la Meloria^m ne donnait plus d'ombrages : les Génois résolurent de faire des efforts pour profiter des circonstancesⁿ. Voyant les difficultés de vaincre Sinucello, ils pensèrent de le gagner : envisageant d'ailleurs les barons comme les principaux obstacles à leur domination, ils les désignèrent à être d'abord sacrifiés. Sinucello, quiⁿ ne perdait pas de vue le grand

confondre les pernicious projets de Gênes, il abaissa la morgue ridicule des seigneurs et détruisit dans leurs prérogatives ce qui était contraire à la liberté publique. Peu d'hommes ont été appelés par la nature à montrer une égalité dans ses humeurs, une impartialité dans ses jugements, un calme dans ses passions à l'abri de tout événement. Sévère par réflexion, il l'était par caractère. Jamais il ne se démentit... Au principe de sa carrière son ascendant était contesté... »

j) variante : « Qui pouvait être pour sa fortune l'alliance d'un homme puissant. »

k) variante : « La renommée de ce fait lui vaut plus qu'une victoire. On accourt de tous côtés et sa prépondérance est reconnue. »

l) variante : « Pise battu et sa puissance. »

m) addition : « Les secours que nous offrions à Pise soit par l'excellence et la quantité de nos bois, soit par la valeur de notre jeunesse, soit par l'habileté de nos matelots n'étaient pas de nature à être vus de sang-froid par une puissance ennemie. »

n) variante : « qui n'avait en vue que l'indépendance de sa patrie. »

23. Le combat naval de la Maloria eut lieu le 6 août 1284.

objet de l'indépendance de sa patrie, en vit avec plaisir les ennemis naturels s'entre-déchirer^o. Cependant, maîtrisant les ennemis, il sut faire tourner à l'avantage public l'animosité des deux partis. Il dut chercher à diminuer la puissance des barons, mais il le fit avec prudence, garda assez de mesure pour pouvoir se réconcilier quand il serait temps : en effet, dès le moment que les succès multipliés des Génois les eurent affaiblis, Sinucello leur tendit la main, les incorpora au reste de la nation, obligea les ennemis communs à repasser la mer après avoir remporté sur eux un grand nombre d'avantages. Ce fut^p dans une de ces rencontres qu'ayant fait un grand nombre de prisonniers leurs femmes vinrent de Bonifacio porter leur rançon. Sinucello les reçut avec humanité et les confia à la garde de^q ses guerriers. Ce jeune homme égaré par l'amour trahit les devoirs de l'hospitalité et de l'honnêteté publique, malgré les vives résistances d'une de ces infortunées. Navrée de l'affront qu'elle venait d'essuyer, les cheveux éparpillés^r, ses beaux yeux égarés, et flétrie par la honte, elle se prosterne aux pieds de Sinucello et lui dit : « Si tu es un tyran sans pitié pour les faibles, achève de faire périr une malheureuse avilie; si tu es un magistrat, si tu es commis par le peuple pour l'exécution des lois, fais-les respecter par les puissants. Je suis étrangère et ton ennemie, mais je suis venue sur ta foi, et je suis outragée par ton sang, par le dépositaire de ta confiance. » Sinucello fait appeler le criminel, constate son

o) variante : « Mais, lorsque l'affaiblissement du parti des barons les concilia avec la nation, il l'incorpora, se tourna contre les Génois qu'il battit en plusieurs rencontres et réduisit au seul port de Bonifacio. »

p) variante : « C'est dans une de ses rencontres où il fit un grand nombre de prisonniers que plusieurs de leurs femmes vinrent porter leur rançon. »

q) variante : « son neveu ».

r) variante : « sur le front ».

délit, et le fait mourir sur-le-champ *. C'est par de pareils moyens qu'il soutint toujours la rigueur des lois. Ses armes prospérèrent et la nation unie vécut longtemps tranquille. De cette époque jusqu'au temps de Sambucuccio les Génois ne parurent plus en Corse : ils furent découragés par les pertes qu'ils avaient faites †. Ils se contentèrent de fomenter dans l'obscurité ‡ la guerre civile, mais Sinucello sut rendre nulles toutes leurs trames. Il vieillit et la perte de la vue fut son premier malheur.

Guglielmo †, suscité par les Liguriens, méprisant un vieillard caduc et accablé d'infirmités,

s) variante : « devant son armée étonnée de cette austère vertu. C'est par de pareils moyens qu'il soutint pendant tout le temps de sa magistrature l'honneur des lois. Ses armes prospérèrent et la nation unie prenait une allure qui lui promettait une prospérité durable. »

t) addition : « Découragés par tant de luttes inutiles, ils suspendirent les projets machinés pour notre malheur et desquels ils avaient osé tout se promettre... Depuis lors jusqu'au temps de Sambucuccio, ils ne paraissent plus sur la scène. Ce n'est pas cependant qu'ils ne fomentassent dans l'obscurité la guerre civile et ourdissent à leur ordinaire des trahisons... »

u) variante : « La désunion, la guerre civile et à leur ordinaire des trahisons. »

v) variante : « Guglielmo jaloux, suscité par les Liguriens, déploie l'étendard. Sinucello, quoique affaibli et aveuglé par l'âge, marche contre lui, le bat à la Mezzana et envoie Lupo Ornano son neveu à sa poursuite. Guglielmo investi ne peut plus fuir. Sans ressources, il promet à Lupo la main de sa fille en même temps son amante. Lupo perverti laisse échapper Guglielmo. L'inflexible Sinucello, outré, interdit sa présence à Lupo qui, empoisonné par l'amour, se réunit aux ennemis de sa maison et de sa patrie... Salnese, propre fils de Sinucello, pour se réunir à son ami, l'abandonne. Ils conjurent contre l'importun vieillard, âgé de cent trois ans. Sinucello est livré entre les mains de Zacharia Spinola qui l'attendait avec quatre galères... Il ne tarda pas à périr dans les prisons de Gènes.

» Passons sous silence les circonstances de l'infortune de ce grand homme. La tâche d'historien devient pénible lorsqu'il y a de tels faits à narrer... Le discours que les écrivains lui mettent dans la bouche, arrivé au bord de la mer, est le dernier trait qui achève de peindre son caractère, de faire passer dans le cœur du lecteur une admiration méritée, en accroissant s'il est possible l'indignation contre les monstres qui l'ont trahi.

» Lupo! Salnese! Ne croyez pas mon cœur irrité contre vous. J'ai vu quatre générations s'écouler; j'ai connu

déploie l'étendard de la rébellion. Lupo d'Ornano, neveu de Sinucello, mis à la tête de la force publique, marche, bat, investit près de la Mezzana l'imprudent Guglielmo, qui, sans ressource, a recours à la commisération du jeune vainqueur de qui il obtient une suspension de quelques jours. Lupo se reproche déjà un délai qui peut rendre inutile sa victoire, flétrir son laurier, lui enlever son triomphe. Dans l'inquiétude de ses pensées, arrive le terme de la suspension. Une entrevue lui est demandée, il y court avec impatience. Il va enfin, par la captivité de son ennemi, se rendre illustre parmi les siens et mériter de succéder aux honneurs comme à la puissance de son oncle... Les deux escortes restent à trois cents pas. Les deux chefs se joignent. Une visière se lève et au lieu de Guglielmo laisse voir sa fille, l'intéressante Veronica.

« Lupo, lui dit Veronica, il n'y a pas encore un an que nous vivions en frères et il faut que la fortune te réserve une destinée bien glorieuse puisque ton coup d'essai a été la défaite de mon père... Lupo, je t'ai vu à mes genoux me promettre un amour constant. O Lupo, je viens aujourd'hui implorer de toi la vie. »

Ce jeune héros, hors de lui, conserve cependant assez de force pour fuir, mais l'intrépide Veronica le retient par son armure. « Je ne viens pas ici séduire votre vertu, la gloire de Lupo est plus chère à Veronica que la vie. Celle

l'homme faible, par conséquent vicieux et méchant. J'avais peu de jours à vivre. Ils ne pouvaient être plus d'aucune utilité... Ce n'est ni à mes compatriotes ni à Dieu que je demande vengeance, mais à ceux de votre sang... Que vos femmes ne soient que des harpies!... Que vos enfants révoltés vous méprisent! Que vos proches ligés contre vos injustices vous abandonnent dans la solitude, livrés à vos remords! Puisse mon image alors vous tourmenter!... En exécration aux hommes, puissiez-vous périr ne laissant parmi eux que le souvenir de votre crime, de votre affreuse fin!... Lupo, Salnese, écoutez-moi... Recevez ma malédiction! Elle vous poursuivra sans cesse! Amour, passion dépravatrice, premier fléau de la vertu, voilà de tes œuvres! »

de mon père et des miens est en danger et c'est vous qui la menacez... Quelle horrible position est la mienne et, si vous refusez de m'écouter, de qui devrai-je attendre la pitié??? Sinucello ne pardonne jamais et c'est vous qui êtes destiné à être le ministre de ses cruautés! Lupo, tu pourrais être le bourreau des miens? tu pourrais porter la flamme dans ce séjour où tu passas à mes côtés les plus belles années de ton enfance? » Déchiré par les affections les plus opposées, retenu par l'amour, Lupo obéit au devoir. Il s'arrache avec violence et fait quelques pas pour s'éloigner, mais un cri qui lui perce le cœur l'oblige à s'arrêter, à détourner la tête et lui laisse voir Veronica se précipitant sur sa pique, près de se donner la mort. Il retourne brusquement, arrive à temps et prend dans ses bras, arrose de ses larmes celle qui l'a vaincu sans retour et qui, pâle, affaiblie par les efforts qu'elle vient de faire, lui dit : « Je n'ai à te proposer rien d'indigne de toi; écoute-moi et, quand j'aurai cessé de parler, si ta gloire, ton devoir y répugnent, tu pourras me laisser seule en proie à mon sort affreux... Sinucello est vieux et infirme. Il faut à la République un magistrat actif et dans la force de l'âge. Tu t'es rendu assez grand pour pouvoir y prétendre. Mon père et les siens te promettent leur appui. Sinucello même ne pourra s'y opposer. A l'âge où le commun obéit tu seras le premier de la République qui, heureuse et prospérante de tes vertus et de ton courage, ne laissera rien à désirer à ton cœur. La main de Veronica cimentera ta puissance. Veronica t'aura dû la vie et, s'il est possible, son amour s'en accroîtra. »

Lorsque l'homme imprudent a laissé croître dans son sein une flamme désordonnée, lorsque l'objet qui l'a allumée vient d'échapper à la mort et est embelli par la pâleur de l'angoisse, par les souffrances des sentiments, il est au-dessus des forces accordées aux faibles mortels de résister. Lupo fléchit donc et céda à l'amour

les intérêts du devoir, de la patrie et de la gloire. Guglielmo put s'échapper. L'inflexible Sinucello fit instruire le procès de son neveu et oublia sa victoire pour ne plus voir que sa faute; celui-ci, n'ayant plus de ménagements à garder, s'unit à Guglielmo, épousa la tendre Veronica. Salnese, propre fils de Sinucello, s'unit aux ennemis de son père. Tous réunis, ils dressèrent une embuscade, firent prisonnier le caduc vieillard. Ils furent longtemps indécis sur ce qu'ils en devaient faire. Les uns le voulaient mettre à mort, mais Lupo ne voulut jamais y consentir. Le garder prisonnier était le parti le moins sûr. Le peuple, ému par le souvenir de ses services, ému par son grand âge, aurait pu, dans un retour de son amour, lui restituer son autorité... Dans cet embarras, les conjurés s'avisèrent de l'expédient qui réunissait tous les avantages, c'était de le livrer aux Génois... Zacharia vient le prendre avec quatre galères. — La tâche d'historien devient pénible lorsqu'il a de tels faits à narrer. Le discours que les écrivains lui mettent dans la bouche, arrivé au bord de la mer, est le dernier trait qui achève d'indigner contre les monstres qui l'ont trahi... « Lupo, dit d'un ton ferme ce malheureux vieillard, ton cœur me vengera. Je le connais bien. Il n'était pas fait pour connaître les remords. Tu as été méchant parce que tu as été faible... Quant à toi, Salnese, ton âme atroce me punit de ne pas t'avoir laissé périr sur l'échafaud, souillé du crime de la mort de mon intime ami. Je fus faible : l'amour paternel étouffa le cri de la justice. Je te sauvai du supplice que tu méritais. J'expie durement cette unique faute de ma vie, mais quatre-vingts ans de vertus n'équivalent-ils pas à une faiblesse!... Salnese, que ta femme soit une harpie, que tes enfants conjurés contre toi te ressemblent par ta méchanceté, que tu périsses, ne laissant parmi les hommes que l'exécration de ta mémoire. Salnese, je te maudis avec ta postérité. »

En finissant ces paroles, cet illustre vieillard se prosterna à genoux, couvrit sa tête de sable, médita un moment, et puis, d'un pas sûr, il monta sur un navire qui l'attendait. Salnese était ému, mais de colère. Les dernières paroles de son père avaient excité cette âme de fiel. Quant à Lupo, la révolution fut étonnante, le bandeau parut tomber. L'effervescence de la passion qui lui avait voilé l'énormité de son crime parut cesser; il eut horreur de lui-même, il chercha à rétrograder, mais ses efforts furent vains. Alors, se roulant sur le sable, se jetant à la mer, il appelait tour à tour la mort et Sinucello! Heureux celui-ci dans sa catastrophe s'il eût pu être témoin du repentir de celui qu'il avait adopté pour son fils. Son âme en eût été rafraîchie et peut-être l'émotion du sentiment lui eût fait goûter un plaisir avant de mourir.

Arrivé à Gênes, ce grand homme périt au bout de quelques jours extrêmement âgé : il laissa quatre enfants tous indignes de lui, tous marchant sur les traces de leur frère aîné. Lupo parut se consoler. Le temps et le cœur de l'intéressante Veronica adoucirent le venin du remords. Lupo fut un grand seigneur, il eut une grande prépondérance, mais sa femme mourut et les remords revinrent se ressaisir de leur proie. Il périt enfin misérablement. Orlando, le plus puissant de ses enfants, périt sur l'échafaud. L'amour fit le malheur de cette race. Orlando devint épris de la femme de son frère, origine de sa catastrophe.

Quant à Salnese, il prospéra toujours et toujours faisant le mal. Après avoir trahi son père, il vendit son oncle pour 450 écus d'or, mais enfin ses deux enfants meurent sans postérité et délivrent notre pays d'une race de monstres.

Les *Giovannali*²⁴ (1355).

De grands troubles²⁵ suivirent la mort de Sinucello. Les différents partis se choquèrent

24. Cet épisode des *Giovannali* se place entre 1360 et 1370. On comprend quel écho il éveillait en 1789 chez Bonaparte.

violemment. Les Génois parurent vouloir profiter de cet instant, mais leur effort fut faible. L'on a peine à suivre les différentes factions qui se partagent la scène, lorsque tout d'un coup l'on voit s'élever les *Giovannali* d'un vol hardi. Deux frères de la lie du peuple, mais d'un esprit élevé, d'un grand courage tentent la régénération de leur pays. Ils voient que les débris du régime féodal combinés à des lois instituées par les préjugés, dictées la plupart par les circonstances, alliées aux

w) variante : « Les barons parurent reprendre des forces, mais deux (hommes) obscurs par leur naissance, mais grands par leur courage, tentèrent la régénération de leur patrie. Des débris du barbare régime féodal combinés à des lois instituées par les préjugés, sans ensemble, sans unité, faisaient une bigarrure qui ne pouvait que perpétuer les guerres et accroître les malheurs. Polo et Arrighi le sentirent. Ils se mirent à prêcher les grands principes de la communauté des biens, de l'égalité, de la puissance du peuple, de l'illégalité de toute autorité qui n'émanait de lui. Ils firent en peu de temps de nombreux partisans et aucune puissance dans l'île n'aurait pu leur résister, mais les prêtres prétendirent que cette morale était contraire à l'Évangile et le saint-père publia une croisade contre les *Giovannali*. Ils furent exterminés jusqu'au dernier... Pour justifier cette exécrable entreprise, les moines ont pratiqué leurs moyens usités. Ils ont calomnié sans ménagement. Ils ont répété tout ce qu'ils ont dit depuis des protestants de Paris, qu'ils s'assemblaient, qu'ils éteignaient les lumières pour se livrer à leur lubricité : imposture digne d'eux ! Les infortunés *Giovannali*, sur lesquels nous n'avons que peu de renseignements, périrent victimes de la superstition de leur siècle, d'une religion intolérante et ambitieuse. Ainsi périrent Tiberius et Caius. Les *Giovannali* peuvent à juste titre être assimilés à ces deux Gracques. »

variante : « Ces deux grands hommes périrent à la fleur de leur âge. En peu de temps ils avaient changé la face de l'île. L'effet de leur (mort) est incalculable. S'ils avaient eu le temps de se fortifier, quel spectacle aurait offert à l'Europe un gouvernement sans préjugés aux portes de Rome, un gouvernement d'hommes si près des serfs de Provence, un gouvernement libre si près du foyer de la féodalité, de la finance, de l'aristocratie ! Notre île eût été à juste titre appelée l'île de la Raison. Comment des nations corrompues, abruties, avilies sous le sceptre des rois et des évêques auraient-elles pu résister dans le choc à des hommes sains, robustes, à des hommes dignes d'être ? Comment l'auraient-ils fait quand Athènes, seule, résista, battit l'Asie conjurée, comment l'auraient-ils fait ?... Oh ! Arrigo ! oh ! Polo ! dans votre tombe s'ensevelit la fortune de ces peuples, dans votre tombe le destin de l'Italie, peut-être celui de l'Europe.

superstitions romaines, n'offraient qu'une bigarrure dégoûtante propre à perpétuer l'anarchie. Ils comprirent qu'un palliatif n'était pas de saison. Ils employèrent les moyens les plus forts; ils prêchèrent les vérités les plus hardies, les grands dogmes de l'égalité, de la souveraineté du peuple, de l'imposture de toute autorité qui n'émanait pas de lui. Ils firent en peu de temps de nombreux partisans et ils n'auraient pas tardé à rallier toutes les nations à leurs principes lorsque le Vatican publia une croisade contre eux, sous prétexte que leur morale n'était pas conforme à l'Évangile. Une armée de croisés marcha contre les Giovannali qui, après une vigoureuse résistance, furent exterminés jusqu'au dernier avec une telle barbarie que le proverbe s'en conserve encore : *Il a été traité comme les*

» Heureux les peuples qui sauront l'en tirer, heureux lorsqu'ils ne prétendront comme vous (ne) parvenir à la puissance que par le bonheur. Ah! si un jour cette même Rome, d'où partit l'orage qui vous (emporta), pouvait devenir plus éclairée... Le peuple de tous les pays renverse d'un bras hardi... cet hydre de préjugés qui ne se nourrit que d'injustices et qui vous tiendra toujours dans les fers. Il hâta votre ruine, détruisit sans (ressource) votre puissance et a toujours été à calomnier vos grands hommes. Où peut vous conduire la liberté! Oh! Romains, arborez l'étendard des Émile, des Brutus, des Caton, des Gracques; qui sait le sort qui vous attend? Il fut toujours extraordinaire. Peut-être, qui sait! Mais rendez-vous-en dignes. Chassez les prêtres et leur imposture, les (moines) et leur nigauderie, sans cela vous ne serez jamais qu'un peuple abruti, qu'un peuple de tartuffes...

» ... A l'aspect des projets des Giovannali, les grands, les riches, les prêtres s'étaient ligués. Secourus par Rome, ils avaient, en détruisant les Giovannali, affaibli le parti des communes et rétabli les barons dans toute leur force et réintégré dans tous leurs droits. Les peuples ne perdirent pas courage, ils élevèrent Sambucuccio d'Alando à la suprême magistrature. Sambucuccio, intrépide militaire, s'était distingué par une haine innée contre les grands...

» ... Les armées de (Gênes) liguées aux riches, et les grands, les prêtres ligués avec Rome avaient détruit les Giovannali et rétabli les barons dans tous leurs droits. Les communes étourdies du coup qui venait de faire périr leurs principaux soutiens gémissaient en silence lorsque Sambucuccio d'Alando osa le premier les arracher à leur léthargie et les fers et le feu à la main saccagea, incendia la demeure de leurs ennemis... »

25. Sur cet épisode fameux dans les annales corse : Albitreccia, *op. cit.*, p. 41.

Giovannali. Pour justifier cette exécration entreprise, l'on a eu recours aux armes ordinaires. L'on a calomnié sans ménagement. L'on a dit tout ce que l'on a entendu dire depuis des protestants de Paris, qu'ils s'assemblaient, qu'ils éteignaient les lumières pour se livrer à leur lubricité : impostures dignes de leurs auteurs. Les infortunés *Giovannali* périrent victimes de la superstition de leur siècle.

Sambucuccio d'Alando²⁵ (1359).

Le vieux Sambucuccio^x était un des plus fermes soutiens des *Giovannali*. Blessé dans le dernier combat que ces infortunés perdirent^y, il se réfugia dans une caverne du Fiumorbo pour pouvoir mourir libre et inspirer

x) variante : « Après leur mort, les communes élevèrent Sambucuccio d'Alando. Sambucuccio, le flambeau à la main, incendia les châteaux des seigneurs, leur faisant partout une vigoureuse guerre; mais, dans le temps que la discorde agitait les deux partis plus que jamais, les Génois intervinrent et ne laissant aux communes d'autre alternative que de leur prêter le même hommage que les barons leur avait juré il y avait soixante-dix ans ou de voir triompher leurs ennemis : les communes qu'égarait la haine fléchirent à leur volonté et firent à l'intérêt le sacrifice de l'orgueil. »

y) addition : « Réfugié dans une grotte de Fiumorbo, il ne vécut quelque temps que pour inspirer à son fils cet ardent désir de la vengeance, ces sentiments sublimes de la liberté qui portent à tout entreprendre, à n'estimer aucun danger. Le même jour que son père expira, il fit jurer à ses compagnons de malheur d'être fidèles au grand projet qu'ils allaient entreprendre et aussitôt se transporta dans les terres des communes et sut si bien relever le courage de ses hommes abattus qu'il est reconnu magistrat suprême, lève une armée, et, en peu de temps, établit le parti de la liberté. Les excès auxquels il se porta ne feraient pas d'honneur à sa modération s'ils n'étaient justifiés par la nécessité, peut-être par les représailles. Cependant, craignant depuis de ne pouvoir se soutenir, il courut se liguier avec les communes de Gènes qui lui envoyèrent des secours qui le mirent à l'abri de toutes les vicissitudes. Moins juste, moins habile que Sinucello, il se laissa depuis maîtriser par les fourbes italiens sans trouver aucun remède pour se détacher de leur puissance. Trop emporté contre les barons, il avait tant versé de leur sang qu'aucun rapprochement n'était possible. Il mourut dans ces perplexités : les uns disent assassiné par les Génois qui

à son fils ces sentiments qui portent à tout entreprendre et à braver tous les dangers. Ses leçons fructifièrent et, le même jour que Sambucuccio son fils lui eût fermé les yeux, il fit jurer à ses compagnons de (ne) rien épargner pour rétablir la République et les communes. Pour exciter majeuement son zèle, pour qu'il eût devant les yeux un objet toujours présent qui lui fit un devoir de ne pas perdre un instant, son père lui avait fait promettre de ne rendre les derniers honneurs à son corps qu'après le premier succès qu'il devait obtenir dans sa juste entreprise. Il laissa donc le corps du vieux Sambucuccio sans sépulture et il se transporta rapidement dans les pièves de Rostino et d'Ampugnani, et, par ses discours et par les premiers avantages qu'il remporta sur les barons, il rétablit la confiance, ranima le courage, a une armée, est créé premier magistrat et, partout, il fait triompher la bonne cause. Mais, le fer d'une main, le flambeau de l'autre, il se porte aux plus horribles excès que rien ne peut justifier, pas même le droit de représailles, et que condamne essentiellement la politique. D'une stature, d'une imagination, d'un courage

commençaient à craindre sa vertu; les autres croient qu'il le fut par les barons en vengeance de ceux qu'il avait immolés. D'autres sont d'avis qu'il se tua lui-même, voyant que sa mort pouvait être plus utile à sa patrie que sa vie. C'est ainsi que ceux qui sont de ce sentiment racontent le fait : Sambucuccio voyait que les Génois, venant comme alliés, prétendaient cependant s'ériger en souverains et fonder leur domination sur les divisions qui agitaient la patrie. Il voyait qu'il n'existait d'autre remède que de réconcilier les deux partis des barons et des communes et, soit qu'il ne voulût pas venir à cette humiliation, soit que la présence d'un homme qui leur avait fait tant de mal fût un obstacle insurmontable, il ne trouva pas d'autre parti que de finir une vie dont tous les instants avaient été sacrifiés à la patrie. Oh! Sambucuccio, votre mémoire, ternie par les préjugés, la vénalité, par l'acharnement des tyrans, sera en vénération aux peuples qui sauront vous apprécier. Vous naquîtes les armes à la main contre l'aristocratie et vous pérîtes comme Caton pour ne rien faire d'indigne de votre cœur ou comme Codrus pour lever un obstacle à la félicité de votre pays. »

26. Arrigo della Rocca, grâce à l'appui de l'Aragon, réussit à se rendre maître de l'île et à se faire élever comte de Corse à Bigaglia en 1376.

gigantesques, il fut extrême dans toutes ses opérations. Il crut devoir s'étayer de quelques secours étrangers : il se confédéra avec les communes de Gênes : démarche imprudente qui a coûté cher à son pays qu'il avait eu idée de servir. Plein de fougue, de force et de haine, mais sans politique, sans ménagement et sans dextérité, Sambucuccio opposait à tout sa personne. Il ne tarda pas à être dominé par les alliés qu'il s'était donnés, qui, insensiblement, à force d'adresse s'étaient rendus ses maîtres; il s'en aperçut enfin, mais trop tard. Il ne lui restait plus qu'un parti, c'était de pardonner aux nobles, de rechercher leur amitié, d'effacer autant qu'il aurait été possible la défiance et le souvenir des maux passés; mais, soit que Sambucuccio comprît qu'il était impossible que ceux-ci prissent jamais confiance dans un homme qui depuis tant d'années était leur fléau, soit que se souvenant de leur avoir juré dans les mains de son père une haine irréconciliable, il n'y voulut pas être infidèle, il ne trouva pas d'autre expédient que de finir une vie dont tous les moments avaient été sacrifiés à la patrie. Il termina ses jours dans cette exaltation de principes particulière aux sectateurs des Giovannali. Sambucuccio naquit les armes à la main contre l'aristocratie et périt comme Caton pour ne rien faire d'indigne de lui, ou comme Codrus pour lever un obstacle à la félicité de son pays.

Arrigo della Rocca²⁶ (1378).

Avant de mourir², Sambucuccio avait désigné au peuple Arrigo della Rocca comme digne

2) variante : « Reconnus protecteurs dans toute l'île, maîtres de Bonifacio et de Calvi, les Génois marchaient à grands pas vers la domination absolue : les barons ne leur présentaient plus que de faibles obstacles, mais les communes paraissaient jalouses d'une liberté qui leur avait tant coûté. Ils se flattaient néanmoins que le temps et leurs intrigues changeraient leurs dispositions, mais ils ne tardèrent pas à reconnaître combien leurs

de sa confiance. Arrigo, ennemi implacable de Gênes, ami des communes, avait l'avantage de tenir aux barons par sa naissance et par ses alliances; presque toute la nation marcha, se rallia autour de lui. En peu de temps, il obligea les ennemis à repasser la mer... Mais les Génois ne pouvaient si facilement abandonner une entreprise qui était l'objet ^a des intrigues fomentées, des crimes commis, du sang versé pendant deux siècles. Ils comprirent seulement qu'il fallait ou une masse de forces plus considérable ou des ressorts plus compliqués pour soumettre une nation indomptable. Ils ^b comprirent que le principal avantage qu'ils tiraient de l'île consistant dans un commerce exclusif, dans la possession des ports qui favorisait leur marine et les rend redoutables à leurs ennemis, ils pouvaient remplir le même but en tenant les places maritimes et en abandonnant l'intérieur aux factieux que l'on exciterait pour les empêcher de se rallier. D'ailleurs, le commerce avait beaucoup trop accru la puissance de certaines familles de Gênes; il n'était pas moins intéressant pour leur liberté de les affaiblir. L'on imagina de les mettre aux prises avec les Corses, bien sûrs de leur insuffisance. Pour cela, la République déclara abandonner les affaires intérieures de l'île et ne plus vouloir s'entremêler de protéger un peuple ingrat et, sous main, elle sollicita les plus puissants patriciens d'employer leurs richesses à une conquête glorieuse pour la patrie et avantageuse pour leurs familles.

L'ambition excitée est aveugle et cinq des plus puissantes familles de Gênes firent société

espérances étaient illusoires. L'on n'eut pas plutôt entrevu le but de leur politique que l'on courut aux armes et, sous le généralat d'Arrigo della Rocca, l'on chassa de l'île ces perfides protecteurs, mais les Génois, etc. »

a) variante : « des intrigues, des crimes, du sang, fomentées, commis, versé... »

b) variante : « Ils machinèrent un projet médité avec profondeur, exécuté avec dextérité, projet hideux s'il en fut jamais; ils comprirent... »

27. Sur Vincentello : cf. Ambrosi, *Un épisode de la guerre entre Gênes et l'Aragon : Vincentello d'Istria* (*Bulletin des sociétés historiques de la Corse*. 1911)

sous le nom de compagnie de la Maona pour conquérir la Corse. Au milieu des troubles que ces nouveaux ennemis nous susciteraient, le gouvernement national ne pourrait se consolider; les patriotes, n'envisageant que des guerres continuelles, se décourageraient en s'affaiblissant. A ce double avantage, Gênes avait le plaisir de voir se briser sur une roche inébranlable les navires des fortunes qu'elle redoutait.

Quoique puissante, la Maona fit de vains efforts pour s'emparer de vive force de l'île. Battue, chassée, elle revint à ses premiers projets et résolut de n'élever l'édifice de sa domination qu'à l'ombre des factions, mais, aussi peu avancée que lors de sa première année, elle reconnut, après trente-neuf ans de vicissitudes, la chimère dont elle s'était bercée, et, quoique à regret, abandonna des projets qui lui avaient été si funestes.

La maison de Frégose était alors très puissante à Gênes. Elle fut suscitée de succéder à la Maona et, pour l'encourager, le Sénat lui céda Bonifacio et Calvi qu'il avait conservés jusque-là. Abramo di Campo Fregoso ne parut en Corse que pour être battu et fait prisonnier. Il vit en moins de quatre ans ses espérances s'évanouir avec sa faction.

Vincentello d'Istria²⁷ (1405).

Vincentello d'Istria, depuis la mort d'Arrigo, avait été élevé^c au premier rang. Son activité, ses talents militaires lui ont mérité une des premières places parmi les grands hommes qui ont gouverné ces peuples. Il acheva de détruire le reste de la faction de la Maona^d, culbuta le parti des Frégose, fit régner la justice. Victorieux des Turcs sur terre, il arma une flottille et battit leurs galiotes^e.

c) variante : « à la suprême magistrature ».

d) variante : « confondit la sottise vanité de Lomellini ».

e) variante : « sur mer ».

Une grande partie de nos maux devait nous être causés par les ^f papes. Cette année, en conséquence d'une donation qu'ils avaient faite de la Corse à Alphonse, roi d'Aragon, il vint avec quatre-vingts vaisseaux pour la réaliser... Vincentello sentit que ce ne pouvait être qu'un torrent passager; il se joignit à lui et ils assiégèrent ensemble Calvi, dont ils se rendirent les maîtres, mais, ayant échoué devant Bonifacio, Alphonse continua son chemin pour la Sicile.

Après son départ, à l'abri de la grande réputation de Vincentello, les Corses vécurent en paix. Les ambitieux particuliers de Gênes n'osaient s'aventurer contre un homme si favorisé par la fortune ^g. L'on réussit toutefois à gagner Simone da Mare qui leva l'étendard de la rébellion. Cet ennemi, quoique redoutable, n'aurait fait qu'augmenter les triomphes de Vincentello lorsque ^h, s'étant embarqué, il fut pris par deux galères génoises ⁱ, conduit à Gênes où il périt misérablement. Ainsi finit un homme qui, par ses rares talents, méritait l'estime des nations. Pourquoi Gênes, au mépris du droit des gens et de l'hospitalité, violait-elle cinquante-trois ans de paix? C'est ce qui lui fut reproché par les puissances voisines, mais, au-dessus des reproches, ces avides marchands ne recueillirent pas moins le fruit de leur crime.

Polo della Rocca ²⁸ (1438).

Après la mort de Vincentello ^j, le peuple choisit pour lui succéder Polo della Rocca.

28. Tandis que Simone da Mare prenait parti pour Gênes et Guidice d'Istria pour l'Aragon, Paolo della Rocca, partisan de l'autonomie, se fit proclamer comte de Corse par l'assemblée de Morosaglia.

f) variante : « Saints-Pères. »

g) variante : « Ce qu'ayant compris le Sénat il procura de semer la zizanie. Simone da Mare, à sa sollicitation, leva... »

h) variante : « par un malheur incalculable ».

i) variante : « l'utilité ».

j) variante : « les affaires furent dans le plus grand désordre. Simon da Mare se vit un instant prospérer, »

Sa première expédition fut de marcher contre Simone qui avait pris du crédit. Il le battit, le força à se retirer à Gênes; là, cet infâme citoyen continua à tramer contre sa patrie; il sollicita les Montalto, les Frégose, les Adorno qui, aussi peu sages que la Maona, éprouvèrent le même sort ^k.

Mais, à mesure que les Corses détruisent un ennemi, il en paraît dix autres. Affaiblis par leur victoire même, ne pouvant ni prévenir l'attaque ni profiter de leurs succès, ils se trouvent dans la plus triste position. Si un élément ennemi ne les empêchait de l'atteindre, Gênes, superbe repaire!... tu n'eusses pas longtemps insulté à nos malheurs... Pouvoir, d'un bras désespéré, se venger en un moment de tant d'affronts, d'un seul coup assurer l'indépendance de sa patrie et donner aux hommes un exemple éclatant de justice!... Dieu! Ton peuple ne serait-il pas le faible opprimé?

Dans cette position désespérée, l'évêque d'Aléria ouvrit l'avis d'implorer la protection des papes. Eugène occupait alors la chaire pontificale. Ravi de cette heureuse circonstance, il y envoya un légat. Les Adorno prétendirent mettre obstacle à ce nouvel ordre de choses, mais, battu, Gregorio Adorno paya par sa captivité les vues ambitieuses de son oncle.

Mariano di Caggia (1445).

Les peuples nommèrent pour gouverner, sous la protection des papes, Mariano di

mais bientôt le peuple proclama Polo della Rocca comte de Corse. Il marcha contre lui et le força à se retirer à Gênes, là il continua à tramer... »

k) variante : « Giudice d'Istria, neveu du grand Vincentello, à la tête des patriotes rendit vains leurs efforts. »

l) variante : « Mais, Dieu! pourquoi (gardes-tu) ton ange exterminateur? ... Ton peuple ne serait-il pas le faible opprimé et Sennacherib aurait-il été plus coupable? ... Pourquoi n'as-tu pas entrouvert le sein des flots? Les Égyptiens auraient-ils été plus criminels et les israélites plus persécutés? ... »

Caggia. Mariano, implacable ennemi des caporaux, leur fit une guerre opiniâtre; il brûla, dévasta leurs biens, démolit leurs châteaux. Les caporaux, distingués par leur crédit sur le peuple, en étaient les chefs, mais, corrompus, ils ne servirent plus qu'à l'égarer et la nation était victime de leur ambition et de leur avidité : funestes effets de l'ignorance de la multitude. L'on ne peut disconvenir cependant que la Corse ne soit redevable aux caporaux. Leur histoire est à peu près celle des tribuns de Rome^m. Après sa brillante expédition contre les caporaux, Mariano ne fit plus rien de digne de sa réputation; il conserva sa prépondérance sur le peuple malgré le grand nombre de ses ennemis, mais il s'en servit pour prêcher la soumission à l'Offizio. L'Histoire, méprisant cette indigne conduite, ne s'occupe plus de lui et le laisse mourir dans l'oubli.

Peut-être, à l'ombre de la tiare, l'on eût vécu tranquille, mais le pape Nicolas V, génois, ami de Fregose, en donna l'investiture à Lodovico, chef de cette maison. Les Corses, bien loin d'approuver cette élection, coururent aux armes avec leur intrépidité ordinaire, repoussèrent ce nouvel adversaire. Gagliazzo di Campo Fregoso, découragé, céda à la République le peu de forts qu'il tenait, mais les Génois, constants dans leur politique, engagèrent l'offizio de San-Giorgio à succéder aux Frégose, et, dans le cas d'avoir d'autres moyens,

^m) addition : « Mariano avait à peine humilié les caporaux qu'il marcha contre Mariano da Norcia qui, envoyé par le pape avec un corps de troupes, prétendait s'ériger en souverain. La fin de sa carrière publique ne répondit pas au brillant commencement. Il eut l'avantage de se conserver l'amour du peuple, malgré ses ennemis, mais il ne se servit de cet ascendant que pour protéger le gouvernement de l'Offizio à qui il fut constant jusqu'à sa mort. L'historien, méprisant cette indigne conduite, n'a daigné nous instruire ni de l'époque ni des circonstances de sa mort. Mariano, guerrier à l'épreuve, n'a eu par-devers lui que la haine contre les caporaux qui l'a porté à des démarches qui l'ont distingué dans nos annales. »

29. Sur son rôle, cf. Albireccin, *op. cit.*, p. 49.

ils lui firent naître une espérance de succès qu'ils étaient bien loin de désirer.

A cette époque, l'esprit de la nation était perverti; l'on ne respirait que factions, que divisions. L'Offizio fit des préparatifs considérables. Son premier acte dans l'île fut d'assembler ses partisans al Lago Benedetto. Là, il annonça ses dispositions bénignes. Ce n'était que pour le bonheur des Corses qu'il voulait les subjuguier. Ce jargon auquel ils eussent dû être accoutumés depuis longtemps en éblouit plusieurs. La liste de ses adhérents s'accrut. Une partie considérable de l'île envoya des députés à la diète de Lago Benedetto, où ils arrêtrèrent les pactes conventionnels de la souveraineté de l'Offizio.

Raffaello da Leca²⁹ (1455).

Dans cet intervalle, les patriotes ne restèrent pas oisifs. La faction aragonaise se joignit à eux et ils coururent aux armes, indignés de l'inertie de la diète de Lago Benedetto, qui avait cru qu'une compagnie de marchands pût être animée par d'autres mobiles que par le gain. Raffaello da Leca passe les monts, bat le général Batista Doria et le capitaine Francesco Fiorentino et restreint l'Offizio aux seules villes de Bonifacio et de Calvi, mais ayant, l'année d'après, eu le malheur de tomber dans les mains de l'Offizio, il termina par une mort ignominieuse une vie pleine de gloire. La rage inhumaine d'Antonio Calvo, alors général des troupes de l'Offizio, ne fut pas assouvie : il fit égorger à sa vue vingt-deux des plus zélés patriotes parmi lesquels se trouvèrent plusieurs enfants. L'on craignait les rejetons d'un sang qui avait de tels pères à venger.

Les larmes que leur sort fit verser à la nation se changèrent bientôt en haine. Toutes les factions semblèrent n'être animées que par l'indignation et le désir de la vengeance et chacun s'empressa d'offrir son bras aux familles

de Leca et Della Rocca. Dans ce pressant danger, l'Offizio expédia Antonio Spinola... Antonio Spinola, de tous les hommes, était le plus dissimulé; ne connaissant d'autre loi que la politique, nourri dès son enfance d'intrigues obscures, nourri des barbares maximes sénatoriales, le cœur inaccessible à la pitié, Antonio Spinola débarqua dans l'île à la tête d'un corps de troupes cent fois moins redoutable que son génie malfaisant. Sa profonde dissimulation en imposa au peuple et, par des manières étudiées, il vint à bout d'effacer les impressions sinistres des derniers événements qu'il attribua aux passions particulières des ministres; il assura que l'Offizio voulait vivre en bonne intelligence avec les patriotes et, dans la nécessité de prendre des mesures pour consolider l'harmonie, il invita les chefs Niolnichi et des autres pièves à se transporter à Vico où il était. Dans cet état de choses, ils tinrent conseil. Giocante da Leca, vieillard respecté, le Nestor du bon parti, se leva pour parler en ces termes : « Mes infirmités, depuis bien des années, ne m'ont pas permis d'assister à vos conseils et j'ignore les maximes que vous avez adoptées pour règle de votre conduite. Vos pères en avaient une qui était gravée dans leurs cœurs en traits ineffaçables : la vengeance était, selon eux, un devoir imposé par le ciel et par la nature... Si ces fureurs sublimes règnent encore dans vos cœurs, compatriotes, courons aux armes... Mais, je le vois, cette amertume était réservée à mes vieux ans; les méchants triompheront!... Vous délibérez, et vous avez à venger l'un un père, l'autre un frère, celui-ci un neveu et, tous ensemble, les maux qu'a soufferts la patrie... Mais que répondrez-vous à ces martyrs de la liberté lorsqu'ils vous diront : tu avais des bras, de la force, de la jeunesse, tu étais libre et tu ne m'as pas vengé!... En recevant la vie, ne devîntes-vous pas les garants de celle de vos auteurs? Eh bien! ils l'ont tous perdue en

défendant vos foyers, vos mères, vous-mêmes; ils l'ont pour la plupart perdue dans les supplices ou par le poignard de lâches assassins et leur mémoire resterait sans vengeance. Sinucello della Rocca mourut dans les prisons de Gênes. Vicentello périt comme un criminel. Raffaello, en qui l'on voyait revivre le courage inflexible, cet amour patriotique qui animait vos pères, vous savez tous comment il mourut... O défenseurs de la patrie! Telle fut la récompense qu'eurent vos vertus, mais que votre mort eût été cruelle pour vous si vous eussiez prévu qu'elle n'aurait pas de vengeur!... Citoyens, si le tonnerre du ciel n'écrase pas le méchant, s'il ne venge pas l'innocence, c'est que l'homme fort et juste est destiné à remplir ce noble ministère. »

Malgré la véhémence de Giocante, l'on n'en décida pas moins que l'on irait à un accommodement, si nécessaire dans ce temps de crise, et l'on arrêta de se rendre à Vico.

« Hommes sans vertu, si l'amour de la patrie, si les devoirs de la vengeance sont étouffés dans vos cœurs énervés..., au moins, veillez à la conservation de vos vies, ne laissez pas tous ces peuples sans défenseurs. Écoutez : je finis de vous importuner.

» Seul d'entre tous vos pères, je me suis garanti des embûches des méchants. Que cette considération vous fasse réfléchir sur ce que j'ai à vous dévoiler. Aveugles! Vous croyez que l'Offizio demande sincèrement la paix... La paix est sur leurs lèvres; votre supplice est dans leur cœur. Aucun de vous ne retournera de Vico, vous périrez par votre faute... Eh! comment pourriez-vous en douter? Ne sont-ce pas les maximes qui ont toujours fait agir les enfants de Gênes? Sans religion, sans vertu, sans foi, sans pitié, n'ont-ils pas tout sacrifié à leurs projets... Tout est vain. La politique de Spinola l'emporte... Triomphe! Tu tiendras bientôt dans tes filets tous ces hommes faibles. Ton génie encore qu'à demi

illustré va surpasser de beaucoup ceux de Montaltoⁿ, des Lomellini^o, des Frégose^p, des Grimaldi^q, des Calvo, et, chargé de louanges et de lauriers par tes dignes compatriotes, tu vas offrir au monde le spectacle odieux du crime heureux. Spinola, perfide Spinola! O Dieu, n'est-il aucun d'entre nous qui, transporté d'une noble fureur, n'aille enfoncer son stylet dans le sein de ce traître avant qu'il ait consommé son crime... Mon fils, où es-tu? Hélas! il périt en défendant son père... Raffaello, mon neveu, Raffaello, où es-tu? O souvenir déchirant! Son sang arrose encore la terre qui vous porte... O vieillesse, tu ne m'as laissé qu'une prévoyance stérile et des larmes impuisantes... Jeunes gens, considérez mes cheveux, ils ont blanchi dans le malheur. Le malheur m'a appris à apprécier les hommes... Ah! si les âmes de ces infortunés qui périrent par la trahison de vos ennemis pouvaient retourner du sein de l'Éternel... Dieu! si les miracles sont indignes de ta puissance, celui-ci est digne de ta bonté!!!... »

Le spectacle touchant de cet illustre vieillard prosterné à genoux ne fut pas capable de les détourner de leur fatale résolution. Que peut la sagesse humaine lorsque la destinée doit s'accomplir?... Giocante, consterné, abandonna l'île... Ces infortunés, arrivés à

n) variante : « Christoforo da Montalto, un des ministres de la Maona, appelle en 1401 les principaux Corses à un pourparler. C'était un piège qu'il leur tendait. Il en fit périr une partie et retint les autres en otage. »

o) variante : « Andrea Lomellini qui était à la tête des armées de la compagnie de la Maona en 1404 se montra digne de ses prédécesseurs par le barbare traitement qu'il fit éprouver à Attale. »

p) variante : « C'est entre autres de Galeazzo de Campo Fregosa dont voulait parler Giocante. Ayant appelé les caporaux pour se liguier avec eux contre les seigneurs, il les fit arrêter pour profiter de la consternation répandue parmi ceux de leur parti dont il profita, s'étant mis en campagne à la tête d'une armée. »

q) variante : « Bartolomeo Grimaldi, quelques années après, proposa une telle entrevue. Un nommé Sozzarello seul fut assez dupe pour y acquiescer. Il n'a plus reparu. »

30. Sur la famille des Fregosi, puissante à Gênes, cf. Villat, *Histoire de la Corse*, p. 95.

Vico, se laissèrent séduire par les manières de Spinola et, invités à un grand festin, ils furent impitoyablement assassinés au milieu du repas. Cent vingt-sept des plus beaux villages devinrent aussitôt la proie de Spinola. Les flammes les consumèrent.

Giocante et Polo della Rocca retournèrent dans l'île. Les peuples indignés coururent en foule se ranger sous leurs drapeaux. Spinola mourut alors : il mourut de rage de voir tourner si mal des affaires pour lesquelles il s'était couvert d'infamie.

Tomasino di Campo-Fregoso³⁰ (1464).

Dans leur frénésie d'antipathie, les peuples élevèrent Tomasino di Campo-Fregoso et, par l'exaltation de ce seigneur génois, ils humilièrent plus sensiblement l'Offizio. Ainsi, Monsieur, après onze ans, l'Offizio vit toute sa puissance échouer au moment qu'il croyait avoir par un assassinat assuré à jamais sa domination.

Les Génois qui, depuis tant d'années, avaient médité notre destruction faillirent périr eux-mêmes et, déchirés par les diverses factions, ils ne trouvèrent point de meilleur expédient que de se réfugier dans le sein du duc de Milan. Ils pouvaient dire avec Thémistocle : nous périssions si nous n'eussions péri.

L'Offizio céda les forteresses qu'il possédait aux Milanais qui firent de vains efforts pour accroître leur autorité. Giocante di Leca, Polo della Rocca, Sambucuccio d'Alando, Vinciguerra, Carlo della Rocca, Colombano, Gio. Paolo, Carlo Casta, à différentes années et sous différents titres, furent à la tête du gouvernement ; mais, après seize ans, convaincue qu'elle ne pouvait rien gagner sur un peuple comme celui-là, la duchesse de Milan céda à Tomasino les forts qu'occupaient ses troupes. A force de patience et d'heureux succès, Tomasino parvint à supplanter tous ses rivaux.

Giocante et Polo étaient affaiblés par l'âge; Carlo della Rocca et Colombano furent assassinés par ses plus intimes partisans. Carlo Casta, battu, fut réduit au silence. De Gio. Paolo il sut s'en faire un parent. Tomasino, fils d'un Corse, joignait à un grand nombre de parents, à une fortune considérable, les qualités qui captivent la multitude; mais, depuis, ayant oublié qu'il ne devait sa fortune qu'au peuple et voulant trancher du prince, on le chassa en criant *È Genovese!* Il comprit alors que ses affaires étaient désespérées. Il céda à l'Offizio ses prétentions et le recommanda à ses partisans.

Ghirardo, frère du seigneur de Piombino, séduisit nos insulaires par sa magnificence, mais, né dans les plaisirs, Ghirardo ne put souffrir les incertitudes de la guerre et il se retira chez son frère.

Giovan Paolo (1487).

L'Offizio revint alors avec de plus fortes espérances, mais vingt ans n'avaient pas suffi pour calmer l'indignation qu'avaient inspirée ses forfaits. Gio. Paolo, mis à la tête des patriotes, courut aux armes. Gio. Paolo enfant était échappé au massacre de Vico, encore teint du sang de ses pères. Il présenta pendant seize ans un front redoutable. L'Offizio, consterné, réduit aux seuls ports de Calvi et Bonifacio, fut plusieurs fois sur le point d'abandonner son entreprise; mais Gio. Paolo dut succomber lorsqu'il se trouva privé de ses principaux appuis. Son fils fut fait prisonnier en allant voir à Vico une femme qu'il aimait. Renuccio di Lecca, son compagnon d'armes, avait un fils prisonnier à Gènes. Fieschi, général des troupes de l'Offizio, passa en Corse et proposa à Renuccio une entrevue afin de renouveler leur connaissance — ils avaient été élevés ensemble à la cour de Milan — et

de lui permettre d'embrasser son fils. L'expérience avait instruit Renuccio : il refusa, craignant quelque piège. Alors Fieschi se présente seul à sa demeure et l'accable de mille marques d'une tendre amitié... « Tu t'es défié de moi, lui dit-il. Les années ont effacé cette étroite liaison qui confondit nos premières affections et nos jeunes années, mais dans la mienne les impressions s'y conservent : nous étions alors à l'aurore des passions : que de beaux tableaux nos jeunes imaginations nous traçaient dans l'avenir ! Quel plaisir pur nous goûtions ! Nous sentions tous les délices d'une amitié réciproque. — Fieschi, vous me renouvez des temps qui sont toujours chers à mon cœur, lui répondit Renuccio, et ne seront jamais effacés de ma mémoire, mais, devant voir en vous un ennemi qui sans droit ravage cette infortunée patrie, je ne voulais point y reconnaître les traits qui pendant dix ans furent ceux de mon ami. Votre confiance, votre âme noble est au-dessus de la mienne... Pardonnez, Fieschi... Vous avez passé votre vie dans les délices de Gênes et moi, depuis le moment que je vous quittai, je fus toujours dans les factions, les guerres, les inimitiés qui nécessairement rendent l'homme farouche, revêche et ferment son cœur aux doux épanchements du sentiment. J'ai vu le fils trahir le père ; j'ai vu l'hospitalité, la sainte suspension des traités ne servir qu'à cacher les trames les plus horribles. Votre nation nous en a donné tant d'exemples que je vous fis un moment l'injustice de me souvenir moins de votre caractère que de votre patrie, mais il m'est bien doux de vous retrouver et vous me voyez glorieux de la victoire que vous remportez sur moi. Puisque l'Offizio vous envoie commander une de ses armées, il a donc changé de système ; il s'en trouvera mieux. Les trahisons ne font qu'aigrir les âmes, et, si elles préparent des triomphes, ils sont de courte durée. »

Tels étaient les discours qu'ils se tenaient. Fieschi était dans la fleur de l'âge, grand, beau. La sérénité, la douceur étaient peintes sur sa physionomie et l'onction de son discours achevait de lui captiver tous les cœurs. Il fit une douce impression sur celui de Renuccio qui se reprochait de s'être laissé vaincre en générosité et d'avoir pu calomnier un vieil ami... Il attendit le moment avec impatience, il courut dans le camp de Fieschi. Il y était attendu. Les ordres étaient donnés pour le recevoir... et pour l'arrêter. Conduit dans une obscure prison, de là dans le château d'Evisa, il y passa quelques semaines et, après que son premier mouvement dut être calmé, Fieschi se présenta à lui : « Il ne tient qu'à vous, lui dit-il, d'améliorer le sort de votre patrie et de votre famille. Vous et votre fils vivrez dans les honneurs. Vous goûterez les charmes de la paix et les avantages que doit vous procurer votre immense fortune. L'Offizio prendra pour base de son gouvernement le pacte de Lago Benedetto : devenez son appui, livrez-lui vos châteaux et faites abandonner par vos partisans l'armée de Gio. Paolo. »

Renuccio était étouffé par l'indignation, sa voix était éteinte. Il ne répondit que par un regard terrible et un morne silence... Fieschi ne se découragea pas. Il lui tint toute espèce de discours, il finit par s'attendrir. Il lui dit qu'il ne faisait dans cette affaire qu'obéir, qu'il n'était que l'instrument, qu'il plaignait son malheur. « Fieschi, je suis près de ma mort, car je comprends bien que, n'ayant pu me gagner, il faudra se défaire de moi, mais souviens-toi que je porte à l'autre monde une conscience intacte. Les miens pleureront et vengeront ma mémoire, les hommes de bien me citeront quelquefois. Tu ne sens pas combien cette idée est consolante? Fieschi, tu vivras longtemps et heureux, ta mort sera lente, mais pour te laisser voir le plaisir qu'en éprouvent tous ceux qui t'entourent

31. A l'arrière-plan de ces luttes figure en effet l'office d'emprunts de Saint-Georges, société financière et commerciale comparable aux futures compagnies des Indes [A. Ambrosi, *La banque de Saint-Georges et la Corse. Bulletin des sociétés historiques de la Corse* (1912)].

et à ton convoi funèbre : *Joie à la Société, s'écriront les spectateurs, elle est délivrée d'un méchant homme !* »

Renuccio avait pressenti juste, il ne tarda pas à mourir de faim et de misère.

Peu de temps après, Gio. Paolo dut céder à Ambrogio et sa catastrophe mérita une statue à ce vainqueur génois.

Renuccio della Rocca (1502).

Renuccio della Rocca formé à l'école de Gio. Paolo hérita de ses projets. L'on voyait revivre en lui les vertus inflexibles des anciens républicains. Il opéra six révolutions. Souvent battu, jamais découragé, il semblait avoir étouffé tous les sentiments pour les sacrifier tous à la patrie. Propriétés, douceurs de la vie, amour paternel, rien ne put arrêter en sa course cet indomptable ennemi de l'Offizio. Les malheurs qui le poursuivirent sur ses vieux jours rendent sa mémoire plus intéressante. Vaincu, proscrit, errant sur les rochers, il fut inébranlable et mourut sans jamais rien faire d'indigne de lui.

Offizio di San Giorgio³¹.

Ainsi, Monsieur, à force d'intrigues et d'assassinats, l'Offizio parvint à régner. Le sang de tant de martyrs ne servit qu'à teindre la pourpre des protecteurs de San Giorgio. Polo della Rocca, Giocante di Leca, Vinciguerra, Gio. Paolo, Renuccio n'étaient plus; l'élite de la nation avait péri ou s'était exilée... L'Offizio, au comble de ses vœux, régna sans contradiction. Une longue expérience lui avait appris à connaître l'amour de ces peuples pour la justice et la liberté; il donna donc pour instruction à ses ministres de rendre la première avec exactitude et leur accorda la seconde en prenant les conventions de Lago Benedetto pour pacte constitutionnel de sa souveraineté; après tant de

calamités, les Corses vécurent heureux de leur tranquillité.

Ils commencèrent à perdre de vue l'idole chérie de l'indépendance et, au lieu de l'enthousiasme qui les transportait aux noms sacrés de patrie et de liberté, des larmes étaient alors les seules expressions des sensations que ces noms chéris leur retraçaient. Toujours destinés à souffrir, la peste vint achever la dépopulation. En moins de deux ans une grande partie de ceux qui avaient survécu à la liberté descendirent dans la tombe. Dans l'état de faiblesse où l'on se trouvait, l'Offizio comprit que l'on ne pouvait plus s'opposer à ses projets et résolut de plier ces hommes indomptables sous le joug de la servitude. Les conventions de Lago Benedetto tombèrent dans l'oubli. Ensanglantées, jonchées des cadavres de leurs habitants, nos montagnes ne retentissaient alors que de gémissements. Ils voyaient l'esclavage s'avancer à grands pas, et, dans leur grande faiblesse, ils n'y voyaient point de remède. Ainsi l'infortuné nautonier prévoit le flot qui va l'engloutir et le prévoit en vain. Le roi d'Alger, Lazzaro, Corse de nation, qui avait conservé dans ce haut rang le même amour pour sa patrie, ne pouvant la délivrer, la vengea en détruisant le commerce de l'Offizio, mais rien ne pouvait adoucir leur sort. Ils vivaient sans espérance lorsque Sampiero de Bastelica, couvert de lauriers qu'il s'était acquis sous les drapeaux français, vint faire ressouvenir ses compatriotes que leurs oppresseurs étaient ces mêmes Génois qu'ils avaient tant de fois battus³². Sa réputation, son éloquence les ébranlèrent et, à l'arrivée de Thermes que le roi Henri II expédia avec dix-sept compagnies de troupes pour en chasser l'Offizio, les Corses s'armèrent du poignard de la vengeance; réduits à la seule ville de Calvi, les protecteurs de Saint-Georges reconnurent, mais trop tard, que, quelque accablés qu'ils fussent, ces intrépides

32. Tout l'épisode qui suit fut publié par Libri, *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*, pp. 16-19.

33. Sur cet épisode culminant de l'histoire de la Corse : cf. Villat, *Histoire de la Corse*, p. 89.

insulaire pouvaient mourir, mais non vivre esclaves.

Sampiero di Bastelica³³.

Le Sénat de Gênes, fidèle au plan qu'il s'était tracé, avait sans cesse travaillé et contre l'Offizio et contre les Corses. Il voyait avec plaisir s'entr'égorger des peuples qu'il voulait soumettre et s'affaiblir une compagnie qui lui donnait de l'ombrage, mais, dans ces circonstances, il sentit qu'il fallait la secourir puissamment ou se résoudre à voir recueillir par les Français le fruit de tant de peines et d'intrigues. Il offrit donc ses galères et ses troupes et sollicita l'empereur Charles Quint, son protecteur, qu'il lui envoyât aussitôt une armée et des vaisseaux. Vains préparatifs! Les Corses triomphèrent. Le grand Andrea Doria vit périr dix mille hommes de ses troupes sous les murs de San Fiorenzo. L'immortel Sampiero battit les Génois sur les rives du Golo, à Petreta, mais, s'étant brouillé avec de Thermes, le roi de France l'appela à sa cour. Dès ce moment, nos affaires déclinèrent et ne furent rétablies que par son retour. Après diverses vicissitudes, l'Offizio allait être expulsé à jamais lorsque, par le traité de (Cateau-) Cambrésis, les Français évacuèrent l'île, les Corses firent leur paix; les pactes conventionnels de Lago Benedetto furent renouvelés de part et d'autre. L'Offizio promit de gouverner conjointement avec la nation et de gouverner avec justice : gouverner avec justice n'était pas ce qui pouvait cadrer avec la politique du Sénat, qui, voyant les Corses sur le point de s'attacher sérieusement, d'oublier leur ressentiment et de céder à la fatalité une portion de leur indépendance, voyait se renverser tous ses projets. La circonstance d'ailleurs était favorable : il obligea les protecteurs de Saint-Georges à lui céder la possession de l'île. Outré de ce changement qui s'était fait sans son consentement, le peuple soupira

après l'arrivée de son libérateur Sampiero. Cet homme ardent avait juré dans son cœur la ruine des tyrans et la libération de son pays. Voyant la France trahir ses promesses, il dédaigne les emplois que ses services militaires lui ont mérités et parcourt les différents cabinets pour susciter des ennemis à ses oppresseurs et des amis aux siens... Mais les rois d'Europe ne connaissent de justice que leur intérêt, d'amis que les instruments de leur politique. Il s'embarque pour l'Afrique; il est accueilli par le roi de Tunis qui lui promet des secours; il gagne la confiance de Soliman qui lui promet de l'assistance. Soliman avait l'âme noble et généreuse. Il devint le protecteur de Sampiero et, dès lors, de ses infortunés compatriotes. Tout se dispose en sa faveur. Bientôt le Croissant humiliera jusque dans nos mers la Croix ligurienne! Gênes, cependant, suit d'un œil inquiet les courses de son implacable ennemi, et, ne pouvant l'apaiser, elle cherche à lui lier les mains par l'amour de ses enfants, par l'amour de sa femme, ces douces affections qui maîtrisent l'âme par le cœur comme le sentiment par la tendresse... Sampiero aime ardemment sa femme Vanina qu'il a laissée à Marseille avec ses enfants, ses papiers et quelques amis... C'est Vanina que les Génois entreprennent et séduisent par l'espoir de lui restituer les biens immenses qu'elle a en Corse et de faire un sort si brillant à ses enfants que son mari s'en trouve satisfait. Ainsi la patrie vivra tranquille sous leur gouvernement et elle vivra tranquille au milieu de ses terres, de ses parents, contente de la considération de ses enfants, et ne sera plus exposée à mener une vie errante en suivant les projets d'un époux furibond; mais, pour cela, il faut venir à Gênes, donner aux Corses l'exemple de la soumission au nouveau gouvernement et de la confiance dans le Sénat. Vanina dépouille nuitamment sa maison, emballe tous ses effets, tous les papiers de

son mari et s'embarque avec ses enfants sur un navire génois. Ils étaient déjà arrivés à hauteur d'Antibes lorsqu'ils sont atteints par un brigantin monté par les amis de Sampiero, qui s'emparent du bâtiment où est la perfide et la conduisent à Aix avec ses enfants.

La nouvelle du crime de Vanina élève dans le cœur de l'impétueux Sampiero la tempête et l'indignation. Il part comme un trait de Constantinople. Les vents secondent son impatience. Il arrive enfin en présence de sa femme. Un silence farouche résiste obstinément à ses excuses et aux caresses de ses enfants. Le sentiment aigu de l'honneur a pétrifié sans retour son âme. Quatre jours se passent dans cette immobilité, à la fin desquels ils arrivent dans leur maison de Marseille. Dans un appartement fraîchement dépouillé sont plusieurs chaises. Vanina, accablée de fatigue et d'angoisse, se livre un moment au sommeil. A ses pieds sont ses enfants; vis-à-vis est son mari, cet homme que l'Europe estime, en qui sa patrie espère et qu'elle vient de trahir... Ce tableau remue un instant Sampiero; le feu de la compassion et de la tendresse semble se ranimer en lui. — Le sommeil est l'image de l'innocence! — Vanina se réveille. Elle croit voir de l'émotion sur la physionomie de son mari; elle se précipite à ses pieds. Elle est repoussée avec effroi... *Madame*, lui dit avec dureté Sampiero, *entre le crime et l'opprobre, il n'est de milieu que la mort...* L'infortunée et criminelle Vanina tombe sans connaissance. Les horreurs de la mort s'emparent à son réveil de son imagination. Elle prend ses enfants dans ses bras... « Soyez mes intercesseurs. Je veux la vie pour votre bien. Je ne me suis rendue criminelle que pour l'amour de vous. »

Le jeune Alphonse va alors se jeter dans les bras de son père, le prend par la main, l'entraîne dans l'appartement de sa mère et

là, embrassant ses genoux, il le baigne de larmes. Il n'a que la force de montrer du geste Vanina qui, pâle, tremblante, égarée, retrouve cependant de la fierté à la vue de son mari et lui dit avec une sorte de courage : « Sampiero, le jour que je m'unis à vous, vous jurâtes de protéger ma faiblesse et de guider mes premiers ans. Pourriez-vous donc souffrir aujourd'hui que de vils esclaves souillassent votre épouse et, puisqu'il ne me reste plus que la mort pour refuge contre l'opprobre, la mort ne doit pas être plus avilissante que l'opprobre même... Oui, monsieur, je meurs avec joie. Vos enfants auront pour les élever l'exemple de votre vie et l'horrible catastrophe de leur mère, mais Vanina qui ne vous fut pas toujours si odieuse, mais votre épouse mourante ne demande de vous qu'une grâce, c'est de mourir de votre main!!! » La fermeté, l'onction que Vanina mit dans ce discours frappa les yeux de Sampiero sans aller jusqu'au cœur. La compassion et la tendresse qu'elle eût dû exciter trouvèrent une âme désormais fermée à la vie du sentiment.

. Vanina mourut.
Vanina mourut par les mains de Sampiero. . .

Peu de jours après ce terrible événement, Sampiero débarque au golfe de Valinco avec vingt-cinq hommes et a bientôt une armée. Il bat les ennemis à Vescovato, à Rostino où Antonio Negris périt avec deux mille des siens. Après avoir été obligé de se retirer devant l'armée de Stefano Doria, il la fit péir par l'habileté de ses manœuvres. Il bat à Borgo les secours que le roi d'Espagne envoyait à la République. Enfin, sous cet intrépide général, les Corses touchaient au moment d'être libres, mais, par un lâche assassinat, Gênes se délivra de cet implacable ennemi.

Dans la tombe d'Épaminondas s'ensevelit la prospérité de Thèbes; dans celle de Sampiero s'ensevelit le patriotisme et l'espérance des Corses. Son fils, Alphonse, trop jeune pour

34. Variante de l'épisode de Vanina, sous forme d'un discours tenu par Sampiero

soutenir son parti avec éclat, se retira en France après deux ans de guerre. Un grand nombre d'insulaires le suivirent et abandonnèrent une patrie qui désormais ne pouvait plus vivre libre.

Les Génois ne trouvèrent plus de contradicteurs. Leur politique leur réussit dans tous ses points. La Maona, les Adorno, les Frégose s'étaient ruinés et les Corses, affaiblis même par leurs victoires, se trouvèrent obligés à se soumettre. Ils perdirent pour longtemps la liberté... Les infortunés! Ils reconnaissent pour maîtres les meurtriers de Sinucello, de Vincetello, de Sampiero, ceux qui ordonnèrent les massacres à Montalto, à Calvo, à Spinola!!!

«³⁴ O Justiniani, tu ne connais pas le cœur de Sampiero lorsque tu oses lui reprocher la mort de Vanina... A qui était-elle plus chère qu'à moi?... N'importe, je veux me justifier. Que l'esprit et le droit indépendant soit mon jugement.

» Parents de Vanina, il en est ici présents, vous poursuivez ma tête. Je ne la défendrais pas si le bien du pays ne l'exigeait, mais, avant tout, écoutez-moi.

» Les Français nous abandonnèrent indignement. Nous étions réduits à nous seuls contre une ligue d'hommes. Vous jugeâtes la paix indispensable : je me retirai, quoique prévoyant ce qui est arrivé depuis.

» Je parcourus les premiers cabinets de l'Europe, mais les cours ne connaissent de justice que leurs intérêts, de peuples et d'amis que les instruments de leurs projets.

» Je me [fus] découragé d'une vie si errante, lorsque j'appris vos malheurs. Vos gémissements retentirent au fond de mon cœur. Je résolus de courir en Afrique. Je vis sur la terre de Tunis votre compatriote, cet homme sensible, humain et qui, dans l'éloignement, sentit vos maux comme les siens. Il me promit des secours et m'engagea à me transporter

chez Soliman. Je vis Soliman et j'espérais en lui, lorsque la nouvelle de l'infâme conduite de ma femme vint élever dans mon sein le serpent de l'indignation, de la haine et de l'angoisse.

« Vous savez tous ce qu'elle avait osé se permettre. Elle avait dépouillé ma maison, enlevé mes papiers et allait tout porter à nos tyrans. Gênes aurait mis mes enfants dans les fers. Elle espérait peut-être me lier les mains, comme si l'amour du profit pouvait vaincre celui de la patrie, comme si la nature pouvait [triumpher] dans mon cœur contre le devoir. Elle fut arrêtée par l'ami fidèle qui courut après elle, la saisit avec son vaisseau.

« Entre le crime et la mort, il n'y a pas de milieu. J'abandonnai Tunis. Les vents furent favorables à mon impatience. Je la vis. Elle ne se dissimula pas son sort. Elle embrassa mes genoux, elle me dit : « Sampiero, je connais ton cœur inflexible. Il ne pardonne jamais. Je m'attends à la mort ; mais, Sampiero, si les jours où nous unîmes nos destinées, où tu promis de guider mes jeunes ans, de protéger ma faiblesse, sont encore présents à ta mémoire, tu ne dédaigneras pas une consolation à Vanina expirante. Sampiero, je le sais, ta Vanina n'existe déjà plus pour toi. Elle est morte dans ton cœur avec son innocence. Bientôt elle n'existera plus. Son âme immortelle du sein de l'autre vie suivra toujours tes pas. Glorieuse de ta gloire, elle ne vivra encore que dans toi. Oh ! Sampiero, aie donc pitié d'une infortunée qui peut-être fut plus faible que criminelle. »

« — Vanina, tu mérites la mort et tu la demandes. Entre le crime et la mort, il n'est point de milieu, mais, si une grâce peut atténuer ta peine, oui, Vanina, je te la promets... »

35. Sur la domination génoise : cf. Villat, *op. cit.*, pp. 118-138.

LETTRE TROISIÈME

Les Génois, maîtres de la Corse³⁵, se comportèrent avec modération. Ils prirent les conventions de Lago Benedetto pour base de leur gouvernement; le peuple conserva une portion de l'autorité législative; une commission de douze personnes présidée par le gouverneur eut la puissance exécutive; des magistrats élus par la nation et ressortissant du syndicat eurent la justice distributive. A leur grand étonnement, les Corses se trouvèrent tranquilles. Gouvernés par leurs lois, ils crurent qu'ils devraient désormais oublier l'indépendance et vivre sous une forme de gouvernement propre à rendre à la patrie toute la splendeur dont elle est susceptible. Les Génois trouvaient dans le sol de la Corse de quoi accroître leur commerce, ils y trouvaient des matelots et des soldats intrépides pour accroître leur force... Mais il était à craindre que, situés si avantageusement, ces insulaires ne fissent un commerce nuisible à celui de la métropole; il était à craindre qu'avec l'accroissement des forces que donne un bon gouvernement ils ne devinssent en peu de temps indépendants de la République. La jalousie politique sera toujours le tourment des petits États et l'on sait que la jalousie commerciale a toujours été la passion spéciale de Gênes.

D'ailleurs, tous les ordres de l'État accoutumés à se partager les possessions de la République murmuraient d'une administration où ils n'avaient point de part, où il n'y avait point d'emploi pour eux. « A quoi nous a servi la conquête de la Corse si l'on doit leur conserver un gouvernement presque indépendant? Il valait vraiment bien la peine que nos pères répandissent tant de sang et y dépensassent tant d'argent », se disait-on publiquement sur le port de Gênes. La grande noblesse voyait avec dépit l'autorité du gouverneur restreinte, réduite presque à rien par

le conseil des Douze et par les assemblées populaires. La petite noblesse dite du Grand Conseil, que l'on peut appeler le peuple de l'aristocratie, attendait avec une impatience facile à concevoir le moment de pouvoir se saisir de tous les emplois qu'occupaient les Corses. Les prêtres convoitaient nos bénéfices. Les négociants aspiraient au moment où ils pourraient, au moyen de sages lois, fixer seuls le prix de nos huiles et de nos denrées.

Ce n'était qu'un cri dans tous les ordres de la République; pour la première fois le même vœu les unissait; aussi l'on ne tarda pas à supprimer toute la représentation nationale. En peu de temps, le gouverneur réunit sur sa tête toutes les autorités... Il put faire mettre à mort un citoyen sans autre procès, sans autre enquête, sans autre formalité que *Je le prends sur ma conscience*, et la grande noblesse fut satisfaite...

Tous les emplois civils, militaires furent donnés par le gouverneur ou par le Sénat et furent donnés à des nobles génois — et pour s'ôter toute importunité, pour ne laisser naître aucune espérance présomptueuse, il y eut une loi qui déclara les Corses incapables d'occuper aucun emploi — et la petite noblesse fut contente...

Le noble du Grand Conseil, excessivement pauvre, n'a pour nourrir une famille nombreuse que le droit, qu'il tient de sa naissance, de gérer les emplois de la République. Il faut que chacun y passe parce qu'il faut que chacun vive. Aussi ne peut-il être que deux ans en sa place et est-il obligé de mettre un intervalle de pareil temps avant que de pouvoir être susceptible d'occuper un autre emploi. Il faut donc pendant ce temps gagner de quoi se maintenir pendant quatre ans et de quoi fournir aux différents voyages que cela occasionne... Gênes, jadis très puissante, avait un grand nombre d'emplois à donner, mais au temps dont nous parlons, réduite à la Corse

seule, la Corse était obligée de supporter presque tout cet horrible fardeau. Tous les deux ans, l'on voyait arriver des flottilles de ces gentillatres avec leur famille; affamés, nus, sans éducation, sans délicatesse, c'était pire que des sauterelles. Ils dévoraient les champs, vendaient la justice et emprisonnaient les plus riches pour gagner une pension. L'on riait à Gênes de ces plaisanteries nobiliaires. Le répertoire des gens aimables, des conteurs de bons mots, de ces personnes qui tiennent toujours le haut bout dans les sociétés n'est rempli que d'aventures de ces gentilshommes en Corse où celui-ci est le battu et le moqué... Combien avez-vous gagné? Nous avez-vous laissé quelque chose à prendre? demandaient ceux qui allaient à ceux qui étaient de retour! Un honnête sénateur, fort religieux, avait coutume de dire une prière toutes les fois qu'il entendait la cloche des morts annoncer le décès de quelque patricien. Il demandait cependant, avant, si le défunt avait été employé en Corse et, dans ce cas, il se dispensait de la prière, disant : « A quoi cela servirait-il? *È a casa del diavolo*. Il est au diable. »

Les bénéfices ecclésiastiques furent donnés par les évêques. Les évêques furent nommés à la sollicitation des cardinaux génois. Il est sans exemple qu'un Corse ait été évêque. Et les prêtres génois furent contents...

Et le négociant!... Comment un État commerçant eût-il oublié son intérêt!... Des lois positives lui accordèrent l'exclusion de l'approvisionnement et du trafic... L'on détruisit les marais salants qui y existaient; l'on en fit autant des poteries et d'un principe de quelque manufacture. Cela accrut son petit cabotage et rendit le pays de plus (en plus) sujet.

Les marchandises cessèrent d'avoir leurs prix; le peuple cessa de travailler; les champs devinrent incultes et un pays appelé à l'abondance, au commerce, un sol qui promet à

ses habitants la santé, la richesse, ne lui offrit que la misère et la malsaineté : malheureusement, à force de piller, l'on épuisa notre pauvre pays qui n'eut plus rien à offrir que des pierres. Il fallait cependant que cette illustre noblesse vécût. Elle eut recours à deux moyens. D'abord chaque commandant de petite tour, chaque petit commissaire eut une boutique à laquelle il fallut donner la préférence. Enfin, ils vendirent la permission de porter les armes.

Dépouillé des biens qui rendent la vie aimable et sûre, exclu de tous les grades, de toutes les places, de toute considération, réduit à la dernière misère, couvert d'avanie, outragé par la classe la plus méprisable de l'univers, comment le Corse le put-il souffrir si longtemps ?

Comment le Corse, si hardi, si fier, si intrépide, se laissa-t-il traîner dans la fange sans s'émouvoir?... Je m'empresse à vous développer ces causes, afin au moins qu'en plaignant ce peuple vous ne cessiez de l'estimer.

Je vous ai, en deux pages, tracé l'histoire du gouvernement génois sous la liberté corsique, mais ces deux pages renferment cent cinquante ans. L'on marcha pas à pas, car si, tout d'un coup, le Sénat eût découvert cet horrible projet, ma nation serait si vile qu'elle ne mériterait pas d'être plainte.

Immédiatement après la mort de Sampiero, l'on sollicita de toutes les manières les émigrations qui, dès ce moment, furent très considérables. L'on souffla partout l'esprit de la division, et la République accorda des refuges ou favorisa la fuite des criminels. Les émigrations s'accrurent. La peste affligea l'Italie; elle vint en Corse; la famine s'y joignit; la mortalité fut immense...

Le gouvernement se montra insouciant et, si ces deux fléaux finirent, c'est que tout finit. C'est ici l'endroit de faire une observation bien intéressante, c'est que toutes les

fois que les Corses ont perdu leur liberté, quelques années après, ils ont été affligés d'une grande mortalité. Vous verrez dans les lettres suivantes, après la conquête de 1770, la mortalité, la famine dépeupler le pays. Alors la République ne garda plus de mesure, elle jeta le masque, renversa le gouvernement national et établit les choses sur le pied où nous les avons décrites.

Quelle position fâcheuse! La Corse sentait la peste lui dévorer les chairs, la faim lui ronger les entrailles et l'esclavage navrait son cœur, effrayait son imagination et anéantissait les ressorts de son âme!!!

Cependant, pour maintenir ce peuple dans cet assujettissement, il fallait ou une grande force ou se faire une étude de le diviser à le rendre irréconciliable. L'on adopta ce dernier parti et l'on relâcha à cet effet les ressorts de la justice criminelle. Chacun fut obligé de pourvoir de soi-même à sa sûreté. De là est né le droit de vendetta.

L'homme dans l'état de nature ne connaît d'autre loi que son intérêt : pourvoir à son existence, détruire ses ennemis fut son occupation journalière, mais, lorsqu'il s'est réuni en société, ses sentiments se sont agrandis. Son âme dégagée des entraves de l'égoïsme a pris son essort; l'amour de la patrie est né, et les Curtius, les Décus, les Brutus, les Dion, les Caton, les Léonidas sont venus émerveiller le monde. Des magistrats lui assurèrent la conservation de sa propriété et de sa vie. Le but de ses actions dut être le bonheur de son association. Il ne dut plus agir par le sentiment de son intérêt individuel. Les rois régnèrent, avec eux le despotisme. L'homme méprisé n'eut plus de volonté. Avili, il fut à peine l'ombre de l'homme libre. Les rois, qui tiennent dans leurs mains la force publique, durent l'employer à assurer à chacun sa vie et sa propriété. La confédération changea, s'altéra même si l'on veut, mais exista cepen-

dant toujours, mais c'est par une raison quelconque. La force publique était devenue, dans les mains du prince, un instrument inutile s'il eût vu l'homicide sans le punir, si, par une dépravation inouïe, il eût lui-même aiguisé les poignards de l'assassin. Personne ne peut nier que la confédération ne se trouverait dissoute et les hommes seraient redescendus par l'effet dans l'anarchie du choc de l'intérêt personnel... Telle était notre situation : le Sénat voyait avec plaisir s'entr'égorger des hommes dont il craignait la réunion ; les subalternes y trouvaient leur intérêt : le meurtre ne fut plus puni, il fut encouragé, il fut récompensé. Il fallut cependant veiller à sa sûreté. Des confédérations de familles, quelquefois de villages se formèrent. Chacun jura de veiller à l'intérêt de tous et de faire guerre éternelle à celui qui offenserait un des constituants. Les liens du sang se resserrèrent. L'on chercha des parents... L'île fut divisée en autant de puissances qu'il y eut de familles qui se faisaient la paix ou la guerre selon leur caprice et leur intérêt... L'on appela vertu l'audace de s'opposer à tous les dangers pour soutenir ses parents ou les membres de sa confédération... Les citoyens ne furent que des membres d'autant de puissances étrangères, liées entre elles par leurs relations politiques et par un droit des gens : respecter les femmes et les enfants, les laisser sortir de la maison assiégée pour prendre l'eau et vaquer au ménage, etc. Il était aussi du droit des gens de laisser croître sa barbe lorsque l'on était en guerre. Cela était nécessaire pour faire connaître jusqu'où s'étendait le nombre de ses ennemis. C'était un acte de courage, car il n'y avait point de buisson, de rocher qui ne pût receler un ennemi, c'était s'exposer à périr à tous les moments du jour... Celui-là passait pour un homme lâche, un homme vil, qui, à la nouvelle de la mort de son parent, ne courait jurer sur son cadavre de le venger et, depuis ce

moment, ne laissait croître sa barbe. La paix se faisait cependant quelquefois : il y avait des gens sages, des vieillards respectés qui unissaient les partis. L'on était scrupuleux dans l'exécution du traité.

Tels furent, Monsieur, les effets de l'administration génoise. Accablés sous le poids des impôts arbitraires, désunis, les mains dégouttantes du sang de nos frères, nous gémîmes longtemps, mais ce ne fut qu'en 1714 que l'on commença à se ressentir qu'il se fit un mouvement général. L'on envoya un orateur à Gènes représenter l'état déplorable de la nation. Il était entre autres choses chargé de solliciter un désarmement général et priait le Sénat de faire respecter son autorité. Les patentes pour porter les armes étaient à la fois une spéculation de finance et de politique; le Sénat eut l'impudeur de se refuser à la démarche si raisonnable et d'alléguer pour prétexte la diminution que cela produirait dans le revenu public. L'orateur proposa une nouvelle imposition beaucoup plus forte. L'imposition fut acceptée, mais les patentes continuèrent toujours à se distribuer, mais la justice s'occupait tout aussi peu de se faire respecter.

L'île était déserte, inculte et dépeuplée. Depuis l'époque de Gio. Paolo, la population avait diminué des trois quarts : elle était alors de 400 000 habitants et en 1720 on n'en comptait que 120 000. Le commerce était anéanti et la férocité des Corses était à son comble. Leur existence était si misérable qu'ils n'avaient rien à perdre. Il ne fallait qu'un signal.

En 1729, le lieutenant génois qui commandait à Corte imposa de sa propre fantaisie une nouvelle taxe qui, jointe à toutes les autres et à la misère du pays, devenait insupportable. Cardone di Bozio, vieillard estropié, ayant reçu de la nature un corps difforme mais une âme vigoureuse et une éloquence

très facile, assembla les habitants du village de Bozio pour leur parler dans les termes les plus forts sur l'avilissement où ils vivaient, sur la gloire de leurs ancêtres et les charmes de la liberté.

Il profite du moment où les collecteurs venaient percevoir l'imposition et les fait chasser, poursuivre, les anime (les Corses) à marcher vers Corte. Ils rencontrent un détachement de soldats envoyés pour les punir, ils le battent, le désarment, arrivent à Corte, brûlent la maison du commandant qui a le bonheur de se sauver. A cette nouvelle, on se rallie de tous côtés, l'on prend les armes, l'on court à Bastia pour punir le gouverneur général Pinelli, objet de l'exécration publique; l'on prend une partie de la ville; l'on surprend Algayola, et voilà le joug rompu sans retour. *Aux yeux de Dieu*, disait souvent Cardone, *le premier crime est de tyranniser les hommes, mais le second c'est de le souffrir.*

Jamais révolution ne s'opéra plus subitement. Les ennemis oublièrent leurs haines, firent partout leur paix, objet de tous les vœux. La prospérité de la patrie naissante sembla être le mobile des actions d'un chacun. Le feu du patriotisme agrandit subitement des âmes qu'avaient, pendant tant d'années, restreintes l'égoïsme et la tyrannie... Amis, nous sommes hommes! était le cri de ralliement. Fiers tyrans de la terre, prenez-y bien garde que ce sentiment ne pénètre jamais dans le cœur de vos sujets. Préjugés, habitudes, religion, faibles barrières! Le prestige détruit, votre trône s'écroule si vos peuples se disent jamais en se regardant: *Et nous aussi, nous sommes hommes!*

Les premières années de la guerre, les Corses n'eurent aucune forme de gouvernement. La haine des tyrans guidait tout le monde. Ce ne fut qu'à la réunion de San Pancrazio que l'on nomma Ceccaldi Giaffori commandant des armées. A l'assemblée de Corte l'on déclara

36. En avril 1731, un véritable conseil de dix-huit théologiens tint ses assises à Orezza, sous la présidence du chanoine Orticoni : ils affirmèrent la justice de la cause des Corses.

37. Sur la politique autrichienne : cf. Le Glay, *La Corse pendant la guerre de succession d'Autriche*. Monaco, 1912.

les Génois déchus de leur souveraineté usurpée par le malheur des temps, l'on déclara la nation libre et indépendante. Pour rendre cette opération plus imposante, pour achever de détruire les préjugés que la multitude pouvait conserver, on assembla à Orezza³⁶ un congrès des théologiens les plus célèbres des différents ordres; l'on leur proposa trois questions : si la guerre actuelle était juste, si les Génois étaient tyrans, si l'on était délié du serment de fidélité. Ce congrès, où présida le célèbre Orticoni, répondit à tout d'une manière satisfaisante. La guerre, dit-il, est non seulement juste mais même sainte... Le serment est nul dès lors que le souverain est tyran.

Mal armés, sans discipline, ils battirent partout leurs tyrans malgré leur nombre, leur expérience et leur artillerie. Assiégés dans le château de Bastia, ils étaient, au bout de deux ans d'une guerre opiniâtre, réduits à abandonner notre île lorsque l'Aigle impériale, arborée au lieu de la Croix ligurienne, vint nous présager de nouveaux malheurs, mais non décourager notre constance.

Qu'avions-nous fait aux Allemands pour qu'ils voulussent notre destruction? Que pouvait importer à l'empereur d'Occident qu'une petite île de la Méditerranée fût libre ou esclave? Mais les puissances se jouent des intérêts de l'humanité et les méchants ont toujours des protecteurs³⁷...

(Le général allemand) à la tête de sa petite armée s'engagea dans des défilés. Il périsait infailliblement lorsqu'il trouva dans l'humanité des Corses une commisération inattendue, dont il s'est rendu indigne par son lâche manquement de foi. On lui accorda la permission de retourner à Bastia, à condition qu'il ferait savoir à son souverain la manière dont les Corses agissaient à son égard et l'on conclut une trêve de deux mois; mais, avant l'expiration de la trêve, les Allemands se montrèrent

au-delà du Golo en plus grand nombre... Au respect que nous avaient inspiré les armes d'un grand prince, succéda l'indignation pour la perfidie de ses ministres. Après avoir laissé entre deux mille morts ou prisonniers, nos ennemis regagnèrent leurs remparts avec précipitation... L'enthousiasme produisit les actions les plus dignes d'être transmises à la postérité... Vingt et un bergers de Bastelica faisaient paître leurs troupeaux dans la plaine di Campo di Loro. Deux cents husards et six cents piétons viennent pour les enlever : ces braves gens se réunissent, tiennent ferme, repoussent cette nombreuse troupe, la font fuir. Investis enfin par quatre cents autres ennemis, ils périssent tous en prononçant le nom sacré de Patrie.

L'honneur de l'empereur avait essayé bien des échecs. Si l'honneur des princes consiste à protéger le juste contre le méchant, le faible contre le fort, sans doute que l'empereur Charles VI avait déshonoré ses armes; mais, si l'honneur consiste à massacrer des infortunés, le cabinet de Vienne sut bien réparer ce qu'il n'avait pu faire à la campagne précédente. Il envoya le prince de Wurtemberg avec des renforts considérables, et, quoique ses premiers efforts ne furent pas heureux, il était désormais impossible de résister à des forces si considérables. L'on fit des propositions de paix : les Génois reconnurent, accordèrent, promirent tout ce qu'on voulut et l'on posa les armes.

Il était tout naturel que, ne voulant tenir aucune des conditions portées par le traité, les Génois commençassent par se défaire des chefs qui avaient conduit les Corses avec tant de bonheur dans des circonstances si difficiles. [] furent arrêtés et conduits dans le château de Sagone. C'en était fait de leur vie si Boerio et Orticone n'eussent su intéresser le Prince Eugène au sort de ces illustres prisonniers. L'empereur

38. Le manuscrit est inachevé. La lettre ne fut probablement pas envoyée à l'abbé Raynal.

éclairé exigea du Sénat leur libération. Ne pouvant les perdre, les Génois procurèrent de les attacher en leur faisant des offres qu'ils méprisèrent et l'on suivit le même plan de persécution contre les principaux citoyens : la mort ou la prison.

Le pacte de Corte garanti par l'empereur tomba dans³⁸...

XL.

Notes tirées des Écritures saintes

En Corse, Bonaparte lit la Bible. Les notes qui suivent, de la main de Napoléon, ont été tirées des Écritures saintes, le 20 avril 1790. Elles ne figuraient pas dans le fonds Libri, mais sont conservées au British Museum (Add. 24 207, p. 47). Elles ont été reproduites par Tomiche, op. cit., p. 297.

Les Écritures saintes se divisent en Ancien et Nouveau Testament.

L'Ancien Testament est la parole des dieux, écrite par des hommes existant avant l'arrivée du messie.

Il comprend :

La genèse écrite par Moïse. C'est l'histoire du monde depuis la création jusqu'à l'an 2369 du monde.

L'exode écrit par Moïse servant de continuation à la genèse.

Le livre intitulé Lévitique, celui des nombres, le Deutéronome ont été écrits par Moïse et vont jusqu'à l'an 2550 du monde¹.

Genèse veut dire...

Exode veut dire...

Lévitique veut dire...

Nombres.

Le Deutéronome.

Le livre intitulé Josué continue ceux de Moïse et comprend toute l'histoire durant la mission de Josué. 2570.

Le livre des juges continue jusqu'à 2848.

Les livres des rois comprennent l'histoire des peuples de Dieu sous ces magistrats jusqu'en l'an 2990.

Le livre de Jérémie, de Daniel, d'Ézéchiel.

1. A rapprocher de la déclaration de Sainte-Hélène, le 12 juin 1816 (Bertrand, *Cahiers de Sainte-Hélène*, p. 65) : Il n'y a aucun culte dans l'Évangile, rien qui puisse fixer l'attention. Dans Moïse au contraire le culte est très détaillé et bien fixé, jusqu'à la dimension des candélabres et du tabernacle.

XLI.

Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de la Corse à l'Assemblée nationale

Dans les conflits internes qui divisent la Corse, Bonaparte se range du côté de Paoli. Celui-ci est en effet traité, à la fin de 1790, de « charlatan politique » par deux députés de la Corse à l'Assemblée nationale, Buttafoco et Peretti, dans un manifeste répandu dans l'île à de nombreux exemplaires. Bien qu'il eût sollicité Rousseau de faire un projet de constitution pour la Corse (Confessions, 2^e partie, livre XII), le comte de Buttafoco était fortement critiqué pour avoir suggéré, de son propre mouvement, à Choiseul, lors d'une mission diplomatique que lui avait confiée Paoli, l'annexion de l'île à la France. En 1768, l'expédition française avait bénéficié de ses conseils, et, pour prix de son dévouement, il avait reçu un régiment d'infanterie et le titre de comte (cf. l'ouvrage justificatif de son fils : Fragments pour servir à l'histoire de Corse de 1764 à 1769. Bastia, 1859). Élu député, Buttafoco ne cesse de combattre à Paris les projets d'indépendance de Paoli. Aussi l'assemblée d'Orezza, gagnée à ce dernier, condamna-t-elle l'homme qui « outrage impunément celui dont les représentants de la France ont honoré la vieillesse et qu'ils ont ramené de la terre d'exil » (allusion au retour triomphal de Paoli à la suite de l'amnistie qu'avait réclamée pour lui Mirabeau). C'est alors que Bonaparte se fait l'interprète du peuple corse pour

écrire à Matteo Buttafoco une lettre datée du 23 janvier 1791. Elle est lue au club d'Ajaccio qui en décide l'impression. L'imprimeur Joly a raconté que la brochure fut imprimée par ses soins à Dôle. Bonaparte, alors en garnison à Auxonne, vint le trouver pour faire publier la brochure à ses frais. L'ouvrage fut tiré à cent exemplaires qu'il fit passer en Corse. A le relire aujourd'hui, ce pamphlet paraît bien maladroit et Bonaparte s'y révèle incapable d'ironie. Paoli ne s'y est pas trompé lorsqu'il écrivait à Joseph : « J'ai reçu la brochure de votre frère ; elle aurait fait plus grande impression si elle avait dit moins et si elle avait montré moins de partialité » (lettre du 15 août 1791. Masson, *op. cit.*, t. II, p. 201). En revanche Stendhal, dans ses *Mémoires sur Napoléon*, (éd. Rencontre - Del Litto, 1961, p. 286), y voit « un pamphlet satirique, absolument dans le goût de Plutarque. La donnée est ingénieuse et forte. On dirait un pamphlet écrit en 1630 et en Hollande ». Le texte est reproduit d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, 21 p. in-8°, sans lieu ni date (Lb²⁰ 8347).

Monsieur,

Depuis Bonifacio au cap Corse, depuis Ajaccio à Bastia, ce n'est qu'un chorus d'imprécations contre vous. Vos amis se cachent, vos parens vous désavouent et le sage même qui ne se laisse jamais maîtriser par l'opinion populaire est entraîné cette fois par l'effervescence générale.

Qu'avez-vous donc fait? Quels sont donc les délits qui puissent justifier une indignation si universelle, un abandon si complet? C'est, Monsieur, ce que je me plais à rechercher en m'éclairant avec vous.

L'histoire de votre vie, depuis au moins que vous êtes lancé sur le théâtre des affaires, est connue. Ses principaux traits en sont tracés ici en lettres de sang. Cependant il est des détails plus ignorés : je pourrais alors me tromper, mais je compte sur votre indulgence et espère dans vos renseignements.

Entré au service de France¹, vous revîtes voir vos parens : vous trouvâtes les tyrans battus, le Gouvernement national établi et les Corses, maîtrisés par les grands sentimens, concourir à l'envi, par des sacrifices journaliers, à la prospérité de la chose publique². Vous ne vous laissâtes pas séduire par la fermentation générale : bien loin de là, vous ne vîtes qu'avec pitié ce bavardage

1. Né à Vescovato en 1731, Buttafoco était entré à l'âge de huit ans au service de la France dans le régiment Royal-Italien (cf. Coston, *op. cit.*, t. II, pp. 117-124).

2. Le soulèvement de 1764.

3. Bonaparte juge ici l'œuvre accomplie par Paoli en 1755.

4. L'université de Corte inaugurée en janvier 1765.

5. Il faut ajouter la création d'un hôtel des monnaies à Murato et la mise en exploitation des mines de plomb et de cuivre.

6. Allusion à la constitution de 1755 et au rôle de la *Consulta* élue à raison d'un député pour mille habitants par tous les citoyens âgés de plus de 25 ans. Elle désignait le *général*, chef de l'État.

de patrie, de liberté, d'indépendance, de constitution dont paraissaient boursoufflés jusqu'à nos derniers paysans. Une profonde méditation vous avait dès lors appris à apprécier ces sentiments factices qui ne se soutiennent qu'au détriment commun. Dans le fait, le paysan doit travailler et non pas faire le héros, si l'on veut qu'il ne meure pas de faim, qu'il élève sa famille, qu'il respecte l'autorité. Quant aux personnes appelées par leur rang et leur fortune au commandement, il n'est pas possible qu'elles soient longtemps dupes, pour sacrifier à une chimère leurs commodités, leur considération et qu'elles s'abaissent à courtiser un savetier, pour finale de faire les Brutus. Cependant, comme il entrait dans vos projets de vous capter M. Paoli, vous dûtes dissimuler : M. Paoli était le centre de tous les mouvemens du corps politique³. Nous ne lui refuserons pas du talent, même un certain génie : il avait, en peu de temps, mis les affaires de l'île dans un bon système; il avait fondé une université⁴ où, pour la première fois peut-être depuis la création, l'on enseignait dans nos montagnes les sciences utiles au développement de notre raison; il avait établi une fonderie, des moulins à poudre, des fortifications qui augmentaient les moyens de défense; il avait ouvert des ports qui, encourageant le commerce, développaient l'agriculture; il avait créé une marine qui protégeait nos communications en nuisant extrêmement aux ennemis⁵. Tous ces établissemens dans leur naissance n'étaient que le présage de ce qu'il eût fait un jour. L'union, la paix, la liberté étaient les avant-coureurs de la prospérité nationale, si toutefois un gouvernement mal organisé, fondé sur de fausses bases, n'eût été un préjugé encore plus certain des malheurs, de l'anéantissement total où tout serait tombé.

M. Paoli avait rêvé de faire le Solon⁶; mais il avait mal copié son original : il avait tout

mis entre les mains du peuple ou de ses représentans, de sorte qu'on ne pouvait exister qu'en lui plaisant. Etrange erreur! qui soumet à un brutal, à un mercenaire, l'homme qui, par son éducation, l'illustration de sa naissance, sa fortune, est seul fait pour gouverner. A la longue, un bouleversement de raison si palpable ne peut manquer d'entraîner la ruine et la dissolution du corps politique, après l'avoir tourmenté par tous les genres de maux.

Vous réussîtes à souhait. M. Paoli, sans cesse entouré d'enthousiastes ou de têtes exaltées, ne s'imagina pas que l'on pût avoir une autre passion que le fanatisme de la liberté et de l'indépendance. Vous trouvant de certaines connaissances de la France, il ne daigna pas observer, de plus près que vos paroles, les principes de votre morale; il vous fit nommer pour traiter à Versailles de l'accommodement qui s'entamait sous la médiation de ce cabinet⁷. M. de Choiseul vous vit et vous connut: les âmes d'une certaine trempe sont d'abord appréciées. Bientôt, au lieu du représentant d'un peuple libre, vous vous transformâtes en commis d'un satrape: vous lui communiquâtes les instructions, les projets, les secrets du cabinet de Corse.

Cette conduite qu'ici l'on trouve basse et atroce me paraît à moi toute simple; mais c'est qu'en toute espèce d'affaire, il s'agit de s'entendre et de raisonner avec flegme.

La prude juge la coquette et en est persiflée; c'est en peu de mots votre histoire.

L'homme à principes vous juge au pire; mais vous ne croyez pas à l'homme à principes. Le vulgaire, toujours séduit par de vertueux démagogues, ne peut être apprécié par vous qui ne croyez pas à la vertu. Il n'est permis de vous condamner que par vos principes, comme un criminel par les lois; mais ceux qui en connaissent le raffinement ne trouvent dans votre conduite rien que de très simple. Cela revient donc à ce que nous avons dit, que, dans

7. Lorsque Paoli eut à traiter avec Choiseul au sujet de l'intervention française que réclamaient les Génois, il fit appel à Buttafuoco. Celui-ci recommanda à Choiseul l'annexion de l'île.

8. Il s'agit du troisième traité de Compiègne (15 mai 1768) par lequel le Sénat de Gênes céda à la France ses droits sur la Corse.

9. Le marquis de Chauvelin dirigea en mai 1768 le débarquement des 8 000 soldats français. Il fut rappelé pour incapacité.

10. Au moment où fut décidée l'intervention, la presque totalité de l'île avait échappé à Gênes.

toute espèce d'affaires, il faut d'abord s'entendre, et puis raisonner avec flegme. Vous avez d'ailleurs par devers vous une sous-défense non moins victorieuse, car vous n'aspirez pas à la réputation de Caton ou de Catinat : il vous suffit d'être comme un certain monde ; et, dans ce certain monde, il est convenu que celui qui peut avoir de l'argent sans en profiter, c'est un nigaud ; car l'argent procure tous les plaisirs des sens et les plaisirs des sens sont les seuls. Or, M. de Choiseul, qui était très libéral, ne vous permettait pas de lui résister, lorsque surtout votre ridicule patrie vous payait de vos services, selon sa plaisante coutume, de l'honneur de la servir.

Le traité de Compiègne conclu⁸, M. de Chauvelin⁹ et vingt-quatre bataillons débarquèrent sur nos bords. M. de Choiseul à qui la célérité de l'expédition importait majeurement, avait des inquiétudes que, dans ses épanchements, il ne pouvait vous dissimuler¹⁰. Vous lui suggérâtes de vous y envoyer avec quelques millions. Comme Philippe prenait des villes avec sa mule, vous lui promîtes de tout soumettre sans obstacle... Aussitôt dit, aussitôt fait, et vous voici repassant la mer, jetant le masque, l'or et le brevet à la main, entamant des négociations avec ceux que vous jugeâtes les plus faciles.

N'imaginant pas qu'un Corse pût se préférer à sa patrie, le cabinet corse vous avait chargé de ses intérêts. N'imaginant pas de votre côté qu'un homme pût ne pas préférer l'argent et soi à sa patrie, vous vous vendîtes, et espérâtes les acheter tous. Moraliste profond, vous saviez ce que le fanatisme d'un chacun valait, quelques livres d'or de plus ou de moins nuancant à vos yeux la disparité des caractères.

Vous vous trompâtes cependant : le faible fut bien ébranlé, mais fut épouvanté par l'horrible idée de déchirer le sein de la patrie. Il s'imagina voir le père, le frère, l'ami qui périt en la défendant, lever la tête de la tombe

sépulcrale pour l'accabler de malédictions. Ces ridicules préjugés furent assez puissants pour vous arrêter dans votre course : vous gémites d'avoir affaire à un peuple enfant. Mais, Monsieur, ce raffinement de sentiment n'est pas donné à la multitude ; aussi vit-elle dans la pauvreté et la misère, tandis que l'homme bien appris, pourvu que les circonstances le favorisent, sait bien vite s'élever. C'est à peu près la morale de votre histoire.

En rendant compte des obstacles qui s'opposaient à la réalisation de vos promesses, vous proposâtes de faire venir le régiment Royal-Corse. Vous espériez que son exemple désabuserait nos trop simples et trop bons paysans, les accoutumerait à une chose où ils trouvaient tant de répugnance. Vous fûtes encore trompé dans cette espérance. Les Rossi, Marengo et quelques autres fous, ne vont-ils pas enthousiasmer ce régiment au point que les officiers unis protestent, par un acte authentique, de renvoyer leurs brevets plutôt que de violer leurs serments ou des devoirs plus sacrés encore ?

Vous vous trouvâtes réduit à votre seul exemple. Sans vous déconcerter, à la tête de quelques amis et d'un détachement français, vous vous jetâtes dans le Vescovato, mais le terrible Clemente¹¹ vous en dénicha, vous vous repliâtes sur Bastia avec vos compagnons d'aventures et leurs familles. Cette petite affaire vous fit peu d'honneur. Votre maison et celles de vos associés furent brûlées. En lieu de sûreté, vous vous moquâtes de ces efforts impuissans.

L'on veut ici vous imputer à défi d'avoir voulu armer Royal-Corse contre ses frères. L'on veut également entacher votre courage du peu de résistance de Vescovato¹². Ces accusations sont très peu fondées : car la première est une conséquence immédiate, c'est un moyen d'exécution de vos projets, et, comme nous avons prouvé que votre conduite était toute simple, il s'ensuit que cette incul-

11. Note de Bonaparte : Clément Paoli, aîné du général Paoli, bon guerrier, excellent citoyen, vrai philosophe. Au commencement d'une action il ne pouvait jamais se résoudre à se battre personnellement ; il donnait des ordres avec le sang-froid qui caractérise le capitaine. Mais dès qu'il avait vu tomber quelqu'un des siens, il saisissait ses armes, avec cette convulsion d'un homme indigné, en faisait usage en s'écriant : « Hommes injustes ! Pourquoi franchissez-vous les barrières de la Nature ? Pourquoi faut-il que vous soyez les ennemis de la Patrie ? » Austère dans ses mœurs, simple dans sa vie privée, il a toujours vécu retiré. Ce n'était que dans les grands besoins qu'il venait aussi donner son avis dont on s'écartait rarement.

12. Buttafoco avait essayé de gagner son village natal au roi de France. Mais sa maison fut incendiée et il dut se réfugier auprès des troupes françaises.

13. C'est à Borgo que capitula le colonel de Ludre. Traité avec égard par Paoli, il devait lui sauver la vie en lui révélant l'existence d'un complot tramé contre lui.

pation incidente est détruite. Quant au défaut de courage, je ne vois pas que l'action de Vesco-vato puisse l'arrêter. Vous n'allâtes pas là pour faire sérieusement la guerre, mais pour encourager par votre exemple ceux qui vacillaient dans le parti opposé. Et puis, quel droit a-t-on d'exiger que vous eussiez risqué le fruit de deux ans de bonne conduite pour vous faire tuer comme un soldat? Mais vous deviez être ému de voir votre maison et celles de vos amis en proie aux flammes... Bon Dieu! quand sera-ce que les gens bornés cesseront de vouloir tout apprécier? Laisant brûler votre maison, vous mettiez M. de Choiseul dans la nécessité de vous indemniser. L'expérience a prouvé la justesse de vos calculs : on vous remit bien au delà de l'évalué des pertes. Il est vrai que l'on se plaint que vous gardâtes tout pour vous, ne donnant qu'une bagatelle aux misérables que vous aviez séduits. Pour justifier si vous l'avez dû faire, il ne s'agit que de savoir si vous l'avez pu faire avec sûreté. Or, de pauvres gens qui avaient si besoin de votre protection, n'étaient pas dans le cas de réclamer, ni même dans celui de connaître bien clairement le tort qu'on leur faisait. Ils ne pouvaient pas faire les mécontents et se révolter contre votre autorité : en horreur à leurs compatriotes, leur retour n'eût pas été plus sincère. Il est donc bien naturel qu'ayant ainsi trouvé quelques milliers d'écus, vous ne les ayez pas laissé échapper : c'eût été une duperie.

Les Français, battus malgré leur or, leurs brevets, la discipline de leurs nombreux bataillons, la légèreté de leurs escadrons, l'adresse de leurs artilleurs; défaits à la Penta, à Vesco-vato, à Loretto, à San Nicolao, à Borgo¹³, à Barbaggio, à Oletta, se retranchèrent excessivement découragés. L'hiver, le moment de leur repos, fut pour vous, Monsieur, celui du plus grand travail; et si vous ne pûtes triompher de l'obstination des préjugés pro-

fondément enracinés dans l'esprit du peuple, vous parvîntes à en séduire quelques chefs auxquels vous réussîtes, quoique avec peine, à inculquer les bons sentiments; ce qui, joint aux trente bataillons qu'au printemps suivant, M. de Vaux¹⁴ conduisit avec lui, soumit la Corse au joug, obligea Paoli et les plus fanatiques à la retraite.

Une partie des patriotes étaient morts en défendant leur indépendance, l'autre avait fui une terre proscrite, désormais hideux nid des tyrans. Mais un grand nombre n'avait pu mourir ni fuir. Ils furent l'objet des persécutions. Des âmes que l'on n'avait pu corrompre étaient d'une autre trempe; l'on ne pouvait asséoir l'Empire français que sur leur anéantissement absolu. Hélas! ce plan ne fut que trop ponctuellement exécuté. Les uns périrent victimes des crimes qu'on leur supposa; les autres, trahis par l'hospitalité, par la confiance, expièrent sur l'échafaud les soupirs, les larmes surprises à leur dissimulation; un grand nombre, entassés dans la tour de Toulon, empoisonnés par les aliments, tourmentés par leurs chaînes, accablés par les plus indignes traitements, ne vécurent quelque temps dans les soupirs que pour voir la mort s'avancer à pas lents... Dieu! témoin de leur innocence, comment ne te rendis-tu pas leur vengeur!

Au milieu de ce désastre général, au sein des cris et des gémissements de cet infortuné peuple, vous, cependant commençâtes à jouir du fruit de vos peines: honneurs, dignités, pensions, tout vous fut prodigué. Vos prospérités se seraient encore plus rapidement accrues lorsque la Dubarri culbuta M. de Choiseul¹⁵, vous priva d'un protecteur, d'un appréciateur de vos services. Ce coup ne vous découragea pas. Vous vous tournâtes du côté des bureaux; vous sentîtes seulement la nécessité d'être plus assidu. Ils en furent flattés, vos services étaient si notoires! Tout vous fut

14. Le comte de Vaux connaissait déjà l'île pour y avoir dirigé une campagne. Il réussit à acculer les Corses dans la région de Ponte-Novo et à les y battre le 8 mai 1769.

15. En 1770.

16. Buttafoco reçut la concession exclusive de la pêche de l'étang de Biguglia.

17. Il épousa la petite fille de Gaffori, l'un des principaux héros de l'Indépendance.

accordé. Non content de l'étang de Biguglia¹⁶, vous demandâtes une partie des terres de plusieurs communautés. Pourquoi les en vouliez-vous dépouiller, dit-on? Je demande à mon tour : Quels égards deviez-vous avoir pour une nation que vous saviez vous détester?

Votre projet favori était de partager l'île entre dix barons. Comment! non content d'avoir aidé à forger les chaînes où votre patrie était retenue, vous vouliez encore l'assujettir à l'absurde régime féodal! Mais je vous loue d'avoir fait aux Corses le plus de mal que vous pouviez : vous étiez dans un état de guerre avec eux, et, dans l'état de guerre, faire du mal pour son profit est un axiome.

Mais passons sur toutes ces misères-là; arrivons au moment actuel et finissons une lettre qui, par son épouvantable longueur, ne peut manquer de vous fatiguer.

L'état des affaires de France présageait des événements extraordinaires. Vous en craignîtes le contre-coup en Corse. Le même délire dont nous étions possédés avant la guerre, à votre grand scandale, commença à ématir cet aimable peuple. Vous en comprîtes les conséquences; car, si les grands sentiments maîtrisent l'opinion vous ne deveniez plus qu'un traître au lieu d'un homme de bon sens. Pis encore : si les grands sentiments revenaient à agiter le sang de nos chauds compatriotes, si jamais un gouvernement national s'ensuivait, que deveniez-vous? Votre conscience alors commença à vous épouvanter : inquiet, affligé, vous ne vous y abandonnâtes pas; vous résolûtes de jouer le tout pour le tout, mais vous le fîtes en homme de tête. Vous vous mariâtes pour accroître le nombre de vos appuis¹⁷. Un honnête homme qui avait, par votre parole, donné sa sœur à votre neveu se trouva abusé. Votre neveu, dont vous aviez englouti le patrimoine pour accroître un héritage qui devait être le sien, s'est trouvé réduit dans la misère avec une nombreuse famille.

Vos affaires domestiques arrangées, vous jetâtes un coup d'œil sur le pays; vous le vîtes fumant du sang de ses martyrs, jonché de victimes multipliées, n'inspirer à tous pas que des idées de vengeance. Mais vous y vîtes l'atroce militaire, l'impertinent robin, l'avidé publicain y régner sans contradictions et le Corse, accablé sous ses triples chaînes, n'oser ni penser à ce qu'il fut, ni réfléchir sur ce qu'il pouvait encore. Vous vous dites dans la joie de votre cœur : les choses vont bien; il ne s'agit que de les maintenir. Et aussitôt vous vous liguâtes avec le militaire, le robin et le publicain. Il ne fut plus question que de s'occuper à avoir des députés qui fussent animés par ces sentiments; car, pour vous, vous ne pouviez pas soupçonner qu'une nation, votre ennemie, vous choisît pour la représenter, mais vous dûtes changer d'opinion lorsque les lettres de convocation, par une absurdité peut-être faite à dessein, déterminèrent que le député de la noblesse serait nommé dans une assemblée composée seulement de vingt-deux personnes : il ne s'agissait que d'obtenir douze suffrages. Vos coassociés du Conseil supérieur travaillèrent avec activité : menaces, promesses, caresses, argent, tout fut mis en jeu : vous réussîtes. Les vôtres ne furent pas si heureux dans les communes; le premier président échoua et deux hommes exaltés dans leurs idées, l'un fils, frère, neveu des plus zélés défenseurs de la cause commune; l'autre avait vu Sionville¹⁸ en gémissant sur son impuissance; son esprit était plein des horreurs qu'il avait vu commettre : ces deux hommes furent proclamés et rencontrèrent le vœu de la nation dont ils devinrent l'espoir¹⁹. Le dépit secret, la rage que votre nomination fit dévorer à tous, font l'éloge de vos manœuvres et du crédit de votre ligue.

Arrivé à Versailles, vous fûtes zélé royaliste : arrivé à Paris, vous dûtes voir, avec un sensible chagrin, que le gouvernement que l'on voulait

18. Général français que rendit célèbre sa férocité à l'égard des Corses.

19. Les deux députés du tiers furent Salicetti, avocat, et Colonna de Cesari (cf. J. B. Casanova, *La Corse et les états généraux de 1789*, Ajaccio, 1931).

20. La constitution de 1755.

21. La garde nationale d'Ajaccio fut formée le 31 octobre 1789.

22. Gaffory avait été nommé commandant en second de l'île.

23. Narbonne-Pelet-Fritzlair (1725-1804) mentionné plus haut pour ses atrocités.

organiser sur tant de débris était le même que l'on avait chez nous noyé dans tant de sang.

Les efforts des méchants furent impuissans : la nouvelle Constitution²⁰ admirée de l'Europe et devenue la sollicitude de tout être pensant, il ne vous resta plus qu'une ressource, ce fut de faire croire que cette Constitution ne convenait pas à notre île quand elle était exactement la même que celle qui opéra de si bons effets et qu'il fallut tant de sang pour nous arracher.

Tous les délégués de l'ancienne administration qui entraient naturellement dans votre cabale, vous servirent avec toute la chaleur de l'intérêt personnel : l'on dressa des mémoires où l'on prétendit prouver l'avantage dont était pour nous le gouvernement actuel et où l'on établissait que tout changement contrariait le vœu de la nation. Dans ce même temps, la ville d'Ajaccio eut indice de ce qui se tramait ; elle leva le front, forma sa garde nationale²¹, organisa son comité. Cet incident inattendu vous alarma ; la fermentation se communiquait partout. Vous persuadâtes aux ministres sur qui vous aviez pris de l'ascendant pour les affaires de Corse, qu'il était imminent d'y envoyer votre beau-père, M. Gaffory, avec un commandement²² ; et voici M. Gaffory, digne précurseur de M. Narbonne²³, qui prétend, à la tête de ses troupes, maintenir la tyrannie que feu son père, de glorieuse mémoire, avait combattue et confondue par son génie. Des bévues sans nombre ne permirent pas de dissimuler la médiocrité des talents de votre beau-père : il n'avait que l'art de se faire des ennemis. L'on se ralliait de tous côtés contre lui. Dans ce pressant danger, vous levâtes les yeux et vous vîtes Narbonne ! Narbonne, mettant à profit un moment de faveur, avait projeté de fixer dans une île qu'il avait dévastée par des cruautés inouïes, le despotisme qui le rongea. Vous vous concertâtes : le projet est arrêté ; cinq mille hommes ont reçu des ordres ;

les brevets pour accroître d'un bataillon le régiment provincial sont expédiés; Narbonne est parti; cette pauvre nation, sans armes, sans courage, est livrée, sans espoir et sans ressources, aux mains de celui qui en fut le bourreau.

O infortunés compatriotes! De quelle trame odieuse alliez-vous être victimes? Vous vous en seriez aperçus lorsqu'il n'eût plus été temps. Quel moyen de résister sans armes à dix mille hommes? Vous eussiez vous-mêmes signé l'acte de votre avilissement: l'espoir se serait enfui, l'espérance éteinte et des jours de malheur se seraient succédés sans interruption. La France libre vous eût regardés avec mépris, l'Italie affligée avec indignation; et l'Europe, étonnée de ce degré sans exemple d'avilissement, eût effacé de ses annales les traits qui font honneur à votre vertu. Mais vos députés des communes pénétrèrent le projet et vous avertirent à temps. Un roi qui ne désira jamais que le bonheur de ses compatriotes, éclairé par M. Lafayette, ce constant ami de la liberté, put dissiper les intrigues d'un ministre perfide que la vengeance inspira toujours à vous nuire. Ajaccio montra de la résolution dans son adresse²⁴, où était peint avec tant d'énergie l'état misérable auquel vous avait réduits le plus oppressif des gouvernements. Bastia, engourdie jusqu'alors, se réveilla au bruit du danger et prit les armes avec cette résolution qui l'a toujours distinguée. Aréna vint de Paris en Balagne, plein de ces sentiments qui portent à tout entreprendre, à n'estimer aucun danger. Les armes d'une main, les décrets de l'Assemblée nationale de l'autre, il fit pâlir les ennemis publics. Achille Murati²⁵, le conquérant de Caprara, qui porta la désolation jusque dans Gênes, à qui il ne manqua pour être un Turenne que des circonstances et un théâtre plus vaste, fit ressouvenir aux compagnons de sa gloire qu'il était temps d'en acquérir encore; que la patrie en danger avait besoin,

24. A cette adresse reproduite par Masson et Biagi, *op. cit.*, pp. 92-96, Bonaparte, qui signa en tête, avait tout particulièrement collaboré.

25. Compagnon de Paoli, il fut sous la Révolution, commissaire du département.

non d'intrigues où il ne s'entendit jamais, mais du fer et du feu. Au bruit d'une secousse si générale, Gaffori rentra dans le néant d'où, mal à propos, l'intrigue l'avait fait sortir : il trembla dans la forteresse de Corte. Narbonne, de Lyon, courut ensevelir dans Rome sa honte et ses projets infernaux. Peu de jours après, la Corse est intégrée à la France, Paoli rappelé, et, dans un instant, la perspective change et vous offre une carrière que vous n'eussiez jamais osé espérer.

Pardonnez, Monsieur, pardonnez : j'ai pris la plume pour vous défendre, mais mon cœur s'est violemment révolté contre un système si suivi de trahison et d'horreur. Eh quoi ! fils de cette même patrie, ne sentîtes-vous jamais rien pour elle ? Eh quoi ! votre cœur fût-il donc sans mouvement à la vue des rochers, des arbres, des maisons, des sites, théâtres des jeux de votre enfance ? Arrivé au monde, elle vous porta dans son sein, elle vous nourrit de ses fruits : arrivé à l'âge de raison, elle mit en vous son espoir ; elle vous honora de sa confiance. Elle vous dit : « Mon fils, vous voyez l'état de ma misère où m'a réduite l'injustice des hommes. Concentrée dans ma chaleur, je reprends des forces qui me promettent un prompt et infaillible rétablissement ; mais l'on me menace encore ? Volez, mon fils, volez à Versailles, éclairez le grand roi, dissipez ses soupçons, demandez-lui son amitié. »

Eh bien ! un peu d'or vous fit trahir sa confiance ; et bientôt, pour un peu d'or, l'on vous vit, le fer parricide à la main, entre-déchirer ses entrailles. Ah ! Monsieur, je suis loin de vous désirer du mal, mais craignez... il est des remords vengeurs ! Vos compatriotes à qui vous êtes en horreur, éclaireront la France. Les biens, les pensions, fruit de vos trahisons, vous seront ôtés. Dans la décrépitude de la vieillesse et de la misère, dans l'affreuse solitude du crime, vous vivrez assez longtemps

pour être tourmenté par votre conscience. Le père vous montrera à son fils, le précepteur à son élève, en leur disant : « Jeunes gens, apprenez à respecter la patrie, la vertu, la foi, l'humanité. »

Et vous²⁶, de qui l'on prostitua la jeunesse, les grâces et l'innocence, votre cœur pur et chaste palpite donc sous une main criminelle, femme respectable et infortunée! Dans ces moments que la nature commande à l'amour, lorsque, arrachés aux chimères de la vie, des plaisirs sans mélange se succèdent rapidement; lorsque l'âme agrandie par le feu du sentiment, ne jouit que de faire jouir, ne sent que de faire sentir, vous pressez contre votre cœur, vous vous identifiez à l'homme froid, à l'égoïste qui ne se démentit jamais et qui, dans le cours de soixante ans, ne connut que les calculs de son intérêt, l'instinct de la destruction, l'avidité la plus infâme, les plaisirs, les vils plaisirs des sens! Bientôt la cohue des honneurs, les lambris de l'opulence vont disparaître; le mépris des hommes vous accablera. Cherchez-vous dans le sein de celui qui en est l'auteur une consolation indispensable à votre âme douce et aimante? Cherchez-vous sur ses yeux des larmes pour mélanger aux vôtres? Votre main défaillante, placée sur son sein, cherchera-t-elle à se retracer l'agitation du vôtre? Hélas! si vous lui surprenez des larmes, ce seront celles du remords; si son sein s'agite, ce sera des convulsions du méchant qui meurt en abhorrant la nature, lui et la main qui le guide!

O Lameth! O Robespierre! O Pétion! O Volney! O Mirabeau! O Barnave! O Bailly! O Lafayette!²⁷ voilà l'homme qui ose s'asseoir à côté de vous! Tout dégouttant du sang de ses frères, souillé par des crimes de toute espèce, il se présente avec confiance sous une veste de général, inique récompense de ses forfaits! Il ose se dire représentant de la nation, lui qui la vendit, et vous le souffrez! Il ose lever

26. Bonaparte s'adresse à la fille de Gaffori.

27. Ce rapprochement d'hommes politiques qui formaient alors, non sans nuances, la gauche de l'Assemblée permet de situer les sympathies de Bonaparte en 1791.

les yeux, prêter les oreilles à vos discours et vous le souffrez! Si c'est la voix du peuple, il n'eût jamais que celle de douze nobles; si c'est la voix du peuple, Ajaccio, Bastia et la plupart des cantons ont fait à son effigie ce qu'ils eussent voulu faire à sa personne.

Mais vous que l'erreur du moment, peut-être les abus de l'instant portent à vous opposer aux nouveaux changements, pourrez-vous souffrir un traître? celui qui, sous l'extérieur d'un homme sensé, renferme, cache une avidité de valet, je ne saurais l'imaginer. Vous serez les premiers à le chasser ignominieusement dès que l'on vous aura instruits du tissu d'horreurs dont il a été l'artisan.

J'ai l'honneur, etc.

BONAPARTE

De mon cabinet de Milleli, le 23 janvier, l'an II.

XLII.

Impressions de voyage

*Daté de Saint-Vallier, 8 février 1791, ce
texte désenchanté a été écrit au retour de Corse.
Bonaparte rejoindra son régiment à Auxonne,
le 12 février.*

Saint-Vallier, 8 février, l'an 91.

Le lierre s'embrasse au premier arbre qu'il rencontre, c'est en peu de mots l'histoire de l'amour...

L'homme est-il dans un pays étranger, sans parents hors de sa maison, ne vous y trompez pas, il lui faut une liaison, un appui, un sentiment qui lui tienne lieu du frère, du père [.] L'amour vient à son secours et lui offre tous ces avantages. Vous m'observez que l'amitié lui en offre autant. Oui, mais il est plus facile à l'étranger de prendre de l'amour dans les yeux d'une personne qu'il s'identifie; oui! mais l'état d'abandon excite l'imagination, la chaleur, dès lors l'amour. Qu'est-ce donc que l'amour? Toutes les saisons lui sont propres, toute la nature l'inspire; contraire en cela à l'irritation des animaux qui n'ont que des saisons; c'est au milieu des frimas de l'Islande, de la chaleur de l'équateur, dans les marécages de l'Iroquois; c'est au sein des bosquets de l'Italie, des forêts des Ardennes, sous le signe du Lion ou sous celui de l'Ours. Qu'est-ce donc que l'amour? Le sentiment de sa faiblesse dont l'homme solitaire ou isolé ne tarde pas à se pénétrer, à la fois le sentiment de son impuissance et de son immortalité: l'âme se serre, se double, se fortifie; les larmes

délicieuses de la volupté coulent, voilà l'amour!...

Observez ce jeune homme à l'âge de treize ans : il aime son ami comme son amante à vingt. L'égoïsme naît après. A quarante, l'homme aime sa fortune; à soixante, lui seul. Mais, ne vous y trompez pas : s'il pleure, c'est de dépit; s'il a des perplexités, elles l'affligent, l'isolement le tue. Les douces émotions de l'amour, les traits perfides de Cupidon sont, dit-on, empoisonnés, mais l'on se plaît dans la douleur; l'on n'en veut pas guérir; c'est qu'après avoir goûté les sensations, l'ivresse de l'amour, l'on craint l'horrible solitude du cœur, le vide du sentiment...

L'on guérit les peines de l'âge mûr par la dissipation, voulez-vous guérir celles de l'amour? Triste médecin, arme-toi de courage, tu détruiras un innocent. Si tu as du sentiment, tu sentiras la terre s'entrouvrir.

XLIII.

Notes tirées

de l'*Histoire de la Sorbonne*

Bonaparte reprend à Auxonne ses nombreuses lectures. De l'abbé Duvernet (1720-1796), habile biographe de Voltaire (1786), emprisonné à la Bastille pour un pamphlet contre Maurepas, il lit l'Histoire de la Sorbonne, publiée en deux volumes en 1790. Il y puisera sa méfiance à l'égard des ordres religieux, notamment des jésuites. L'ouvrage de Duvernet est en effet hostile à l'Église; son auteur écrira à la Convention en 1793 : « Je ne puis mettre mes lettres de prêtrise sur l'autel de la patrie car je les ai brûlées depuis vingt ans; je ne puis donner l'exemple du mariage, car je suis vieux, infirme et ne veux pas tromper une femme... Je renonce à cette religion. »

Les notes de Bonaparte reproduisant textuellement des passages du tome I et datées du 28 mars avaient été enlevées par Libri du fonds qu'il vendit à lord Ashburnham et ne sont connues que par le Catalogo degli autografi Manzoni-Borghesi appartenenti al fu conte Giacomo Manzoni (Rome, 1894). Ce sont uniquement les notes du tome II qui figurent ici. Elles commencent avec les guerres de religion.

Le Parlement mis à la Bastille par les ligueurs. Un nouveau créé : Brisson¹ mis à la tête. Le serment de l'Union fut prêté le 30 janvier. L'on en dressa le formulaire qui fut signé par plus de 400 personnes. Un prédicateur prêchant sur Valois prétendit qu'il était un Turc par la tête, une harpie par les mains, un diable en l'âme.

Lincestre tire dans une chaire un petit chandelier où était ciselé un satyre : « Voilà ses dieux! »

Sixte V excommunie Henri III.

Clément, moine dominicain, excité par ses confrères, tue Henri III². Son nom est placé dans le Martyrologe des saints. Le jour de l'assassinat fut une fête à Paris et à Rome.

Henri IV est excommunié, déclaré incapable d'hériter du trône, même en abjurant. Le clergé signa le décret de la Sorbonne.

Henri demande des théologiens pour s'instruire. Le légat Caëtan défend aux théologiens de se rendre près de lui.

Le 9 mai³ mourut en prison le cardinal-roi nommé l'Ane rouge⁴. La Sorbonne renouvela son décret contre Henri IV en l'appelant relaps. Ordre aux prédicateurs et confesseurs de parler et insinuer contre lui de tous côtés.

Lors de la famine de Paris, les religieux étaient pourvus de tout et prêchaient la

1. Barnabé Brisson accepta après la journée des barricades et l'emprisonnement d'Achille de Harlay les fonctions de premier président par intérim. En marge du cahier : 14 avril 1791.

2. Le 1^{er} août 1589.

3. 1590.

4. Le cardinal Charles de Bourbon, roi de la Ligue sous le nom de Charles X. Il était prisonnier d'Henri III.

5. Lieutenant général du royaume au nom de la Ligue.

patience. L'on ordonna la visite des monastères. Tyrius, recteur des jésuites, demanda au légat une exception pour sa maison. Le prévôt des marchands, présent à cette demande, trouve qu'elle est incivile et commence par lui. L'on trouve leur couvent pourvu de blé, biscuit, et de viandes salées, autant chez les capucins. Les bénédictins criaient au peuple : « Sachez mourir pour un dieu qui est mort pour vous. » Pour animer davantage, l'on fit la grande montre de la gendarmerie de l'Église militante : plus de 1 200 religieux ou prêtres.

L'évêque de Senlis, Rose, le protecteur, intitulé le conservateur apostolique de la Sorbonne : c'était le plus séditieux; c'est lui qui fit l'apologie de Clément, l'assassin du roi. Il fut le premier à signer la Sainte Union. Il écrivit en lettres de sang : « Plût à Dieu que celui qui signe le premier soit le premier martyr. » C'était un grand confesseur de demoiselles. Il abusa de sa pénitente, M^{lle} de Neuilly, jeune et belle.

Sixte V mourut. Grégoire XV lui succéda; il envoya son neveu avec une petite armée : son neveu, Montemarciano. Le Parlement de Paris siégeant à Tours fait brûler la bulle du pape qui ordonnait aux fidèles d'abandonner Henri IV. Le courageux Harlay qui était à la tête du Parlement proposa alors de créer un patriarche. Plusieurs évêques approuvèrent cette idée.

Messieurs, je suis averti qu'il y a des traîtres dans cette compagnie, c'est trop endurer : il faut jouer du couteau. Discours littéral du docteur Pelletier.

Gondi abandonna Paris.

Brisson, président du Parlement ligueur de Paris, est pendu.

Mayenne⁵ arrive et fait pendre Louchard, Anroux, Emonot et Ameline.

L'archevêque de Lyon, l'amant public de la sœur d'Espinac, était célèbre ligueur.

Mayenne écrivit à Henri IV. Il lui disait :

« Ce n'est point la nature ni le droit des gens qui nous apprennent à connaître nos rois. C'est la loi de Dieu et de l'Église. Ayant donc tous juré à Dieu, après avoir reçu son précieux corps et la bénédiction de M^{gr} le Légat que le but de nos conseils sera d'assurer la religion catholique, nous acceptons la conférence que vous demandez pourvu qu'elle soit entre catholiques seulement. »

Le légat fit accepter par Mayenne les disciplines du concile de Trente. Les états furent convoqués pour cet effet.

Barrière⁶ était né à Orléans. Il fit ses exercices de piété dans la confrérie du Petit Cordon; il s'adresse à Lyon à un carme pour savoir s'il peut tuer le roi. Le carme loue son courage. Un capucin décide que l'œuvre est méritoire. Deux prêtres lui disent les mêmes choses. Aubri, docteur de Sorbonne et curé de Paris, le mène chez Varade, recteur des jésuites. Celui-ci lui avoue que c'est une grande action. Commolet criait en chaire : « Il nous faut un Aod, fût-il moine, fût-il soldat, il nous faut un Aod. »

Cependant tant d'horreurs réveillent le petit nombre de gens de lettres. Ils commencent à écrire. La *Satyre Ménippée*⁷ qui fit le plus grand bruit. Elle est de Pithou⁸. Louis Leroi fit le *Catholicon d'Espagne*. Hottman publia l'*Anti-Chopin*. Guillaume du Sable répandait dans Paris des coq-à-l'âne : la *Truite au foin*, par exemple⁹.

Pithou, Duvair, Lemaitre, L'Huilier, Langlois, Brissac, gouverneur de Paris, commencèrent à se concerter pour détruire l'influence de ces harpies de docteurs. Mayenne, couvert de ridicule par les gens de lettres, sortit de Paris. Les portes de la ville furent ouvertes au bon Henri. La veille de son entrée, un prédicateur disait : « Il n'y a pas à marchander, mes frères, il faut jouer du couteau contre les amis du Béarnais relaps. » (1594.)

L'on proposa dans le conseil d'Henri IV

6. Ce fanatique conçut le projet d'assassiner Henri IV mais fut dénoncé par le dominicain Banchi et rompu vif à Melun le 26 août 1593.

7. Ce célèbre pamphlet devint, suivant le président Henault, « n'être pas moins utile à Henri IV que la bataille d'Ivry ».

8. Pierre Pithou (1539-1596), jurisconsulte et littérateur adversaire de la Ligue.

9. Tous ces pamphlétaires étaient hostiles à la Ligue.

10. 27 décembre 1594.

11. Pierre Charron (1541-1603), disciple de Montaigne, publia son traité *De la Sagesse* en 1601.

12. Scribanus (1561-1629) est l'auteur de l'*Amphitheatrum honoris*.

de chasser les dominicains et raser leurs couvents et d'exiler les jésuites.

L'Université et la faculté de théologie pour faire la cour au roi demandèrent la proscription des jésuites. Un mois après, la Sorbonne décida que c'étaient des religieux vénérables.

Jean Chatel, âgé de dix-neuf ans, coupable de péchés de mollesse commis avec des animaux, fut livré dans la chambre de méditation ou chambre noire. C'était une grande et vaste salle. L'on voyait à la faveur d'un cierge des figures horribles tracées sur les murailles. Le jeune insensé prépara l'assassinat et en conféra avec son professeur de philosophie, Guéret. Dans le fait, il se rend au Louvre et poignarde Henri, mais ne le frappe qu'au dos¹⁰. Chatel fut écartelé et les jésuites chassés.

Cependant Clément VIII ne voulut pas absoudre Henri IV. Le duc de Nevers eut ordre de sortir de Rome. L'on fut ému en France du mauvais traitement que l'on avait fait essuyer à l'ambassadeur. L'on parla de démembrer la France de l'empire de la papauté. Beaucoup d'évêques soupiraient après un patriarche. C'était le vœu de la magistrature, des gens instruits. C'était le moment; Rome en fut alarmée. Tout s'arrangea et Dupéron et d'Ossat reçurent l'absolution avec les formalités les plus humiliantes.

Le philosophe Charron¹¹, dans son premier ouvrage, combattit pour Dieu et pour le pape; il combattit les athées, les hérétiques. Ensuite il écrivit contre les superstitieux. Après, il écrivit son livre *De la Sagesse* encore en réputation aujourd'hui. Son livre fut dénoncé au Châtelet. Heureusement que Charron mourut et sauva la France de la tache de sa mort. La Sorbonne avait flétri le livre *De la Sagesse* comme le Parlement le déclara un livre d'État.

Scribanus¹², jésuite d'Anvers, fit un ouvrage contre les rois, les hommes de lettres et les magistrats.

Mariana¹³, jésuite espagnol, fit l'apologie de Clément et enseigna l'art d'empoisonner les rois.

En poignardant Henri III, dit un écrivain, Clément fit une œuvre immortelle. Ce furent ces livres qui inspirèrent Ravaillac, novice chez les feuillants. Il avait depuis été valet dans la cuisine des jésuites et enfin maître d'école à Angoulême. Il assassina Henri IV et fut écartelé.

Les jésuites et les moines prêchaient l'empire papal. Ils aimaient mieux dépendre d'un prince italien que d'un monarque qui avait la force pour les châtier.

Les évêques réunis chez le cardinal de Joyeuse jurèrent de ne se départir jamais des intérêts de Rome. L'on remarqua le cardinal Dupéron dans ce complot qu'ils appelèrent la Sainte Union. Richer¹⁴, syndic perpétuel de la Sorbonne, s'opposa seul aux efforts de Rome et ralentit sa marche assez pour sauver la liberté gallicane. Un des premiers soins de Richer fut de faire condamner la doctrine de Jean Petit et de faire flétrir le livre de Mariana et de Bellarmin. Ce Bellarmin, jésuite et cardinal, prétendait qu'il est des fois que l'on peut tuer un roi tyran¹⁵.

Dans ce temps-là, les dominicains tinrent une assemblée générale à Paris où un moine nommé Roseback soutint l'infailibilité du pape et sa suprématie sur les conciles. Richer indigné alla à ces thèses escorté de quelques bacheliers pour contredire le dominicain.

Ayant humilié les dominicains, il humilia les jésuites. Les jésuites voulaient enseigner. Richer fit faire opposition à leurs lettres patentes et fit intervenir un arrêt qui défendit aux jésuites de se mêler de l'enseignement et leur enjoignit de signer : 1^o que les conciles sont au-dessus du pape ; 2^o que le pape ne peut priver le roi de son royaume ; 3^o que les ecclésiastiques sont sujets et justiciables des princes séculiers ; 4^o que les confesseurs doivent révéler

13. Mariana (1537-1624) est l'un des plus célèbres défenseurs du régicide.

14. Edmond Richer (1560-1631), auteur du *De ecclesiastica et politica potestate*.

15. Sur cette grande querelle relative au tyrannicide : cf. Mousnier, *L'assassinat de Henri IV*, 1964.

16. Paru en 1611.

17. Théologien espagnol (1584-1617).

18. Dupéron (1566-1618) s'illustra aux états généraux de 1614 où il fit écarter le formulaire du tiers état.

19. Santarelli (1569-1649) est l'auteur de *De haeresi schismate apostasia* (1625).

20. Né en 1585, brûlé en 1619.

21. Mersenne (1588-1648).

les conjurations formées contre les rois. Ubaldin, Dupéron, les évêques se plaignirent de Richer, mais le Parlement le soutint et le remercia de son zèle. Ce fut à sa prière qu'il fit le célèbre ouvrage *De la puissance ecclésiastique et politique*¹⁶. Le pape en fut outré. Il avait demandé à Venise Fra Paolo pour le juger; il demanda Richer qui était son ami pour le juger. L'on fit plus : voyant que la cour ne voulait pas se résoudre à le livrer, le duc d'Épernon fit aposter des satellites pour l'enlever ou l'assassiner. Les ennemis de Richer clabaudèrent tant que l'on lui enleva son syndicat. L'on l'aurait livré au pape si Condé ne s'y fût opposé. Le duc d'Épernon fit arracher Richer de son école et le fit traîner en prison. Le Parlement l'arracha de ses griffes et lui restitua la liberté.

Suarès¹⁷, jésuite, imprima que les papes peuvent détrôner les rois et les faire mourir après les avoir détrônés.

(1614.) Le cardinal Dupéron¹⁸ avança dans les états que l'Église avait le pouvoir de désigner les rois. Le cardinal de La Rochefoucauld était pire encore.

Dans ce temps-là le frère Dominique était un thaumaturge, c'est-à-dire faisait des miracles.

Santarel¹⁹, jésuite, écrit que les papes peuvent détrôner les rois. Richer le fit condamner.

Le capucin Joseph, l'agent de Richelieu, parvint par la force à faire rétracter Richer. Deux hommes apostés dans un cabinet lui présentèrent le pistolet. Richer se rétracta et mourut peu d'années après.

Vanini²⁰, italien de Naples, écrivit des dialogues en latin; il fut persécuté par la Sorbonne : il fut attaqué par-devant le Parlement de Toulouse comme athée, (ce) qui le fit brûler. Ce Parlement fit brûler un millier de protestants du temps d'Henri III, fit rompre Calas, fit jeter Vanini dans un bûcher.

Mersenne²¹, minime, écrivit que Vanini était

sorti d'Italie pour prêcher l'athéisme avec douze autres apôtres. Théophile²², jeune poète de bonne compagnie, fut dénoncé comme athée par les jésuites et brûlé en effigie. Et puis il fut arrêté, il a péri dans le cachot où avait été Ravaillac. Billon, Bitaut et Claves furent persécutés par la Sorbonne qui les accusa d'hérésie. C'était dans le même temps que Galilée était condamné par le Saint-Office.

Garasse, jésuite, persécuteur du jeune Théophile, fit un livre : *La Somme des vérités de la religion*. L'abbé Duvergier de Hauranne, connu sous le nom de l'abbé de Saint-Cyran, se disposait à faire connaître les erreurs de ce livre, lorsque la Sorbonne évoqua l'affaire à son tribunal et déclara que le livre de Garasse était l'ouvrage d'un imposteur qui falsifiait l'Écriture sainte. Ce même bouffon fanatique fit l'année suivante un livre où il prétendait que le roi et le ministre devaient être excommuniés pour avoir fait un traité avec les protestants d'Allemagne. L'abbé de Saint-Cyran dénonça ce livre au Parlement. De là, haine implacable entre Saint-Cyran et les jésuites. Celui-ci en est victime et est emprisonné dans le donjon de Vincennes où il resta cinq ans. Arnauld, le célèbre Arnauld, était l'écolier de Saint-Cyran. Il voulut essayer ses forces et il imprima *De la Fréquente Communion*. Grand fracas de la part des jésuites. Le père Pétau écrivit : « L'auteur de la *Fréquente Communion* ne nous plaît pas. Il faut tirer le nœud coulant et l'étrangler. »

Richelieu meurt. Saint-Cyran sort de prison et allume une guerre de plume. Son ami, l'évêque d'Ypres, Jansénius, fit un ouvrage contre les jésuites en honneur de saint Augustin et de Jésus-Christ. Les jésuites le dénoncèrent à Urbain VIII, qui condamna plusieurs propositions sans parler de Jansénius. Arnaud répondit que les propositions n'étaient pas dans Jansénius.

Un vicaire, Picoté, refuse l'absolution au

22. Théophile de Viau (1590-1626).

23. Bonaparte résume la querelle du jansénisme, d'après Duvernet, dans un sens défavorable aux jésuites.

24. En note sur le cahier : 29 avril 1791.

duc de Liancourt pour raison qu'il a chez lui un nommé Boursier, de l'Académie française, et que sa petite-fille est à Port-Royal. Arnauld écrit contre Picoté. Les jésuites le défendent. Voilà la querelle qui recommence. Après cinq mois de sessions, Arnauld est déclaré hérétique par la Sorbonne.

Dans ce temps-là, Pascal écrivit les *Provinciales*. Pascal portait sur son sein une petite relique où était écrit : « Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et non des Philosophes. »

Ce fut dans ce temps-là que l'on dressa le *Formulaire*. Les religieux de Port-Royal qui ne voulurent pas le signer furent chassés, dispersés²³.

Un jésuite, nommé Vernant, fit un ouvrage pour défendre l'infailibilité et l'empire papal. La Sorbonne, composée de jansénistes depuis la mort de Mazarin, le condamna.

Maya, espagnol, fit un ouvrage plus abominable encore. Il fut condamné. Alexandre VII s'en alarma et pria Louis XIV de suspendre la sentence de la Sorbonne. Louis XIV n'y fit pas d'attention. Alexandre VII excommunia les défenseurs de l'arrêté de la Sorbonne.

L'Université proscrit les ouvrages de Descartes et défendit de s'éloigner d'Aristote.

Marie Agreda, espagnole, qui avait des visions et qui, en conséquence, imprima huit volumes sur la vie privée de la Vierge. La Sorbonne condamna cet ouvrage. C'était dans le même temps que la Guion et la Bourignon vivaient à Salamanque. Agreda passait pour sainte. A Rome, l'on s'occupait de la canoniser.

La bulle *Unigenitus* est de l'année 1713. Le jésuite Le Tellier la fabriqua en France pour ennuyer le cardinal de Noailles et le pape eut la sottise de l'adopter²⁴.

Le cardinal avait approuvé en 1703 des *Réflexions sur l'Ancien Testament* d'un certain Quesnel, oratorien. Louis XIV demanda

au pape la condamnation de ce livre. La bulle *Unigenitus* naquit à ce sujet. Le Tellier, son confesseur, l'avait composée à cette demande inepte qui déshonora Clément XI. (Elle fut remise au père Timothée.) *Timothée était capucin*. L'on appelait les capucins les valets de pied des jésuites. Cette bulle proscrivait cent une propositions du livre de Quesnel. Le cardinal de Noailles la proscrivit dans le diocèse de Paris. Le pape, furieux, lança un décret contre l'archevêque. Rohan, ami de Noailles, devint dans le malheur son persécuteur. Cette bulle *Unigenitus* a troublé la France pendant bien des années²⁵.

1717. Le czar Pierre vint à Paris. La Sorbonne voulait le convertir. L'on envoya un docteur en Russie, où l'on se moqua du pape et de la Sorbonne.

Le diacre Paris, frère d'un conseiller, ne voulut pas recevoir la prêtrise. Il appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile. Il se retira dans un coin du faubourg Saint-Marceau. Il mourut et les jansénistes en firent un dieu, un thaumaturge. Cette folie a duré plusieurs années²⁶. Montesquieu fut condamné par la Sorbonne. Buffon fut menacé; les Encyclopédistes anathématisés. Un jeune bachelier, nommé Marlin de Prades, soutint en Sorbonne le déisme. Après sa thèse, il sortit de Paris et passa en Prusse. Cette affaire fit un bruit étonnant dans l'Europe.

Quarante ans avant, un jeune bachelier avait soutenu que l'on ne pouvait pas prouver que la religion chrétienne fût la meilleure.

Belisaire de Marmontel condamné (1768).

Jusqu'à cette heure, l'on n'a distribué aucun prix à l'Académie française sans l'approbation de la Sorbonne.

« Tout ce qui est utile aux hommes ne peut déplaire à Dieu », répondit la Sorbonne lorsqu'on la consulta sur l'inoculation en 1765.

Buffon, Raynal, Mably, Rousseau furent persécutés, condamnés²⁷.

25. C'est le conflit du gallicanisme et de l'ultramontanisme que Bonaparte découvre dans l'ouvrage de Duvernet.

26 Allusion aux convulsionnaires de Saint-Médard.

27. On n'oubliera pas que ce sont les auteurs préférés de Napoléon.

« L'on a distingué la Sorbonne en bourguignonne, en anglaise, en guizarde, en espagnole, en ultramontaine, selon les époques, et toujours raisonneuse et irraisonnable. »

XLIV.
Notes tirées
du
Voyage en Suisse
de M. William Coxe

Encore sous l'influence de Rousseau, comment Bonaparte n'aurait-il pas été attiré par la Suisse? Il découvre le Voyage en Suisse de l'Anglais William Coxe (1747-1828), curé de Denham, que Ramond vient de traduire en trois volumes in-8°, en 1789. Coxe accompagna Whitebread dans ses déplacements en Europe et laissa d'intéressantes relations de voyage sur la Pologne, la Russie, la Suède et le Danemark. Il avait publié précédemment une Esquisse sur l'état naturel, civil et politique de la Suisse (1779) que Bonaparte ne paraît pas avoir connue. Les notes qu'il tire du texte de William Coxe prouvent surtout son intérêt pour les institutions de la Suisse et sa sympathie pour le régime démocratique des cantons. Le collationnement sur la traduction de Ramond montre non seulement que Bonaparte s'est simplement contenté de reproduire des observations de Coxe, mais qu'il a commis des erreurs dues à une lecture trop rapide. Ces notes s'échelonnent entre le 20 et le 24 avril 1791.

Il y a en Suisse treize cantons : huit anciens et cinq plus nouveaux.

			Année
Zurich, protestant	1 400 hommes	1350
Berne, id.	2 000 —	1352
Lucerne, catholique	1 200 —	1332
Uri, id.	400 —	1315
Schwitz, id.	600 —	1315
Unterwalden, id.	400 —	1315
Zug, id.	400 —	1352
Glaris, mixte	400 —	1351
Bâle, réformé	400 —	1501
Fribourg, catholique	800 —	1481
Soleure, id.	600 —	1481
Schaffouse, réformé	400 —	1501
Appenzel, mixte	600 —	1513
	<u>9 600</u>		

Ainsi, cela fait quatre réformés, deux mixtes, sept catholiques. Ainsi l'armée fédérale serait prélevée dans la proportion indiquée. C'est en 1668 qu'a été arrêtée cette distribution.

Doneschingen est le lieu de la résidence du prince de Furstenberg. Le Danube sort d'une cave¹ de son château.

Schaffouse est bâtie sur la rive septentrionale du Rhin. Elle doit son origine à la cataracte de Lauffen qui interrompt la navigation et oblige à décharger les marchandises.

Cette ville, autrefois impériale, est gouvernée par une magistrature aristocratique². Elle fut

1. Bonaparte reproduira ce détail dans son discours de Lyon; lire cour et non cave comme Frédéric Masson.

2. Textuel dans Coxe qui ajoute : « Elle conserva sa liberté menacée par les ducs d'Autriche en s'alliant avec quelques autres villes impériales et avec les cantons suisses. En 1501, elle fut reçue membre de la Confédération helvétique et y prit le 12^e rang. »

3. Bonaparte recopie mot à mot la traduction de Ramond.

4. Note 2 de Ramond.

5. Erreur de Napoléon. D'après la note 3 de Ramond : 7 livres 10 sous tournois.

6. Après avoir employé le mot de *République* au lieu de *chef de la magistrature*, Bonaparte emploie l'expression inexacte de *royaume* au lieu de *pays* dans la traduction de Ramond.

reçue dans la confédération en 1501. Son canton n'a que cinq lieues sur trois de large. Sa population monte à 25 000 âmes. La ville a 6 000 âmes.

Le nombre des citoyens, dans l'assemblée desquels réside le pouvoir suprême, monte à environ 1 600. Ils sont divisés en 12 tribus dans lesquelles on élit 85 membres pour former le Conseil souverain, composé d'un Grand et d'un Petit Conseil. Le Sénat, ou Petit Conseil, comprend 25 membres, est muni de la puissance exécutive. Les deux conseils réunis jugent les appels et dirigent tous les mouvements de la République³.

Les membres de ces conseils sont élus tous les ans, le lendemain de la Pentecôte. L'on munit chaque citoyen d'une liste de tous les citoyens et il raie avec un crayon rouge ceux qu'il veut nommer. Le bourgmestre est nommé par les membres du conseil sortant de charge⁴.

Leurs procès se discutent et se jugent sans écrits même pour soulager leur mémoire. Il n'y en a pas qui coûte plus de 7 livres sterling⁵.

Les revenus du canton consistent en la dîme qui est le treizième pour les citoyens et le dixième pour les sujets, en des cens et en des droits sur l'importation des marchandises qui viennent d'Allemagne. Les sujets entretiennent les routes publiques. Les dépenses ne sont pas fortes. Le chef de la République a 150 livres sterling d'appointement. Le clergé est modiquement payé. Les meilleures cures du royaume⁶ rapportent 100 livres sterling. Il en est qui ne rapportent que 40 livres sterling. Le gouvernement entretient à ses frais une école publique.

Les lois somptuaires sont en vigueur : les galons, soieries, dentelles et tous les autres objets de luxe sont prohibés. Les coiffures des servantes même sont réglées. Tous les jeux de hasard sont défendus et même ceux de commerce qui excèdent un enjeu de 6 florins ou 15 livres sterling. Le vin que le canton

exporte en Souabe lui sert à payer le blé dont il manque.

Schaffouse, quoique frontière, n'a point de gardes ni de fortifications.

Ce canton a quelques troupes en France, Sardaigne et Hollande.

Le pont de Schaffouse a 341 pieds de long. Il est curieux par la structure. C'est un nommé Ulric Grubeuman qui l'a fait. Il a coûté 200 000 livres sterling.

La ville de Saint-Gall est alliée des Suisses, son gouvernement est aristo-démocratique. Elle est luthérienne. L'abbé de Saint-Gall, qui possède un grand territoire aux environs, est aussi allié des Suisses.

Le canton d'Appenzell appartenait à l'abbaye de Saint-Gall. Les habitants secouèrent ce joug honteux en 1400; en 1513, ils furent incorporés dans la ligue helvétique.

Ce canton est divisé en deux *Rhodes* que l'on distingue en extérieur et en intérieur. Les protestants habitent le premier, les catholiques le second. Ce sont, par ce moyen, deux républiques séparées qui ont des magistrats à part. Chacune envoie son député à part à la diète, mais ensemble ils n'ont qu'une voix et la perdent si leur suffrage est dissident. Tout mâle au-dessus de seize ans a voix dans l'assemblée générale qui se tient tous les ans et fait tous les actes du pouvoir législatif. Tout homme qui vote aux séances doit y venir armé. Le landamman est le premier magistrat. Dans chaque district l'on nomme deux landammans dont le service est alternatif et qui doivent être confirmés tous les deux ans. Sous eux est un conseil qui gère toutes les affaires. Le landamman de régence préside le conseil; l'autre est à la tête de milices et s'appelle *banneret*.

Le Rhode extérieur est beaucoup plus étendu et plus peuplé. Il comprend 18 communes ou églises. Le Rhode intérieur est divisé en 4 paroisses et deux filiales. Le nombre des

7. Résumé de la page 58
du tome I.

premiers monte à 37 000 et celui des seconds à 12 000. La surface du canton entier n'est que de 60 lieues carrées. Il n'y a point de villes dans le canton d'Appenzell : quelques petits bourgs dont les principaux sont Appenzell et Herisau, chef-lieu du canton protestant. Appenzell a des salpêtres qui dans des temps ont beaucoup rendu. Un bon paysan d'Appenzell, dont toute la garde-robe ne vaut pas 20 florins, pendra au col de sa vache la plus belle une sonnette qui vaudra 150 livres.

Les bailliages de Rheinthal et de Sargaus sont deux bailliages appartenant aux huit anciens cantons. Il y a deux espèces de bailliages en Suisse. La première espèce est une division des cantons aristocratiques et auxquels l'on envoie un officier appelé bailli. Les bailliages de la seconde espèce sont des territoires qui appartiennent à deux ou plusieurs cantons qui alternativement y envoient des baillis. Après l'assemblée dite diète qui se tient tous les ans à Frauenfeld, les députés des huit cantons se forment en syndicat pour juger et recevoir les comptes des baillis à eux soumis.

Glarus⁷.

Ce canton était gouverné démocratiquement sous la protection de l'abbesse de Seckingen qui nommait le chef nommé Mayor. L'empereur Rodolphe obtint l'administration exclusive dans ce pays. Ses descendants opprimèrent le pays et détruisirent la démocratie. Les habitants de Zurich, Lucerne, Schwitz, etc., en chassèrent, en 1350, les Allemands et y établirent la démocratie. Il a, depuis, été incorporé à la ligue. Il est le dernier des huit cantons anciens. Les Glarois avaient déjà quelques années goûté de la liberté lorsque 15 000 Allemands en 1388 entrèrent pour reconquérir le pays.

Trois cent cinquante Glarois et trente Schwitz attendirent les ennemis près de Naef-

fels, les défèrent et en tuèrent un grand nombre. Tous les ans, le peuple célèbre ce jour de son indépendance. Pour tout trophée, l'on a écrit sur plusieurs pierres : 1388. Les deux religions sont mêlées à Glarus, vivent en bonne union, et dans plusieurs endroits n'ont qu'une église. Le gouvernement est absolument démocratique. Qui a seize ans a voix dans le *Landsgemeinde* ou assemblée générale qui se tient dans une plaine. Le landamman ou chef de la République est élu alternativement dans les deux religions avec cette différence que les protestants restent trois ans en charge et les Romains deux. Le peuple choisit huit candidats et le sort décide entre eux. Quarante-huit protestants et quinze catholiques forment le conseil exécutif⁸.

Ce canton a 10 000 têtes de gros bétail et 4 000 de moutons. Ce canton a à peu près trente milles de long et forme une vallée qui se rétrécit rapidement.

Les assemblées du canton se tiennent dans une plaine de plusieurs arpents. Il y a trois rangées de bancs et ordinairement 4 ou 5 000 votants. Le président est au milieu, appuyé sur une épée qui a servi en 1400 pour abattre les tyrans.

Il y avait vingt ans qu'on n'avait puni personne de peine capitale dans le canton de Glarus.

L'abbaye d'Einsilden dans le canton de Schwitz. Plus de cent mille pèlerins viennent tous les ans y porter leurs offrandes.

Le pays de Rapperschwill est sous la protection des cantons de Zurich, Berne et Glarus.

En 1335⁹, il y eut une querelle qui dégénéra en guerre civile. Les magistrats furent chassés par le peuple et, en 1351, Zurich entra dans l'alliance des quatre cantons et fut placé au premier rang. C'est la première ville que Zwingle détacha de Rome. Il y a eu trois guerres de religion : la première en 1555 : Zwingle fut tué dans la bataille de Cappel.

8. Bonaparte n'a pas retenu le développement de Coxe sur la plus grande prospérité des protestants par rapport aux membres de la « communion romaine ».

9. Bonaparte saute le récit du voyage de Coxe, pour ne retenir que faits historiques et institutions.

10. Ramond emploie l'expression de *tribus*.

11. Gessner, peintre habile, auteur de *la Mort d'Abel*.

12. Ajouté par Bonaparte.

13. Ici commence le résumé de la lettre IX.

L'autre guerre en 1656 fut encore favorable aux catholiques. Celle de 1702 leur fut contraire. La paix d'Aarau a terminé celle-ci.

Le canton de Zurich a quarante milles sur trente et contient 150 000 âmes et la capitale en contient plus de 12 000. La souveraineté réside dans les citoyens qui n'excèdent pas 2 000. Ces 2 000 citoyens sont divisés en treize classes¹⁰. Les citoyens seuls ont le droit de commercer et la 13^e classe est composée de nobles ou gens qui ne commercent plus. Quelle inconséquence!

La puissance législative est confiée au conseil des Deux-Cents composé de 212 personnes. Le Sénat ou Petit Conseil est composé de cinquante, savoir : 2 bourgmestres, 24 tribuns et 4 conseillers pris dans la tribu noble et 20 conseillers élus par le Conseil souverain. Ce Petit Conseil est partagé en deux divisions qui administrent de six en six mois et est présidé par un bourgmestre.

Un citoyen a le droit de voter à vingt ans, mais il ne peut être élu membre du Conseil avant trente et du Sénat avant trente-cinq.

La République a un trésor qu'elle grossit tous les ans. Les lois somptuaires sont dans toute leur vigueur. L'on ne peut aller en voiture dans la ville. Il y a en général très peu de luxe à Zurich et beaucoup de commerce et d'industrie. Gessner¹¹ était de Zurich, Lavater, auteur d'un traité sur les physionomies, Klopstock est de Zurich¹².

Il y a un grenier public à Zurich, un arsenal bien approvisionné. L'on y voit l'arbalète et la flèche avec laquelle Guillaume Tell abattit la pomme placée sur la tête de son fils.

Zug resta fidèle aux Autrichiens¹³ lors de l'événement de l'insurrection. Situé entre Zurich et Schwitz, il nuisait infiniment aux confédérés. En 1351, les six cantons l'attaquèrent. Zug se défendit et capitula. Par cette (capitulation), il fut reconnu indépendant et incorporé à la ligue. Le pouvoir suprême

consiste dans les habitants de Zug, Bar, Egeri et Mentzingen qui s'assemblent tous les ans pour porter ou abroger les lois. Le landamman est élu à la pluralité des voix par tous les votants, mais il doit alterner entre les différents districts : lorsqu'il appartient à celui de Zug, il demeure trois ans en office au lieu de deux ans quand il est élu dans les trois autres communautés. Quarante conseillers forment la Régence.

Dans le canton de Schwitz, près de Kussnacht, l'on rencontre une petite chapelle consacrée à Guillaume Tell dans la place où il tua le gouverneur autrichien.

Les Lucernois, en 1352¹⁴, secouèrent le joug autrichien et s'incorporèrent aux cantons. En 1386, Léopold, duc d'Autriche, pénétra dans le canton à la tête d'une armée, fut défait à Sempach par les troupes combinées et périt lui-même dans la bataille. C'est à cette bataille que le Décius suisse s'immortalisa. Arnold de Winkelried, né dans l'Unterwald, voyant qu'une forêt de lances rendait impénétrables les bataillons autrichiens, se jeta à corps perdu, saisissant autant de lances qu'il en put embrasser. Il périt, mais la victoire fut remportée. Après la bataille, l'on trouva les cordes que Léopold avait apportées pour les Lucernois. Elles se conservent encore dans le Sénat de Lucerne.

Le gouvernement de Lucerne est aristocratique ou plutôt oligarchique¹⁵. Il n'y a que 500 citoyens parmi lesquels l'on puisse choisir le conseil des Cent, sur lesquels l'on en distrait trente-six pour composer le Conseil d'État qui fait toutes les affaires. Ce conseil, comme celui de Zurich, est partagé en deux divisions qui alternent. Ils nomment eux-mêmes aux places vacantes. Ordinairement, le fils succède au père. Les chefs de la République sont deux avoyers élus par le conseil des Cent. Le Sénat reconnaît cependant, malgré son excessive autorité, des bornes. Il ne peut

14. Ici commence le résumé de la lettre X.

15. Les termes viennent de la traduction de Ramond.

imposer un nouvel impôt, faire la guerre, ni alliance sans le Conseil général.

Le canton de Lucerne est le premier en pouvoir et en rang parmi les catholiques. Il en est le centre. Le nonce du pape y réside. Lucerne contient à peine 3 000 âmes.

Le Waldstaetter-See ou lac des Quatre-Cantons est un bassin superbe.

Sur le Waldstaetter-See est la petite république de Gerisau qui a une lieue de long sur deux de large. Elle a mille habitants en tout et a son conseil, son landamman, ses troupes. Ce petit État est sous la protection de Lucerne, de Uri, de Schwitz et d'Unterwald.

Brunnen, petit village, où les trois cantons conclurent en 1315 un traité.

L'on voit un peu plus loin, sur les bords du lac des Quatre-Cantons, la chapelle (à l'endroit) où l'on dit que Guillaume Tell sauta lorsqu'il s'échappa du bateau.

Un homme de lettres a prétendu que l'histoire de Tell était romanesque.

Uri, Schwitz, Unterwald sont les trois premiers qui levèrent l'étendard de la liberté.

En 1270, ils étaient sous la protection de Rodolphe de Habsbourg. Albert d'Autriche ambitionna de se faire un duché de l'Helvétie et acheta beaucoup de terres et de fiefs. Ces cantons s'en alarmèrent. Depuis, Albert, étant parvenu à l'Empire, refusa de confirmer leurs privilèges et leur envoya des gouverneurs qui se rendirent odieux par tous les excès de la tyrannie. Dans cet état de crise, trois célèbres patriotes, Werner de Stauffach du canton de Schwitz, Walter Furst de celui d'Uri et Arnold Melchtal de celui d'Unterwald, formèrent le plan de la révolution qui éclata en 1308. Jean-Albert, se préparant à les attaquer, fut assassiné par son neveu. En 1315, Léopold marcha à la tête de vingt mille hommes, mais, arrivé au défilé de Morgarten, il y fut entièrement défait par treize cents Suisses. Après cette bataille, la liberté

de la Suisse fut assurée mais non pas reconnue. Elle ne l'a été entièrement qu'à la paix de Westphalie.

Le gouvernement de ces trois cantons est absolument démocratique. La souveraineté consiste dans le peuple collectivement confédéré et divisé en différentes communautés qui fournissent en nombre égal les conseillers qui composent la régence. Le landamman et les principaux magistrats sont élus dans l'assemblée générale. Tout citoyen a voix dès l'âge de quatorze ans dans le canton d'Uri et à quinze ans dans les autres. Les conseils de régence d'Uri et de Schwitz sont composés de soixante membres. L'Unterwald est divisé en vallée supérieure et inférieure. Ceci a été la suite d'une querelle.

Les trois cantons réunis contiennent 80 000 habitants et peuvent en mettre 20 000 sous les armes.

Tous les cantons catholiques reçoivent de la France des subsides considérables. Chaque bourgeois au-dessus de quatorze ans touche 6 livres¹⁶.

Le pont du Diable sur la Reuss : c'est une belle horreur¹⁷.

La vallée d'Urseren contient quatre villages et nourrit 1 300 habitants. C'est une petite république sous la protection du canton d'Uri. Le chef de la République s'appelle Talaman et le conseil de régence est composé de quinze (membres).

Le Rhône, le Rhin, l'Aar, le Tessin prennent leur source dans les montagnes du Saint-Gothard.

Le pays de Hasly, dépendant du canton de Berne, contient 20 000 (habitants) et peut mettre 6 000 (hommes) sous les armes. Il est gouverné par ses lois, son landamman rend cependant ses comptes au bailli d'Interlaken qui est nommé par le conseil de Berne¹⁸.

Les cabanes du pays de Hasly sont, dans les montagnes, à un seul étage et dans les

16. Note de Bonaparte : Le voyage de M. Coxe est enrichi de notes par le traducteur qui a fait son voyage en 1776.

17. D'après Ramond (p. 179) : quand on n'a pas vu ses magnifiques horreurs, il est difficile de s'en faire une idée.

18. Ici commence le résumé de la lettre XV.

plaines de deux; faites de bois, sans aucun mélange et comme en feuilles de bois. Les appartements n'ont pas plus de cinq pieds de hauteur : cela doit s'entendre toutefois du peuple.

L'on y mange du lait, du fromage, des pommes de terre. L'on ne mange de pain que par façon de régal. L'on prend quelquefois du café, mais jamais de vin. Les habitants de ces montagnes sont très attachés à leur pays et l'on ne peut que difficilement les faire servir. Meyringen est le chef-lieu de ce pays. *Alps* est un mot indigène qui veut dire pâturage de montagne en dialecte celte.

Les bergers des Alpes ont trois maisons : maison d'hiver, c'est là leur métropole; maison de printemps, maison d'été.

Dans le Haut-Valais, les habitants ne montent pas eux-mêmes sur les montagnes. Ils envoient leurs troupeaux avec des bergers qui sont payés par toute une communauté. S'il périt quelque vache, la perte est supportée par toute la communauté; le produit d'une vache est de six à douze pots de lait. Le pot contient deux pintes. L'on garde le fromage jusqu'à six ans.

Le mont Blanc d'un côté, le Schreck-horn ou pic de Terreur de l'autre se disputent la primatie de l'élévation.

Dans la vallée de Lauterbrunnen sont les bains de Lenk.

Le Valais s'étend de l'est à l'ouest dans une largeur de cent milles et se divise en Haut et Bas-Valais. Le Valais contient environ cent mille habitants, tous catholiques.

Le Haut-Valais est divisé en sept dizaines ou républiques indépendantes : six sont démocratiques, la septième qui est celle de Sion est aristocratique. L'évêque de Sion, jadis souverain, est réduit aujourd'hui au titre de préfet du Valais et à quelques prérogatives. Il est prince de l'Empire. Toutes les affaires d'État sont traitées dans un conseil qui se

tient deux fois l'an à Sion. Ce conseil s'appelle Lands-Rath. Les membres de ce conseil sont divisés en neuf voix. L'évêque de Sion en a une, le Lands-Hauptmann en chef qui en a une autre et celles des sept dizaines. L'évêque préside à l'assemblée : le Lands-Hauptmann recueille les suffrages.

19. Début du tome II.

Le Lands-Hauptmann est nommé par cette assemblée et renouvelé tous les deux ans; laquelle nomme aussi à l'évêché sur la présentation que lui fait le clergé de Sion de quatre sujets. Quoique chaque dizaine n'ait qu'une voix, elle envoie à cette assemblée autant de députés qu'elle veut. Ordinairement, elle envoie un juge, un banneret, un capitaine et un lieutenant. Le juge et le capitaine ne sont que deux ans en charge. Le banneret et le lieutenant sont à vie. Dans leurs assemblées de dizaines, chaque homme âgé de quatorze ans y a voix.

Le Bas-Valais est soumis au Haut. C'est une suite de la guerre de 1475 où celui-là fut battu. Le Bas-Valais est divisé en six départements gouvernés par autant de baillis qui y sont envoyés par l'assemblée de Sion.

La république du Valais est alliée des Treize-Cantons. Outre cette alliance générale, elle en a une plus particulière avec les sept cantons catholiques. Elle a encore des alliances avec la France.

Sion est située sur les rives du Rhône¹⁹ au pied de deux montagnes isolées qui s'élèvent immédiatement de la plaine. La cime est chargée de différents palais. Celui que l'on nomme Mayoria est le palais de l'Assemblée.

Les salins de Bex, dans le canton de Berne. La source la plus abondante rend 12 livres par quintal d'eau. La moindre ne rend que 1 p. 100. L'on évalue à 17 000 livres sterling le produit des mines de Bex et de l'Aigle qui sont les seules de Suisse.

Il y avait à Briey dans le Haut-Valais un

paysan qui s'était enrichi au point de donner ombrage à ses compatriotes. Ce paysan se nommait Stokhalber. Les Valaisans le condamnèrent à payer 6 livres sterling d'amende à chaque citoyen. L'on le somme à cet effet de faire la déclaration de ses biens. Il le fit et, conseillé par un jésuite, en cette manière : il plaça sur l'autel tous ses effets précieux et tous les papiers qui décelaient sa fortune. Il prit la précaution d'en cacher une partie dans l'autel et il jura que toute sa fortune était au-dessous de sa main.

Une grande partie du pays de Vaud appartenait à la maison de Savoie. La république de Berne la lui enleva en 1536. La même année, les habitants de Lausanne secouèrent le joug de leur évêque pour se mettre sous la protection de Berne. Lausanne a ses magistrats particuliers. Les habitants de la Grande-Rue ont un privilège particulier dans les jugements des procès criminels. La population de Lausanne atteint à peine 7 000 âmes.

Vevay est le chef-lieu du bailliage de ce nom. Près de Vevay l'on trouve Clarens et Meillerie.

Dans le bailliage de Romain-Moûtier est le petit village de Pont où presque tout le monde s'appelle Rochat. Ce nom a de même envahi le village de Charbonnières et domine aussi dans le village d'Abbaye. Il y a plus de mille familles qui portent ce nom. Les clans d'Écosse ne sont pas moins nombreux. Les ancêtres de ces Rochat étaient tous originaires français.

Orbe, chef-lieu d'un bailliage qui appartient à Berne et à Fribourg. Lorsque c'est Berne qui fournit le bailli, alors l'on appelle à Fribourg et *vice versa*. La justice y est très bien administrée.

Yverdon, ville petite et jolie. Il y a à 500 pas de la ville des eaux estimées. Cette ville a des presses.

La principauté de Neuchâtel est alliée des

Suisses. Elle a des traités particuliers avec Berne, Lucerne, Fribourg et Soleure. La ville de Neuchâtel a des relations plus particulières avec Berne en vertu desquelles les habitants sont déclarés cobourgeois avec ceux du canton. La principauté contient 40 000 âmes dont 3 000 la capitale.

La Chaux-de-Fonds et le Locle contiennent 6 000 habitants. Il sort plus de 40 000 montres tous les ans de ce petit pays. Tous les habitants sont riches. Il y en a qui gagnent jusqu'à 9, 10 livres sterling par jour; des enfants de dix ans qui gagnent 20 sols.

L'on raconte qu'en 1679 un habitant du pays rapporta de Londres une montre qui se dérangerait. Il la confia pour la faire raccommoder à un certain Daniel-Jean Richard. Richard en étudia le mécanisme et un an après en fit une. De là, il va à Genève où il achève de se perfectionner. Il mourut en 1741, laissant cinq enfants qui ne tardèrent pas à propager les talents dont ils avaient hérité.

La principauté de Neuchâtel appartenait à la duchesse de Nemours. Frédéric I^{er}, en 1707, hérita de cette princesse et son fils, Frédéric II, après lui. Voici donc la principauté de Neuchâtel qui appartient au roi de Prusse. Cependant, les privilèges de cette province sont si grands qu'elle se regarde plus unie aux Suisses qu'au roi de Prusse, de sorte qu'elle se croit obligée de prendre part à un acte où le Corps helvétique prendrait part.

Un officier au service de France se distingue à la bataille de Rossbach. Le roi de Prusse, curieux de le connaître, lui demande son pays : « Je suis de Neuchâtel. — Comment, vous êtes mon sujet et vous prenez les armes contre moi ! — Je jouis de privilèges comme natif de Neuchâtel. » Le roi écrivit à son résident pour que cette loi fût abrogée, mais les Neuchâtelois ne voulurent pas y consentir.

Le souverain — plus exactement le prince —

a le droit de nommer à la plupart des places militaires. Il jouit de 100 000 livres, produites soit de son domaine, soit d'une légère imposition.

Les états de Neuchâtel sont présidés par le gouverneur qui a même le droit de faire grâce, etc.

Les états ne sont pas les représentants du peuple, mais seulement une espèce de parlement composé de 12 juges. En 1707, ils jugèrent que la souveraineté appartenait au roi de Prusse comme ils auraient jugé un procès. Mais s'il s'agissait de nommer un souverain, alors les députés de Neuchâtel, de Lauderon, Boudry, de Valengin, etc.

Morat, au bord d'un petit lac qui porte son nom, est un petit bailliage dépendant de Berne et Fribourg. La Réforme y fut adoptée en 1530 à la pluralité des voix. Morat est célèbre par le siège et la défaite de Charles le Hardi.

La ville de Fribourg a été bâtie en 1179 par Berthold IV, duc de Zœringen. En 1218, Ulrich de Ryburgh acquit la souveraineté de cette ville du chef de sa femme, Anne. Depuis elle passa à Eberhard et fut ensuite vendue à Rodolphe de Habsbourg. Après une rivalité soutenue avec la ville de Berne, en 1403, ils firent un traité. Jusqu'au milieu du xv^e siècle, Fribourg resta unie aux Autrichiens. En 1481, elle fut admise avec Soleure à la Confédération helvétique. Le gouvernement est absolument aristocratique. La souveraineté est entre les mains d'un conseil de 200 personnes. Le Conseil secret, composé de 60 membres, et le Petit Conseil, composé de 24, sont investis de la puissance exécutive. Ce canton est catholique et contient plus de 60 000 âmes sans comprendre la capitale qui en contient 6 000.

Les cantons de Zurich, Berne et Lucerne reçurent dans une alliance plus intime les villes de Fribourg et de Soleure qui étaient

alliées des huit cantons. Cela parut aux autres cantons une infraction aux traités. L'on fut sur le point de se battre. Un homme respecté des deux partis, Nicolas de Flüe, ancien landamman d'Unterwald, s'était retiré dans un ermitage. Ayant appris que la guerre civile menaçait la patrie, il court à Stanz et parvient à réunir les deux partis. Par le traité, Fribourg et Soleure furent incorporées à la ligue.

Nicolas de Flüe mourut en 1487, après avoir vécu dix-neuf ans sans manger de viande.

L'Union helvétique est fondée sur le traité de Sempach fait en 1393, sur la convention de Stanz et sur les articles de la paix d'Aarau.

Il suit de ces trois traités que l'Union helvétique est une alliance défensive perpétuelle entre treize puissances indépendantes, pour se protéger réciproquement contre les ennemis extérieurs. Du reste, chacun séparément peut faire ses alliances, fournir des auxiliaires, etc., sans le consentement de personne.

Il y a une diète générale ou assemblée des treize cantons et de leurs alliés.

Il y a des diètes particulières telles que celles des huit anciens cantons, celles des protestants, etc.

Les diètes générales durent un mois. Le député de Zurich est celui qui préside et convoque, à moins qu'elle (la diète) ne soit tenue sur les terres d'un autre canton. Alors, celui-ci préside.

Bade était le siège de cette diète; mais depuis 1712 l'on a choisi Frauenfeld en Thurgovie.

Il y a des alliés et des associés. L'abbé de la ville de Saint-Gall, les villes de Bienne et de Mulhouse constituent la première classe. Les ligues grises, la république du Valais, la ville et république de Genève, la principauté de Neuchâtel, l'évêque de Bâle composent la dernière.

L'arsenal de Berne contient toujours 60 000 armes. Le grenier public est toujours

20. Lettre XXXVIII;
Bonaparte suit exactement
l'ordre du livre.

bien rempli. Les hôpitaux sont aérés et bien bâtis. Les rues sont balayées par des coupables condamnés à cette besogne²⁰.

Berne a été bâtie par Berthold V, duc de Zœringen. En 1218, l'empereur accorda à ses habitants de grands privilèges. Elle fut incorporée en 1352 à la confédération. Depuis l'acquisition du pays de Vaud, sa population, évaluée à 350 000 âmes, sans compter les 11 000 que contient la ville, forme presque le quart de la population de la Suisse.

La puissance souveraine réside dans un Grand Conseil des 200 qui, lorsqu'il est complet, est composé de 299 (membres) choisis parmi les citoyens de la ville desquels ils sont censés tenir leur pouvoir.

Il n'est aucun corps aussi souverainement puissant que ce conseil de Berne. Les citoyens ne s'assemblent dans aucun cas : aussi celui-ci peut faire la guerre, la paix, contracter des alliances, etc.

La puissance exécutive est confiée au Petit Conseil ou au Sénat, composé de 27 membres, à la tête duquel sont les avoyers ou chefs de la République. Le Sénat s'assemble tous les jours, le Conseil trois fois la semaine. Les sénateurs sont choisis parmi les membres du Grand Conseil et sont à vie. Quand quelqu'un vient à mourir, l'on nomme à sa place à peu près comme aux places de Venise. L'on fait une main d'électeurs qui procède au choix.

Tous les dix ans, le Conseil souverain se complète lui-même.

Les principaux magistrats de Berne sont les deux avoyers, les deux trésoriers et les quatre bannerets. Ces grands officiers sont élus à la pluralité des voix. Ils doivent être confirmés tous les ans.

L'office d'avoyer est à vie; celui de trésorier ne dure que six ans et celui de banneret quatre ans seulement. A Pâques, l'avoyer régnant cède la place à son collègue. Les quatre bannerets et les deux trésoriers, allemands et du

pays de Vaud, forment une chambre économique. Ce tribunal reçoit les comptes des baillis. Les quatre bannerets avec l'avoyer non régnant, le plus ancien des trésoriers, deux membres du Sénat composent le Conseil d'État ou Conseil secret.

Le canton de Berne est divisé en un certain nombre de districts ou bailliages, dans lesquels le Conseil souverain nomme des baillis.

Les lois somptuaires sont en force dans toute l'étendue de ce canton.

L'État extérieur est une miniature de la constitution de la République. Ce sont des jeunes gens qui n'ont pas l'âge requis pour entrer dans le Conseil. Ils s'assemblent et suivent les différentes formes que la République (a adoptées). Cet établissement a aussi ses baillis. Ce sont des châteaux ruinés dispersés dans l'étendue du canton. Il a aussi son trésor avec la seule exception qu'il a des dettes. Il s'écarte en cela de son modèle.

A Langenau vivait, lors du voyage de M. Coxe, un médecin connu sous le nom de médecin de la montagne, qui connaissait les maladies par le visage et sans demander aucun renseignement. Ce médecin célèbre s'appelait M. Michel Schuppach²¹.

Genève²², située vers la partie droite du Rhône, contient 14 000 âmes²³. C'est la ville la plus peuplée de la Suisse. Elle est alliée aux cantons de Berne et de Fribourg. Le Genevois comprend 16 000 (habitants).

Genève est la ville la plus instruite de la Suisse et où les sciences sont le plus cultivées.

L'évêque de Genève, profitant de la faiblesse des descendants de Charlemagne, se fit souverain de la ville. Les comtes de Genève lui disputèrent la prépondérance. Dans ces débats, la maison de Savoie acheta des comtes leurs droits. Il fallut succomber sous une puissance aussi formidable, et, dans le x^e siècle, Charles III avait une autorité absolue, malgré

21. Toute la lettre XXXV est consacrée au médecin de la montagne.

22. Patrie de Rousseau, de là l'intérêt de Bonaparte.

23. Il faut lire 24 000 âmes. Erreur de Bonaparte ou mauvaise écriture.

24. Analysant la constitution de Genève, Coxe cite les *Lettres de la Montagne* de Rousseau. Bonaparte n'a pas retenu cette citation.

25. La formule est de Ramond.

26. Résumé de la lettre XLl.

la forme républicaine. Il y avait cependant des patriotes qui s'appelaient *Eidgenossen*, *confédérés*, qui appelaient le parti opposé les *mamelucks* ou esclaves.

En 1526, Genève conclut un traité d'alliance avec Berne et Fribourg. L'on rétablit la constitution républicaine et la réforme de Calvin. Ce n'a été qu'en 1754 que les ducs de Savoie ont reconnu l'indépendance de Genève.

Il y a toujours eu choc entre le parti aristocratique et le démocratique.

Un Sénat composé de 25 (membres); l'Assemblée souveraine est composée de 1500 personnes. Un syndic est à la tête des affaires. Les revenus de l'État consistent en 30 000 louis²⁴.

Ce petit État contient 6 000 habitants. Son lac est celui où Rousseau resta deux mois. Le prince de cet État est l'évêque de Bâle, qui n'a pour cela que 300 louis et ne jouit presque d'aucune autorité.

La population de ce canton est évaluée à 40 ou 50 000 âmes. La ville en contient 5 000. Son gouvernement est aristocratique²⁵. Le Conseil souverain est composé de 120 membres, y compris 35 qui forment le Sénat, 2 avoyers, 11 Alt-Rath, 22 Jung-Rath. Le corps des citoyens s'assemble tous les ans. L'on n'est éligible au Grand Conseil qu'à l'âge de vingt ans et au Sénat qu'à celui de vingt-quatre. C'est à Soleure que réside l'ambassadeur de France. La France paie 30 000 livres sterling aux Suisses.

Cette ville pourrait contenir 100 000 habitants et n'en contient que 11 000. Les horloges de Bâle avancent d'une heure. L'on a voulu changer cet usage, mais le peuple n'a pas voulu y consentir. Cette ville fait un grand commerce.

Érasme vivait à Bâle. Holbein, célèbre peintre, en était natif²⁶.

En 1501, le canton s'unit à la confédération et chassa son évêque. Depuis la réformation, le gouvernement devint plus démocratique.

Un Conseil de 60 personnes, quatre chefs, deux bourgmestres et deux tribuns; le Grand Conseil composé de 240 membres sont les deux corps qui réunissent toute l'autorité.

Les citoyens sont divisés en dix-huit tribus et ne s'assemblent qu'une fois l'an. Près de Bâle est le lieu où Louis XI donna bataille aux Suisses.

XLV.

Notes tirées des *Mémoires* de Duclos

Toujours soucieux de s'éclairer sur les origines de la Révolution, Bonaparte lit les Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV et de Louis XV de Charles Duclos (2 vol. in-8°, 1790-1791). Sa fonction d'historiographe avait permis à Duclos non seulement d'accéder à une masse importante de documents, mais aussi de recueillir les confidences des ministres et des favorites. Il n'en a retenu que des anecdotes et nous laisse dans ses Mémoires secrets « moins un livre d'histoire qu'une suite de tableaux de mœurs » (Villemain). Bonaparte y relève le mot fameux de Louis XIV : « L'État, c'est moi. » D'après l'indication qu'il fournit sur le cahier, Bonaparte a tiré ses notes du tome I, à Auxonne, le 11 mai 1791.

Chamillard¹, conseiller au Parlement, fut produit à la cour pour faire la partie de billard de Louis XIV. Il négligea le rapport d'une cause et, par cela, se commit une injustice. Il la répara promptement et rendit les 20 000 livres dont il était question. Chamillard n'était pas riche.

Courtin, intendant de Picardie, ménagea tellement les terres de son ami le duc de Chaulnes qu'il s'aperçut qu'il avait surchargé de 40 000 livres les paroisses voisines. Il les remboursa sur ses propres fonds et abandonna ce.²
puisqu'il ne voulait ni se ruiner ni passer sa vie à faire du mal.

« Vous verrez, Sire, que c'est le parent de quelque ministre », disait le comte de Grammont en parlant d'un ambassadeur idiot.

La vaisselle de Louis XIV et de sa cour ne monta qu'à 30 millions de livres.

Louis XIV résista à la proposition d'établir les dixièmes. Il avait des scrupules. Son confesseur Le Tellier le rassura en lui disant que le roi était le vrai propriétaire, le seul maître de tous les biens de ses sujets.

Un magistrat disait : l'État et le roi. Louis XIV l'interrompit : *L'État, c'est moi.*

Le Dauphin, fils unique de Louis XIV,

1. Chamillard était impopulaire. (On récitait une parodie de Pater Noster adressée à Louis XIV qui finissait ainsi : « Ne succombez pas aux tentations de la Maintenon et délivrez-nous de Chamillard. »)

2. Tout le passage est couvert par une tache d'encre.

3. Fils du Dauphin.

4. Duclos est rempli d'anecdotes de ce genre.

5. Au moment où venaient de se réunir les états généraux pour la première fois depuis 1614, on comprend que Bonaparte ait eu l'attention attirée par ce que rapporte Duclos.

mourut en avril 1711. Le duc de Bourgogne³ mourut en février 1712; trois semaines après, le duc de Bretagne suit son frère au tombeau. Le duc d'Anjou, depuis Louis XV, fut à deux doigts de sa perte. La duchesse de Ventadour le sauva, dit-on.

Le duc du Maine, le comte de Toulouse étaient fils naturels du roi.

M^{me} de Maintenon.

Le Dauphin avait eu Montlausier et Bossuet pour instituteurs.

M^{lle} Chon fixa le cœur du Dauphin qui l'épousa en secret⁴.

Beauvillier et Fénelon furent les instituteurs du duc de Bourgogne.

Le duc de Bourgogne dit un jour en refusant un meuble : « Les sujets ne sont assurés du nécessaire que lorsque les princes s'interdisent le superflu. »

A la paix d'Utrecht, les ennemis voulaient que les états généraux de France garantissent la renonciation de Philippe V à la cour de France⁵.

Macañas, espagnol, fit par ordre du roi d'Espagne un ouvrage contre Rome. Cet ouvrage fut approuvé par le Conseil, mais M^{me} des Ursins le fit supprimer.

XLVI.

Notes tirées de *l'Histoire de la noblesse* de Dulaure

En mai 1791, Bonaparte lit l'Histoire critique de la noblesse depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours où l'on expose ses préjugés, ses crimes, où l'on prouve qu'elle a été le fléau de la liberté, de la raison, des connaissances humaines et constamment l'ennemie du peuple et des rois. Cet ouvrage de 325 pages, paru en 1790 et dont le titre éclaire les intentions, a pour auteur Dulaure, futur conventionnel (1755-1835) qui écrira sous la Restauration une Histoire physique, civile et morale de Paris, restée célèbre.

Clovis fit assassiner vingt princes, dont neuf étaient ses parents¹.

Clodéric tua son père, tua un de ses parents, roi de Cambrai. Ce Clodéric fit assassiner deux de ses voisins et paya les assassins en fausse monnaie.

Chilpéric envoya sa fille en Espagne avec une riche dot et, pour l'escorter, les plus honnêtes gens de sa cour et une suite de 4 000 hommes. Ces messieurs ravagent d'abord les provinces par où ils passent et puis finissent par piller la dot et se sauver.

Un seigneur breton, comte de Vannes, assassina trois de ses frères. L'évêque de Nantes l'empêcha de tuer le quatrième.

Hunaud, père de Waifre, duc d'Aquitaine, après une longue guerre avec son frère Hatton, fait la paix, lui jure amitié et puis lui fait crever les yeux.

Charlemagne fit tuer 4 500 Saxons, ses prisonniers de guerre. Dans son testament on lit les paroles suivantes : « Mes fils ! n'égorgez pas vos enfants nés ou à naître ; ne les mutiliez pas, ne leur crevez pas les yeux, ne les faites pas tondre. » Est-ce un cannibale qui parle ?

Les châteaux, dit Charles le Chauve dans son édit de Pistes en 884, sont des *repaires de voleurs*.

Les privilèges que les seigneurs accordèrent

1. En marge, la date à laquelle ont été prises ces notes : Auxonne, 19 mai 1791.

aux villes étaient conçus en ces termes : « Je promets de ne pas voler ni extorquer les biens et les meubles et de ne pas commettre envers eux d'exactions. »

Vol pour rapine vient de ce que les seigneurs se portaient avec des oiseaux sur le poing sur les grands chemins. Les voyageurs les prenaient pour des chasseurs et ne s'en méfiaient point : ils ne tardaient pas à être détroussés.

Le concile de Roussillon tenu en 1041 défend aux nobles de voler un tel jour ni dans de certaines positions. C'est dans ce concile que l'on établit la *Trêve de Dieu*.

La *Pezade*, imposition établie pour maintenir la trêve de Dieu.

Un gentilhomme d'Auvergne voulut s'emparer des cochons qui appartenaient à un marchand. Celui-ci se réfugia dans la chapelle de Saint-Avantin. L'avidé brigand passa outre. Il en fut puni sur-le-champ. Le saint...

Guy de Rochefort était un brigand puissant. Hugues de Puiset lui ressemblait.

Thomas de Marle; c'est de lui que Louis le Gros dit dans sa lettre de 1119 : son château est une caverne de voleurs.

Baudoin de Flandres, dit Baudoin à la Hache, était le fléau de ces brigands. Une pauvre femme vint lui dénoncer qu'un gentilhomme lui avait enlevé deux vaches. Baudoin le fit arrêter et le fit jeter dans une chaudière d'huile avec ses éperons aux pieds. Quelque temps après, Baudoin fut averti que dix gentilshommes s'étaient unis pour arrêter les marchands qui se rendaient à la foire de Thoroult; il les fit arrêter et pendre sur-le-champ.

Humbert II, sire de Beaujeu, vola sur les chemins comme ses nobles aïeux et fut depuis converti par Pierre le Vénérable.

Bouchard le Barbu avait une forteresse de l'île Saint-Denis d'où il faisait des incursions sur les moines voisins. Le roi Robert

fit raser la forteresse. Celui-ci s'en alla à Montmorency. De lui descend cette illustre maison.

Eudes, frère de Henri 1^{er}; Philippe, fils de Henri, étaient pillards et voleurs, selon la mode des chevaliers.

Parmi les brigands qui ravageaient le royaume en 1360, etc., se distinguaient les *compagnies*; Robert, dauphin d'Auvergne, en était. C'était un des ancêtres de Turenne.

C'est un axiome en généalogie que lorsqu'une famille prouve descendre de gens d'armes elle est noble.

Les gens d'armes avaient à leur suite des *pillards*. Les familles qui descendent de ces *pillards* sont nobles.

L'on appelait *vivre aux dépens du bon-homme*, vivre aux dépens du paysan en le pillant.

L'on se rappelle le mot de Bussy d'Amboise qui répondit à un ami qui lui représentait les maux qu'il faisait : « Si vous n'étiez pas mon ami, je vous ferais construire votre remontrance avec le poignard. Contentez-vous que je sais comme le vilain doit être traité. »

Si la noblesse était le fléau du peuple par ses rapines sans fin, elle a été continuellement l'ennemie des rois.

Sous la première et la seconde race, elle était presque indépendante.

Du temps d'Henri 1^{er}, la conjuration des trois seigneurs, de Blois, de Champagne et de Flandre.

Louis le Gros fut surnommé le Batailleur pour raison du grand nombre d'ennemis, de seigneurs qu'il eut à combattre.

Louis le Jeune et Philippe Auguste vous en offrent autant.

L'Histoire est pleine de leurs trahisons.

Pendant les vingt premières années de la Ligue, il y a eu 765 200 personnes tuées, 12 300 femmes de violées; 9 villes brûlées, 252 villages, 128 256 maisons de brûlées. Ces

2. Froumenteau est le pseudonyme d'un protestant qui exposa dans son *Secret des Finances*, paru en 1581, les misères de la France.

3. Le premier tome de la célèbre *Histoire de France* du bénédictin Lobineau de Mézeray (1610-1683) parut en 1643.

4. L'*Histoire de Bretagne* du bénédictin Lobineau (1666-1727) parut en 1707.

5. Il devait inspirer la célèbre légende de Barbe-Bleue.

calculs sont tirés de Froumenteau² dans son livre *Du Secret des Finances*. Les troubles durèrent encore vingt ans après l'époque de ce calcul.

Les conjurations des comtes d'Auvergne, de Biron, menacèrent les jours d'Henri IV. La conduite du duc d'Épernon l'assure.

1398. Édouard, seigneur de Beaujeu, enleva une fille. Les parents portèrent plainte. Le Parlement envoya un huissier. Le seigneur de Beaujeu le fit jeter par la fenêtre. Le roi envoya une armée. Édouard est fait prisonnier. Il implore la protection de Louis de Bourbon qui la lui accorde à condition que les seigneuries de Dombes et de Beaujolais lui seraient cédées par testament. Depuis ce temps-là, les Bourbons ont joui toujours de la principauté de Dombes et du Beaujolais.

Mézeray³ et Lobineau⁴, historiens l'un de France et l'autre de Bretagne, parlent d'un Gilles de Laval, maréchal de France, qui se plaisait à tuer des femmes pour en jouir dans les derniers moments. Il sacrifia, dit-on, plus de cent personnes de cette manière aux châteaux de Machecoul et de Chantocé. On lui fit son procès et il fut brûlé à Nantes en 1440⁵.

Anne de Montmorency arriva à Bordeaux. Il condamna un homme à être pendu par (chaque) dix maisons de la ville qui avait insurgé. Un conseiller au Parlement est du nombre. M^{me} Lestonat vient se jeter aux pieds du connétable. Elle est jolie. Le connétable couche avec elle et, le lendemain, lui fait voir son mari pendu.

Montluc : il y a tant à dire de ce monstre gascon ! Il allait toujours avec quatre bourgeois qu'il appelait ses valets de chambre.

Montaré, gentilhomme du Bourbonnais et lieutenant du roi de cette province, appelait le bourreau son compère.

Henri III, son frère, et Henri IV, alors âgé de vingt ans, vont déjeuner chez le seigneur

de Nantouillet et lui volent pour 50 000 livres d'argenterie. Le premier président du Parlement va chez le roi lui dire que le bruit courait dans Paris qu'il était l'auteur du vol. Le roi jura qu'il n'en était rien.

Deux gentilshommes de la province de la Marche ayant commis un assassinat furent condamnés, mais, moyennant la protection du duc de La Force, ils furent pardonnés par Henri IV.

XLVII.

Esprit de Gerson

Capitale pour éclairer la formation des idées religieuses de Napoléon est la lecture, en mai 1791, de l'Esprit de Gerson (d'Eustache Le Noble) qui connut plus de quarante éditions. Cet ouvrage lui fournit un tableau complet des doctrines qui s'opposaient à l'ultramontanisme. Bonaparte n'a pas pris de notes à proprement parler, mais écrit un résumé pour son usage personnel. C'est dans ce résumé qu'il puisera des arguments dans sa lutte contre Pie VII. Pourquoi, en revanche, cet intérêt en 1791 pour un problème étranger à ses préoccupations d'officier? C'est qu'on discute alors de la Constitution civile du clergé qui va diviser la France.

Il y a deux sentiments opposés sur la qualité et primauté du pape comme successeur de saint Pierre¹.

L'un est celui des canonistes italiens modernes, entre lesquels Bellarmin² a écrit avec le plus de doctrine.

L'autre est celui de Gerson³ et de la Sorbonne de France.

Les sectateurs de la première opinion prétendent :

1^o Que l'Église est une monarchie spirituelle, absolue et indépendante dont le pape est souverain monarque;

2^o Que le pape, comme chef de cette Église, a reçu seul l'autorité des Clefs;

3^o Que les évêques n'ont qu'un pouvoir émané et dépendant du sien;

4^o Que le pape est infaillible;

5^o Qu'il a une puissance supérieure à celle des conciles;

6^o Qu'il a seul droit de les convoquer et de les confirmer;

7^o Que sa puissance s'étend par le temporel des princes chrétiens, du moins indirectement, selon la rédaction de Bellarmin.

Gerson, au contraire, avec lui toute l'Église gallicane, croient :

1^o Que l'Église a été instituée de Jésus-Christ (en) une monarchie subordonnée aux

1. Ces notes sont datées du 12 mai 1791.

2. Célèbre controversiste et théologien (1542-1621).

3. Grand théologien français (1362-1428) qui exerça une influence considérable sur l'Université de Paris.

lois d'un gouvernement aristocratique;

2^o Que le pape n'est que le chef ministériel de l'Église dont Jésus-Christ est le seul chef essentiel et que les Clefs ont été données à toute l'Église;

3^o Que tous les évêques ont leur pouvoir immédiatement de Jésus-Christ, n'y ayant qu'un seul épiscopat auquel ils participent tous également avec le pape;

4^o Que l'infaillibilité appartient à l'Église légitimement assemblée et non au pape;

5^o Que le concile est au-dessus du pape lorsqu'il est œcuménique et légitime;

6^o Que les princes séculiers ont été et sont en droit de convoquer les conciles et que les conciles n'ont pas besoin pour leur validité de la confirmation du pape;

7^o Qu'il n'a aucun pouvoir indirect ou direct sur le temporel des princes séculiers.

Un Grégoire VII, un Boniface VIII, un Jules II, un Grégoire XIV, un Sixte V ont été portés par ces maximes à des abus téméraires.

Jésus-Christ avait 75 disciples et 12 apôtres. Les premiers représentent les prêtres, les seconds les apôtres.

XLVIII.

Notes tirées de l'Essai sur les mœurs par Voltaire

On pourrait s'étonner de l'absence de Voltaire dans les lectures de Bonaparte. Même s'il lui préfère Rousseau, Napoléon n'a pas ignoré le patriarche de Ferney. A Auxonne il lit l'Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours dans l'édition de 1756. Il n'en retient pas l'esprit général mais quelques faits précis tirés des quinze premiers chapitres.

L'empire de la Chine subsiste depuis plus de 4 000 ans¹. Son histoire remonte jusqu'à une éclipse calculée 2 155 ans avant notre ère. Le père Gaubil² a examiné une série de trente-six éclipses de soleil. Il n'en a trouvé que deux fausses et deux douteuses.

Deux cent trente ans avant l'éclipse dont on a parlé, leur chronologie atteint, sans interruption et par des témoignages authentiques, l'empereur Hiao qui régna quatre-vingts ans. C'est le Titus de la Chine.

Avant Hiao régnèrent six rois. L'on peut supposer la durée de leurs règnes, d'après l'hypothèse de Newton, de 130 ans, c'est-à-dire de vingt-deux ans par règne.

Fo-hi est le premier de ces rois qui régnait 2 500 ans avant l'ère chrétienne. Dès cette époque l'empire de la Chine comprenait quinze royaumes soumis à un seul homme. Il est dit dans les cinq Kings³ que, sous l'empereur Yo, on observa la conjonction de Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus.

Chi-Hoangli ordonna que l'on brûlât tous les livres. Les Chinois ont un cycle de 2 602 ans avant le nôtre.

Dans le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, il constate que la Chine contient 60 millions d'hommes d'armes, par conséquence 140 millions d'habitants⁴.

1. Ces notes sont datées du 22 mai 1791.

2. Missionnaire jésuite d'origine française (1689-1759).

3. Livres sacrés. Le Chou-King fut traduit en français en 1771.

4. On reconnaît à nouveau le goût de Bonaparte pour les statistiques.

5. La source de ces chiffres n'est pas connue.

La France en contient	20 000 000
L'Allemagne	22 000 000
La Hollande	4 000 000
La Hongrie.	14 000 000
L'Italie	20 000 000
La Grande-Bretagne.	8 000 000
L'Espagne et Portugal.	8 000 000
Russie	10 000 000
Pologne	6 000 000
Suède	4 000 000
Danemark	3 000 000
Turquie européenne	7 000 000

105 000 000⁵

Pékin contient 3 millions.

Une bourgade Quientzeng 1 million.

800 000 soldats, 570 000 chevaux font la force de l'armée chinoise.

L'empereur fait ses chasses avec 100 000 hommes et 60 000 chevaux.

La grande muraille bâtie 137 ans avant Jésus-Christ dure encore et a 500 lieues.

L'empereur a (de revenu) 200 millions d'onces d'argent. L'once ne vaut pas cent de nos sols. A la Chine, évalué à raison de 50 livres le marc, cela ferait 1 250 millions.

L'on connaissait le papier à la Chine. Ils fabriquent du verre depuis 2 000 ans. Ils connaissent l'imprimerie. Les cloches qui n'ont (pris) naissance chez nous qu'au vi^e siècle y sont de toute antiquité. Ils avaient inventé la poudre sans en faire usage pour l'artillerie.

Ils partagèrent le cours du soleil en 365 parties. Ils partagèrent le mois en semaines de sept jours.

Sous le règne de Venti, il fut permis d'écrire ce que l'on trouvait de répréhensible dans le gouvernement, sur une table placée sur une colonne dans le palais.

Confucius, appelé dans le pays Confutzée, vivait il y a 2 300 ans, c'est-à-dire avant Pythagore, fut tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé,

fugitif et pauvre. Il eut 5 000 disciples de son vivant. Après sa mort, les empereurs, les colao ou mandarins, les lettrés et tout ce qui n'est pas bas peuple embrassent sa religion. Sans préjugés, sans dogmes, simple comme la nature, la religion de Confucius apprend à être juste.

« Celui qui se destine à gouverner les autres doit rectifier la raison qu'il a reçue du ciel comme on essuie un miroir terni; il doit se renouveler lui-même pour renouveler le peuple par son exemple. »

La famille de cet homme vraiment sage existe encore.

La religion chinoise n'admet point de peines éternelles, mais Moïse non plus n'en parle jamais et les saducéens n'y crurent jamais.

Laokium avait introduit une secte religieuse longtemps avant Confucius, c'était celle des enchantements et des prestiges.

Dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé par la secte des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de Fo ou Foé adorée sous différents noms par les Tartares, les Japonais, prétendu dieu à qui l'on rend le culte le plus ridicule. Les bonzes prêchent ce dieu à la Chine, les talapoins à Siam, les lamas en Tartarie. Il est des bonzes qui pour lui plaire passent leur vie enchaînés.

Ce sont eux qui reconnaissent le Grand Lama pour leur idole vivante. Ce dalaï-lama, vicaire et successeur de Foé, passe pour immortel. Les princes tartares ne lui parlent qu'à genoux. Depuis quelque temps, le dalaï-lama est souverain du Tibet.

L'Inde en deçà du Gange fut soumise aux Persans avant Alexandre. Les Grecs y voyagèrent pour y puiser des connaissances utiles.

Pilpay écrivait ses fables il y a 2 300 ans. Ses fables morales ont été traduites dans toutes les langues ⁶.

Pythagore vécut longtemps avec les gymnosophistes. La fable de Jupiter et d'Amphytrion est indienne. Depuis, les esprits ont

6. La Fontaines'en inspira.

dégénéré aux Indes comme et par les mêmes raisons qu'en Grèce. Les Tartares valaient bien les Turcs en barbarie...

Dans le XIII^e siècle, Pachimère traduisit quelques écrits d'un ancien brame vraiment philosophiques.

Le jeu des échecs vient de l'Inde.

L'on vit aux Indes avec deux sols par jour; au Malabar, on dépense moins en un mois qu'un Européen en un jour.

Damo, selon les brames, est le premier homme.

L'on faisait le commerce de l'Inde avant le xv^e siècle. Les musulmans en étaient les courtiers et les Vénitiens en tiraient le principal profit.

Les philosophes indiens se jetaient de gaieté de cœur, pour faire montre de parade, dans un bûcher. Calan se brûla devant Alexandre. La veuve du roi de Tanjaor se brûla en 1735, selon la coutume, sur le bûcher de son mari. M. Duplex a été témoin de ce dévouement.

Après cela, l'on croirait l'Indien brave et guerrier. Bien loin de là, il a toujours été vaincu, depuis Sésac ou Bacchus, par tous ceux qui l'ont attaqué.

Les brahmanes avaient établi une religion aux Indes aussi douce que leurs mœurs. Les brahmanes étaient à la fois les prêtres et les magistrats des Indes.

Longtemps avant Alexandre, les brahmanes ne régnaient plus, mais composaient toujours la première caste. C'est dans cette caste que l'on trouve les sages gymnosophistes. Les brahmanes, comme Confucius, comme Orphée, comme Socrate, Platon, Marc Aurèle, Épictète, ne croyaient qu'en un seul dieu. Sept années de noviciat et de chasteté, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme étaient exigées; se maintenaient encore du temps de Strabon.

Le Veidam, selon les brahmanes, a été donné par Dieu aux hommes. Ce livre n'a

jamais été communiqué aux Européens. Voltaire donne un extrait d'un autre ouvrage : l'*Ezour-Veidam* ou Commentaire sur le Veidam.

Les Babylo niens se vantaient de quatre cent mille ans d'observations astronomiques dont l'on n'a pu trouver qu'une suite de 1 900 ans du temps d'Alexandre.

Lokman ou Ésope était né à Casbin en Perse.

Zoroastre. L'on donne à ses dogmes 9 000 ans d'antiquité. Un second Zoroastre, du temps de Darius, n'a fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes que l'on trouve l'immortalité de l'âme, l'enfer, le paradis. Il y avait un roi à qui il manquait un pied dans l'enfer que vit Zoroastre.

La doctrine des deux Principes est de Zoroastre.

Mahomet naquit à La Mecque en 575. Il épousa la veuve Cadige.

Le calife Almamon fit mesurer un degré du méridien.

Barmécides, princes malheureux.

Mahomet permet quatre femmes.

Le Coran, nommé improprement l'Alcoran, veut dire livre de lecture. « Ne contestez point avec les ignorants » est le principe du Coran.

Les mahométans furent toujours tolérants.

Ils permettaient une autre religion moyennant un tribut.

Les mahométans ont prétendu que les mages avaient 70 sectes, les juifs 71, les chrétiens 72, et eux comme plus parfaits 73.

Les orthodoxes sont chez eux les sonnites, c'est-à-dire les traditionnistes ou attachés à la tradition. Ils sont divisés en quatre sectes dont l'une domine à Constantinople, l'autre en Afrique, l'autre en Arabie et la dernière en Tartarie. Ils ont leurs hérétiques.

Il y avait 8 000 juifs dans Rome lors du règne de Tibère qui en envoya 4 000 en Sardaigne.

Il n'est pas vrai que Néron ait persécuté les chrétiens. Ils ne l'ont été jamais que par des raisons d'État.

7. Faut-il voir dans cette note une preuve de l'hostilité de Bonaparte au christianisme? » Voltaire s'était fait une image flattée des musulmans, des Chinois, des hindous, de toutes les civilisations qui n'étaient pas chrétiennes. » (Lanson, *Voltaire*, p. 130.)

Décius les persécuta, les chrétiens, parce qu'ils tenaient le parti de Philippe; Maximin parce qu'ils soutenaient Gordien.

La légion Thébéenne qui fut martyrisée près de Saint-Maurice en Valais est une fable.

Constantin fit assassiner Licinius, son beau-frère, malgré la foi des serments; Licinien, son neveu, âgé de douze ans; Maximien, égorgé à Marseille, c'était son beau-père; son fils Crispus mis à mort après avoir remporté une bataille; Fausta, sa femme, étouffée dans le bain. Constantin fit dévorer les chefs des Francs par les bêtes féroces. Au moment que la religion triompha, elle devint persécutrice. La femme et fille de Maximien noyées, les fils et les parents morts dans les tourments... Ammien Marcelin dit que les chrétiens de son temps se déchiraient entre eux comme des bêtes féroces⁷.

Il y avait à Rome 700 temples qui subsistèrent jusqu'à Théodose et les peuples de la campagne persistèrent jusqu'au VIII^e siècle. C'est de là que vient le terme *pagani* et les bourgades appelées *Pagi*.

En 1478, il y eut des hommes mis à mort pour avoir nié la donation de Constantin.

Dans le VI^e siècle, Théodoric régnait à Ravenne. Il y eut deux papes : il finit leurs querelles en nommant Symmaque.

Bélisaire exila le pape Sylverius. Un exarque gouvernait alors Rome. Cet exarque vivait à Ravenne.

C'était un usage de baiser les pieds. Le pape embrassa ceux de Pépin et, depuis, les papes se sont conservé cette marque de respect. Adrien I^{er} fut celui qui exigea que l'on ne parût jamais devant lui sans lui baiser les pieds.

En 737, Léon l'Isaurien ordonna que l'on ôtât les images.

Les Saxons défendirent leur liberté avec opiniâtreté. Ces barbares sacrifiaient dans les grands dangers des hommes à leurs idoles.

Vitiking fut le chef qui dirigea la défense des Saxons. Charlemagne en fit périr 4 500 pour les convertir. Vitiking finit par se faire chrétien et les Saxons par se soumettre.

La polygamie était établie du temps de Charles au moins pour les rois.

Le pape avait coutume de solliciter la confirmation des empereurs ou de leur vice-roi, l'exarque de Ravenne.

Le clergé ne fit ordre dans l'État qu'en 692 à l'Assemblée du champ de Mai.

Le sou d'or valait quarante deniers d'argent; ces deniers pesaient trente grains.

Le sou d'or vaudrait 15 livres de 1740.

La livre du temps de Charlemagne valait une livre de douze onces. Cette livre se divisait en douze parties dont chacune pesait la vingtième part. Le sou valait donc à peu près 3 livres d'aujourd'hui. Il est presque réduit à rien. Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces. 24 livres de pain blanc valaient un denier d'argent : ce qui faisait que la livre de pain valait un liard de notre monnaie.

L'on fabriqua de *fausses décrétales*. C'est un Espagnol, Isidore Mercator, qui est coupable de ce délit. Ces fausses décrétales sont toutes à l'avantage de Rome.

L'on crut longtemps à la fin du monde.

Jusqu'au v^e siècle, il n'y eut qu'une messe par jour...

XLIX.

République ou monarchie

Ce texte, non daté, fut écrit vraisemblablement après la fuite de Louis XVI dans la nuit du 20 au 21 juin 1791; fuite qui produisit en France une impression profonde. Dès le 22 juin, le club des Cordeliers demandait à l'Assemblée d'établir la République en France. L'agitation aboutit à la fusillade du Champ-de-Mars le 17 juillet 1791. Ce sont ces événements que paraît commenter Bonaparte. L'artillerie était gagnée aux idées nouvelles. Les sympathies de Bonaparte vont naturellement aux républicains (il fera partie des Amis de la Constitution) et l'opposent aux officiers royalistes de la garnison de Valence, qui vont bientôt émigrer (Romain, Duprat, Hédouville). Sur les sentiments politiques de Napoléon en 1791 : Aulard, Bonaparte républicain (Revue de Paris, 15 juillet 1921 : pp. 329-342).

Il y a longtemps que je m'occupe par goût des affaires publiques. Si un publiciste sans préjugés pouvait avoir des doutes sur la préférence qui devait être accordée au républicanisme ou au monarchisme, je crois qu'aujourd'hui ses doutes doivent être levés. L'on injurie les républicains, on les calomnie, on les menace... et puis pour toute raison l'on dit que le républicanisme est impossible en France... En vérité, les orateurs monarchistes ont beaucoup fait pour la chute de la monarchie, car, après s'être bien essoufflés en de vaines analyses, ils disent toujours que le gouvernement républicain est impossible parce qu'il est impossible.

J'ai lu tous les discours des orateurs monarchistes. J'y ai vu de grands efforts pour soutenir une mauvaise cause. Ils divaguent dans des assertions qu'ils ne prouvent pas. En vérité, si j'avais eu des doutes, la lecture de leurs discours me les aurait dissipés.

Vingt-cinq millions d'habitants ne peuvent pas vivre en république, disent-ils.

Sans mœurs, point de République.

Il faut à une grande nation un centre d'union.

Vingt-cinq millions d'hommes ne peuvent pas vivre en république est un adage impolitique



86

je jure de employer les armes remises en
mes mains à la défense de la patrie; et de maintenir
contre tous les ennemis du dedans et du dehors
la constitution décrétée par l'Assemblée nationale,
de mourir plutôt ^{plutôt} que de souffrir l'invasion
du territoire français, par des troupes étran-
gères; et de n'obéir qu'aux ordres qui seront
donnés en conséquence de décrets de l'Assemblée
nationale

Varenes le 6 juillet 1791

Bonaparte
officier au 6^{ème} Régiment
d'artillerie



4. Serment de fidélité de Bonaparte à la Constitution de 1791.
Ministère de la guerre.

Après la fuite de Louis XVI à Varennes l'Assemblée Constituante prescrivit à chaque officier de s'engager par serment à défendre la Constitution. Le serment de Bonaparte est daté du 6 juillet 1791.

L.

Notes tirées de l'*Histoire de Florence* par Machiavel

Bonaparte ne pouvait ignorer Machiavel; le Florentin n'était-il pas l'auteur d'un Art de la guerre, traduit par Jehan Charrier et que Vollard devait rééditer en 1793? Et Frédéric II, idole du jeune officier, n'avait-il pas réfuté le Prince dans son Anti-Machiavel?

Le 24 juin 1791, Bonaparte lit l'Histoire de Florence dans la traduction de Barrett, parue en deux volumes en 1789. Ses notes commencent au chapitre XIII du livre premier (Distribution des États d'Italie en 931), sautent au chapitre V du livre II (Constitution de Florence) puis résument les chapitres X et suivants (Domination des gibelins) et s'achèvent au chapitre XVII du livre III (La tyrannie de Lando).

En 931, la Lombardie était au pouvoir de Bérenger III et de son fils Albert. Un lieutenant de l'empereur gouvernait la Toscane et la Romagne. La Pouille et la Calabre obéissaient partie à l'empereur grec, partie aux Sarrasins. A Rome, l'on créait tous les ans deux consuls pris dans l'ordre de la noblesse qui gouvernaient selon l'ancien usage. Il y avait un préfet qui rendait compte au peuple et le conseil des Douze qui envoyait tous les ans des recteurs dans les villes du ressort. L'autorité du pape était plus ou moins grande selon qu'elle était soutenue par le peuple.

Les peuples d'Aquilée, craignant Attila, se réfugièrent dans les petites îles du pays de Vénétie et Venise prit naissance.

Les pays malsains sont assainis par l'affluence des hommes qui viennent s'y établir. Ils corrigent l'aridité du sol par la culture et la malignité de l'air par le feu. Venise, Pise sont des preuves de l'assertion ci-dessus.

Florence fut peuplée de marchands.

Florence vient de Fluence, à cause du flux de l'Arno.

Ravagée par Totila et presque détruite; deux cent cinquante ans après, rebâtie par Charlemagne; jusqu'en 1215, Florence suit le sort de l'Italie. En 1080, celle-ci commence à être divisée par les guelfes et les gibelins.

Ce ne fut qu'en 1215 que Florence participa aux divisions.

Les Donati et les Amidei étaient les deux premières familles après les Buondelmonti et les Uberti. Il naquit un différend entre les Buondelmonti et les Amidei et un des Buondelmonti fut assassiné le jour de Pâques. Les deux familles coururent aux armes et se firent une guerre opiniâtre. Frédéric II donna secours aux Uberti et aux Amidei qui parvinrent à chasser les Buondelmonti et Florence se trouva divisée entre les guelfes et les gibelins. Les Buondelmonti furent guelfes et les autres gibelins après la mort de Frédéric, les deux partis se réconcilièrent pour le bien public et donnèrent à Florence un genre de gouvernement tout nouveau.

La ville fut divisée en six tribus et chacune dut élire deux magistrats tous les ans avec le nom d'Anciens. Deux étrangers furent appelés pour exercer la justice tant civile que criminelle. L'un eut le titre de capitaine du peuple, l'autre celui de podestat. Il y eut 20 compagnies dans la ville et 76 dans le district. Toute la jeunesse fut enrôlée avec ordre de se trouver en armes, chacun sous sa bannière, au premier ordre du capitaine ou des Anciens. Ces enseignes étaient différentes suivant la différence des armes : il y avait celle des arbalétriers, celle des pavésaires. Tous les ans, le jour de la Pentecôte, on les changeait de mains et l'on donnait de nouveaux capitaines à toutes ces compagnies. Il y eut un grand char traîné par deux bœufs couverts d'un caparaçon rouge, sur lequel était un étendard mi-parti blanc et mi-parti rouge. Quand l'armée devait aller en campagne, ce char était conduit au Marché-Neuf et là confié aux chefs. La *Martinelle* était une cloche qui sonnait nuit et jour pendant le mois qui devait précéder la guerre.

Cette Constitution dura dix ans et Florence prospéra. Ce fut non seulement le chef-lieu

de la Toscane, mais encore (elle) avait un rang distingué parmi les villes d'Italie.

Les gibelins, jaloux de la prépondérance qu'avaient les guelfes que le peuple favorisait comme plus favorables à son indépendance, intriguèrent auprès de Mainfroy, roi de Naples; ce qui étant venu à la connaissance des Anciens, ces magistrats citèrent les Uberti qui, loin d'obéir, prirent les armes et se fortifièrent dans leurs maisons. Le peuple, indigné, s'arma et les força d'abandonner Florence. Les gibelins se réfugièrent à Sienne, implorèrent le secours de Mainfroy, qui leur envoya une armée par le moyen de laquelle ils battirent les guelfes, s'emparèrent de Florence et détruisirent jusqu'aux traces de l'ancien gouvernement. Il n'y eut plus de liberté et la Toscane ne fut plus qu'une province de Mainfroy. Cependant les guelfes [émigrèrent] de Bologne à Parme. Dans cette dernière ville, on leur donna les biens des gibelins.

Le règne des gibelins ne fut pas long. Battu, Mainfroy fut tué et la peur les prit. Ils procurèrent alors de réformer leur gouvernement et de contenter le peuple. A cet effet, ils nommèrent trente-six bourgeois pour réformer la Constitution de concert avec deux gentils-hommes qu'ils firent venir de Bologne. Le comité divisa la ville par corps de métiers avec chacun son magistrat pour lui rendre compte et sa bannière sous laquelle l'on devait se ranger lorsque le besoin le requerrait.

Il y eut d'abord douze de ces corps : sept grands et cinq petits. Dans la suite ceux-ci montèrent jusqu'à quatorze et dès lors il y eut vingt et un corps de métiers.

Guy Novello était le vicaire de Mainfroy à Florence. Il s'avisa d'imposer une taille pour entretenir les troupes. Il fut contraint de rétrograder et son autorité fut perdue. Alors il assembla les chefs des gibelins et, se repentant d'avoir laissé prendre par le peuple autant d'autorité, ils résolurent de la lui

enlever. A cet effet, ils se montrèrent en armes. Ils en furent la dupe. Les Trente-Six donnèrent l'alarme. Le peuple, rangé sous ses bannières, prit les armes et marcha contre Guy et les siens, et les obligea à la retraite. Guy se réfugia à Patro. Alors les guelfes retournèrent dans Florence après avoir été absents six ans. Les gibelins purent aussi rentrer, mais toujours haïs par le peuple. Cela ne fut pas long. Les gibelins durent se sauver et les guelfes établirent un autre gouvernement.

1280. Ils établirent douze magistrats avec le titre de prud'hommes, amovibles tous les deux mois; ils établirent trois conseils, l'un de 80 citoyens appelés la créance, un de 180 plébéiens qui, réunis avec les douze prud'hommes, formèrent le Conseil général. Le troisième conseil fut de 120 nobles pour sanctionner et conférer les emplois publics. Avec cet ordre de choses, le pape nomma Charles vicaire de Toscane pour la maintenir dans son parti. Grégoire X, successeur du précédent pape, excommunia Florence.

Bientôt l'on substitua aux 12 prud'hommes trois prieurs : les plébéiens purent en être. Cela dura jusqu'en 1342 que l'on fit neuf prieurs, et quelquefois, depuis, l'on en fit douze. L'on changea même le nom de prieur en celui de seigneur. On leur donna un palais, des sergents et des huissiers pour les accompagner, mais tout cela ne suffit pas. Les nobles outrageaient les plébéiens et trouvaient dans les forces de la parenté un refuge contre les poursuites de la justice. En conséquence, les chefs des métiers arrêtaient de nommer un gonfalonier de justice qui aurait mille hommes sous ses ordres. Ubaldo Ruffoli fut le premier nommé. Cela ne suffisait pas encore. L'on ordonna donc que le gonfalonier aurait 4 000 hommes sous ses ordres et qu'il entrerait dans le conseil des prieurs ou seigneurs.

1298. Florence était puissante à cette époque. Trente mille hommes en état de

porter les armes dans ses murs, soixante-dix mille sur son territoire. Florence commandait à la Toscane.

La ville devait être sans cesse en combustion. Les Donati et les Cerchi, par leurs divisions, partagèrent la République.

1308. Cette année, mourut le célèbre Corso Donati qui aspirait à la souveraineté. Il fomentait les divisions. C'était à force de troubler le gouvernement qu'il voulait obliger les différents ordres de l'État à se contenter du gouvernement d'un seul.

L'empereur passa en Italie avec des projets hostiles contre les Florentins. Ceux-ci se soumirent pour cinq ans au roi de Naples afin d'en obtenir des secours.

L'empereur mourut. Ugucione, maître de Lucques et de Pise, était à la tête des gibelins. Il battit les Florentins et la ville se trouva divisée entre royalistes et antiroyalistes. Simon della Tosca était à la tête de ces derniers qui firent venir un nommé Lando qu'ils mirent à la tête des forces sous le titre de barigelle, lui donnant puissance de vie et de mort. Son règne fut tyrannique et de courte durée. Les Florentins prorogèrent l'autorité du Napolitain encore pour cinq ans.

Ugucione perdit Pise et Castruccio Castracani se trouva à la tête des gibelins de Toscane. Les Florentins nommèrent douze citoyens qu'ils appelèrent prud'hommes pour assister la seigneurie de leurs conseils.

LI.

Dialogue sur l'amour

Ce dialogue sur l'amour, inspiré quant à la forme par Platon et quant aux idées par les lectures de Bonaparte en 1787, met en scène l'auteur et son compagnon de l'École militaire et de la garnison de Valence, Alexandre des Mazis, qui laissera sur cette période d'intéressants souvenirs (cf. P. Bartel, La jeunesse inédite de Napoléon, 1954; et R. Laulan, Que valent les cahiers d'Alexandre des Mazis? Revue de l'Institut Napoléon, 1956, pp. 152-156). Le dialogue fait peut-être allusion à une déception amoureuse éprouvée par des Mazis et qu'il aurait confiée à Bonaparte, les deux officiers vivant moins en amis qu'en frères (d'après Bartel, op. cit., p. 261, des Mazis tombait facilement amoureux dans sa jeunesse). Il est plus vraisemblable d'y voir un exercice de style ou une joute oratoire opposant deux conceptions de l'amour. La conception pessimiste qu'y exprime le personnage nommé Bonaparte, en contradiction avec les Impressions du 8 février 1791 publiées plus haut, montre bien qu'il s'agit d'une controverse purement artificielle ou d'un pastiche de Platon.

5. Fac-similé du *Dialogue sur l'amour*. Les deux premiers feuillets faisant partie du fonds Ashburnham.

Bibliothèque Laurentienne, Florence.

« *L'amour est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain.* »
(*Damas-Hinard, Dictionnaire Napoléon*).

P. L'honneur, Monsieur, que est-ce? L'honneur le digne - n'est le mes-
-sage, n'est le corps commun de l'Etat - l'honneur?

R. Ce n'est pas demande, par la satisfaction de l'honneur je suis
- l'objet ^{et il n'est en quel} - est de son vœu parce
- de moi par l'honneur de satisfaction naturelle que me
- font, par moi je n'admets l'honneur je n'en dis plus.
- que de voir son être être je le vois sensible et labile
- à l'honneur - n'est dicit de l'honneur en soi, n'est que
- l'honneur lui-même n'est - et que le sens est un être
- d'un honneur par la force que de son être et de son être
- le monde.

74. qui l'honneur n'est sensible et labile? lui qui est la
- Nature est la force de toute puissance de tout
- l'honneur, par ce honneur universel n'est pas vain et
- accable cela n'est pas!

R. Van van est-ce? Monsieur, la passion n'est transporté
- l'honneur je n'est pas n'est un - en ce qui regarde
- par a son indignation. Plus répété par moi de plus
- l'est la passion n'est honneur n'est pas n'est pas
- dans vos sociétés d'honneur? n'est pas de honneur n'est
- occupé par? pourquoi n'est pas n'est pas n'est pas
- amis. L'honneur n'est pas quel honneur a me
- pour n'est pas n'est pas et l'honneur, n'est pas
- l'honneur n'est pas de honneur n'est pas.

P. l'honneur n'est pas n'est pas, Monsieur, n'est pas occupé par
- vos sociétés n'est pas n'est pas n'est pas
- que je n'est pas de honneur n'est pas n'est pas n'est pas
- quelle n'est pas n'est pas n'est pas n'est pas
- n'est pas n'est pas, le n'est pas de l'honneur n'est pas
- de l'honneur n'est pas de honneur n'est pas n'est pas
- occupé de l'honneur n'est pas n'est pas n'est pas

Des Mazis

Comment, monsieur, qu'est-ce que l'amour?
Eh quoi! n'êtes-vous donc pas composé comme
les autres hommes?

Bonaparte

Je ne vous demande pas la définition de
l'amour. Je fus jadis amoureux et il m'en est
resté assez de souvenir pour que je n'aie pas
besoin de ces définitions métaphysiques qui ne
font jamais qu'embrouiller les choses : je vous
dis plus que de nier son existence. Je le crois
nuisible à la société, au bonheur individuel
des hommes, enfin je crois que l'amour fait plus
de mal... et que ce serait un bienfait d'une
divinité protectrice que de nous en défaire
et d'en délivrer le monde.

Des Mazis

Quoi! L'amour nuisible à la société, lui
qui vivifie la nature entière, source de toute
production, de tout bonheur. Point d'amour,
monsieur, autant vaudrait-il anéantir notre
existence!

Bonaparte

Vous vous échauffez. La passion vous trans-
porte. Reconnaissez, je vous en prie, votre

1. Nous ne disposons d'aucun renseignement permettant de l'identifier.

ami. Ne me regardez pas avec indignation et répondez pourquoi, depuis que cette passion vous domine, ne vous vois-je plus dans vos sociétés ordinaires? Que sont devenues vos occupations? Pourquoi négligez-vous vos parents, vos amis? Vos journées entières sont sacrifiées à une promenade monotone et solitaire jusqu'à ce que l'heure vous permette de voir Adélaïde¹.

Des Mazis

Eh! que m'importe à moi, monsieur, vos occupations, vos sociétés? A quoi aboutit une science indigeste? Qu'ai-je à faire de ce qui s'est passé il y a mille ans? Quelle influence puis-je avoir sur le cours des astres? Que m'importe le minutieux détail des discussions puérides des hommes?... Je me suis occupé de cela sans doute. Qu'avais-je de mieux à faire? Il fallait bien par quelque moyen se soustraire à l'ennui qui me menaçait; mais, croyez-moi, je sentais, au milieu de mon cabinet, le vide de mon cœur. Parfois, mon esprit était satisfait, mais mes sentiments! O Dieu! je n'ai fait que végéter tant que je n'eus pas aimé. Actuellement au contraire, quand l'aurore m'arrache au sommeil, je ne me dis plus : pourquoi le soleil luit-il aujourd'hui pour moi? Non! le premier rayon de lumière me présente ma chère Adélaïde en habit du matin. Je la vois penser à moi, me sourire. Hier au soir, elle me serrait la main; elle soupirait, nos regards se rencontraient. Comme ils exprimaient nos sentiments! Je contemple un portrait qui me ravit l'âme. Cent fois je le remets pour le reprendre aussitôt. Cette promenade, monsieur, que vous appelez monotone, eh! non, la vaste étendue du globe ne contient pas plus de variété. D'abord, mon esprit repasse les choses qu'elle m'a dites; je relis le billet qu'elle m'a écrit; je pense à celui qui doit peindre toute l'étendue de mon amour. Je le refais cent fois. Mon imagination s'élève; je vois bientôt mes

feux couronnés; je regrette tantôt de ne pas avoir une fortune immense à lui sacrifier. Ici même, je voudrais avoir une couronne. Concevez-vous le charme de la proposer à ses parents, la joie que cela lui causerait! Tout ce qui approche d'elle est sacré à mes yeux. Une autre fois, je penserai aux préparatifs des noces qui doivent bientôt nous unir, jusqu'aux présents que je dois lui faire. Mon cœur se dilate à imaginer quelque chose qui puisse l'obliger, lui prouver mon amour. Voyez-vous le château où nous devons passer nos jours, les sombres bosquets, les riantes prairies, les délicieux parterres. Rien ne m'affecte que le plaisir d'être tous les jours à côté d'elle. Mais bientôt elle doit me donner des gages de notre amour...² Mais vous riez! en vérité, je vous déteste.

Bonaparte

Je ris des grandes occupations qui captivent votre âme et plus encore du feu avec lequel vous me les communiquez. Quelle maladie étrange s'est emparée de vous? Je sens que la raison que je vais appeler à votre secours ne fera aucun effet et, dans le délire où vous êtes, vous ferez plus que de fermer l'oreille à sa voix; vous la mépriserez. Souvenez-vous que vous n'êtes pas de sang-froid et que mon amitié fut toujours le juge qui vous rappela à vos devoirs. Souvenez-vous que je m'en suis toujours rendu digne. J'aurais besoin de répéter ici les obligations que vous me devez et les marques qui vous sont connues de mes sentiments, car, moi-même, je ne serais pas à l'abri de vos invectives dans les accès de votre délire. Car votre état est pareil à celui d'un malade [qui] ne voit que la chimère qu'il poursuit, et sans connaître la maladie qui la produit ni la santé qu'il a perdue. Je n'agiterai donc pas si vos plaisirs sont dignes de l'homme ou même si c'en sont. Je veux croire que ce sexe, roi du monde par sa force, son industrie, son esprit

2. Il est possible que Bonaparte se soit inspiré de romans à la mode.

et toutes ses autres facultés naturelles, trouve sa suprême félicité à languir dans les chaînes d'une molle passion et sous les lois d'un être plus faible d'entendement comme de corps. Je veux croire, comme vous le dites, que le souvenir de votre Adélaïde, son image, sa conversation puissent vous dédommager des agréments de vos occupations, de vos sociétés; mais n'est-il pas vrai que vous désirez toujours la fin de cet état et que votre insatiable imagination voudrait obtenir ce que la vertu d'Adélaïde ne peut vous accorder? Ma froide tranquillité, je le vois, n'est pas propre à peindre le pesant fardeau qui tourmente l'existence d'un amant dans le moindre échec qui lui survient. Qu'Adélaïde s'absente pour quinze jours seulement, que deviendrez-vous? Si un autre s'efforce de plaire à cet objet que vous croyez vous appartenir, que d'inquiétudes! Si une mère alarmée trouve mauvaises de trop fréquentes visites qui font parler un public méchant, enfin, monsieur, que sais-je, cent petites autres choses qui frappent fortement un amant [vous] agitent. Souvent, les nuits se passent sans sommeil, les repas sans manger. La terre n'a point d'endroit pour contenir votre inquiétude extrême. Votre sang bouillonne, vous marchez à grands pas, le regard égaré. Pauvre chevalier, est-ce là le bonheur? Je ne doute pas que si, aujourd'hui, dans l'extase que vous a occasionnée un serrement de main, vous ne trouviez cet état la suprême félicité, je ne doute pas, dis-je, que, demain, dans une humeur contraire, vous ne trouviez votre faiblesse insupportable.

Mais, chevalier, voilà votre position. S'il fallait défendre la patrie attaquée, que feriez-vous? S'il fallait!... Mais à quoi êtes-vous bon? Confiera-t-on le bonheur de vos semblables à un enfant qui pleure sans cesse, qui s'alarme ou se réjouit au seul mouvement d'une autre personne? Confiera-t-on le secret de l'État à celui qui n'a point de volonté?

Des Mazis

Toujours des grands mots vides de sens! Que fait à moi votre État, ses secrets? En vérité vous êtes inconcevable aujourd'hui. Vous n'avez jamais raisonné si pitoyablement.

Bonaparte

Ah! chevalier, que vous importent l'État, vos concitoyens, la société! Voilà les suites d'un cœur relâché, abandonné à la volupté. Point de force, point de vertu dans votre sentier. Vous n'ambitionniez que de faire le bien et aujourd'hui ce bien même vous est indifférent. Quel est donc ce sentiment dépravé qui a pris la place de votre amour pour la vertu? Vous ne désirez que de vivre ignoré à l'ombre de vos peupliers. Profonde philosophie! Ah! chevalier, que je déteste cette passion qui a produit une si grande métamorphose! Vous ne songez pas que vous tirez vers l'égoïsme et tout vous est indifférent, opinion des hommes, estime de vos amis, amour de vos parents. Tout est captivé au tyran fort de votre faiblesse. Un coup d'œil, un serrement de main, un baiser, chevalier, et que vous importe alors la peine de la patrie, la mauvaise opinion de vos amis; un attouchement corporel... mais je ne veux pas vous irriter. Je le veux croire : l'amour a des plaisirs incomparables, des peines encore plus grandes peut-être, mais n'importe, considérons seulement l'influence qu'il a dans l'état de société. Il est vrai, chevalier [que, dans l'état des choses, notre âme, née indépendante, a besoin d'être formée, dégradée si vous voulez par les institutions, que dès la naissance, l'attention que tous les législateurs, ont donnée à l'éducation...]³ que nous sommes nés pour être heureux, que c'est la loi suprême que la nature a gravée au fond de nous-mêmes. Il est vrai que c'est la base qui nous a été donnée pour servir de règle à notre conduite. Chacun, né juge de ce qui peut lui convenir, a donc le

3. Ces mots rayés dans le manuscrit donnent l'impression par leur incohérence que Bonaparte a écrit son texte d'un seul jet.

4. Bonaparte s'inspire du *Discours sur l'inégalité* de Rousseau dans tout ce développement (cf. Healey, *Rousseau et Napoléon*, p. 36).

droit de disposer de son corps comme de ses affections, mais cet état d'indépendance est vraiment opposé à l'état de servitude où la société nous a mis⁴.

En changeant d'état il a donc fallu changer d'humeur. Il a donc fallu substituer au cri de notre sentiment celui des préjugés. Voilà la base de toutes les institutions sociales. Il a fallu prendre l'homme dès son origine pour en faire, s'il se peut, une autre créature. Croyez-vous, sans ce changement, que tant d'hommes souffriraient d'être avilis par un petit nombre de grands seigneurs et que des palais somptueux seraient respectés par des hommes qui manquent de pain? La force est la loi des animaux; la conviction celle des hommes. On convint, soit pour repousser les attaques des bêtes plus fortes, soit pour ne pas être exposé à se battre à chaque instant, l'on convint, dis-je, de lois des propriétés et chacun fut assuré au nom de tous de la propriété de son champ.

Cette convention n'existait qu'entre un petit nombre d'hommes. Il fallut donc des magistrats soit pour repousser les attaques des peuplades voisines, soit pour faire exécuter la convention reçue.

Ces magistrats sentirent le charme du commandement, mais les plus alertes du peuple s'y opposèrent. Ils furent gagnés et ainsi associés aux projets des ambitieux. Le peuple fut subjugué. Vous voyez l'inégalité s'introduire à grands pas; vous voyez se former la classe régnante de la classe gouvernée. La religion vint consoler les malheureux qui se trouvaient dépouillés de toute propriété. Elle vint les enchaîner pour toujours. Ce ne fut plus par les cris de la conscience que l'homme devait se conduire. Non! L'on craignit qu'un sentiment que l'on faisait tout au monde pour étouffer ne reprît le dessus.

Il y eut donc un dieu. Ce dieu conduisait le monde. Tout se faisait par acte de sa volonté.

Il avait donné des lois écrites... et l'empire des prêtres commença, empire qui probablement ne finira jamais.

Que l'homme donc soit dégradé, triste vérité! Mais que l'état de société ne soit légitime, c'est ce dont l'on ne peut disconvenir. Le silence des hommes là-dessus est une approbation tacite que rien ne peut démentir. Vous avez vingt ans, monsieur, choisissez : ou renoncez à votre rang, à votre fortune et quittez un monde que vous détestez, ou, vous inscrivant dans le nombre des citoyens, soumettez-vous à ses lois. Vous jouissez des avantages du contrat, serez-vous infidèle aux autres clauses? Ce ne serait pas vous croire honnête homme que d'en douter. Vous devez donc être attaché à un état qui vous procure tant de bien-être et, procurant à la fois de faire un digne usage des avantages qu'il vous a accordés, vous devez rendre heureux le peuple au-dessus duquel vous êtes et faire prospérer la société qui vous a distingué. Pour cela faire, mon cher chevalier, il faut que vous soyez toujours maître de votre âme et de vos occupations et il ne faut pas que l'aspect des affaires vous empêche. Pour cela faire, il faut que, guidé toujours par le flambeau de la raison, vous puissiez balancer avec équité les droits des hommes à qui vous devez. Pour cela faire, il faut que, prêt à tout entreprendre pour le service de l'État, vous soyez soldat, homme d'affaires, courtisan même si l'intérêt du peuple et de votre nation le demande. Ah! que votre récompense sera douce! Défiez alors les malignes vapeurs de la calomnie, de la jalousie! Défiez hardiment le temps même! Vos membres décrépits ne seront plus qu'une image imparfaite de ce qu'ils furent jadis et ils attireront cependant le respect de tous ceux qui vous approcheront. L'un racontera, dans sa cabane, le soulagement que vous lui avez accordé. L'autre, en faisant le récit des complots des méchants, dira : s'il ne fût venu à mon secours, j'eusse péri

5. Le mot serait, d'après Masson, inspiré de l'italien : *immastricchiare* (attacher avec du mastic).

du supplice des criminels. Chevalier, cesse de restreindre cette âme altière et ce cœur jadis si fier à une sphère aussi étroite! Toi aux genoux d'une femme? Fais plutôt tomber aux tiens les méchants confondus! Toi mépriser les peines des hommes? Sentiment d'honneur, subjugue-le plutôt! Estimé par tes semblables, respecté, aimé par tes vassaux, la mort viendra t'enlever au milieu des pleurs de ceux qui t'entoureront, après avoir coulé une vie douce, oracle de tes proches et père de tes vassaux.

Des Mazis

Je ne vous entends pas. Comment, monsieur, mon amour pourrait-il m'empêcher [de] suivre le plan que vous venez de tracer? Quelle idée vous êtes-vous donc faite d'Adélaïde?

Adélaïde, s'il faut, pour remplir ses devoirs, soulager les malheureux, s'il faut, pour être vertueux, aimer sa patrie, les hommes, la société, qui plus qu'elle est vertueuse? Croyez-vous que je faisais le bien avec la froideur de la philosophie? Quand la volonté d'Adélaïde sera le mobile qui me conduira, lui faire plaisir la récompense... Non, monsieur, vous n'avez jamais été amoureux.

Bonaparte

Je plains votre erreur. Quoi, chevalier, vous croyez que l'amour est le chemin de la vertu? Il vous immétrigue⁵ à chaque pas. Soyez sincère. Depuis que cette passion fatale a troublé votre repos, avez-vous envisagé d'autre jouissance que celle de l'amour? Vous ferez donc le bien ou le mal selon les symptômes de votre passion. Mais, que dis-je! Vous et la passion ne font qu'un même être. Tant qu'elle durera vous n'agirez que pour elle et, puisque vous êtes convenu que les devoirs d'un homme riche consistaient à faire du bien, à arracher de l'indigence les malheureux qui y gémissent, que les devoirs d'un homme de naissance

l'obligeaient à se servir du crédit de son nom pour détruire les brigues des méchants, que les devoirs du citoyen consistaient à défendre la patrie et à concourir à sa prospérité, n'avouerez-vous pas que les devoirs d'un bon fils consistent à reconnaître en son père les obligations d'une éducation soignée, à sa mère... Non! chevalier, je me tairais si j'étais obligé de vous prouver de pareilles évidences...

parmi les hommes

de Jean-Jacques Rousseau

LII.

Notes sur le *Discours* sur l'*origine* et les *fondements* de l'*inégalité* parmi les *hommes* par Jean-Jacques Rousseau

Pour préparer son discours à l'académie de Lyon (cf. plus loin), Bonaparte relit le discours de Rousseau sur l'inégalité. Mais l'époque de l'admiration totale est passée. « Il n'était plus le petit jeune homme candide, enthousiaste, du premier séjour à Valence; il avait démonté le mécanisme, comparé les civilisations des peuples anciens et modernes; il avait promené son regard sur la vie... Il relisait Rousseau, mais le relisait avec un esprit indépendant » (Marcaggi, La genèse de Napoléon, p. 258.) Par trois fois en regard du texte de Rousseau sur l'inégalité, il marque sa désapprobation. Il nie ce que Rousseau a dit de l'état de nature. Contrairement au philosophe, il pense que l'homme primitif a connu l'amour, la pitié et les autres sentiments humains qui l'ont conduit vers la peuplade naturelle. Mais, s'il s'éloigne du Discours sur l'inégalité, il se rapproche du Contrat social: l'homme est naturellement bon et la civilisation le dénature. C'est donc encore Rousseau qui, en dernière analyse, l'inspire; s'il réagit, c'est davantage contre les contradictions de Jean-Jacques que contre Jean-Jacques lui-même.

DISCOURS

SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS
DE L'INEGALITE PARMİ LES HOMMES.

Par JEAN JACQUES ROUSSEAU

CITOTEN DE GENÈVE.

Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum
naturam se habent, considerandum est quid sit natu-
rale. ARISTOT. Politic. L. 2.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M D C C L V.

6. Page de titre du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* par Jean-Jacques Rousseau.
Bibliothèque Nationale.

« Visitant en l'an IX le château d'Ermenonville, Bonaparte s'arrête devant le tombeau de Jean-Jacques et s'exclame : « L'avenir apprendra s'il n'eut pas mieux valu, pour le repos de la terre, que ni Rousseau ni moi n'eussions existé. » (Stanislas de Girardin, Mémoires, t. I, p. 190.)

160R

6917

... C'est dans la conscience de sa liberté morale que l'homme montre la spiritualité de son âme.

Sa propre conservation fait presque son unique soin. Ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque et la défense.

Les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos. Les seuls maux qu'il craigne sont la douleur et la faim. *Je ne crois pas cela*¹.

Son imagination ne lui peint rien; son cœur ne lui demande rien... Il n'a ni prévoyance ni curiosité... Le spectacle de la nature lui devient indifférent à force de lui devenir familier... Son âme que rien n'agite se livre au seul sentiment de son existence, sans aucune idée de l'avenir.

Au lieu que dans l'état primitif, n'ayant ni maison, ni cabane, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard et souvent pour une seule nuit; les mâles et les femelles s'unissaient fortuitement selon la rencontre, l'occasion et le désir... Ils se quittaient avec la même facilité; la mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin, puis, l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissait ensuite pour le leur; et, comme il n'y avait presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne

1. Souligné par Bonaparte.

2. Après avoir réfuté tout ce que Rousseau dit de l'homme dans l'état de la nature, Bonaparte exprime ses propres réflexions.

se pas perdre de vue, ils en étaient bientôt au point de ne pas même se reconnaître les uns les autres... *Je ne crois rien de tout ceci.*

Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans en reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage sujet à peu de passions... *Je ne crois rien de cela.*

Mes réflexions sur l'état de nature²

Je pense que l'homme n'a jamais été errant, isolé, sans liaisons, sans besoin de ses semblables. Je crois au contraire que, [soit que la population du monde ait commencé par un seul homme, soit que l'on la suppose...] sorti de l'enfance, arrivé à l'âge de l'adolescence, l'homme a senti le besoin de ses semblables, qu'il s'est uni à une femme, a choisi une caverne qui a dû être le centre de ses courses, son refuge dans la tempête, pendant la nuit, son magasin d'approvisionnements. Cette union s'est fortifiée par l'habitude, et par le lien des enfants : elle a pu cependant être rompue par le caprice. Je pense que dans leurs courses deux sauvages se sont rencontrés, pour se faire amitié se sont reconnus à la seconde entrevue et ont eu le désir de rapprocher leurs demeures. Je pense qu'ils se sont rapprochés et que, dans cet instant, est née la peuplade naturelle... Je pense que cette peuplade a vécu heureuse parce qu'elle a eu une nourriture abondante, un abri contre la saison et des beaux produits, qu'elle a vécu heureuse parce qu'elle a joui du sentiment et de la religion naturelle. Je pense que la terre a été un grand nombre de siècles partagée ainsi en peuplades éloignées et ennemies et peu nombreuses. Après ces siècles, les peuplades se sont multipliées, ont dû ouvrir des relations entre elles. Dès lors, la terre n'a pu leur produire sans culture, la

propriété, les relations sociales sont nées, bientôt les gouvernements. Il y a eu des échanges, dès lors des riches, des goûts. L'imagination est sortie alors de l'ancre où elle s'est longtemps [enfermée]. L'amour-propre, la prévention impétueuse, l'orgueil. Il y a eu des ambitieux au teint pâle qui se sont emparés des affaires et des jeunes [polissons] au teint fleuri qui ont baisé les femmes et couru les filles.

Ma question n'est pas de prouver cette série d'états où ont passé les hommes avant de venir dans l'état social, mais seulement de prouver qu'ils n'ont jamais pu vivre errants, sans domicile, sans liaisons, sans autre besoin que le mâle et la femelle s'unissant furtivement selon l'occasion, la rencontre, le désir. Pourquoi suppose-t-on que, dans l'état de nature, l'homme ait mangé? C'est que l'on n'a pas d'exemple d'homme qui ait existé autrement que par une méthode semblable. Je pense que l'homme a eu, dans l'état de nature, la même faculté de sentir et de raisonner. Il a dû en faire usage, car il n'y a point d'exemple que des hommes aient existé sans usager les deux facultés... Sentir, c'est le besoin du cœur, comme manger du corps. Sentir, c'est s'attacher, c'est aimer. L'homme dut connaître la pitié, l'amitié et l'amour. Dès lors, la reconnaissance, la vénération, le respect... S'il en avait été autrement, s'il serait vrai de dire qu'en l'homme le sentiment et la raison ne sont pas inhérents à l'homme, mais seulement des fruits de la société, il n'y aurait alors point de sentiment et de raison naturelle; point de devoir pour la vertu; point de bonheur pour la vertu. Ce ne sera pas le citoyen de Genève qui nous dira ceci³.

3. La réfutation de Rousseau paraît sans appel. * Napoléon se rangeait à l'opinion de Voltaire sur la question de l'homme naturel ». (Healey, *Rousseau et Napoléon*, p. 38.)

LIII.
Notes pour
le discours de Lyon

*Ces notes, écrites à Valence en août 1791,
ont servi pour le discours de Lyon.*

Nous éprouvons ces sensations dans tous les états de la vie, le laboureur comme le prince, mais sous différentes formes.

En quoi consiste cette jouissance de la vie? Il faut descendre dans notre propre cœur et y lire.

Nous n'apercevons d'autre occupation dans l'animal que celle de manger. Ils paraissent cependant susceptibles de passions : le chien d'attachement, la vache de compassion, l'éléphant de reconnaissance, etc.; mais tous ces différents attributs de l'âme, ils ne paraissent en être susceptibles que par une habitude extrêmement longue. Il serait donc difficile de leur refuser un instinct qui serait un diminutif du nôtre. Cet instinct n'étant point assez étendu pour admettre des idées, ils n'ont que des images qui, en les servant fort utilement pour déceler leurs ennemis et veiller à leur conservation, ne sont le produit d'aucune imagination. Ils n'en ont pas l'inquiétude et par conséquent ne sont point susceptibles de perfection, [ce] qui suppose une comparaison d'images ou d'idées que nous avons dit ne pas avoir.

Par exemple, un enfant croit pouvoir saisir un objet d'un bout de la table à l'autre. Il voit qu'il ne peut point. Une seconde fois, il s'approche. Un cheval, d'un pré voisin, veut passer à un autre. Il y va droit, trouve la muraille qui l'empêche de passer, la côtoie jusqu'à ce qu'il ait trouvé une ouverture. Une autre fois, il ira droit à l'ouverture. Voilà cependant une perfection acquise. Les oiseaux font leur nid comme ils le faisaient il y a mille ans. Les abeilles se gouvernent de la même manière.

L'homme, outre les nécessités physiques, en a de morales. Manger est la première loi de toutes les créatures. L'homme a cela de particulier qu'il mange en beaucoup moins de temps et il paraît que cette action, celle de ruminer et dormir, forme l'occupation de la

brute. Mais quelle serait celle de l'homme? La chaîne des événements lui amène des plaisirs et des peines, résultat de ses passions, sans lesquelles il n'aurait ni l'un ni l'autre et serait le plus malheureux des êtres créés. Mais, que dis-je, il ne serait plus homme! La faculté de comparer qu'il a, en produisant la réflexion, l'imagination, engendre toutes les passions que l'on observe l'agiter sans cesse. L'homme, comme être physique, doit manger, comme être moral, se gouverner. En quoi consiste ce gouvernement? à diriger ses passions, ses facultés morales, de manière qu'elles tendent chacune à son bonheur.

La conservation physique est la première loi naturelle. Le désir d'être heureux est le second. Qu'est-ce que le bonheur? c'est l'objet pour lequel nous sommes sur cette terre, c'est-à-dire la vraie jouissance de la vie. Ne s'égarent-ils pas en la cherchant? Cela leur arrive presque toujours... Ils sont tour à tour livrés à quelques passions dominantes qui leur font prostituer le nom de bonheur à l'accomplissement de cette passion... Ils ne sont jamais de sang-froid.

La moitié du monde est ambitieuse et, dans les honneurs, cherche le bonheur. L'amour de la gloire leur fait désirer le commandement et les périls; la volupté et l'avarice, les richesses; l'amour, la possession d'une femme; la bienfaisance, le soulagement des malheureux; l'oisiveté, l'étude; la curiosité, le succès [Souvent ces passions se combinent dans une même personne : elles sont ambitieuses, voluptueuses et amoureuses. Il ne s'appelle plus] heureux que à peu près comme cet homme qui, pressé par une vive soif, appelle le bonheur en buvant de l'eau. Ainsi le vif désir de parvenir à la félicité est une des principales causes de l'empire que quelque passion prend sur nous.

Quand, en se levant, l'homme ne sait que devenir et traîne de quartier en quartier son ennuyeuse existence; quand, dans la pers-

2. Ces vers sont extraits du début de l'épître IV de l'*Essai sur l'homme* de Pope.

pective de l'avenir, il aperçoit toujours une monotonie affreuse, tous les jours se ressemblant; quand il se demande : « pourquoi suis-je créé? » celui-là à mon avis est le plus misérable de tous. Sa machine se détraque, son cœur perd cette énergie si naturelle à l'homme. Comment fait-il pour exister, ce cœur vide? C'est mener la vie des brutes avec les facultés morales qui sont propres à notre nature. Heureux s'il ne les possédait point, ces facultés! Aussi cet homme est découragé par un rien. Le moindre revers lui paraît une calamité insoutenable. Elle est tranquille, cette vie, mais où en sont les douceurs? Dans la même position comparait le savant. Il étudie, il discute, sa raison sera contente, mais n'a-t-il pas un cœur? Où le conduira cet amas de connaissances diverses? Le vide de la solitude, un émoi intérieur ne lui dira-t-il pas : non! je ne suis pas heureux.

Charmant je ne sais quoi qu'un secret sentiment
 Qu'un soupir éternel incessamment appelle,
 Toi dont l'espoir flatteur dans leur course
 mortelle
 Endurcit les humains contre les coups du sort ².

Un autre condamnant jusqu'au moindre désir
 Croit qu'en vivant sans peine on vit avec plaisir.

D'autres doutent de tout et par un fier dédain
 Refusent de chercher un bonheur incertain.

LIV.

Discours

sur la question proposée par l'académie de Lyon

En 1780, l'abbé Raynal, pour remercier l'académie de Lyon, avait fondé un prix de 1 200 livres que cette académie était chargée de décerner. La question proposée au concours invitait à examiner les avantages et les inconvénients sur l'Europe de la découverte de l'Amérique. Le concours fut ouvert en 1780, en 1783, en 1785, en 1787 et en 1789, mais aucun candidat ne se présenta. Une autre question fut alors soumise : « Quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur ? » Il y eut seize réponses, dont une acceptée après la fermeture du concours. Celle de Bonaparte portait le n^o 15. Elle fut jugée au-dessous du médiocre. « Le n^o 15 est un songe très prononcé », observe l'un des commissaires, Vasselier. Pour Campigneules : « C'est peut-être l'ouvrage d'un homme sensible ; mais il est trop mal ordonné, trop disparate, trop décousu et trop mal écrit pour fixer l'attention. »

D'après le Mémorial (éd. Dunan, t. I, p. 103) : « Devenu empereur, Napoléon causait un jour de cette circonstance avec M. de Talleyrand ; celui-ci, en courtisan habile, lui rapporta au bout de huit jours ce fameux mémoire qu'il avait fait déterrer des archives de l'académie de Lyon. C'était en hiver ; l'empereur le prit, en lut quelques pages et jeta au feu cette première production de jeunesse. Comme on ne s'avise

pas de tout, disait Napoléon, M. de Talleyrand ne s'était pas donné le temps d'en faire prendre copie. » L'anecdote est prouvée par deux faits : 1^o La disparition du mémoire de Bonaparte de la collection de l'académie de Lyon; 2^o L'emprunt et la restitution du carton qui contenait le mémoire par le préfet du Rhône. Mais il est probable que des copies en avaient été établies. En 1826, Gourgaud en donne une édition fragmentaire : Le discours de Napoléon sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur ou ses idées sur le droit d'aïnesse et le morcellement de la propriété, suivies de pièces sur son administration et ses projets en faveur des Grecs publiés par le général Gourgaud (Paris, Baudoïn frères, in-8^o, 170 p.; B.N. Lb44 244).

La copie aurait été communiquée à Gourgaud par le roi Louis. A Florence, Biagi a retrouvé dans le fonds Libri un manuscrit de 62 pages, beaucoup plus complet, mais, à l'exception de l'épigraphe, d'une autre main que celle de Napoléon (peut-être son frère Louis). C'est ce texte que nous reproduisons ici.

En dépit d'un style particulièrement recherché (Napoléon s'était constitué un cahier de mots rares qu'il emploie systématiquement dans son discours), la dissertation résume fidèlement les idées philosophiques de Bonaparte dans sa jeunesse et permet d'y découvrir l'influence des grands penseurs du XVIII^e. Joseph, qui assista à l'élaboration du discours, note : « On trouvera dans ce qui reste de cet écrit les opinions et le caractère d'esprit de Napoléon qui réunissait en lui des qualités qui semblent devoir se combattre : le calme d'une raison éclairée avec les élans d'une imagination orientale, une bonté d'âme, une sensibilité exquisés qu'il devait à son caractère naturel; qualités précieuses qu'il a cru par la suite devoir cacher sous un caractère factice qu'il s'était étudié à se donner lorsqu'il parvint au pouvoir... » (Mémoires, t. I, p. 37.)

On ne sera pas surpris de voir un officier participer à un concours littéraire. Carnot, capitaine du génie, écrit un Éloge de Vauban, couronné par l'académie de Dijon, et Gassendi, capitaine d'artillerie, envoie à l'académie de Marseille une Épître d'un vieillard à son dernier ami.

Il y aura des mœurs
lorsque les gouvernements seront libres.

RAYNAL.

Messieurs,

Les sociétés littéraires n'eussent jamais dû être animées que par l'amour de la vérité et des hommes. Mais il n'est point de vérités où règnent par devoir les préjugés. Il n'est point d'hommes où les rois sont souverains : il n'y a que l'esclave oppresseur, plus vil que l'esclave opprimé. Cela explique pourquoi les sociétés littéraires ont offert, dans tous les temps, le spectacle affligeant de la flatterie et de la plus coupable adulation. Cela explique pourquoi les sciences vraiment utiles, celles de la morale et de la politique, ont languï dans l'oubli, ou se sont entortillées dans le labyrinthe de l'obscurité. Elles ont fait cependant dans ces derniers temps des progrès rapides; on le doit à quelques hommes hardis qui, impulsés par leur génie, n'ont craint ni le tonnerre des despotes ni les cachots de la Bastille. Ces rayons de lumière ont embrasé l'atmosphère, éclairé l'opinion qui, fière de ses droits, a détruit l'enchantement où étaient enlacées les nations depuis tant de siècles. Ainsi Renaud fut rendu à la vertu, à lui-même, dès qu'une main courageuse et amie

1. Bonaparte avait lu la *Jérusalem délivrée*.

2. Raynal était le fondateur du prix décerné par l'Académie de Lyon.

lui présenta le bouclier où à la fois étaient tracés ses devoirs et son apathie. A quoi peuvent être mieux comparés les ouvrages immortels de ces grands hommes qu'au divin bouclier du Tasse?¹

La liberté conquise après vingt mois d'énergie, de lutte et de chocs les plus violents fera à jamais la gloire des Français, de la philosophie et des lettres.

C'est dans ces circonstances que l'Académie propose de déterminer les vérités, les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur. Cette question, vraiment digne de la méditation de l'homme libre, fait l'éloge des sages qui l'ont proposée : aucune ne pourrait mieux répondre au but du fondateur...

Illustre Raynal², si, dans le courant d'une vie agitée par les préjugés et les grands que tu as démasqués, tu fus toujours constant et inébranlable dans ton zèle pour l'humanité souffrante et opprimée, daigne aujourd'hui, du milieu des applaudissements d'un peuple immense qui, appelé par toi à la liberté, t'en fait le premier hommage, daigne sourire aux efforts d'un zélé disciple dont tu voulus quelquefois encourager les essais. La question dont je vais m'occuper est digne de ton burin, mais, sans ambitionner d'en posséder la trempe, je me suis dit avec Corrège : *Moi aussi, je suis peintre*.

Il est indispensable d'abord de fixer nos idées sur le bonheur.

L'homme est né pour être heureux : la nature, mère éclairée, l'a doué de tous les organes nécessaires au but de sa création. Le bonheur n'est donc que la jouissance de la vie la plus conforme à son organisation.

Hommes de tous les climats, de toutes les sectes, de toutes les religions, y en aurait-il d'entre vous à qui le préjugé de ses dogmes empêcherait de sentir l'évidence de ce prin-

cipe? Eh bien! qu'ils mettent la main droite sur leur cœur, la gauche sur leurs yeux, qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils soient de bonne foi... et qu'ils ne disent pas comme moi s'ils le peuvent.

Vivre donc d'une manière conforme à notre organisation ou point de bonheur.

Notre organisation animale a des besoins indispensables : manger, dormir, engendrer... Une nourriture, une cabane, des vêtements, une femme sont donc d'une stricte nécessité pour le bonheur.

Notre organisation intellectuelle a des appétits non moins impérieux et dont la satisfaction est beaucoup plus précieuse. C'est dans leur entier développement que consiste vraiment le bonheur. Sentir et raisonner, voilà proprement le fait de l'homme, voilà ses titres à la suprématie qu'il a acquise, qu'il conserve, qu'il conservera toujours.

Le sentiment nous révolte contre la gêne, nous rend amis du beau, du juste, ennemis de l'oppresser et du méchant. C'est dans le sentiment que gît la conscience, dès lors la moralité... Malheur à celui à qui ces vérités ne sont pas démontrées. Il ne connaît de la vie que des rebuts, il ne connaît de plaisirs que les jouissances des sens.

Raisonner, c'est comparer³. La perfection naît du raisonnement comme le fruit de l'arbre. La raison, juge mobile⁴, censeur de nos actions, en doit être la règle invariable. Les yeux de la raison garantissent l'homme des précipices des passions, comme ses décrets modifient même le sentiment de ses droits. Le sentiment fait naître la société, la raison la maintient encore.

Il faut donc manger, dormir, engendrer, sentir, raisonner pour vivre en homme, dès lors pour être heureux.

De tous les législateurs que l'estime de leurs concitoyens appela à leur donner des lois, aucuns ne paraissent avoir été plus pénétrés

3. L'idée vient directement de Condillac.

4. On lit dans l'édition de Gourgaud : « juge immobile de nos actions ».

5. Dans l'édition de Gourgaud : « du fort de la vertu ».

6. Rivière de Sparte.

de ces vérités que Lycurgue et M. Paoli. Ils sont parvenus cependant par des chemins bien différents à les mettre en œuvre dans leur législation.

Les Lacédémoniens avaient une nourriture abondante, des vêtements et des maisons commodes, des femmes robustes. Ils raisonnaient dans leurs sociétés, ils étaient libres dans leur gouvernement, ils jouissaient de leur force, de leur adresse, de la gloire, de l'estime de leurs compatriotes, de la prospérité de la patrie : c'étaient là les satisfactions de leur sentiment. Ils pouvaient s'attendrir avec leurs femmes, s'émouvoir aux perspectives variées du beau climat de la Grèce; cependant c'était principalement par le spectacle du fort et de la vertu⁵ qu'ils sentaient. Dans le courage, dans la force consiste la vertu. L'énergie est la vie de l'âme comme le principal ressort de la raison.

Les palpitations d'un Spartiate étaient celles de l'homme fort; et l'homme fort est bon; le faible seul est méchant. Le Spartiate vivait donc d'une manière conforme à son organisation. Il était heureux... Mais tout ceci n'est plus qu'un rêve. Sur les bords de l'Eurotas⁶ vit aujourd'hui le bacha à trois queues et le voyageur, navré de ce spectacle déchirant, se retire avec effroi, doutant un moment de la bonté du Moteur de l'univers.

Mais, pour conduire les hommes au bonheur, faut-il donc qu'ils soient égaux en moyens? Jusqu'à quel point doit-on leur prêcher, doit-on leur inspirer l'amour de l'égalité facultative?

Puisqu'il faut sentir pour vivre heureux, quels sont les sentiments que l'on doit leur inspirer?

Quelles sont les vérités que l'on doit leur développer? Raisonnez, dites-vous, ou point de félicité.

PREMIÈRE PARTIE

L'homme en naissant porte avec lui des droits sur la portion des fruits de la terre nécessaires à son existence.

Après l'étourderie de l'enfance, vient le réveil des passions : il choisit parmi les compagnes de ses jeux celle qui doit l'être de sa destinée. Son bras vigoureux, de concert avec ses besoins, demande du travail ; il jette un regard autour de lui, il voit la terre, partagée en peu de mains, servir d'aliment au luxe et à la superfluité ; il se demande quels sont donc les titres de ces gens-là ? Pourquoi le fainéant a-t-il tout, l'homme qui travaille presque rien ? Pourquoi enfin, à moi qui ai une femme, un père et une mère décrépits à nourrir, ne m'ont-ils rien laissé ?

Il court chez le ministre dépositaire de sa confiance, lui expose ses doutes : « Homme, lui répond le prêtre, ne réfléchis jamais sur l'existence de la société... Dieu conduit tout : abandonne-toi à sa providence... Cette vie n'est qu'un voyage... Les choses y sont faites par une justice dont nous ne devons pas chercher à approfondir les décrets... Crois, obéis, ne raisonne jamais et travaille : voilà tes devoirs. »

Une âme fière, un cœur sensible, une raison naturelle ne peut être satisfaite de cette réponse. Il porte ailleurs ses doutes et ses inquiétudes. Il arrive chez le plus savant du pays : c'est un notaire... « Homme savant, lui dit-il, on s'est partagé les biens de la contrée et l'on ne m'a rien donné. » L'homme savant rit de sa simplicité, le conduit dans son étude, et là, d'acte en acte, de contrat en contrat, de testament en testament, il lui prouve la légitimité des partages dont il se plaint... « Quoi ! ce sont là les titres de ces messieurs ! s'écrie-t-il, indigné. Les miens sont plus sacrés, plus incontestables, plus universels. Ils se

7. Comme dans *la Nouvelle Corse*.

renouvellent avec ma transpiration, circulent avec mon sang, sont écrits sur mes nerfs, dans mon cœur. C'est la nécessité de mon existence et surtout de mon bonheur! » En achevant ces paroles, il saisit ces paperasses qu'il jette aux flammes.

Il ne tarde pas à craindre le bras du Puissant que l'on appelle Justice : il se réfugie dans sa cabane pour se jeter tout ému sur le corps glacé de son père. Ce respectable vieillard, aveuglé et perclus par l'âge, ne paraît vivre encore que par un oubli de la mort ?... « Mon père, vous m'avez donné la vie, avec elle un vif instinct du bonheur; eh bien! mon père, des ravisseurs se sont tout partagé, je n'ai que mes bras parce qu'ils n'ont pas pu me les ôter. O mon père, je suis donc condamné au travail le plus continu, à l'asservissement le plus avilissant! Au soleil d'août comme aux frimas de janvier, il n'y aura donc jamais de repos pour votre fils. Pour prix d'un si grand travail, d'autres cueilleront donc des moissons acquises à la sueur de mon front!... Ah! encore, si je pouvais suffire à tout. Il faut que je nourrisse, loge, habille et chauffe une famille entière; le pain nous manquera; mon cœur se brisera à chaque instant, ma sensibilité s'éteindra, ma raison s'offusquera : ô mon père! je vivrai hébété, misérable, peut-être même méchant; je vivrai malheureux! Suis-je donc né pour cela? »

« Mon fils, lui répond le vénérable vieillard, le sacré caractère de la nature est tracé dans ton sein avec toute son énergie : conserve-le toujours pour vivre heureux et fort, mais écoute attentivement ce que quatre-vingts ans d'expérience m'ont enseigné. Mon fils, je t'ai élevé dans mes bras, j'ai protégé tes jeunes ans, et, aujourd'hui que ton cœur commence à palpiter, tes fibres sont accoutumées au travail sans doute, mais au travail modéré qui rafraîchit le corps, excite le sentiment, calme l'imagination fouguese. Mon

fil, t'a-t-il rien manqué? Ton habillement est grossier, ta demeure est rustique, ta nourriture simple, mais, encore une fois, as-tu rien désiré? Tes sentiments sont purs comme tes sensations, comme toi-même. Il te manquait une femme : mon fils, tu l'as choisie; je t'ai aidé de mon expérience à décider ton jeune cœur... O mon tendre ami, pourquoi te plains-tu? Tu crains l'avenir... Fais toujours comme tu as fait et tu ne le redouteras jamais.

» Mon fils, si j'avais été au nombre des hommes misérables qui ne possèdent rien, j'eusse façonné ton corps au joug de l'animal; j'eusse moi-même étouffé tes sentiments et tes idées; j'eusse fait de toi le premier des animaux de ta grange. Plié par le joug de l'habitude, tu eusses vécu tranquille de ton apathie, content de ton ignorance; tu n'eusses pas été heureux, oh! non, tu ne l'eusses pas été, mais tu fusses mort sans savoir si tu avais vécu; car, mon fils, comme tu l'as observé, pour vivre il faut sentir et raisonner, dès lors ne pas être accablé par le besoin physique : oui, bon jeune homme, que cette nouvelle te rafraîchisse, te console, calme tes inquiétudes; ces champs, cette cabane, ces animaux sont à nous. J'ai voulu te le laisser ignorer : il est si heureux et si doux de monter, si dur de descendre.

» Ton père bientôt ne sera plus, il a assez vécu, il a connu les vrais plaisirs, il connaît le plus grand de tous puisqu'il te presse encore contre son sein. Une seule chose, mon fils, si tu veux l'imiter! Ton âme est ardente, mais ton travail, mais ta femme, ce doux présent de l'amour, mais tes enfants, que d'objets pour remplir le vide de ton cœur! Garde-toi seulement de la cupidité des richesses. Les richesses n'influent sur le bonheur, mon fils, qu'autant qu'elles procurent ou refusent le nécessaire physique. Tu l'as, ce nécessaire, avec lui l'habitude du travail; tu es le plus riche du pays, sache donc brider ton imagina-

tion. D'une âme ardente à une imagination déréglée, il n'y a, mon fils, que la raison au milieu.

» Les riches sont-ils heureux? Mon fils, ils peuvent l'être, mais pas plus que toi. Ils peuvent l'être, entends-tu; car rarement ils le sont. Le bonheur est spécialement dans ta position, dans ton état, parce que c'est celui de la raison et du sentiment. L'état du riche est l'empire de l'imagination déréglée, de la vanité, des jouissances des sens, des caprices, des fantaisies... Ne l'envie jamais, et, si l'on t'offrait toutes les richesses de la contrée, mon unique ami, rejette-les loin de toi, à moins que ce ne soit pour les partager incontinent à tes concitoyens. Mais, mon fils, cet acte de force, de magnanimité n'appartient qu'à un dieu... Sois homme, mais sois-le vraiment. Vis maître de toi: sans force, mon fils, il n'est ni vertu ni bonheur. »

Voilà les deux bouts de la chaîne sociale connue. Oui, messieurs, qu'au premier soit l'homme riche, j'y consens; mais qu'au dernier ne soit pas le misérable; que ce soit ou le petit propriétaire, ou le petit marchand, ou l'habile artisan qui puisse, avec un travail modéré, nourrir, habiller, loger sa famille.

Vous recommanderez donc au législateur de ne pas consacrer la loi civile où peu pourraient tout posséder; mais il faut qu'il résolve son problème politique, de manière que le moindre ait quelque chose. Il n'établit pas pour cela l'égalité, car les deux extrêmes sont si éloignés, la latitude est si forte que l'inégalité peut exister dans l'intermédiaire... Dans la hutte comme dans le palais, couvert de peaux comme des broderies de Lyon, à la table frugale de Cincinnatus comme à celle de Vitellius, l'homme peut être heureux; mais encore, cette hutte, ces peaux, cette table frugale, encore faut-il qu'il les ait. Comment le législateur peut-il y influencer? Comment doit-il résoudre son problème politique pour que

le moindre ait quelque chose? Les difficultés sont grandes! Je ne sache personne qui s'en soit mieux tiré que M. Paoli.

M. Paoli, dont la sollicitude pour l'humanité et ses compatriotes fit le caractère distinctif, qui fit un moment renaître au milieu de la Méditerranée les beaux jours de Sparte et d'Athènes, M. Paoli, plein de ces sentiments, de ce génie que la nature ne réunit dans un même homme que pour la consolation des peuples, parut en Corse pour fixer les regards de l'Europe. Ses concitoyens, ballottés par les guerres civiles et étrangères, reconnurent son ascendant et le proclamèrent à peu près comme jadis Solon le fut à Athènes, ou les décemvirs à Rome⁸. Les affaires étaient dans un tel désordre qu'un magistrat revêtu d'une grande autorité et d'un génie transcendant pouvait seul sauver la patrie. Heureuse la nation où la chaîne sociale n'est pas assez rivée pour craindre les conséquences d'une démarche aussi téméraire! Heureuse lorsqu'elle a des hommes qui justifient une confiance aussi illimitée en s'en rendant dignes!

Arrivé au timon des affaires, appelé par ses compatriotes à leur donner des lois, M. Paoli établit une constitution, non seulement fondée sur les mêmes principes que l'actuelle, mais encore sur les mêmes divisions administratives. Il y eut des municipalités, des districts, des procureurs syndics, des procureurs de la commune. Il renversa le clergé, appropria à la nation le bien des évêques; enfin, l'histoire de la marche de son gouvernement est presque celle de la révolution actuelle. Il trouva dans son activité sans pareille, dans son éloquence persuasive et chaleureuse, dans son génie pénétrant et fertile, de quoi garantir sa constitution naissante des efforts des méchants et des ennemis, car l'on était alors en guerre avec Gènes.

Mais, à nos yeux, le principal mérite de M. Paoli est d'avoir paru pénétré du principe

8. On retrouve ici l'admiration de Bonaparte pour la constitution de 1755 établie par Paoli.

qu'en consacrant la loi civile le législateur devait conserver à chaque homme une portion de propriété telle qu'avec un médiocre travail elle pût suffire à son entretien. Pour cela, il distingua les territoires de chaque village en deux espèces : ceux de la première furent les plaines bonnes aux semailles et aux pâturages, ceux de la seconde furent les montagnes propres à la culture de l'olivier, de la vigne, du châtaignier, de l'arbre de toute espèce. Les terres de la première espèce appelées *Piage* devinrent la propriété publique et l'usufruit particulier. Tous les trois ans, la *Piage* de chaque village se partageait entre les habitants. Les terres de la seconde espèce, susceptibles d'une culture particulière, restèrent sous l'inspection de la cupidité individuelle. Par cette sage disposition, tout citoyen naissait propriétaire, sans détruire l'industrie, sans nuire aux progrès de l'agriculture, enfin sans avoir d'ilotes.

Mais tous les législateurs ne se sont pas trouvés dans les mêmes circonstances. Tous n'ont pas pu maîtriser les choses et les conduire à une si heureuse fin ; cependant, pressés par le principe, ils lui ont rendu hommage en excluant de la société ceux qui ne possédaient rien ou ne payaient pas telle imposition. Pourquoi cette seconde injustice?... C'est que l'homme que les lois n'ont pas mis à même d'être heureux, c'est que l'homme qui n'a point d'intérêt au maintien de la loi civile en est l'ennemi. Il eût fallu lui assurer une portion de propriété, afin de l'y intéresser, de le regrader ; et, au défaut de cela, il a fallu l'exclure comme un être avili, hébété et pour cela incapable d'exercer une portion de la souveraineté... Voilà la raison politique sans doute... Mais aux yeux de la morale ! mais aux yeux de l'humanité !... Quand je verrai un de ces infortunés transgresser la loi de l'État, être supplicié, je me dirai : c'est le fort qui victime le faible... Il me

semblera voir l'Américain périr pour avoir violé la loi de l'Espagnol.

Après avoir persuadé au législateur qu'il doit s'occuper également du sort de tous les citoyens dans la rédaction de sa loi civile, vous direz au riche : « Tes richesses sont ton malheur. Rentre dans la latitude de tes sens : tu ne seras plus ni inquiet ni fantasque. Combien de jeunes ménages qui deviennent méchants parce qu'il leur manque ce qui produit dans toi cette inquiétude ! Tu as trop et eux pas assez. Votre sort est égal avec la différence que toi, plus sage, pourrais y remédier, au lieu qu'eux ne peuvent que gémir... Homme froid, ton cœur ne palpita donc jamais ! je te plains et t'abhorre. Tu es malheureux et tu fais le malheur des autres. »

Sans femme, avons-nous dit, il n'est ni santé ni bonheur. Vous enseignerez donc à la classe nombreuse des célibataires que leurs plaisirs ne sont pas les vrais, à moins que, convaincus qu'ils ne peuvent vivre sans femme, ils ne fondent sur celles des autres la satisfaction de leur appétit. Vous les dénoncerez dès lors à la société entière.

Vous décèlerez l'extravagante présomption du ministre de Brama : vous lui apprendrez que l'homme heureux est seul digne du Créateur et que le fakir qui se mutilé est un monstre de dépravation et de folie.

Vous rirez avec le dédain de l'indignation lorsque l'on prétendra vous persuader que la perfection consiste dans le célibat. Vous avez ouvert le grand livre de la raison et du sentiment ; ainsi vous dédaignerez de répondre aux sophismes des préjugés et de l'hypocrisie.

Que la loi civile assure à chacun son nécessaire physique, que la soif inextinguible des richesses soit remplacée par le sentiment consolant du bonheur ; qu'à votre voix le vieillard soit le père de tous ses enfants, qu'il partage également ses biens et que le spectacle harmo-

nique de huit ménages heureux fasse à jamais abhorrer la loi barbare de la primogéniture; que l'homme apprenne enfin que sa vraie gloire est de vivre en homme; qu'à votre voix les ennemis de la nature se taisent et avalent de rage leur langue de serpent; que le ministre de la plus sublime des religions, qui doit porter des paroles de paix et de consolation dans l'âme navrée de l'infortuné, connaisse les douces émotions de l'épanchement; que le nectar de la volupté le rende sincèrement pénétré de la grandeur de l'auteur de la vie, alors, vraiment digne de la confiance publique, il sera l'homme de la nature et l'interprète de ses décrets. Qu'il choisisse une compagne : ce jour sera le vrai triomphe de la morale et les vrais amis de la vertu le célébreront de cœur; le ministre sensible bénira l'âge de la raison en goûtant les prémices de ses bienfaits.

Voilà, messieurs, sous le rapport animal, les vérités, les sentiments qu'il faut inculquer aux hommes pour leur bonheur.

SECONDE PARTIE

Qu'est-ce que le sentiment...? C'est le lien de la vie, de la société, de l'amour, de l'amitié. C'est lui qui unit le fils à la mère, le citoyen à la patrie. C'est surtout dans l'homme de la nature qu'il est puissant. La dissipation, les plaisirs des sens en émoussent la délicatesse, mais, dans l'infortune, l'homme le retrouve toujours : cet agent consolateur ne nous abandonne entièrement qu'avec la vie.

N'êtes-vous pas encore satisfait?... Grimpez sur un des pitons du mont Blanc; voyez le soleil, s'élevant par gradation, porter la consolation et l'espoir sous le chaume du laboureur. Que le premier rayon qu'il lance soit surtout recueilli dans votre cœur. Souvenez-vous bien des sensations que vous goûterez.

Descendez au bord de la mer : voyez l'astre du jour sur son déclin se précipiter avec majesté dans le sein de l'infini : la mélancolie vous maîtrisera, vous vous y abandonnerez. L'on ne résiste pas à la mélancolie de la nature.

Êtes-vous sous le monument de Saint-Rémy? Vous en avez contemplé la majesté? Le doigt de ces fiers Romains tracé depuis deux mille ans, en transportant votre imagination dans les âges passés, vous fait exister avec Émile, Scipion, Fabius. Vous revenez à vous pour voir des montagnes, dans l'éloignement d'un nuage noir, couronner la plaine immense de Tarascon où cent mille Cimbres restèrent ensevelis. Le Rhône coule à l'extrémité, plus rapide que le trait; un chemin est sur la gauche, la petite ville à quelque distance, un troupeau dans la prairie : vous rêvez sans doute. C'est le rêve du sentiment ⁹.

Égarez-vous dans la campagne, réfugiez-vous dans la chétive cabane du berger; passez-y la nuit, couché sur des peaux, le feu à vos pieds. Quelle situation! Minuit sonne, tous les bestiaux des environs sortent pour paître, leur bêlement se marie à la voix des conducteurs : il est minuit, ne l'oubliez pas. Quel moment pour rentrer en vous-même et pour méditer sur l'origine de la nature en goûtant les délices les plus exquises!

Au retour d'une longue promenade, êtes-vous surpris par la nuit? Arrivez-vous, au clair des rayons argentés, dans le parfait silence de l'univers? Vous avez été accablé de la chaleur de la canicule; vous goûtez les délices de la fraîcheur et le baume salutaire de la rêverie.

Votre famille est-elle couchée, vos lumières éteintes, mais non pas votre feu, car les frimas de janvier s'opposent à la végétation de votre jardin... Que faites-vous là pendant plusieurs heures? Je ne suppose pas que vous soyez égaré par la rage de l'ambition ou des richesses!

9. Il s'agit vraisemblablement d'impressions personnelles, mais l'influence de Rousseau est évidente.

10. Ile entre la Corse et la Toscane.

Qu'est-ce que vous faites? Vous jouissez de vous-même.

Vous savez que la métropole de Saint-Pierre de Rome est grande comme une ville. Une lampe est devant le principal autel. Vous y entrez à dix heures du soir; vous marchez en tâtonnant; cette faible lumière ne vous permet de voir qu'elle. Vous croyez ne faire que d'y entrer; il est déjà l'heure de l'aurore. Elle entre par les fenêtres. La pâleur du matin succède aux ténèbres de la nuit; vous vous en apercevez enfin pour vous retirer, mais vous y êtes resté six heures! Si j'eusse pu écrire vos pensées, qu'elles intéresseraient le moraliste!

La curiosité, mère de la vie, vous fait-elle embarquer pour la Grèce? Êtes-vous jeté par les courants à l'île de Monte-Cristo?¹⁰ Deux heures vous restent à la nuit. Vous cherchez un refuge, vous avez bientôt parcouru ce petit rocher: vous trouvez au milieu, sur une hauteur, les débris d'un vieux monastère; derrière un pan de mur couvert par le lierre et le romarin, vous faites dresser votre tente. Le mugissement rauque des vagues qui se brisent sur les rochers, car le vaste gouffre des mers vous environne, vous représente l'idée de cet élément terrible pour le faible passager. Une légère toile et un mur de plus de quinze siècles vous abritent. Vous êtes agité par l'agitation du sentiment.

Êtes-vous, à sept heures du matin, dans vos bosquets fleuris ou dans une vaste forêt, dans la saison des fruits? Sommeillez-vous dans une grotte environnée des eaux des Dryades, dans le fort de la canicule? Vous serez seul pour passer des heures entières sans pouvoir vous en arracher, ni soutenir les discours du fâcheux qui viendra vous importuner.

Il n'est point d'homme qui n'ait éprouvé la douceur, la mélancolie, le tressaillement qu'inspirent la plupart de ces situations. Que je plaindrais celui qui ne me comprendrait pas et qui n'aurait jamais été ému par l'élec-

tricité de la nature! Le sentiment ne nous ferait-il éprouver que ces délicieuses émotions, il aurait déjà fait beaucoup pour nous; il nous aurait offert une succession de jouissances sans regrets, sans fatigue, sans aucune espèce d'ébranlement violent. Ç'aurait été son plus précieux don si l'amour de la patrie, si l'amour conjugal, si la divine amitié n'étaient aussi de ses libéralités.

Vous rentrerez dans votre pays après quatre ans d'absence: vous parcourrez les sites, théâtres des jeux de votre premier âge et témoins de l'agitation que la première connaissance des hommes et l'aurore des passions produisent dans nos sens. Vous vivrez dans un moment de la vie de votre enfance, vous jouirez de ses plaisirs... Vous sentez tous les feux de l'amour de la patrie... Vous avez, dites-vous, un père et une tendre mère, des sœurs encore innocentes, des frères à la fois vos amis; homme trop heureux, cours, vole, ne perds pas un moment. Si la mort t'arrêtait en chemin, tu n'aurais pas connu les délices de la vie, celles de la douce reconnaissance, du tendre respect, de la sincère amitié... Mais, me dites-vous, j'ai une femme et des enfants... Une femme et des enfants!... C'en est trop, mon ami, c'en est trop, ne t'en éloigne plus; le plaisir pourrait te suffoquer au retour, ou la douleur t'accabler au départ... Une femme et des enfants! Un père et une mère, des frères et des sœurs, un ami! et l'on se plaint de la nature et l'on se demande pourquoi sommes-nous nés! et l'on souffre avec impatience les maux passagers, et l'on court avec fureur après les (autres) vides de la vanité, des richesses! Quelle est donc, ô infortunés humains, la boisson dépravatrice qui a ainsi altéré les penchants écrits dans votre sang, sur vos nerfs, dans vos yeux... Eussiez-vous l'âme aussi ardente que le foyer de l'Étna, si vous avez un père, une femme, des enfants, vous ne pouvez redouter les anxiétés de l'ennui.

11. Bonaparte va développer à l'aide d'exemples contemporains le thème du bon sauvage.

Oui, voilà les vrais, les seuls plaisirs de la vie et dont rien ne peut ni nous distraire ni nous indemniser. L'homme a beau s'environner de tous les biens de la fortune; dès que ses sentiments s'enfuient de son cœur, l'ennui s'en empare, la tristesse, la noire mélancolie, le désespoir se succèdent, et, si cet état dure encore, il se donne la mort.

Pontaveri est arraché à Taïti¹¹; conduit en Europe, il est accablé de soins. L'on n'oublie rien pour le distraire : un seul objet le frappe, lui arrache les larmes de la douleur, c'est le mûrier à papier; il l'embrasse avec transport en s'écriant : arbre de mon pays! arbre de mon pays!... L'on prodigue en vain aux cinq Groenlandais tout ce que la cour de Copenhague peut offrir; l'anxiété de la patrie, de la famille les conduit à la mélancolie et de là à la mort... Au lieu de cela, combien d'Anglais, de Hollandais, de Français qui ont vécu avec les sauvages! C'est que ces infortunés étaient avilis en Europe, vivaient jouets des passions et triste rebut des grands : tandis que l'homme de la nature vit heureux dans le sein du sentiment et de la raison naturelle.

Nous venons de voir comment, par le sentiment, nous jouissons de nous, de la nature, de la patrie, des hommes qui nous environnent. Il nous reste à observer comment il nous fait tressaillir à l'aspect des différentes vicissitudes de la vie. C'est ici que nous nous convainçons que, s'il nous rend amis du beau, du juste, il nous révolte contre l'oppresseur et le méchant.

Une jeune beauté est entrée dans sa seizième année : les roses ont sur son teint fait place aux lis; ses yeux de feu se sont presque éteints. La vivacité des grâces n'est plus que la langueur de la mélancolie... Elle aime... T'inspire-t-elle le respect, la confiance? C'est le respect et la confiance du sentiment. T'inspire-t-elle le mépris de sa faiblesse? A la bonne heure! Mais ne me

le dis jamais si tu prises mon estime.

Nina aime¹² : son bien-aimé mourut. Elle eût dû mourir aussi; elle lui survécut toutefois, mais pour lui rester fidèle. Nina a bien su que son bien-aimé était mort; mais le sentiment ne peut pas concevoir son anéantissement : elle l'a attendu toujours, elle l'attendrait encore... Tu plains dédaigneusement sa folie, homme dur!... Sens-tu, au lieu de cela, l'estime de sa constance et l'attendrissement de son erreur? C'est l'estime et l'attendrissement du sentiment.

Une femme adorée est morte; c'est celle de ton ennemi. L'infortuné en est accablé, il a fui la société des hommes. Le drap noir a remplacé la tapisserie de la gaieté : deux flambeaux sont sur sa table, le désespoir dans son cœur. Il passera ainsi le reste languissant de sa vie... Ame bonne, tu sens ta haine se calmer, tu cours à son tombeau pour lui prodiguer les marques de ta réconciliation : c'est la réconciliation du sentiment.

Un infortuné gémit dans les cachots, vous connaissez son innocence et l'oppresseur qui l'y retient. Celui-ci vient à passer. Vos yeux s'enflamment, votre cœur se gonfle, un frémissement général se communique à vos nerfs... C'est l'indignation du sentiment.

Vous avez lu Tacite, quel est celui de vous qui ne s'est écrié avec le jeune Caton : que l'on me donne une épée pour tuer ce monstre! Depuis deux mille ans, le récit des actions de Sylla, Marius, Néron, Caligula, Domitien, etc., vous révolte : leur souvenir est celui de la haine et de l'exécration.

Le spectacle odieux du crime prospérant ou de l'innocence dans les fers vous brise le cœur; le découragement circule dans vos veines pour y allumer bientôt le désir de la vengeance. Viennent-ils à paraître¹³, ces rédempteurs des nations, vous vous prosternez devant eux, vous leur offrez de l'encens : c'est le culte du sentiment.

12. Personnage imaginaire.

13. Ici se termine le texte que possédait Gourgaud.

14. Albitreccia, *Histoire de la Corse*, p. 23.

Si Socrate vous attire du respect et des larmes, c'est pour vous enrôler incontinent sous les drapeaux de Thrasybule : votre bras désespéré ne connaît plus de dangers et vous ne vous donnez point de paix que les trente Tyrans ne soient expulsés d'Athènes.

César succombant sous vingt-deux coups de poignard vous fait ressouvenir du monde ravagé, des lois violées, de la République renversée; vous êtes à côté de Brutus, vous le suivez au Capitole, dans toutes ses vicissitudes, vous lui faites plastron de votre corps. Lorsque enfin il périt à Philippes, vous vous écriez dans un moment d'accablement : *Vertu! ne serais-tu qu'une chimère!* Lorsque le stoïque Caton s'entrouvre les entrailles pour ne pas survivre à la République, à la perte de Rome et de la Liberté, je me sens enorgueilli de mon espèce : ce spectacle de la force m'enlève, je tombe prosterné aux pieds de sa statue. Cette admiration, c'est l'orgueil, c'est la fierté du sentiment.

Les esclaves corses que l'on vendit à Rome après la victoire de C. CicéreuS étaient impassibles¹⁴; ils se roidissaient contre les mauvais traitements, ils se jetaient contre un mur pour s'y laisser périr de faim. On ne pouvait rien obtenir par la force. C'est là le vrai caractère de l'homme; n'a-t-il pas une raison et un sentiment? Veut-on employer la violence? Les tyrans le maltraitent-ils? Eh bien! qu'il périsse plutôt que de rendre aucun service à son bourreau.

Que de choses j'aurais à dire, que de tableaux, que de modulations différentes à esquisser! Mais il faut nous arrêter, il est des vérités que l'on ne doit laisser qu'entrevoir; il n'est point de lecteur qui n'y supplée. Qui a un cœur, du sang dans les veines et n'est pas pulvérisé par le dérèglement des mœurs conçoit bien mieux que l'on ne pourrait peindre.

Puisque, pour être heureux, il faut sentir, puisque le sentiment est ce tressaillement

qui nous affecte si délicieusement aux perspectives variées de la nature, puisque le sentiment nous attache au pays, nous inspire l'amour, l'amitié, la reconnaissance, puisque c'est le lien qui unit l'homme à l'intelligence supérieure, l'homme à la société, l'homme à l'homme, c'est donc principalement par et pour le sentiment que nous vivons. C'est donc lui surtout que l'on doit chercher à développer, à faire croître selon l'impulsion de la bonne nature. Vous écarterez les ronces de toute espèce qui l'étouffent ou le détériorent et font de l'homme un être factice, secondaire, instrument d'un autre et dès lors de son malheur.

Mais quels sentiments doit-on lui inspirer?

Ceux de la nature.

Une femme est nécessaire au jeu de son organisation animale; mais elle l'est bien plus à la satisfaction de son sentiment. C'est la compagne de la nature, faite exprès, modifiée exprès; qu'il la reçoive donc pour elle-même et, l'identifiant à son être, qu'il en devienne inséparable. Que son cœur s'épanche dans cet autre lui-même. Plus forts contre les appétits déréglés, l'un et l'autre seront plus sensibles aux charmes de la vie. La douceur de l'union corrigera les sévérités de la rêverie, rendra la mélancolie plus tendre, les jouissances plus variées, le vaste champ du sentiment plus abondant et plus fertile encore.

Mais, surtout, que l'homme apprenne à apprécier les illusoires plaisirs des sens : ils détraquent sa machine, sans doute; mais le principal châtiment de celui qui s'y livre, c'est de perdre cette pureté de tact, cette sensualité morale, cette délicatesse d'une bonne conscience.

Une imagination déréglée, voilà la cause, la source des malheurs de l'espèce humaine. Elle nous fait errer de mers en mers, de fantaisies en fantaisies, et si elle se calme enfin, si son prestige nous abandonne, il n'est plus temps; l'heure sonne et l'homme meurt détes-

tant la vie. Le libertin meurt comme le méchant, je n'y mets que peu de différence. L'homme malheureux et fantasque ne peut être bon : savez-vous où conduit la révolte contre les décrets de la nature ? Au dérèglement le plus affreux, à la dissipation la moins réfléchie, quelquefois à l'hypocrisie la plus odieuse. L'inquiétude, le dégoût, la maladie, la mort désolante de la solitude sont le partage du célibataire. Criez donc bien fort au législateur que ces gens-ci ne peuvent concourir au maintien de l'ordre puisqu'ils en violent les premières lois.

Vous avez commencé à parler au législateur : que de choses à lui dire ! Le spectacle de notre voisin opprimé par le puissant nous afflige, nous révolte. Qu'il n'y ait donc de puissant que la loi. La sûreté de tous, le bonheur individuel dépend de la disposition du code criminel ; que la loi sacrée des jurys soit adoptée. Si la félicité et la liberté même venaient sur la terre, elles n'en dicteraient point d'autre.

Nous naissons inégaux en moyens, sans doute, mais égaux en droits. Si vous adoptiez tout autre principe, vous verriez la plante humaine se détériorer, languir dans l'angoisse et n'avoir de la nature que le visage.

L'orgueil est un vice, mais l'humiliation monacale est destructive de toute vertu, de toute énergie, de tout gouvernement. Bien loin de là, que le législateur dise à l'homme, à chaque ligne, qu'il vit pour lui et non pour un autre, que toutes ses actions comme celles du gouvernement doivent avoir pour but son bonheur dans ce monde ; qu'il lui dise que dans ses yeux est écrite l'indépendance, sur sa physionomie la liberté, que la société est faite pour lui, et qu'il ne lui doit ses sacrifices qu'à cette condition, et que, s'il en existait où il ne fût pas aux yeux de la loi l'égal d'un autre, il devrait en brûler le code, en chasser les magistrats avec l'indignation de l'intérêt

individuel blessé, avec l'indignation de sa dignité méconnue.

Il faut parler au sentiment sa langue. Présentez-lui donc quelquefois *Bewerley*¹⁵; qu'il aille y puiser l'horreur des plaisirs que nous lui proscrivons. Beaucoup d'autres pièces de ce genre pourraient lui être utiles, s'il n'y avait trop d'amour. La nature l'inspire assez sans que vous souffliez encore sur ce brasier ardent. Le spectacle réitéré de l'amour ne peut être bon qu'à l'homme dérégé. Son être est si affreux! Il n'a rien à perdre.

Empêcher le sentiment de se pervertir, voilà votre grand travail. Que la tendresse ne le conduise pas à la mollesse. Sans force, sans énergie, il n'est ni vertu ni bonheur. Oui, qu'il partage les perplexités maternelles de *Méropé* et d'*Andromaque*; qu'il accorde même des larmes à *Phèdre* et à *Zaïre*; qu'en réfléchissant sur les catastrophes des passions désordonnées il apprenne à s'en garantir, mais que *Philoctète*, mais que *Caton*, mais que *Lucrèce*, mais que *Brutus* sacrifiant ses enfants élèvent son âme, attendrissent son cœur et fassent circuler dans son sang le baume restaurateur de l'énergie, du courage, de l'héroïsme. Qu'il soit clément avec *Auguste*: que cette belle scène se [passe] dans lui, après avoir fait couler les larmes de la satisfaction et du bien-être. Les larmes du sentiment sont les voluptés de l'âme; mais surtout ne lui représentez jamais le spectacle bizarre d'*Alzire*.

Quel est donc cet homme étonnant qui a l'*Amérique* à venger? Environné de ses braves, il jure d'enfoncer le poignard de la fureur dans le sein des assassins d'*Ataliba*. Il n'est pas pour moi un simple mortel, il est le dieu de la justice, de la force, le génie tutélaire de cette belle et vaste contrée. Ma respiration se ralentit, mon âme est en suspens, mon cœur vole vers lui; il n'a pas une perplexité que je ne partage. Lorsque je le crois prêt

15. Masson lit *Beverley*.

16. C'est à Domairon, professeur de français à l'École militaire, que Bonaparte doit son goût pour le théâtre de Racine et de Voltaire dont il mentionne ici héros et héroïnes. Mais il ne cache pas sa préférence pour Corneille dont il exalte au passage *Cinna*.

17. Personnages d'*Alzire* ou *les Américains* de Voltaire.

à frapper, je me prosterne devant le Créateur, Conservateur, Régulateur de la vie. Je lui dis : « Ton peuple est le faible opprimé, daigne le secourir. Jadis, ton ange extermina cent quatre-vingt mille oppresseurs; aujourd'hui serais-tu moins juste? Sennachérib était-il plus coupable ou les israélites plus persécutés? Dieu des bons, fléau des méchants, âme du monde! Si les miracles sont indignes de ta puissance, celui-ci ne le serait pas de ta bonté. » Ce moment de recueillement m'enlève un moment du spectacle. J'y reviens pour y voir, oui, pour y voir Zamore, aux pieds d'une femme, oublier la patrie, la vengeance, ses concitoyens; je me frappe la tête avec mes mains et je sors hurlant contre l'auteur et le parterre¹⁶.

Plus de sang-froid, j'ouvre le livre, j'achève la pièce, mais pour y voir Guzman, le sanguinaire Guzman, mourir comme serait mort Socrate et l'indigne Zamore recevoir comme grâce *Alzire* et la vie¹⁷.

Français! cela a pu être votre spectacle; ce ne le sera plus désormais; j'en ai pour garants vingt mois de force et d'énergie. Au mot d'Amérique, mon sang s'enflamme, mes cheveux se dressent, le sentiment de la douleur, de la pitié pour ses infortunés habitants, de l'horreur pour les brigands qui l'ont dévastée me maîtrise impérieusement... Cette superbe scène m'afflige; les belles pensées de Guzman me révoltent dans sa bouche moins cependant que l'atroce contentement de Zamore... Ah! nous avons assez fait de mal à l'Amérique, n'allons pas encore outrager à ses anciennes mœurs.

Le fond de la pièce est une fable, je le sais certes. Si Zamore avait existé, je ne connaîtrais pas un homme plus méprisable : dans tous les cas, c'est un de ces caractères qu'il ne faut jamais représenter aux hommes lorsque surtout les charmes de la poésie et de l'art dramatique ont jeté tout plein d'intérêt dans le détail. Mais, si Zamore avait existé, je me

souviendrais alors qu'il y avait des despotes au Pérou et que Zamore était inca. L'on sait assez combien les rois ont toujours été égoïstes : ils croient porter dans eux leur peuple, leur nation, leur devoir, les lois, comme Louis XI portait avec lui son conseil. Un roi croit tout fait pour lui : peuples libres, ressouvenez-vous-en toujours.

La musique naît avec l'homme et, comme la plupart des arts se perfectionnent avec la société, se corrompent avec elle, se régénèrent avec elle, la musique est à la fois un bienfait du sentiment comme un moyen pour le régler.

A tout âge, dans toutes les situations, même parmi les animaux, la musique console, réjouit, ébranle agréablement. Au sifflement du petit oiseau, le laboureur marie sa voix rustique, son âme s'épanche et, soit qu'il chante ses amours, ses désirs ou ses malheurs, son travail, et avec lui le fardeau de ses peines, se trouve allégé. N'allons donc pas proscrire la musique, cette tendre compagne de l'homme ému, cette inspiratrice du sentiment. Qu'elle augmente encore le nombre de ses jouissances et qu'en savourant à petits traits tous les charmes de la mélodie l'homme se convainque plus intimement des délices du sentiment, du bonheur de la vie champêtre, de l'innocence du premier âge... Que l'ambitieux qui s'agite en méditant des forfaits soit ému! que le libertin sente et se pénètre de l'horreur de ses dérèglements! que le cœur du financier et du puissant s'attendrisse, que les perles du sentiment errent dans leurs yeux! que la fille égarée coure dans le sein maternel épancher son âme et lui restituer sa confiance! que les hommes, dans toutes leurs vicissitudes, se soutiennent vertueux! L'accent de la musique peut produire ce miracle. L'absence de la vertu n'est que celle du sentiment naturel; tout ce qui peut y restituer l'homme doit être précieux au moraliste.

Entendez la mélodie du rossignol ou les élans

18. Bonaparte a particulièrement aimé l'opéra de Rousseau.

plaintifs d'une jeune beauté. Voyez *le Devin de village*¹⁸, ce chef-d'œuvre de la musique ou plutôt du sentiment naturel. Ne craignez pas que votre âme soit amollie par les pleurs que vous aurez versés, oh! non, c'est l'accent de la vertu qui les a fait couler. Vous retournerez plus fort, plus sensible, après avoir joui de la tendresse de la simple villageoise.

O Rousseau, pourquoi faut-il que tu n'aies vécu que soixante ans! Pour l'intérêt de la vertu, tu eusses dû être immortel; mais, n'aurais-tu fait que *le Devin de village*, ce serait déjà beaucoup pour le bonheur de tes semblables et pour mériter une statue par le monde sensible.

Il est quelques intermèdes aussi privilégiés; il est un grand nombre de beaux mouvements que l'on ne saurait trop répéter, jouer, apprendre au peuple, mais combien en est-il qu'il faut proscrire; combien en est-il qui n'inspirent que la mollesse; combien en est-il qui ne tendent qu'à exciter l'appétit déréglé? Ce sont les voix des sirènes qui captivent un moment, pour porter incontinent le coup de mort à la vertu et au bonheur. Que ces chefs-d'œuvre, que cette musique dépravatrice soient jetés au feu. Ils ont fait plus de mal aux nations que l'épicurien ou le matérialiste: car, si ceux-ci ont trouvé tant de prosélytes, c'est parce que le sentiment était altéré.

Lorsque la maladie se manifeste par l'estomac, le médecin épuise en vain son expérience; le centre de la restauration est attaqué; plus ou peu de secours à espérer de l'art. De même les nations ont-elles le sentiment dépravé, toutes les absurdités y trouvent créance, tous les crimes y trouvent des défenseurs. Religion, législation, morale, droits, tout est un chaos.

Que toutes vos institutions ne tendent qu'à épurer de toute introduction étrangère ce sentiment de la conscience et il saura conduire les hommes à la vertu et à la félicité. Point de code de morale, point de catéchisme de pro-

bité : ce ne sont pas des mots qu'il faut apprendre aux peuples ; mais c'est le sentiment naturel qu'il faut empêcher de se corrompre.

Ah ! surtout, que l'on ne profite pas de la faiblesse de son cerveau pour l'altérer dès sa naissance par les deux mobiles de la frayeur et du merveilleux. Vous étouffez la voix intérieure, vous brisez le sentiment, et les crimes inondent la terre comme l'océan inonderait la Hollande si une main malhabile ou criminelle en brisait les digues, fruit des siècles et de l'expérience.

Que le législateur, après avoir assuré à chacun, par sa loi civile, une portion quelconque de propriété, lui assure donc, par sa loi criminelle, l'indépendance de sa vie, le maintien de sa liberté ; lui assure donc, par sa loi politique, l'intégrité de ses droits et de sa dignité. Que, dans sa sollicitude paternelle, il écarte tout ce qui tendrait à l'égarer. Que les impostures, les contes adroitement présentés n'environnent plus son berceau ; que cette musique perfide soit surtout prohibée ; que ceux qui enfreindraient ces deux lois protectrices et conservatrices soient punis comme des empoisonneurs publics.

Vous avez dit à l'homme de rentrer en lui-même ; vous l'avez restitué à la nature : sa voix toute-puissante saura le conduire à la félicité¹⁹.

Tels sont, messieurs, les sentiments qu'il faut inculquer aux hommes pour leur bonheur.

TROISIÈME PARTIE

La raison est la perfection par le moyen de la logique. La logique est cette faculté qui nous porte à comparer.

Il est des vérités que le sentiment seul peut démontrer ; nous les appellerons vérités de sentiments. Il est des vérités de pure logique, toutes les vérités mathématiques par exemple.

19. Cf. le commentaire enthousiaste de Méneval (*Mémoires*, t. 1, p. 27).

20. Il est probable que Bonaparte ne connaissait l'œuvre de Locke que par Condillac.

Dans les sciences morales, une vérité de sentiment, développée par une logique naturelle, donne la raison pour résultat ou une série de vérités qui perfectionnent la société, la législation, qui prescrivent des règles de conduite : c'est ainsi que sont nés les *Dialogues de Platon*, le *Contrat social*, le *Livre de l'Entendement* ²⁰.

Dans les sciences morales, une vérité de logique, développée par une logique même saine, produit une série de résultats qui ordinairement ne sont que des sophismes et des erreurs. Cela explique comment, avec une bonne logique, le scolastique a créé la théologie, cloaque des préjugés et des erreurs de tout genre.

Il existe une logique universelle, commune à toutes les nations, à tous les siècles.

La Raison est une comme la Vérité, comme le sentiment naturel. Il ne faut pas la confondre avec le préjugé ou le sophisme. Chaque nation, chaque siècle, chaque passion a les siens; parce que chaque siècle, chaque nation s'éloigne ou s'approche plus du sentiment naturel, selon que celui-ci est plus ou moins perverti. Quant aux passions, la logique en est bien toujours la même, mais les objets de la comparaison qui en sont les éléments sont affaiblis : dès lors le résultat est fautif.

La raison est comme un contrat. Si la violence s'en mêle, vous ne tenez rien. La passion violente veut ce qu'elle veut; la raison se sauve, le préjugé arrive; les erreurs, les manques de toute espèce s'ensuivent.

Lorsqu'on dit qu'un homme a la judiciaire fausse, ce n'est pas qu'on entende qu'il ait la logique fausse; mais seulement qu'il est dans le cas de l'homme passionné, soit par le défaut de pénétration, d'observation ou de réflexion.

La perfection, faculté exclusive à l'homme, est l'origine des arts et sciences. Le peuple chasseur, par la perfection, crée l'art de la chasse. L'ichtyophage obtient des pêches plus

abondantes; le rhizophage²¹ des racines plus succulentes avec moins de recherches. Le laboureur obtient avec moins de travail de plus riches moissons.

Par la perfection, les cabanes de l'homme deviennent plus saines, plus commodes; ses vêtements plus adaptés au climat, à sa position locale.

Par la perfection, les lois naissent, se modifient selon les besoins, les circonstances. Par la perfection, l'art vient défendre l'homme des éléments et de ses semblables. Par la perfection, il subjugué depuis le tigre du Caucase à l'aigle qui plane dans l'air, au muffoli qui vole sur les rochers, il dompte l'Océan... Le feu, l'eau, l'air ne peuvent résister ni à son audace ni à son observation. Roi de la nature, il fait contribuer jusqu'au mouvement des étoiles à ses besoins, à ses fantaisies, à ses caprices; mais il est vaincu à son tour, il se prend dans ses propres filets, il devient esclave des besoins de ses semblables... Oui, mais alors il vit hébété, dégradé; oui, mais alors il n'a plus de l'homme que la figure. Il en perd le courage, la fierté, les caractères les plus marqués... Cent mille Perses fuient devant une poignée d'Athéniens; vingt mille succombent sous les coups de trois cents Spartiates et leur empire entier, que le soleil étonné a peine à parcourir, est bravé par dix mille, renversé, subjugué, conquis par quarante mille... Vingt-un Corses battent huit cents Allemands; sept désarment cent Génois... Quinze cents Suisses confondent près de Morgarten l'orgueil ridicule de vingt mille Autrichiens: le champ de Neuffels en voit fuir quinze mille devant quatre cents Glarois²²... Disons-le avec fierté: l'homme esclave est à peine l'ombre de l'homme libre.

La raison est nécessitée par le sentiment dont elle est la règle. Le sentiment est chaud, vif, précipité. Se marie-t-il à l'imagination dérégulée? les malheurs viennent de tous côtés fondre sur l'homme; au contraire, se modifie-

21. Mots recherchés qui figuraient dans le cahier d'expressions que s'était constitué Bonaparte en avril, à Auxonne (Masson et Biagi, *op. cit.*, p. 259).

22. Bonaparte reprend des faits notés lors de la lecture du *Voyage en Suisse* de Coxe.

t-il, se nuance-t-il avec la raison? la douce félicité, le vrai bonheur gît constamment à son chevet.

Dans le calme des passions la raison se forme : la tempête arrive-t-elle? l'homme se ressouvient des résultats, des principes dont il s'est imbu, et il se modère, et il se guide. Il aurait succombé à jamais, il se serait égaré pour longtemps; la raison l'a soutenu, sinon entièrement, toutefois jusqu'à un certain point.

Tout est possible aux yeux du sentiment; de là ces fantômes que l'imagination accroît à l'infini, que la raison seule peut faire évanouir. Ce qui a été est ce qui sera aux yeux de celle-ci. Ce qui est, est ce qu'elle conçoit possible.

L'homme ne doit se livrer à l'impulsion des sens qu'autant qu'il le faut pour sa conservation animale. Par le sentiment, il goûte les vrais plaisirs. La raison non seulement lui en assure la durée, mais encore lui en procure d'assez vifs pour mériter une place distinguée dans le répertoire de ses goûts.

Toutes les jouissances d'observation sont celles de la raison. Par celles-ci, l'homme perfectionne. Un acte de perfection est un acte de puissance; dès lors, le sentiment de son excellence le frappe agréablement, il en jouit. Le laboureur, l'ichtyophage, le rhizophage, le chasseur, le mathématicien, le moraliste, le publiciste éprouvent des jouissances de cette nature, dans des modulations différentes cependant.

C'est par la raison que l'on prévoit et conseille; c'est par la raison que la vieillesse guide les autres dans les sentiers de la vie; c'est par elle que la vieillesse jouit du sentiment de son utilité. C'est par la raison que l'homme vertueux se persuade de l'excellence de son état. La raison nous trace nos devoirs; la raison modifie même le sentiment de nos droits; la raison prévoit l'avenir en profitant du passé.

Si le sentiment fit naître la société, la raison

la maintient encore. Quand Brutus étouffa le sentiment paternel, quand Codrus, Décius, Winkelried²³ se sacrifièrent, quand Socrate avala la ciguë, la raison avait en eux développé le sentiment naturel, elle avait agrandi leur âme. Aimer son pays est un sentiment des plus simples : l'aimer par-dessus toutes choses est l'amour du beau dans toute son énergie, c'est le plaisir de concourir à la félicité d'une nation entière. Lorsque Régulus retourne et périt à Carthage, avez-vous consulté les mouvements qui vous agitent? Rien n'est faible : l'admiration, la pitié, la haine vous bercent impérieusement. Tout gémit autour de lui; le monde étonné l'admire, lui seul est immuable; voilà la perfection de la raison. Le sentiment seul nous porte à la vertu; le sentiment exalté par la raison nous porte à l'héroïsme. Cette force indomptable, ce calme inaltérable qui anima Caton lorsqu'il joua après avoir été refusé de la préture, lorsqu'il lut aux portes de la mort, est la perfection de la sagesse.

Si le stoïcien dédaigne la mort, s'il apprécie la douleur, la surmonte, s'il la méprise même, c'est la force de la raison. S'il étouffe dans son cœur tous sentiments pour y donner cours seulement à ceux de la force et de la vertu, s'il ne donne rien aux sens, à l'imagination, au hasard, si tout est en lui le fruit de la philosophie et de son devoir, sa vie est le règne de la raison; c'est l'aigle qui plane dans l'empyrée, c'est le sommet sourcilleux du Caucase qui se perd dans les nues. Ce spectacle m'enlève, m'inspire le respect, l'étonnement; mais je ne me sens pas le courage d'y arriver. Le dois-je même? Cette perfection est un travail continu, n'est pas l'état naturel, n'est... Mais je m'arrête, la plume me tombe des mains, la vénération m'impose silence. Caton était stoïcien, Brutus était stoïcien, Thraséas était stoïcien. Ombres des plus grands des humains, à qui tout ami de la vertu ne peut penser qu'avec un religieux

23. Bonaparte mélange ainsi des exemples pris à des peuples différents.

enthousiasme, votre vie fut la perfection du sage et du patriote. Dans un temps où les hommes corrompus étaient livrés au vice, la République ébranlée aux factieux et aux tyrans, votre morale seule vous soutint et vous bravâtes le vice, les tyrans et les hommes.

Les peuples corrompus ont le sentiment naturel perverti par le besoin et le mal de cœur ou par les écarts de l'imagination effrénée. La superstition est souvent leur maladie. L'enthousiasme est une commotion violente dans certaines gens. L'enthousiasme est le délire de la raison, comme la superstition est la dépravation du sentiment.

Il faut commencer par établir le sentiment naturel; car, s'il est perverti, la raison devient un fanal trompeur; mais, que dis-je, la raison? elle n'est plus, elle se transforme. Le préjugé, le sophisme la remplacent et l'homme s'égaré sans retour.

Avec le sentiment naturel et une logique saine, la raison pure et chaste sort de la cervelle de l'homme comme jadis Minerve de celle du père des dieux: le sentiment naturel supposé dans toute sa force, il ne s'agit plus que d'aider à développer la logique, il ne s'agit plus que de la fortifier, de manière qu'elle ne puisse pas lui faire illusion et l'égarer dans ses combinaisons. Pour préliminaire indispensable, vous anéantirez tout le fatras de l'argument pour ne laisser subsister que la marche de l'analyse.

Pour accélérer et fortifier la logique, agissez comme pour apprendre à marcher à l'enfant; faites-lui voir une science où tout se résout par la logique, où tout soit elle: les sciences mathématiques... Il n'est point d'autre cours de logique.

Le peuple doit-il donc apprendre les mathématiques? Cela serait-il donc si absurde? Ne lui faites-vous pas apprendre un catéchisme? Eh bien, si, à la place, l'on substituait un petit cours de géométrie, cela serait-il donc impra-

ticable ou moins utile? Que j'aimerais à voir des jeunes gens auxquels l'on enseignerait quelques propositions d'Euclide! Leur logique s'assurerait et la raison avec elle — mais je ne vous ai pas dit cela, je n'ai pas prétendu que l'on transformât en écoles les cabanes du berger ou du laboureur; je ne crois pas la science indispensable à l'homme et, certes, je ne pense pas que sans Euclide l'on ne puisse être heureux.

Le laboureur doit apprendre son art à son fils. L'art du labour consiste en beaucoup de faits et en quelques raisonnements; voilà une science mathématique. Tous les arts utiles vous en offrent autant et tous les artisans apprennent une science mathématique dans leur apprentissage.

Quant à la classe qui se destine spécialement à gouverner ou à guider les autres dans le sentier de la vérité, elle doit cultiver plus spécialement sa logique. Un bon cours de géométrie et d'algèbre remplira parfaitement son but. L'histoire, cette base des sciences morales, ce flambeau de la vérité, cette destructrice des préjugés, ne devra pas non plus être oubliée. Avec ces deux sciences, toutes les vérités politiques se découvriront à ses yeux: il sera à même de concourir puissamment à la prospérité de la chose publique.

Le travail des champs ou de l'atelier calme l'imagination fougueuse. L'heureux habitant des champs ne connaît pas cette inquiétude qui dévore l'oisif. Si peu que sa raison soit formée, elle suffit pour le guider, pour tempérer l'impulsion de son sentiment ou contenir l'écart de son imagination. Celui, au contraire, qui divague dans l'oisiveté doit avoir une raison plus formée, plus puissante. Le torrent est plus fort: les digues doivent l'être. L'observation lui est plus nécessaire; il a besoin de toute l'énergie de la raison. Sent-il le feu du génie circuler dans ses veines? l'infortuné, je le plains; il sera l'admiration et l'envie de ses

semblables et le plus misérable de tous. L'équilibre est rompu : il vivra malheureux... Ah! le feu du génie!... mais, ne nous alarmons pas, il est si rare! Que d'années qui s'écoulent sans que la nature en produise! Les hommes de génie sont des météores destinés à brûler pour éclairer leur siècle.

Puisque l'homme ne goûte de bonheur que dans une vie conforme à son organisation, puisque, par son organisation intellectuelle, la raison est la règle de ses actions, puisque la contrainte le déprave, l'anéantit, l'on ne doit donc jamais forcer personne à adopter des idées qui ne seraient pas senties.

Liberté de penser entière et absolue, liberté de parler et d'écrire en ce qui ne blesse pas l'ordre social est donc le fondement de la moralité, de la liberté et du bonheur individuel. Le droit naturel ne doit donc être borné que par une loi précise et cette loi ne peut prohiber que les actions directement contraires à la société. S'il en était autrement, l'ordre social serait une calamité, un intolérable esclavage.

La raison cède la partie de ses droits qu'elle ne pourrait conserver qu'avec son indépendance; mais elle la cède à la raison générale; la loi doit donc en être l'expression et ne peut concerner que les objets généraux. C'est un acquiescement de la raison individuelle à la raison générale sur des objets qui intéressent tous les citoyens.

Sans liberté, il n'est ni énergie, ni vertu, ni force dans les nations. Sans énergie, sans vertu, sans force, il n'est ni sentiment ni raison naturelle : il n'est point de bonheur. L'esclave qui tremble à la vue de son oppresseur, qui ne connaît de propriété, de loi, de justice, que la fantaisie, le caprice, l'intérêt du puissant, n'a de sentiment que celui de ses maux, n'a de raison que celle de ses tyrans : il devient lâche, bas, superbe, petit. Toi à qui tout rend hommage, dont l'industrie a su tout s'appro-

prier, tout soumettre, comment as-tu pu souffrir d'appartenir à quelqu'un, de devenir la propriété de quelqu'un? Comment as-tu pu souffrir que l'on te vendit, que l'on t'achetât? Comment peux-tu souffrir que l'on te vende, que l'on t'achète encore? Les rois te trafiquèrent, te trafiquent encore au gré de leurs passions, de leurs basses intrigues; les seigneurs, au gré de leur insatiable avidité. Comment as-tu pu, comment peux-tu encore te laisser ravalé au niveau du bœuf et du cheval?... au niveau? Tu as moins de force et de vitesse, tu es plus délicat et plus difficile. Esclave, tu n'as plus ni raison ni sentiment... As-tu un maître? il t'estime moins que les animaux de son écurie... Homme, tu as été esclave et tu as pu te résoudre à vivre?... Eh! la mort n'est-elle pas un état de l'âme, l'esclavage n'en est-il pas la dissolution? Réveille-toi : il est temps ou jamais. Le coq a chanté, le signal est donné; de tes chaînes forge le fer vengeur. Il te restituera à toi-même, au bonheur, à la patrie... Le peux-tu faire sans crime?... Plaisante perplexité! Il n'est ni devoir ni loi où il n'est point de liberté. Où il n'est point de liberté, les hommes peuvent s'égorger respectivement, peuvent égorger leurs tyrans, leurs prétendus magistrats. L'homme enchaîné rentre dans l'anarchie de l'égoïsme, de l'intérêt personnel. Où l'association n'a pas le bonheur de tous pour principe, elle est nulle, et tout homme devient magistrat. Où la loi n'est pas la raison générale, la raison individuelle rentre dans son indépendance pour jouir de tous ses droits. Ne crains pas les clabauderies de la superstition, sois sûr que l'homme libre est seul digne du Créateur... Tous les tyrans seront aux Enfers sans doute, mais leurs esclaves y seront aussi; car, après le crime d'opprimer une nation, celui de le souffrir est le plus énorme.

Que ces principes soient sans cesse répétés à l'homme. Résister à l'oppression est son plus beau droit, celui que les tyrans redoutent le

plus : aussi en ont-ils été alarmés dans tous les temps. Ils seraient parvenus à l'effacer entièrement s'il n'était aussi inhérent à sa nature, si le Créateur ne l'avait, par le sentiment, gravé en caractères éternels : et, après des siècles, le Français, abruti par les rois et leurs ministres, les nobles et leurs préjugés, les prêtres et leurs impostures, s'est tout à coup réveillé et a tracé les droits de l'homme. Qu'ils servent de règle au législateur. Alors l'on verra moins de méchants, parce qu'il y aura des heureux. L'influence des bonnes lois sur la morale, sur les passions individuelles, est incalculable et la morale, les modifications des passions déterminent le bonheur.

S'il est une constitution, une liberté politique, il est aussi une constitution et une liberté animale; il est aussi une constitution et une liberté morale.

Par la constitution animale, les mains touchent, les yeux voient, les pieds marchent, la bouche parle.

Par la constitution morale, le sentiment jouit de tout le développement dont il est susceptible. L'homme s'identifie à la femme, se retrace dans ses enfants, s'épanche à l'amitié, jouit de la nature, vit de la vie de son pays, du bonheur des siens. Par la constitution morale, la raison modifie la chaleur du sentiment, lui en assure la durée, l'éclaire, contient l'imagination, spécifie à l'homme sa conduite externe. Par la constitution morale, il perfectionne; il jouit de la perfection. Il conseille, il prévoit, il jouit de son utilité, de sa prévoyance. Voilà les lois de la constitution ou organisation humaine. En jouit-on, l'on vit heureux.

Qu'est-ce que la liberté politique? C'est n'obéir qu'à la loi de la constitution.

Qu'est-ce que la liberté animale? C'est n'obéir qu'à la loi de la constitution animale.

Qu'est-ce que la liberté morale? C'est n'obéir qu'à la loi de la constitution morale.

Tout ce qui nous ébranle fortement, détraque

les nerfs, l'estomac, épuise le sang... La chasteté et le libertinage, le jeûne et la débauche, le repos absolu et la fatigue excessive, les travaux du cabinet et ceux du guerrier, sont également innaturels, sont également destructifs de notre constitution, dès lors de la liberté animale.

Quant à la liberté morale, ses principaux ennemis se réduisent à deux : les mauvaises lois politiques, la domination du puissant et de l'usurpateur. Nous en avons parlé pour résumer que la nature répugne moins à la mort qu'à l'esclavage, parce que celui-ci est la dissolution, pis, la souffrance de l'âme, tandis que la mort en est la transfiguration.

Le second ennemi de la liberté morale, et dès lors du bonheur de l'homme, ne s'en détache plus dès qu'il l'a subjugué. Il traverse les mers, grimpe les rochers avec lui; dans le sein des villes, des campagnes, sur quelque point de la terre qu'il aille, la passion violente qui l'a maîtrisé le suit.

L'ambition, la cupidité des richesses, l'amour ou toute autre passion s'empare-t-elle de l'homme, elle porte le coup de mort au repos, au moins pour un temps, au bonheur.

La passion violente déränge l'économie de la constitution animale : tous les organes sont troublés dans leurs fonctions; ils sont dans l'anarchie. Sous ce point de vue, elle est destructive de la liberté animale.

La passion violente anéantit le sentiment à la fois doux et sublime de l'existence, de l'amitié, de la reconnaissance, du tendre respect. La nature n'a plus d'attraits : l'écume épaisse de l'effervescence la voile à ses yeux. La passion violente veut ce qu'elle veut. Elle ne souffre point de contraste. La raison disparaît, le préjugé arrive et l'homme y est livré sans défense. Elle n'est pas contente encore : elle appelle à son secours l'imagination déréglée qui, fière et joyeuse de l'humiliation de son ennemie, la raison, vient s'emparer de sa vic-

24. Bonaparte reprend ici son *Dialogue sur l'amour*.

time pour la tourmenter par tous genres de maux.

Le bonheur est donc incompatible avec une passion violente, puisque celle-ci est destructive de l'économie animale, du sentiment et de la raison naturelle.

Voyez ce jeune adolescent livré à l'amour : il s'agite, il gémit, il pleure²⁴. Un feu dévorant circule dans ses veines, rien ne peut le tranquilliser. Que veut-il? Qu'a-t-il? Que désire-t-il? Tantôt il frémit, il hurle comme le lion d'Afrique; tantôt il chante avec la mélodie du cygne ou la tendresse de la colombe... Il se crée des monstres pour les combattre et en être tourmenté. Le monde est réduit pour lui à un seul appartement, l'opinion à une seule bouche, le bonheur à une seule fantaisie. La morale, la vertu, la société, la nature, la patrie, un père et une mère jusqu'ici chéris, tout lui devient étranger, tout lui devient insupportable; car il n'est ni morale, ni vertu, ni société, ni parents sans des devoirs à remplir, et, des devoirs, il ne pratique, il ne respecte que ceux de sa passion; il a des plaisirs et des peines sans doute; mais se compensent-ils? Ce n'est pas là notre question. Jouit-il du sentiment naturel?... Non... Jouit-il de la raison? Il ne connaît que les préjugés de la passion : cela étant, aurait-il accumulé tous les plaisirs imaginables, il ne serait pas heureux, ne vivant pas conformément à son organisation, ne jouissant pas de la liberté ni animale ni morale.

L'adolescence est-elle passée? Ce même jeune homme a-t-il atteint l'âge viril et l'ambition se l'est-elle impatronisée — l'ambition au teint pâle, aux yeux égarés, à la démarche précipitée, aux mouvements irréguliers, au rire sardonique? les crimes ne lui sont plus que des jeux, la cabale ne lui est plus qu'un moyen, le mensonge, la calomnie, la médisance un argument, une figure d'élocution. Arrive-t-il enfin au timon des affaires? l'hommage des peuples le fatigue. Mais il peut faire le bien.

Est-il rien de plus consolant pour la raison que de pouvoir dire : je viens d'assurer le bonheur de cent familles, je me suis agité, mais l'État en ira mieux ; mes concitoyens vivent tranquilles par mon inquiétude, sont heureux par mes perplexités, gais par mes chagrins... Oui, mais vous ne faites pas attention que c'est ainsi que raisonnaient Fabricius, Cincinnatus, Catinat — et Fabricius, Cincinnatus et Catinat n'étaient pas ambitieux. Celui qui ne désire de parvenir qu'impulsé par le pur sentiment de contribuer à la félicité publique est l'homme vertueux qui se sent du courage, de la fermeté, des talents. Il maîtrisera l'ambition au lieu d'en être maîtrisé et, dès lors, il pourra jouir du sentiment et de la raison : il jouit toujours de la liberté morale.

Mais l'ambition, ce désir immodéré de contenter l'orgueil ou l'intempérance, qui n'est jamais satisfait, qui mène Alexandre de Thèbes en Perse, du Granique à Issus, d'Issus à Arbelle, de là dans l'Inde ; l'ambition qui lui fait conquérir et ravager le monde pour ne pas la satisfaire ; le même feu l'embrase ; dans son délire, il ne sait plus quel cours lui donner ; il s'agite, il s'égaré... Alexandre... se croit un dieu ; il se croit fils de Jupiter, il veut le faire croire aux autres. L'ambition qui conduit le négociant à la fortune, de là au Contrôle général sans le contenter par la première place des finances ; l'ambition qui mena Cromwell, comme il menait l'Angleterre, mais pour le tourmenter par tous les poignards des furies ; l'ambition qui renverse les États, les fortunes particulières, qui se nourrit de sang et de crimes ; l'ambition qui inspira Charles Quint, Philippe II, Louis XIV, est, comme toutes les passions désordonnées, un délire violent et irréfléchi qui ne cesse qu'avec la vie : comme un incendie, favorisé par la bise impitoyable, ne finit qu'après avoir tout consumé. Richelieu, né dans la médiocrité, arrive après des fatigues

et des tourments infinis à être roi sous le nom de ministre. Il va jouir sans doute de son élévation, il vivra tranquille. Que lui restait-il à désirer?... Mais il n'est pas cardinal! Il obtient le chapeau; mais il est dans le royaume un Corneille! Il devient poète et ses flatteurs, comme l'on s'en doute, le placent au premier rang. Pour le coup, que peut-il convoiter?... La même folie qui altéra la cervelle d'Alexandre, produite par la même cause, s'empare de Richelieu. Il veut être un autre Bacchus, il veut être cru saint : il meurt dans cette espérance et son dernier soupir est un acte d'imposture, mais qu'il se flatte de voir le conduire à son but.

L'envie des richesses, l'avarice sordide sont-elles plus raisonnables? Produisent-elles des plaisirs plus réels? Voyez ce négociant millionnaire, la mer est couverte par ses vaisseaux : eh bien! il se donne encore plus de mouvement. Il expose sa vie aux ouragans, aux saisons, aux tempêtes. Vous le prendriez pour un nécessaireux... Voyez l'avare sordide : il entasse or sur or; il projette peut-être quelque grande entreprise; il a envie d'une place honorifique; ou un établissement utile immortalisera son nom en le faisant appeler le père des pauvres? Eh non! il ne projette que d'accroître encore son trésor.

L'amour ne sait ce qu'il veut et brûle tant qu'il dure. L'ambition n'est jamais contente, même au faite des grandeurs. Pour l'avare, encaissez les mines du Potosi dans ses coffres, vous n'aurez pas le plaisir de le satisfaire.

Toutes les passions violentes sont incontentables : c'est l'imagination qui embrase le sang; celui-ci irrite les fibres, produit l'inquiétude... Observez les grandes passions, vous y verrez les mêmes symptômes.

Animal que la nature a distingué par la raison de toutes ses autres productions, tu es le plus versatile, le plus inconséquent, le plus victime. Veux-tu vivre selon le but de ta créa-

tion; eh bien! ne t'abandonne jamais au torrent des passions violentes : tu le peux, tu es ton maître, mais, si tu n'y prends garde, tu finis par être maîtrisé. La passion est comme le Danube : l'enfant de Donaueschingen ²⁵ le détourne dans ses jeux; mais quelques lieues plus bas il inonde les provinces, renverse les villes... D'aussi loin que le pilote aperçoit le tornado épouvantable de Guinée ou le gouffre d'Euripe, il se détourne, il est maître de manœuvrer à sa fantaisie; mais se confie-t-il en son habileté? se néglige-t-il un moment? il perd par son imprudence son bâtiment et la vie. Hommes! voilà votre histoire : maîtrisez vos passions dès leur origine, ou vous en serez maîtrisés; à cela point de milieu.

Les tempêtes de l'océan sont à préférer à sa stagnation qui en rendrait les vapeurs mortelles. Les passions sont préférables à la stupidité absolue, au libertinage avilissant. Encore mieux vaut-il être enthousiaste, passionné qu'insensible. Sans doute on doit préférer le délire du sentiment à son assoupissement, à sa mort.

Savez-vous d'où viennent les passions désordonnées? De la privation des jouissances naturelles. Privé des jouissances naturelles, le feu du sentiment n'a point de cours : il fermente, il produit la passion; et l'imagination, vraie boîte de Pandore, réceptacle de tous les vices, vient dérégler tous ses appétits; de même que, par le défaut d'exercice, les humeurs se réunissent, le sang s'embrace par son appauvrissement; la fièvre et les convulsions du délire en sont la suite inévitable.

Voyez l'inquiétude du riche : des palais, des campagnes, la cohue qui l'entoure ne peuvent l'arracher au malaise, à l'insouciance, à l'insatisfaction; il devient ambitieux pour se dire bientôt : j'ai cherché le bonheur et n'ai trouvé que la gloire. Il change de route. Il espère cette fois le trouver, ce bonheur, dans le sein de l'amour. L'infortuné cherche le sentiment et n'en trouve jamais que le délire. Après

25. Résidence du prince de Furstenberg. Le détail vient du *Voyage en Suisse* de Coxe.

quelques épreuves aussi infructueuses, il ne croit plus au bonheur et meurt avec cette cruelle idée dans le cœur.

Aujourd'hui les trois quarts des hommes arrivent, par les mêmes épreuves, aux mêmes résultats. Aveugles! Vivez conformément à votre nature; sentez et raisonnez selon le sentiment et la raison naturelle et vous serez heureux.

Nous avons vu l'homme de la nature naître au milieu des champs; nous avons été témoins des perplexités de son jeune cœur sur les injustices de la propriété. Nous avons vu son père, ce respectable vieillard, calmer ses inquiétudes, en lui dévoilant l'état de sa fortune et l'inutilité, même le danger des richesses. Travaillant dans son champ, logé dans sa cabane, nourri par ses moissons, il ne tarda pas à avoir un fils. Son existence fut triplée, son travail en devint plus doux. Que de sentiments partagent le cœur de cet homme heureux! Son père, sa femme, son enfant, la nature entière sont les objets de son affection et de son sentiment. Sans peines, le bonheur serait moins utile. Son père meurt... Une compagne douce et fidèle, des enfants innocents lui font sentir qu'il n'a pas tout perdu. Il modère ses transports: il élève à son père un monument aussi simple que lui; et, lorsque son âme est accessible à la douleur ou à l'appétit déréglé, il court près de ces cendres vénérables reprendre le goût du devoir et de la simplicité. Ainsi s'écoulent les jours, dans le sein de ses travaux domestiques, de ses amis: les jours sont trop courts pour lui comme les saisons trop rapides. Les glaces de la vieillesse insensiblement s'approchent: il vit de la vie passée, il vit dans ses enfants. Mais si, pour prix de sa vie réglée, il peut voir ses petits-fils, il bénit ce jour et n'attend plus que le moment de mourir.

C'est environné des objets de son affection qu'il rend le dernier soupir! « Mes enfants,

leur dit-il, j'ai adoré Dieu, car j'ai vécu heureux et ai préparé votre bonheur. Faire son bonheur, concourir à celui des hommes est le seul culte digne de l'Éternel... Vivez donc heureux pour votre intérêt et pour plaire au créateur de ce vaste univers. Ne vous laissez jamais séduire par la cupidité, ni par la passion violente, pour être à même de sentir et de raisonner... Mes enfants, le corps est mortel; il dépérit insensiblement; et le moment de la mort est son entière dissolution. L'âme au contraire acquiert toujours et les années ne font que la perfectionner, ne font que d'en accroître l'empire... L'âme est immortelle : cette idée me console, me rend la mort douce, désirable même... oui, désirable... Ah! mes amis, il arrive un temps où la vie n'est plus qu'un fardeau; c'est le temps où tout annonce qu'il faut mourir... Mes sens ne me retraçaient plus que cette image et ne m'affectaient plus que par la douleur... J'ai vu périr les hommes mes contemporains... L'amour, l'amitié, les liaisons de l'enfance, tout est mort depuis longtemps. Les choses seules me retraçaient ces doux tressaillements... et encore! les choses n'ont-elles pas changé! Notre cabane même, n'a-t-elle pas, par sa chute, annoncé le moment du départ? Ne me plaignez donc pas, mes enfants, ne vous affligez pas : la mort est un état de l'âme, c'est un changement de maison : Y a-t-il là de quoi tant s'attrister! Mon père m'appelle du sein de l'autre vie : un jour, je vous appellerai à mon tour; vous appellerez vous-mêmes vos fils. Ainsi s'écoulent les siècles... Mais, quel que soit le lieu où mon âme s'élance, je serai au milieu de vous, n'en doutez pas; je le sens à ma tendresse... Je lirai dans vos cœurs. Que les sentiments qui y régneront soient toujours dignes de vous... Ah! mes amis, si la discorde venait à vous désunir, souvenez-vous de votre père... Je vous porte tous dans mon âme, votre inimitié la déchirerait... Je ne puis être avec vous que

par votre union... Placez mes cendres à côté de celles de mon père; et, lorsque vous aurez des différends, venez les décider sur notre tombe; souvenez-vous alors de ces dernières paroles, souvenez-vous que, depuis votre naissance, je ne vécus plus que pour vous et ne fus plus flatté que de ce qui pouvait concourir à votre bonheur... Ah! si vous connaissiez toute la sollicitude de ces sentiments! Mais vous serez pères à votre tour!... Mes enfants, continuez à vivre comme nous avons vécu ensemble. Que mon tombeau ne soit pas un lieu de tristesse; au contraire, mes amis, que la gaieté, que les doux plaisirs, que les innocents jeux soient célébrés autour de lui. Celui qui ne respira que pour votre félicité ne peut être que sensible au spectacle de vos plaisirs... Adieu, mes enfants, je sens que le moment arrive... Si jamais vous abandonniez ce séjour, ayez soin de transporter avec vous mes cendres et celles de mon père... Adieu, recevez ma bénédiction, qu'elle soit le palladium de votre union et de votre bonheur. »

Il détourne la tête, ouvre les yeux, et son âme s'envole.

Je n'ai consulté que l'utilité du voyage lorsque j'ai essayé de me frayer une route au travers d'une mer célèbre par ses naufrages. N'ai-je pas été plus heureux, n'ai-je pas atteint au but? Je n'en suis pas étonné; je n'ai vu dans mon chemin que des personnes qui s'étaient égarées. Les ai-je imitées? Je suis sûr du moins que quelqu'un y aura réussi et je me trouve consolé d'accroître, par ma lutte, le triomphe du vainqueur, certain que la médiocrité n'enlèvera pas une palme que votre réputation fera disputer avec chaleur.

LV.
Règlement
pour la police et le service
du bataillon
des gardes nationales
volontaires

En septembre 1791, Bonaparte retourne à Ajaccio pour assister aux élections qui doivent se dérouler à Corte et soutenir — vainement — la candidature de son frère Joseph. Un décret du 12 août 1791 avait ordonné en Corse la levée de quatre bataillons de gardes nationales. Bonaparte brigua avec succès un grade d'adjutant-major. C'est à cette occasion qu'il rédigea un règlement pour la police et le service des bataillons de gardes nationales volontaires. Sa nomination devait être remise en cause par la loi du 3 février 1792 qui décida que les officiers de toutes les armes employés dans des bataillons de volontaires devaient rejoindre leurs corps au plus tard le 1^{er} avril (cf. Mirtil, Napoléon d' Ajaccio, chapitre III : « L'élection de Napoléon à la lieutenance colonelle des gardes nationaux de Corse », d'après des documents locaux inédits).

L'adjudant-major doit avoir chez lui le contrôle de toutes les compagnies, le tableau des officiers et sous-officiers par rang de grade et par rang de service, afin qu'il soit toujours à même de commander le service ordinaire et extraordinaire chacun à son tour.

L'adjudant-major doit se trouver à la parade tous les jours à midi, faire l'inspection de la garde, la faire défiler, pour aller relever la vieille garde.

Immédiatement après que la garde est montée, les sergents ou les caporaux de service dans les différentes compagnies doivent se placer en rond et l'adjudant-major doit commander le service. Les officiers qu'il commande alors pour quelque service sont avertis par le sous-officier de la compagnie qui se trouve de semaine.

Les devoirs d'un adjudant-major exigent de l'activité et [de l'ordre] : un homme tout entier à son service. C'est sur lui que roule tout le commandement du bataillon. Après la parade il doit rendre compte de tout ce qui se sera passé et de la position des choses au commandant du bataillon.

Capitaine

Le capitaine a la police immédiate de la compagnie. Il doit veiller à la distribution du



prêt, à ce qu'aucun soldat ne s'absente sans permission. Lui-même ne peut pas lui accorder [. . . , pour plus de deux. . .] sans l'ordre de celui qui commande le bataillon.

Il y aura tous les jours un capitaine de service. Ses fonctions seront de se trouver à midi à l'appel du bataillon, de recevoir les appels des différentes compagnies, de faire punir ceux qui auraient manqué à l'appel, de rendre compte de tout au commandant du bataillon. Le soir, à la retraite, il parcourra les différents quartiers pour voir si tout le monde est tranquille et recevra également l'appel des sergents-majors. Il désignera au sergent de garde et aux sergents de semaine le lieu où il se tiendra le jour pour que l'on puisse l'y trouver en cas de besoin.

Lieutenant

Les lieutenants doivent surveiller l'instruction de leur peloton. Il y aura tous les jours un lieutenant de garde pour la police du quartier principal avec un homme par compagnie, un sergent et un caporal. Tous les jours, à 9 heures, le lieutenant de garde doit envoyer, par un des caporaux, au commandant de bataillon, les nouveautés de son poste.

Sergent-major

C'est principalement le sergent-major qui doit suivre la comptabilité de la compagnie. Tous les jours de prêt, il doit faire le prêt de sa compagnie à l'effectif, le faire signer par le commandant de la compagnie, puis le porter chez le trésorier quartier-maître. Le sergent-major doit tenir sur un livret note des mouvements de la compagnie et, tous les jours, en faire part à l'adjudant-major et tous les huit jours au commissaire des guerres.

Il y aura, tous les jours, un sergent-major de semaine qui fera la feuille de situation des mouvements du bataillon et remettra à midi

une copie au trésorier quartier-maître et une copie au commandant du bataillon. Ce sergent-major de semaine ne pourra sortir du quartier.

Tous les jours, à 9 heures, les sergents-majors se trouveront à l'ordre chez un des lieutenants-colonels. Là, ils feront les demandes pour les permissions de congé et les réclamations de la compagnie. Après l'ordre, ils rendront compte à leur capitaine des ordres qui auraient été donnés. Les sergents-majors feront l'appel de leur compagnie à midi et le soir, et en rendront compte au capitaine de semaine.

Sergent et caporal

Il y aura, par chaque compagnie, un sergent et un caporal de semaine qui devra se trouver au quartier du séminaire et y rester. Tous les jours, à midi, il prendra l'ordre de l'adjutant-major et commandera les officiers de la compagnie qui seraient commandés de service et avertira son sergent-major que tant d'hommes de la compagnie sont commandés pour telle heure.

Il y aura un sergent de garde; il y aura un caporal de planton chez le commandant du bataillon qui sera changé toutes les vingt-quatre heures.

Volontaires

Il y aura tous les jours un volontaire par compagnie de garde et un volontaire, par appel, de piquet, qui devra se trouver à une heure et demie au quartier de semaine. Les hommes commandés pour le piquet rentreront la nuit dans leurs quartiers respectifs. Les volontaires se trouveront à l'appel à midi au séminaire et le soir dans leur quartier. Ils devront rentrer à la retraite comme les soldats du régiment.

Un volontaire ne peut sortir avec armes. Il leur est défendu de porter stylet et pistolets. Il leur est recommandé de l'obéissance à leurs caporaux.

LVI.
Mémoire justificatif
du
bataillon des volontaires
sur l'émeute
du mois d'avril

En Corse, la tension croît entre partisans des Bonaparte et paolistes. Le 8 avril 1792, jour de Pâques, une dispute éclate à Ajaccio entre volontaires de Bonaparte et habitants de la ville ; elle dégénère en combat de rue. Un des compagnons de Bonaparte, le lieutenant de Rocca-Serra, est tué à ses côtés. Le 9 avril, Bonaparte essaie vainement de s'emparer de la maison Benielli, l'une des plus fortes d'Ajaccio. Le 11, il tente de débaucher les soldats du 42^e Français qui restent neutres entre les deux camps. La situation évolue défavorablement pour Bonaparte qui se trouve pris entre les partisans de Paoli et les Français. Il juge prudent de se rendre à Paris pour s'y faire entendre. Auparavant, il communique au directoire du département un mémoire justificatif du bataillon des volontaires sur l'émeute du mois d'avril. Ce mémoire est reproduit d'après Nasica (Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon, p. 214).

Les méchants ont un cœur pour nourrir les mauvais sentiments, un esprit pour mal penser, une langue pour mal parler et des bras pour mal agir : ils ont souvent plus de vigueur dans les facultés intellectuelles et plus de force dans les nerfs que le juste ; mais celui-ci a pour lui le sentiment du bien qui lui trace une invariable ligne de conduite et donne à son tact et à toutes ses facultés une extension bienfaisante qui déconcerte les trames les plus adroitement tissées, les calomnies les plus probables et les plus savamment accréditées.

C'est parce qu'ils étaient pleins de ces vérités, messieurs, que les officiers du bataillon national volontaire d'Ajaccio et Tallano ont négligé de vous exposer les événements qui se sont passés depuis huit jours, mais aujourd'hui, quoique animés par la même confiance, ils croient devoir à vous et à eux le récit simple et concis des avanies de toute espèce qu'ils ont essuyées, des assassinats les plus atroces qui ont été commis par suite d'un complot prémédité de longue main par les malintentionnés. Vous y verrez la conduite qu'ils ont tenue ; vous louerez leur modération ; vos cœurs s'ouvriront à des sentiments de pitié, et le cri de la justice vous inspirera de punir les conspirateurs en sauvant la patrie.

1. C'est la célébration de la messe, le jour de Pâques, au couvent Saint-François, par des prêtres insermentés qui avait déclenché l'émeute (cf. Mirtil, *Napoléon d'Ajaccio*, p. 208).

Depuis longtemps, le peuple d'Ajaccio était travaillé de toutes les manières par les malintentionnés; l'arme principale dont ils se servaient était la religion, arme redoutable et de tout temps funeste à la liberté des nations lorsqu'elle est maniée par des hommes qui ne comprennent pas l'éminente sainteté de leur caractère¹.

La municipalité, alarmée des progrès rapides que faisaient les perturbateurs, demanda au conseil du département, alors assemblé, que l'on mît à exécution la loi et que les capucins évacuassent la ville; le conseil crut devoir demander l'avis du directoire du district et celui-ci opina pour que les capucins restassent.

Peu de temps après, le directoire du département, alarmé de la situation des esprits, autorisa le procureur général syndic qui devait se transporter à Ajaccio à réunir par anticipation les quatre compagnies des gardes nationaux du district de cette ville qui étaient déjà organisées. Le procureur général syndic se transporta à Ajaccio et crut nécessaire d'ordonner leur rassemblement.

Le 1^{er} avril, sans que les mécontents s'en doutassent, les quatre compagnies arrivèrent et prirent garnison dans la ville.

Les mécontents s'en alarmèrent à tel point que plusieurs s'embarquèrent pour se réfugier en Italie. Cette panique dura le temps nécessaire pour recevoir des encouragements des pays étrangers où l'on ne peut douter que ne fût le foyer principal du complot. L'on chercha d'abord s'il ne serait pas possible de gagner la garde nationale...; l'on vit que tout était inutile. L'on essaya alors de la rendre suspecte aux habitants de la ville; l'on eut recours à cet effet à deux grands moyens: le premier, ce fut de la discréditer. L'on entendait tous les jours des personnes de poids crier dans les places publiques que les paysans avaient insulté telle ou telle personne: tantôt c'était une femme, tantôt un enfant. Les perfides

savaient bien que le sentiment de l'innocence et de la faiblesse outragées était plus propre que toute autre cause à soulever les esprits. Plusieurs fois, croyant à la réalité de ces plaintes, les capitaines se donnèrent du mouvement pour découvrir les coupables.

La municipalité, touchée des démarches faites par les officiers, leur découvrit ce qui en était, en leur disant que tout ceci n'était que de la calomnie; que c'était un moyen d'intrigue pour discréditer les patriotes que les méchants craignaient.

Le second moyen dont on se servit fut de saisir toutes les occasions d'accroître cette espèce d'antipathie qui existe entre les habitants des villes et ceux de l'intérieur. L'on a entendu des personnes en place crier publiquement contre le séjour des paysans dans la ville. La municipalité, si elle veut faire son devoir, pourra non seulement témoigner de la vérité de ces faits, mais encore pourra dénoncer les personnes qui ont joué les principaux rôles dans toutes ces intrigues, puisque plusieurs fois elle a été sur le point de dresser procès-verbal contre les principaux acteurs.

Lorsque ces messieurs, par la nonchalance de la municipalité, eurent bien travaillé le peuple et pris leurs mesures, ils fixèrent au temps des fêtes de Pâques le moment de l'exécution. Ils furent encore portés à avancer cette époque par la crainte qu'ils eurent que l'évêque ne vînt avec son clergé, ce qui aurait pu déconcerter leurs mesures.

Avant tout, ils imaginèrent de faire prendre en suspicion le directoire du département. Ils firent une pétition pour qu'il fût fait une députation à Corte, afin que le département renvoyât les capucins à Ajaccio². M. Tartaroli et ses coassociés ne pouvaient pas ignorer qu'il n'était point au pouvoir du département de transgresser la loi, mais ce n'était que pour le faire prendre lui-même à partie: l'on s'en expliquait clairement dans la ville.

2. Ils y étaient très aimés (cf. Bartel, *la Jeunesse inédite de Napoléon*, p. 206).

3. La dispute aurait éclaté au sujet d'un jeu de quilles (cf. le récit de Marcaggi, *la Genèse de Napoléon*, chapitre V, *les troubles de Pâques à Ajaccio*).

Cette députation se fit et le voyage fut calculé de manière qu'ils devaient être ici le samedi au soir. Ils n'y furent pas par le retard qu'ils eurent à Corte.

Le jour de Pâques, pour la première fois, les prêtres inconstitutionnels déclarèrent le schisme, se transportèrent au couvent de Saint-François où ils officèrent publiquement et paroissialement.

La fermentation des esprits était alors à son comble. Ce pauvre peuple, déjà travaillé en tous sens, était tellement exaspéré qu'il était prêt à toutes les démarches et prompt à faire toutes les folies.

Le dimanche, plusieurs officiers reçurent des avis de se tenir sur leurs gardes, que l'on en voulait à leurs corps et, en général, aux patriotes. Ce n'est pas à des militaires à craindre la mort!... L'on ne fit que rire de ces conseils que l'on crut dictés par la pusillanimité.

Le lundi, seconde fête de Pâques, devait se faire une procession que la prudence de la municipalité retardait depuis quinze jours : le corps des officiers des gardes nationaux fut invité à s'y trouver, mais l'on chercha des prétextes pour qu'il ne s'y trouvât pas de gardes nationaux de piquet.

Le bruit courait, mais un bruit sourd et inattendu, que le jour de lundi l'on devait chasser les prêtres constitutionnels de la paroisse et massacrer les paysans.

Les chefs du bataillon s'étaient promis à eux-mêmes de prendre des précautions pour que rien de ceci n'arrivât, lorsque dimanche, jour de Pâques, 8 avril, à cinq heures de l'après-midi, des citoyens prennent dispute entre eux et commencent à se battre à coups de stylet³. Les femmes courent en foule au quartier du séminaire en priant la garde nationale de venir mettre l'ordre. Le poste de police sort avec le lieutenant à la tête; il commence à séparer les femmes, puis à

engager les hommes à l'ordre et à la paix. Mais, à l'instant même, *les personnes qui se battent depuis un quart d'heure sans se faire du mal* s'unissent et se jettent sur la garde nationale pour lui arracher ses armes. Elles parviennent à désarmer trois soldats; le quatrième faisant résistance, on le perce de trois coups de stylet; au même moment, des coups de fusil partent de toutes les fenêtres contre la garde nationale avec le cri de ralliement : *Addosso alle berrette*⁴. Les gardes nationaux ne sont que douze et ils cherchent à se réfugier au quartier où ils arrivent.

M. Quenza, lieutenant-colonel, qui s'y trouve, leur fait observer qu'il n'y a pas de gloire à acquérir contre des citoyens et il a le pouvoir de les arrêter : acte de subordination unique quand on saura qu'il y avait déjà plus de deux cents volontaires réunis au quartier.

M. Bonaparte, lieutenant-colonel en second, se trouve dans la Grande-Rue. Il entend crier : *Addosso alle berrette*, il court pour arriver; au quartier mais, en entendant les coups de fusil, il vole au corps de garde que le 42^e régiment occupe à la porte et enjoint à l'officier de garde de faire battre la générale; celui-ci s'y refuse. D'autres personnes, dans la municipalité, proposent la même mesure. Celle-ci s'y refuse également. L'on avait cependant entendu plus de cinquante coups de fusil et les cris étaient unanimes : *Addosso alli paesani*⁵.

Voyant qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, M. Bonaparte rallie autour de lui une douzaine d'officiers et prend le chemin du quartier. La compagnie de Peretti qui était logée dans une maison en ville se présente pour l'escorter; il la refuse et la fait rentrer, n'ayant pas besoin de l'aspect de la force lorsqu'il ne voulait employer que la persuasion, et ne pouvant pas s'imaginer que l'on pût être assez lâche et assez féroce pour attaquer des citoyens désarmés et amis.

4. Sus aux bonnets.

5. Sus aux paysans. Ces cris trahissent la haine des citadins contre les paysans.

6. Sus aux épauettes.

7. Sur ce capitaine et les autres officiers, cf. Chiquet, *La jeunesse de Napoléon*, t. II, p. 347.

8. Soldats de la garde.

Arrivé près de la cathédrale, vis-à-vis la maison Ternano, il rencontre un homme avec deux fusils; c'étaient des mousquets que le capitaine Peretti reconnut appartenir à deux soldats de sa compagnie, ce qui lui fit appréhender la mort de ces deux hommes. Il s'était passé un grand quart d'heure depuis les premiers coups de fusil. A la fenêtre de la maison Ternano sont des demoiselles qui, tout en pleurs, font signe de ne pas avancer parce que la cathédrale est prise par les brigands.

Alors le capitaine Peretti et le lieutenant Pianelli prennent chacun un mousquet de la main du citoyen porteur des deux armes, pour se défendre; un moment après, et à quatre pas plus loin, venant à démasquer la cathédrale, ils voient un jeune homme qui les met en joue. M. Bonaparte s'avance pour lui parler; cet homme féroce paraît écouter la raison, retire son fusil; puis, voyant venir quatre ou cinq de ses camarades qui sortaient de la cathédrale pour le soutenir, il fait feu et tue le lieutenant Rocca della Serra. On entendit alors partout : *Addosso alle berrette!* *Adosso alle spallette* ⁶ ! Les officiers sans armes se dispersent.

On refuse dans plusieurs maisons de les recevoir. Une heure après, le capitaine don Giacomo Peretti ⁷ est assailli par une quarantaine d'hommes qui lui tirent des coups de fusil, mais il a le bonheur d'échapper à leur férocité.

Dans le même temps, d'autres se transportent à la demeure de M. Quenza et tirent trois coups de feu contre les fenêtres, s'encourageant toujours par le cri de ralliement : *Addosso alle berrette*.

Cinq *talavesi* ⁸ sont désarmés par la foule. Un de Porto-Vecchio se voit environné. Six fusils le mettent en joue; il traverse une rue poursuivi par les balles et il arrive au quartier avec ses armes et sans aucun mal.

L'adjutant-major, assailli par vingt-cinq

ou trente hommes, se réfugie dans la maison Orto et, à l'abri de la fureur des brigands, il ne lui reste à craindre que pour les siens. De tous côtés, il n'entend que le bruit : *Addosso alle spallette.*

Le capitaine Giovanni Orsoni se trouve dans la Grande-Rue; il entend le cri de guerre : *Addosso alle berrette.* Trois personnes lui tirent trois coups de pistolet. Sans armes, il cherche son salut dans la fuite; arrivé dans la rue Cotaneo, il ne lui reste d'autre ressource, pour se garantir des coups de stylet, que de s'attacher à une femme et de s'en servir comme de bouclier jusqu'à la maison de M. Cotaneo où il se réfugie. A peine y est-il entré qu'il entend les cris redoublés : *Addosso! brûlons la maison.*

Nous finissons le douloureux récit de cette journée. Chaque officier, chaque soldat eut une injure particulière. Lorsqu'on pense aux horreurs auxquelles se portèrent les brigands, l'on croirait que ce peuple, si doux par lui-même, n'était composé que d'anthropophages... Mais l'on sait que le fanatisme, la superstition amenèrent toujours des excès. Ils durent être contents, les instigateurs de tant d'horreurs. Ils avaient vu le sang couler et c'était pour eux un garant que la discorde était enfin arrivée.

Le corps du lieutenant Rocca della Serra resta quatre heures sur le pavé, exposé aux insultes des brigands : un de ses parents de la ville se jeta dessus pour l'embrasser, le réchauffer... Rocca vivait encore; il put entendre les menaces que firent à son parent ceux qui venaient de l'assassiner, en disant qu'ils le tueraient à son tour s'il ne se retirait sur-le-champ. Rocca della Serra ne mourut qu'une demi-heure après... Il eut le temps de se voir outrager et de périr de la mort la plus cruelle, sans consolation et environné d'anthropophages. Sa dernière pensée qui ne devait appartenir qu'à Dieu fut troublée par un sentiment

de crainte pour les siens. On l'entendit, d'une voix éteinte, demander des nouvelles de ceux de son corps et de ses amis.

L'histoire de cette journée offre plusieurs faits importants : des hommes se battent à coups de stylet, ne se font pas de mal, la garde nationale accourt, ils se réunissent contre elle; de tous côtés, l'on tire contre les volontaires nationaux, on les poursuit jusqu'à leurs demeures pour les assassiner. Cet état d'insurrection dure trois heures et ni la municipalité qui était rassemblée, ni le juge de paix, ni le district ne se donnent aucun mouvement : ils ne font pas même battre la générale, pas même arborer le drapeau rouge, pas même sortir dans les rues!

Ignorent-ils donc, les magistrats, que leurs fonctions veulent du courage et que leur poste d'honneur, lorsque les citoyens se battent, est d'être au milieu des coups? Non, ils ne l'ignorent pas, puisque la municipalité s'est toujours montrée avec courage au milieu du danger... Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait cette fois-ci? Parce que, de ses membres, les uns ont agi par crainte, les autres par complicité.

La nuit arrivée, les magistrats de tous les corps qui étaient réunis déposent le fardeau des affaires publiques pour aller dormir. L'ont-ils fait par insouciance? Ils seraient alors bien coupables... Mais ne l'auraient-ils pas fait par mauvaise intention? Qui doit être responsable des événements? La sûreté publique est violée, une conspiration s'est manifestée, des citoyens sont massacrés et les magistrats, faits pour veiller lorsque les citoyens dorment, vont dormir quand indistinctement tout le monde veille!

Les magistrats sont complices, ou, si l'on ne veut pas tirer cette induction de rigueur, il faudra dire que, voyant la situation désespérée des choses, chacun ayant par-devers soi des notions de la conspiration qui devait éclater, toutes les imaginations étaient effrayées, les

âmes étaient trop étroites pour s'élever au niveau des grandes affaires et chacun se cachait.

Quelle a été la conduite du bataillon? Douze hommes de garde sont sortis, parce qu'on les a sommés de le faire, en vertu de la loi des 26 et 27 juillet qui met la garde nationale soldée en état de réquisition contre les attroupelements, tout comme la gendarmerie. Ils sont poursuivis, massacrés de tous les côtés, et ils patientent et prêtent obéissance à leurs chefs en attendant que les magistrats se montrent... Mais la soirée, la nuit, une partie de la matinée se passent, et l'on ne voit pas de magistrats et, sans munitions, ils restent exposés aux insultes et aux outrages.

Passons à la journée du lundi.

Après une nuit orageuse, la douleur dans le cœur, partagés entre les sentiments d'indignation, de vengeance et leur respect pour la loi, les gardes nationaux voient arriver huit heures du matin. Les chefs avaient été dans la nuit chez M. Maillard⁹ lui demander de garantir leur bataillon des insultes qu'il pouvait essuyer; ils lui avaient demandé un fort détachement pour garantir la garde nationale des attaques des brigands; car l'on ne doutait point que, d'après la résolution qu'ils avaient prise de se débarrasser de la garde nationale, ils ne continuassent à l'attaquer... Voyant que M. Maillard se refusait à cette mesure de nécessité, ils lui avaient demandé des munitions, lui promettant que l'on n'en ferait usage que dans le cas où l'on serait attaqué; il ne voulut pas leur en donner. Ils lui avaient alors demandé de retirer la garde nationale dans la citadelle pour la garantir; il s'y était refusé également. Seulement il avait promis de s'employer pour amener la réunion de tous les corps que la peur ou la complicité tenait dispersés pour arrêter la conspiration et réprimer les brigands.

Dans le fait, à la pointe du jour, il écrivit à tous les corps.

9. François-Charles Maillard, colonel du 42^e d'infanterie. Il émigra en novembre 1792.

10. Maison forte d'Ajaccio.

A huit heures, les gardes nationaux, dans la crainte d'être attaqués, mirent deux sentinelles d'observation dans la petite cour qui avoisine le séminaire et qui domine la rue de la Cathédrale.

A huit heures et demie, trois coups de fusil partirent d'une maison avoisinant le quartier, traversèrent une chambre du séminaire et allèrent casser deux bouteilles et se perdre dans une paille. Ce fut le signal... Les volontaires, qui s'étaient retenus jusqu'alors, ne purent plus comprimer leur indignation... Dans la nécessité de se défendre, abandonnés de tout le monde, ils coururent aux armes.

Le lieutenant Costa, de la compagnie Bonelli, passa derrière la ville et alla s'emparer du poste des capucins où était un détachement du 42^e régiment. Il se dirigea ensuite vers la tour dite *Genovese* et la trouva occupée par sept ou huit citoyens qui, à son aspect, s'enfuirent et abandonnèrent le poste qu'ils paraissaient avoir gardé la nuit.

Toute la journée, l'on fit feu de part et d'autre. A une heure après-midi, voyant que les gardes nationaux s'étaient emparés des postes et s'y tenaient fermes, résolus à périr pour les conserver, la municipalité arbora le drapeau de paix et proclama partout que l'on eût à cesser les hostilités.

Cependant les coupables se promenaient publiquement dans la ville... La suspension dura peu... Les brigands n'avaient aucun respect pour la municipalité et ne se reconnaissaient d'autre frein que leurs passions, ni d'autres conseils que ceux des conspirateurs; ils prétendaient que la garde nationale sortit de ses postes et évacuât le séminaire.

Ils profitèrent du moment de la suspension d'armes pour s'emparer de la maison Benielli¹⁰, y faire des créneaux et s'y fortifier... Les coups recommencèrent au faubourg... A cinq ou six heures, on battit la générale et, dans le même temps, la municipalité requit M. Mail-

lard de nous faire évacuer le séminaire et de nous ordonner de nous réfugier à Saint-François.

Cette proposition, si absurde dans les circonstances critiques où nous trouvions, n'était point faite du consentement de la saine partie de la municipalité; elle était forcée, violentée par les brigands. Plusieurs fois ils voulurent déposer le maire et le remplacer par M. Tartaroli ou par M. Jean-Baptiste Bacciochi. Nous n'obtempérâmes pas à cette réquisition, parce qu'il était évident que la municipalité n'avait plus aucune autorité dans la ville puisqu'elle n'avait jamais pu obtenir que l'on cessât le combat au faubourg, ni dans aucun endroit.

Ce fut dans cette position que la nuit arriva. Comment s'est conduite dans cette journée la garde nationale? Comment s'est conduite la municipalité?

La première question de fait est de savoir qui a tiré le premier coup. Nous pensons bien que nos ennemis, si habiles dans l'art de l'intrigue, ne seront pas en peine de verbaliser pour nous faire paraître coupables. Si l'on veut des preuves légales, une grande partie du bataillon fera foi en justice de ce que nous avançons.

Mais, actuellement, voyons les probabilités : si la garde nationale avait tiré, elle ne l'aurait fait qu'en conséquence d'un conseil tenu la nuit; si elle avait pensé à se porter à cette mesure de rigueur, elle se serait emparée, de nuit, des postes des capucins et de la tour *Genovese*, quand il est constant qu'elle ne s'est emparée de ces postes qu'après les premières hostilités commencées à environ neuf heures du matin.

Si la garde nationale avait pris le parti de tirer, elle se fût emparée de la maison Benielli et du poste de l'Horloge; elle ne l'a pas fait parce qu'elle était pleine de confiance dans la justice et que, tout en cherchant à se mettre

à couvert des coups des conspirateurs, elle était résolue d'attendre les ordres du département dans son poste et l'effet des sollicitations que M. Maillard leur avait promis de faire pour que justice leur fût rendue. Du côté des brigands, au contraire, on avait pris la modération de la garde nationale pour de la pusillanimité; ils l'avaient vu fuir la veille sans ressortir pour protéger ses frères dispersés et massacrés dans les rues; ils avaient pensé, selon le préjugé, que les paysans perdent courage lorsqu'ils sont en plaine ou dans les villes et qu'ils ne sont bons que dans les montagnes. On sait d'ailleurs combien la populace s'enhardit par le succès aussi facilement qu'elle s'abat au moindre échec.

La veille, elle avait partout maltraité, vilipendé, assassiné la garde nationale qui partout avait fui. C'était donc pour eux un fait acquis qu'au premier engagement sérieux les paysans évacueraient la ville pour chercher leur sûreté dans les montagnes. D'ailleurs, comment peut-on douter que ceux qui, avec tant de travail, de peine, de scélératesse, avaient porté les choses au point où elles étaient ne voulussent achever leurs opérations? Voici comme ils raisonnaient : « La garde nationale a le cœur ulcéré; si l'on tire quelques coups de fusil, elle se croira attaquée en règle; un des deux : ou elle fuira et évacuera le séminaire et notre but sera rempli; ou elle résistera, et alors, opposant la force à la force, toute la ville se trouvera attaquée; la voilà toute ennemie déclarée; les corps administratifs, qui sont obligés de suivre l'impulsion de la ville, requerront le commandant militaire de les chasser, et, par une heureuse combinaison, nous verrons les soldats contre les soldats, les patriotes du continent contre les patriotes de l'île... Quelques Français seront tués, le bataillon se trouvera perdu et la ville, toute d'un parti, pourra se porter aux dernières extrémités : elle aura pour se justifier le sang

des soldats français qui aura coulé. »

Beaucoup de monde se sentait coupable, beaucoup de monde avait intérêt à brouiller les choses de manière que le fil en devînt introuvable.

Les brigands tirèrent donc le premier coup; cela est hors de doute par le fait; cela est hors de doute par l'évidence. Ils l'ont fait. Ils l'ont dû faire, il était de leur intérêt de le faire.

N'oubliez pas surtout qu'ils avaient pris la nuit la tour Genovese, preuve de leurs mesures hostiles.

Au milieu de tout ceci, le district ne paraît même pas pour donner avis au département de ce qui se passe et hâter l'arrivée des secours, pas même pour se conserver un air d'autorité qui en aurait imposé aux deux partis.

Le district était un tribunal supérieur, indifférent aux localités, au-dessus des petites liaisons de famille... Quel bien n'aurait-il pu faire s'il eût été composé de personnes éclairées et amies du repos public! Il avait en main l'autorité de requérir la force militaire, il pouvait requérir la garde nationale de l'intérieur dans la quantité qu'il jugeait nécessaire.

N'en doutons pas : les brigands auraient fléchi le genou devant lui; le livre de la Loi d'une main, le glaive de l'autre, il aurait tout empêché, tout rétabli, tout tranquillisé; mais il s'est conduit bien différemment. Il a été nul dans toute cette affaire comme corps administratif; une partie de ses membres ont contribué à mal faire comme individus; le procureur syndic seul n'a jamais abandonné son poste. De la salle du directoire, il a employé tout ce qui était en lui : réquisitions au commandant militaire pour éteindre le feu et casser les réquisitions ridicules que les brigands arrachaient à la municipalité, prières, exhortations, il a tout mis en œuvre, mais, s'il a été insuffisant pour s'opposer au torrent, il en a fait assez pour avoir satisfait sa conscience

et revêtir des formalités de la loi les opérations de la garde nationale.

Vous le savez, Messieurs, en fait d'administration, le mal qu'un corps supérieur a laissé faire lorsqu'il pouvait l'empêcher, c'est comme s'il l'eût fait; le corps du directoire s'est caché au lieu de se trouver à son poste dans la journée de lundi et plusieurs de ses membres se comportent depuis longtemps avec le plus grand scandale.

Une conduite aussi étrange de la part des administrateurs ne peut être dictée que par la plus condamnable complicité. Un militaire qui laisse prendre son poste est condamné à mort... Messieurs, le poste qui est confié aux administrateurs est de défendre la vie des citoyens, de se prendre de sollicitude pour la tranquillité publique. La laissent-ils enlever, la vie des citoyens, la laissent-ils troubler, la tranquillité publique, sans s'en soucier, sans employer la force qui est déposée dans leurs mains? Ils paralysent l'action du gouvernement, ils sont coupables de tout; mais ils le sont bien autrement lorsque leur conduite privée explique leur inaction publique. Alors, plus de loi!... Magistrats supérieurs, il faut un remède ou le corps politique attaqué dans les canaux vitaux commence par des convulsions et finit par la mort.

Mardi 10 avril.

La journée du lundi et la nuit du lundi au mardi avaient donné aux nouvelles le temps de se répandre dans toutes les campagnes. Sur le récit des scènes déplorables qu'offre la ville d'Ajaccio, de tous côtés des gardes nationaux de l'intérieur se mirent en marche pour arriver au secours de leurs frères et de la patrie, car, ne voyant aucune réquisition de district, ils crurent que celui-ci était ou prisonnier ou complice, bien sûrs que, lorsqu'il existe un grand mal et que les corps administratifs ne prennent aucune résolution, ce ne

peut être que par l'une de ces deux raisons.

Arrivés, ils se présentent à nous; nous fûmes touchés de leurs sentiments d'honneur et de fraternité; nous les remerciâmes de leur zèle, mais nous leur observâmes que, n'ayant aucune réquisition, ils se rendraient coupables en restant; que leurs travaux les appelaient, qu'ils devaient y retourner sans délai; que, si les affaires empiraient, ils seraient convoqués par le département et même par nous, si l'absolue nécessité de conserver nos postes nous en faisait une loi; mais qu'aujourd'hui notre courage, notre nombre et notre résolution étaient plus que suffisants pour résister aux ennemis de la nation.

Que faisaient pendant ce temps les mécontents? Ils maltraitaient le maire et la partie de la municipalité qu'ils soupçonnaient de patriotisme. Ils assiégeaient la salle d'audience par des cris de guerre et dictaient des réquisitions fanatiques. Les insensés! toujours suivant leur projet, ils espéraient voir nos frères d'armes du 42^e régiment tourner leurs baïonnettes et leurs canons contre nous; c'était là leur chimère.

Dans l'après-midi, la municipalité et le juge de paix nous firent prier de nommer une commission pour se transporter à la citadelle, afin de se concerter sur les moyens de rétablir dans la ville l'ordre et la tranquillité. La garde nationale nomma les deux lieutenants-colonels, MM. Quenza et Bonaparte, MM. Tavera, San-Severino, Peraldi, et P. A. Mella, officiers¹¹. Ces messieurs se transportèrent à la citadelle. Ils garantirent que leur corps resterait tranquille attendant la commission du département qui ne pouvait pas tarder, exigeant seulement qu'on les laissât où ils étaient sans les inquiéter d'aucune manière, promettant pour les brigands, le corps municipal et le juge de paix, de les tenir dans le respect dû à la loi et à eux.

Le même soir, l'on publia ladite convention

11. Cf. les notices que leur a consacrées à la fin du tome II de *la Jeunesse de Napoléon* Arthur Chuquet.

12. Pour la chronologie, cf. Garros, *Itinéraire de Napoléon Bonaparte*, p. 48.

dans la ville : les commissaires du bataillon accompagnèrent les municipaux, escortés d'un peloton de grenadiers du 42^e régiment. Arrivés au faubourg, un cri se fit entendre : *Si l'on veut la paix, que les paysans sortent!*

Mercredi 11.

Dès le matin la municipalité nous informa que plusieurs des gardes nationaux venus à notre secours ravageaient la campagne¹². M. Bonaparte monta aussitôt à cheval pour se porter aux postes avancés; il trouva deux ou trois cents hommes cantonnés dans le couvent des capucins qui demandaient à grands cris que les coupables fussent arrêtés et que justice fût faite à la garde nationale non seulement sur les instruments des crimes commis, mais encore sur les conspirateurs. M. Bonaparte les tranquillisa en les assurant que la nation entière qui avait été outragée saurait prendre une revanche éclatante proportionnée à l'offense et surtout à la nécessité de réprimer les ennemis de la liberté.

Un moment après arriva M. Santo Tavera, membre du district, avec un détachement de 15 à 20 grenadiers et un drapeau blanc. M. Santo Tavera ne parla pas en magistrat éclairé; il dit que, dans les engagements qui avaient eu lieu, tant pis pour qui en avait été la victime, paroles qui, sur-le-champ, occasionnèrent une rumeur, une explosion telles qu'il fallut toute la prudence des gens de bien qui se trouvaient là pour l'apaiser. Il demanda après aux gardes nationaux qui les avait appelés... Ceux-ci lui répondirent à leur tour : « Pourquoi le district qui dispose de toute la force armée n'avait-il pas réprimé les brigands; qu'eux étaient venus au secours de la patrie, qu'ils demandaient que justice fût faite et qu'ils voudraient voir plus de sollicitude dans le directoire. — Qui vous a appelés? répliqua M. Santo Tavera. — Le sang de nos

frères dégouttant sur le pavé de la ville, l'audace des conspirateurs et la coalition des ennemis de la patrie, répondit avec énergie un garde national. » A ces mots, M. Santo Tavera s'en retourna la confusion sur le visage; il alla faire des rapports pleins de fausseté à la municipalité.

M. Bonaparte se convainquit que les prétendus désastres portés aux campagnes étaient faux ou exagérés. Cependant, comme il était possible que les bergers profitassent de ce moment pour se répandre dans [la ville] et dans les enclos, il proposa, au nom de tous les corps, de faire deux patrouilles composées de trente hommes de la ville et de trente des gardes nationaux soldés.

Le soir, comme la municipalité se plaignait que les farines n'entraient pas, étant interceptées, M. Quenza fit un ordre positif et autorisa les gardes soldés à employer la force pour que les farines entrassent sans délai et les farines entrèrent. Mais la municipalité se plaignait toujours. Nous proposâmes de remettre tous nos postes au 42^e régiment pourvu que la maison Benielli, l'Horloge et d'autres postes lui fussent également remis. Comment répondit-on à cette ouverture qui était propre à concilier tout et qui montrait nos bonnes intentions? L'on nous envoya la réquisition d'abandonner le séminaire sous une heure. Dans le fait, l'on tira à six heures le coup de canon d'alarme.

Nous n'obtempérâmes point à cette réquisition de la municipalité parce qu'il était évident qu'elle était maîtrisée par des brigands, parce que la première loi est le salut de la patrie et que les intérêts d'icelle demandaient que nous conservassions nos postes jusqu'à l'arrivée des commissaires du département; parce qu'enfin nous avions la réquisition du procureur syndic qui nous ordonnait de conserver nos postes.

La nuit arrive sur ces entrefaites.

13. Sur le rôle de Maillard, cf. Chuquet, *op. cit.*, p. 355.

14. Il s'agit de Colonna-Cesari et Arrighi, membres du directoire du département de Corse envoyés enquêter sur les troubles.

Jeudi 12.

Le jeudi matin, nous vîmes braquer des canons contre notre quartier; nous comprîmes alors que M. Maillard nous avait trompés; mais nous étions sûrs des dispositions et du patriotisme de nos frères d'armes du 42^e régiment; ainsi les intentions de M. Maillard, si elles étaient mauvaises, étaient impuissantes¹³.

Nous résolûmes alors de marcher en colonne pour enlever ses canons; il fallait enfin s'armer de courage puisque les complots avaient eu un plein succès et l'on ne pouvait plus en dénouer la trame qu'avec l'épée.

Dans ce moment nous reçûmes l'avis que vous aviez été nommés, Messieurs¹⁴, commissaires du département et que vous étiez en marche pour prendre la direction de la force publique... Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les perturbateurs et porta la consolation dans nos âmes. Nous savions que, dans la crise terrible où l'on se trouvait, il fallait de la force, de l'énergie et même de l'audace; nous savions qu'il fallait un homme qui, si on lui demandait, après sa mission, de jurer de n'avoir transgressé aucune loi, fût dans le cas de répondre comme Cicéron ou Mirabeau : je jure que j'ai sauvé la République!

Cet homme, la garde nationale crut le voir représenté par vous, Messieurs; les malintentionnés s'étaient enhardis parce que le bruit avait couru que Bastia et Bonifacio avaient arboré l'étendard de la rébellion et que, dès lors, la force publique se trouvait insuffisante.

Ils se croyaient forts parce que M. Maillard avait paru les favoriser en leur donnant des canons et des munitions et qu'ils se croyaient sur le point de massacrer les gardes nationales.

Dans ce danger imminent, nous écrivons à M. Maillard pour nous plaindre de la conduite

qu'il tenait. Ce n'était pas ainsi que la municipalité observait les conventions stipulées; ce n'était pas ainsi que lui-même remplissait le rôle de médiateur qu'il avait pris. Nous lui fîmes part de l'arrivée des commissaires, de l'autorisation que nous avait donnée le directoire de convoquer les gardes nationaux de l'intérieur si nous le jugions nécessaire pour conserver nos postes et nous lui enjoignîmes que si, sous une heure, les canons n'étaient pas ôtés des rues, nous expédierions des exprès dans l'intérieur et nous le rendrions responsable de tout ce qui pouvait arriver. La destruction de la ville serait imminente et ne pourrait être imputée qu'à lui.

En peu de temps, les canons furent ôtés, les préparatifs hostiles disparurent et, en attendant votre arrivée, Messieurs, une suspension d'armes fit augurer la paix. Depuis le 12 jusqu'au 15, les choses sont restées dans la même position, sauf quelques incidents de nulle valeur.

C'est dans ces trois jours que le directoire du district donne enfin signe de vie... Pour des objets de la plus grande importance sans doute? Quels sont-ils? « Quelques pailles ont été prises au couvent des Capucins, nous sommes responsables de ce fait... Nous devons réparer cette faute... » Tant de puerilité en présence d'événements si graves se peut-elle comprendre?

Le 13, ils nous écrivirent que les boutiques s'ouvriraient quoique, nous disent-ils, *cela ne regarde pas l'administration*. Ainsi, dans une affaire où le salut de la ville d'Ajaccio a été compromis, où la vie des gardes nationaux s'est trouvée dans le danger le plus imminent, l'administration du district ne trouve digne de son attention qu'une chose qui, de son aveu, ne la regarde pas, et la disparition de quinze ou vingt pailles!

Pour achever de démêler une trame ourdie avec tant d'audace, il est nécessaire d'observer

15. Bonaparte désigne ainsi la faction de Pozzo et de Peraldi.

16. Bonaparte rompt ainsi définitivement avec la municipalité d'Ajaccio aux mains des amis de Pozzo. Cette rupture aura de sérieuses conséquences pour sa « carrière corse ».

la conduite des conspirateurs dans les journées des 10, 11 et 12, celle du corps municipal et enfin celle de M. Maillard.

Dans la journée du 10, par l'intervention de la municipalité, comme nous l'avons dit, l'on était venu à un traité par lequel il était statué que la garde nationale conserverait ses postes et qu'elle resterait dans le même état jusqu'à l'arrivée des commissaires du département; par cette seule disposition, on avait trouvé le secret de calmer tout, de finir tout.

Mais ce ne pouvait pas être le compte des conspirateurs ou des meneurs des brigands¹⁵. Observez bien leurs manœuvres pour faire rompre toutes ces sages mesures et précipiter dans l'abîme ce peuple aveuglé et à plaindre.

D'abord, ils se dirigent en foule à la municipalité; là, ils menacent et vocifèrent dans les rues; les propos les plus sanglants, les plus emportés sont accueillis par la multitude... Les boutiques se ferment et les débits de tabac eux-mêmes ne s'ouvrent plus dès qu'il s'agit de la consommation d'un garde national; tout cela, malgré l'ordre réitéré de la municipalité qui cherche en vain à calmer les esprits, à faire exécuter la convention. Au contraire, plus elle se montre modérée, plus elle perd de crédit parce que les meneurs la montrent au doigt. Comme la calomnie la plus absurde lorsqu'elle est bien conduite prend la force de la vérité la mieux constatée dans l'esprit du peuple, on lui fait accroire que la saine partie de la municipalité est d'accord avec les paysans. Cela bien inculqué, la voilà sans crédit pour l'ordre. Ce premier pas était nécessaire aux conspirateurs pour arriver à leurs fins.

La municipalité, qui n'est plus que l'organe des brigands depuis que les meneurs se sont introduits dans la salle et l'ont discréditée parmi le peuple, se plaint que les farines n'entrent pas¹⁶. Nous lui répondons que, si l'on croit que ce soit la faute de la garde

nationale, celle-ci consent à remettre entre les mains du 42^e régiment les postes de la barrière des Capucins, de la tour Génoise et du Parc, pourvu que la maison Benielli et l'Horloge soient dans les mains du même régiment. Les mécontents voient bien que cette proposition emporte pièce; ils comprennent que nous avons parfaitement saisi le fil de la trame, s'empressent de la brouiller, afin de nous mettre aux mains avec le 42^e régiment. Ils ensevelissent dans l'oubli cette proposition si raisonnable faite pour terminer toute discussion et, au lieu de l'embrasser, la négligent et ne nous en tiennent aucun compte pour se livrer à de nouvelles plaintes, à de nouvelles déclamations. A les entendre, toutes les campagnes sont ravagées. Nous leur répondons, après une visite sur les lieux, que ces bruits sont exagérés, mais que, toutefois, ils n'ont qu'à nommer une compagnie de trente ou quarante personnes de la ville, les plus intéressées à la conservation des campagnes et les moins mêlées dans les affaires du moment, que nous nommerons de notre côté trente hommes du bataillon, choisis parmi les plus sages, pour défendre le territoire des incursions des bergers. Pouvait-on formuler une proposition plus sage, plus faite pour les satisfaire? Mais non! ce ne sont point les campagnes qu'ils veulent garantir, ce sont les postes qu'ils veulent voir évacuer par les gardes nationaux pour être libres d'exécuter leurs projets. Aussi ne font-ils pas plus de compte de cette seconde proposition que de la première, et, au lieu de la mettre à exécution, ils nous donnent l'ordre d'évacuer nos casernes.

Pour leur ôter tout prétexte de violence, nous formons un peloton de choix et donnons l'ordre de ne rien épargner pour favoriser l'entrée des farines. Cela ne les empêche pas de nous faire requérir d'abandonner nos casernes, de faire tirer le canon d'alarme

et de prétendre nous traiter en révoltés.

Le soir du 11, ils allèrent dormir la joie dans le cœur, car le canon avait été tiré, les postes français renfermés à la citadelle; tout annonçait une scission et une scène des plus terribles pour le lendemain. A la pointe du jour, les canons sont braqués, le signal de la mort, du carnage est prêt à se donner, le sang des patriotes du continent allait couler. C'était sur quoi ils fondaient leurs espérances pour se mettre à l'abri de tout; mais ils ne savent pas, les insensés, que nos frères du 42^e régiment sont hommes d'esprit, de cœur et animés de sentiments d'honneur. Ils ne savent pas que, lorsqu'il s'agit de combattre des frères et des citoyens, il est permis aussi à des soldats de réfléchir, de penser et de se souvenir que leurs armes, destinées aux ennemis de l'État, ne doivent être tournées que contre les conspirateurs, et que les soldats du 42^e régiment, venant de France, avaient déjà assez d'expérience, en fait de révolution et de complots, pour s'être aperçus que nous étions les amis de la patrie et qu'eux en étaient les ennemis. Ils ne savent pas que si leurs armes eussent dû se rougir de sang elles se seraient teintes du leur.

Apprécions la conduite qu'a tenue M. Maillard. Elle a été durant cette affaire très circonspecte. M. Maillard paraît avoir eu de bonnes intentions; il a fait de grands écarts qui, à la rigueur, devraient le compromettre. S'il a fait quelques pas au-delà de la loi, il en a fait aussi dans le sens du bien et au-delà de son devoir, qui, aux yeux de l'homme juste, se compensent.

Les reproches qu'on lui fera toujours se réduiront à ne pas avoir obtempéré à la réquisition du procureur syndic qui, par sa nature, est supérieure à celle de la municipalité et la rend nulle.

On lui reprochera également d'avoir coopéré aux dispositions partielles d'attaque qu'a faites

la municipalité, dominée par les brigands; il a fourni des canons et il ne devait pas en fournir. Les armes de la nation ne doivent jamais, selon la loi, sortir des mains des personnes qu'elle a choisies pour les leur confier.

Si M. Maillard avait voulu nous regarder comme des rebelles à la loi, il aurait dû faire ses dispositions militaires, calculer son monde, disposer ses batteries et monter à l'assaut; mais jamais confier les canons aux brigands parce qu'ils auraient pu en faire l'usage le plus dangereux, parce que la loi ne le veut pas; et qui sort du chemin de la loi agit par caprice; et qui agit par caprice est mû par l'impulsion de ses passions et ne peut jamais bien remplir ses devoirs.

Tel est, magistrats, l'exposé des événements qui ont bouleversé l'ordre et manqué de ruiner la ville principale de Corse, la plus florissante par sa situation, son commerce, sa position et même par le caractère fortement trempé de ses habitants. Les peuples, vous le savez, sont des vagues agitées par les vents. Sous une impulsion mauvaise, toutes leurs passions se déchaînent. Abandonnés à leurs propres instincts, ils sont tranquilles, calmes, doux et généreux.

Nous ne nous sommes pas trompés : nous en avons pour garants la pureté d'intentions qu'inspire l'amour de son pays, l'absence de toute passion, le désir de voir la patrie tranquille; et vous qui ambitionnez sans doute la gloire bien précieuse d'avoir ramené l'ordre et la confiance avec la justice, avancez dans votre mission d'un pas ferme, de manière à être maudits et calomniés par les méchants plus que personne autre du département. C'est là, Messieurs, le vœu le plus heureux que puisse accepter le magistrat intrépide¹⁷.

Pour tous les officiers du bataillon qui ont signé l'original.

BONAPARTE.

Donné le 19 avril 1792, pour copie de l'original.

17. Dans cette affaire très embrouillée, Masson lave Bonaparte de l'accusation de complot. Il y voit « une rixe entre volontaires et matelots », « des paysans apeurés », « les partis prenant argument de l'émeute, le directoire du district et le juge de paix pour jeter bas les Bonaparte, la municipalité pour les soutenir. »

LVII.

Protestation des volontaires au sujet de l'abandon de la contre-attaque de la Sardaigne

Après un séjour à Paris dans les semaines décisives qui voient la chute de la monarchie (juin-septembre 1792), Bonaparte regagne la Corse. Ce sera son dernier séjour dans l'île.

La France est alors en guerre avec le roi Victor-Amédée de Savoie qu'elle a chassé de Nice et de la Savoie. Le conseil exécutif provisoire décide en septembre 1792 une manœuvre de diversion en Sardaigne. On souhaite également s'emparer du bétail et des provisions nombreuses de l'île. Paoli fit échouer la tentative. Lieutenant général, commandant la 23^e division militaire, il nomma comme chef de l'expédition son neveu Colonna-Cesari. « Souviens-toi, lui aurait-il dit, que la Sardaigne est l'alliée naturelle de notre île; que dans toutes les occasions elle l'a secourue de vivres et de munitions; que le roi de Piémont a toujours été l'ami des Corses et de leur cause. Fais donc en sorte que cette malheureuse expédition s'en aille en fumée. » (Masson et Biagi, op. cit., t. II, p. 418.) C'est l'échec, voulu par Colonna-Cesari, de la tentative de diversion du 20 février contre l'île de la Maddalena, entre la Sardaigne et la Corse, que dénoncent les officiers du 2^e bataillon de la garde nationale soldée. La protestation a été rédigée par Bonaparte. On confrontera le récit qu'elle donne de l'entreprise avec l'étude d'Éloi-Jean Peyrou (Expédition de Sardaigne,

le lieutenant-colonel Bonaparte à la Maddalena, *Paris 1912*) qui accuse surtout la médiocrité de Turquet. Dans sa Genèse de Napoléon, Marcaggi expose (p. 362) un point de vue favorable à Paoli.

Bonifacio, le 2 mars 1793, 2^e de la République.

Citoyen ministre¹,

Les officiers du 2^e bataillon de la garde nationale soldée, de retour de l'expédition de la contre-attaque de la Sardaigne, croient qu'il est de leur devoir de vous faire le récit succinct de cette expédition malheureuse.

Ils sont partis, vendredi 22 du mois, à neuf heures du matin, sous les ordres du citoyen Colonna-Cesari et dénués absolument de tout ce qui était nécessaire pour une campagne; ils ont marché sans tentes, sans habillements, sans capotes, et sans train d'artillerie; ils s'en sont fiés entièrement à celui qui les commandait.

A quatre heures de l'après-midi, ils sont arrivés aux îles de la Magdelaine. Ils ont opéré le débarquement à l'île de Saint-Étienne, ayant à leur tête leurs deux lieutenants-colonels. La résistance des ennemis a été vaine²: nous n'avons eu qu'un homme de blessé. Si, à ce moment même, l'on eût envoyé les effets nécessaires pour construire une batterie vis-à-vis le village de la Magdelaine et si, à l'entrée de la nuit, l'on eût tenté la descente, il est bien probable que nous eussions rempli promptement l'objet de notre mission, mais l'on a perdu le moment favorable qui,

1. Beurnonville avait été nommé ministre de la guerre le 4 février 1793; il fut remplacé le 4 avril par Bouchotte.

2. Il n'y avait qu'une poignée de Sardes qui se réfugièrent dans la tour de Villemarina.

3. Bonaparte voulait en effet se saisir de la Maddalena à la faveur de la nuit. Colonna-Cesari l'en empêcha.

4. A quatre heures l'île de San Stefano est aux mains des Français.

à la guerre, décide de tout³. L'on n'a envoyé que le jour suivant les pièces d'artillerie nécessaires, de sorte que ce n'a été que la seconde nuit que notre batterie a pu commencer son feu.

Pendant la journée du 23, nous nous sommes emparés de la tour de Saint-Étienne, tour bien flanquée, avec un fossé, un pont-levis, vingt-cinq hommes de garnison et trois pièces de canon. L'on s'est emparé de cette tour malgré la vive résistance de la garnison et avec une seule pièce de deux. Nous le disons avec confiance : le courage de notre troupe a suppléé à tout⁴.

Dans la nuit du 23 au 24, nous avons commencé à tirer des bombes et à jeter des boulets rouges dans la ville de la Magdelaine. Nous avons continué toute la journée du 24 et du 25. Nous avons quatre fois mis le feu aux maisons de la Magdelaine. Nous avons incendié un chantier de bois et nous avons à peu près écrasé quatre-vingts maisons. La ville de la Magdelaine est défendue par deux batteries, deux forts et dix-huit pièces de canon. Par l'avantage de notre position, par la supériorité de notre tir, seulement avec deux pièces de quatre, nous avons démonté l'artillerie de notre ennemi et l'avons obligé de discontinuer ses feux. Tout cela, citoyen ministre, nous l'avons fait seulement par notre bonne volonté.

Pendant ces quatre jours, nous avons été exposés à la pluie, au vent, au froid, sur une île escarpée où l'on trouvait à peine du bois. Nous avons toujours été soutenus par l'espérance du succès.

Telle était notre position. L'île de la Magdelaine avait été ravitaillée et avait reçu un renfort de huit cents Sardes : trois ou quatre mille Sardes se faisaient voir sur les côtes de la Sardaigne. Ils avaient placé des batteries contre le port où était réfugié notre convoi. Pour faire face à ces différents ennemis, nous n'avions que six cents hommes ; mais nos

ennemis nous croyaient beaucoup plus nombreux; mais nous occupions un poste avantageux : ainsi nous redoutions peu les efforts des Sardes. Cependant, ce qui nous étonna, ce fut la fuite précipitée de notre corvette qui abandonna son convoi pour prendre le large. Le citoyen Colonna-Cesari, qui s'embarquait dessus, nous envoya, le 25, l'ordre de nous retirer promptement et, vu la périlleuse position où nous nous trouvions, de jeter dans la mer tous les effets que nous n'aurions pas pu transporter. Cet ordre nous remplit de confusion et de douleur. Nous prîmes la résolution de tout tenter plutôt que d'abandonner nos effets militaires, d'autant plus que nous nous trouvions dans une position assez heureuse pour pouvoir encore espérer du succès. L'abandon de la corvette était la seule chose qui nous inquiétait, mais nous étions bien loin de soupçonner l'équipage d'avoir conçu l'infâme projet de se sauver. Nous travaillâmes sans perdre de temps; unis à tout le reste de notre petite armée, nous parvîmes à transporter toutes nos pièces avec des peines infinies jusqu'au bord de la mer. Mais, arrivés là, nous trouvâmes que les bâtimens du convoi s'étaient déjà mis à la voile⁵. Nous n'eûmes plus que le temps de faire embarquer notre troupe et de jeter à la mer notre mortier⁶ et nos canons. Notre convoi s'était effrayé par la crainte des demi-galères, maîtresses de la mer par l'éloignement de la corvette.

Voilà le récit fidèle, citoyen ministre, de cette honteuse expédition. Nous avons fait notre devoir; et les intérêts comme la gloire de la République exigent que l'on recherche et que l'on punisse les lâches ou les traîtres qui nous ont fait échouer.

Les officiers du 2^e bataillon
des volontaires nationaux
du département de Corse.

5. C'est ici que se place la trahison de Colonna.

6. Le mortier, portant le chiffre de Louis XVI, se trouverait aujourd'hui au bastion dit de la Maddalena, à Alghero, en Sardaigne.

LVIII.
Mémoires
sur
les îles de la Magdelaine

Bonaparte a particulièrement souffert de l'humiliant échec de la tentative contre la Madalena (ou Magdelaine). On trouve dans ses papiers trois projets pour s'emparer de l'île. (Cf. Peyrou, Expédition de Sardaigne, p. 133.)

I

MÉMOIRE

SUR LA NÉCESSITÉ DE SE RENDRE MAÎTRE DES ILES DE LA MAGDELAINE

Les îles de la Magdelaine sont au nombre de trois : la Magdelaine propre, l'île Saint-Étienne et la Caprera. La première a six lieues de circuit, la seconde en a deux, la troisième en a trois. Ces îles sont séparées, entre elles et du continent, par des bras de mer de 300 à 600 toises; elles forment des rades sûres et des bons mouillages.

Maître de ces îles, l'on possède le point de la Sardaigne septentrionale le plus propre pour faire des incursions dans l'intérieur et y faire circuler nos opinions; avec une garnison médiocre, quelques ouvrages d'une fortification provisionnelle ou même de campagne, l'on peut s'en assurer la possession et protéger une escadre contre une force supérieure.

Si la prépondérance dans la Méditerranée doit nous être contestée, le poste de la Magdelaine devient fort utile parce qu'il maîtrise absolument le passage du détroit de Bonifacio et tient comme en échec le golfe de Porto-Vecchio. Si, comme il paraît décidé, nous permettons à nos corsaires de désoler le

commerce de nos ennemis, il ne faut pas douter que le passage du détroit ne soit essentiel au commerce du Levant, car la Magdelaine serait alors un nid à corsaires.

A ces raisons d'un intérêt général, il s'en joint de plus particulières pour la Corse : si l'on n'est pas maître de ce point, la correspondance des différentes parties de l'île se trouverait interceptée et la partie méridionale depuis Porto-Vecchio jusqu'à Campo-Moro se trouvera en proie aux corsaires ennemis ; l'on sera obligé de réparer les tours, d'y tenir des fortes garnisons, d'établir des nouvelles batteries : fatigues et dépenses beaucoup plus considérables que ne sera la prise de la Magdelaine.

Outre ces considérations, il en est de plus particulières pour la ville de Bonifacio. Cette ville tire depuis longtemps des comestibles de la Sardaigne. L'on comprend combien il est intéressant pour la République d'ouvrir le plus de débouchés possible à l'introduction des comestibles dans un moment où on en a un si grand besoin par le grand nombre d'armements que la République se trouve obligée d'avoir.

A la voix de l'intérêt se joint celle de l'honneur. Par un concours de causes différentes, les armes de la République ont essuyé un affront. L'on ne peut le réparer que sur le même lieu, et ce n'est qu'en arborant le drapeau tricolore à la Magdelaine et en reprenant le peu d'artillerie que nous y avons laissé que l'on lavera aux yeux de l'Italie entière la tache que nous nous sommes faite.

L'on doit donc, sur le rapport de la balance de la Méditerranée, du commerce du Levant, de l'intérêt du département de Corse, de la subsistance de la ville de Bonifacio et de l'honneur des armes françaises, s'emparer des îles de la Magdelaine.



7. Carte des Iles de la Magdelaine. Détail de la Carte de la Corse et de la Sardaigne dessinée par Bonne, ingénieur de la Marine, en 1790. Bibliothèque Nationale.

« On croit d'ordinaire que Napoléon conserva de sa première campagne un pénible souvenir et qu'il ne fit jamais aucune allusion à cet épisode de la jeunesse. Pourtant en 1794, dans l'état de ses services, il n'oublie pas de dire qu'il commandait un bataillon à la prise de l'île de la Madeleine, et au début de ses Mémoires sur la guerre d'Italie, il a mentionné brièvement la contre-attaque opérée au Nord de la Sardaigne... »

II

PROJET

POUR UNE NOUVELLE ATTAQUE
DE LA MAGDELAINE

La marine sarde consiste en deux demi-galères et quatre galiotes. Ces bâtiments, tirant fort peu d'eau et se servant de rames, ont un grand avantage sur les frégates pour pouvoir se transporter où le besoin l'exige et se multiplier à l'occasion. Les bras de mer qui séparent entre elles les îles de la Magdelaine et celui qui les sépare du continent sont très étroits et exposés de toutes parts aux batteries de la côte.

La ville de la Magdelaine est défendue par deux forts, deux batteries et dix-huit pièces de canon. L'île de la Magdelaine a deux batteries de côtes.

L'île de Saint-Étienne a une tour avec trois pièces de canon. Il serait très possible que l'on eût formé une redoute de campagne au point de cette île où nous avons placé une batterie.

Vis-à-vis le port de Saint-Étienne, dans le continent de la Sardaigne, les Sardes auront placé quelques pièces de canon de manière à pouvoir à la fois défendre le canal et enfler ledit port.

Tels sont les moyens de défense des ennemis.

Que faudrait-il pour les surmonter?

L'on doit être maître absolu de la mer.

Je ne dis pas que l'on doit être le plus fort, cela ne suffirait pas. Avec une corvette, l'on ne craint point toute la marine sarde, mais, cependant, l'on n'est pas dans le cas de s'opposer à la communication du continent avec les îles, ni chasser, et encore moins faire prisonnières, les demi-galères. L'on ne peut être maître de la mer qu'avec une corvette, un brick et deux chaloupes canonnières. Avec ces forces, l'on pourrait intercepter absolument la communication entre les îles et le continent

de la Sardaigne et boucher les différentes issues aux demi-galères.

Il est indispensable d'être absolument maître de la mer, sans quoi il faudrait avoir des forces de terre assez conséquentes pour pouvoir résister aux efforts de tout le nord de la Sardaigne qui, vingt-quatre heures après le premier coup de canon, se porteront sur la côte comme nous en avons déjà l'expérience. Quel que soit le projet d'attaque que le commandant de l'expédition adopte, il faut, à tout événement, un équipage d'artillerie de siège capable de démonter les batteries des ennemis, d'éteindre leurs feux et les réduire au silence au moment de l'assaut. Pour remplir ce but, je pense qu'il suffirait de quatre pièces de 16, de deux pièces de 24 et d'un mortier de 8 pouces avec tout l'attirail indispensable.

Il faudrait un équipage de campagne composé de deux pièces de 8, de deux pièces de 4 et de deux obusiers. Une demi-compagne d'artillerie suffira pour le service de ces différentes pièces.

Cinq cents hommes de troupes de ligne, cinq cents gardes nationaux avec leur équipage pour camper et un bon officier qui connaîtrait le terrain et saurait mettre en usage ces différentes forces devraient sans aucun doute assurer le succès de l'expédition.

Quant aux bâtiments de transport, l'on aura bien soin de ne prendre que de petites gondoles qui ont, pour cette expédition, bien des avantages sur les gros bâtiments. Il en faudrait une cinquantaine.

III

PROJET

D'UNE NOUVELLE ATTAQUE DE LA MAGDELAINE

1^o Pour son exécution, on doit demander quatre des six chaloupes canonnières [des huit] qui se trouvent actuellement à Saint-Florent; deux garderaient les passages entre

San-Stephano et la Magdelaine; les deux autres iraient chercher les demi-galères pour les combattre. Comme elles portent du canon de 36, elles seraient toujours à l'abri de la mousqueterie et auraient peu à craindre du feu des batteries de terre comme de celui des demi-galères.

2° On ferait un débarquement à la Magdelaine en même temps, de 800 hommes de bonne volonté sur deux points, ayant à leur tête deux petites pièces à la Rostaing. Deux cents hommes seraient aussi débarqués à San-Stephano, qui établiraient de nouvelles batteries pour protéger les opérations de la Magdelaine, parce qu'on suppose que les huit cents hommes qui y seraient débarqués s'empareraient promptement de toutes les batteries et forceraient l'ennemi à capituler.

3° A San-Stephano, si on retrouvait encore le mortier abandonné, on pourrait s'en servir; mais il serait prudent d'en porter un autre et deux obusiers avec au moins quatre pièces de campagne en fonte. Il serait de la prudence du commandant d'établir une batterie de quatre pièces de 12 et de 16 vis-à-vis le continent pour balayer l'ennemi qui tenterait de s'y rassembler comme il a fait il y a quelques jours. On lui jetterait pour l'amuser force mitraille et, de temps à autre, des obusiers pour les faire danser.

4° Pour protéger l'armée et son convoi, il faudrait une corvette et une frégate et il serait plus expéditif de transporter les troupes sur de légers bâtiments à la rame. Deux bâtiments plus forts seraient chargés de l'artillerie et des vivres, mais il faudrait qu'ils eussent du canon pour se défendre dans tous les cas possibles.

5° Pour la protection du commerce de Bonifacio comme des Bouches, l'on devrait demander que deux des chaloupes canonnières, après la conquête de la Magdelaine, soient attachées à sa garde pour la protéger contre les tentatives

des Sardes. Les deux autres seraient destinées pour la place de Bonifacio et croiseraient continuellement dans le canal. Les trois felouques de la République, celles qu'on prendrait à la Magdelaine, seraient également en activité, soit pour remorquer les chaloupes canonnières, soit pour aller à la découverte des bâtiments ennemis qui pourraient se présenter dans les Bouches, comme dans la partie du nord et de l'est de la Sardaigne. Il serait également nécessaire d'avoir deux corvettes en station : une dans la partie de l'est, depuis Porto-Vecchio, qui croiserait continuellement dans cette partie jusqu'à la Magdelaine; l'autre aurait sa station depuis l'Asinare jusqu'à Bonifacio. On voit que ces deux corvettes ou frégates auraient des postes sûrs pour se remiser en cas de mauvais temps : dans la partie de l'est, Porto-Vecchio, Santa Manza et la Magdelaine; dans celle de l'ouest, Tizzano, Figari et Bonifacio. Avec ces moyens très peu coûteux à la République, l'on protégerait le commerce en toute communication.

A Bonifacio, le 1^{er} mars 1793,
l'an 2^e de la République.

LIX.
Projet
pour la défense
du
golfe d'Ajaccio

Parmi les autres projets militaires de Bonaparte figure une étude sur la défense du golfe d'Ajaccio, Bonaparte soupçonnant de plus en plus Paoli de vouloir livrer l'île aux Anglais fort intéressés par la possession d'une base maritime aussi importante en Méditerranée. Pour en assurer la défense contre une attaque de la flotte anglaise, Bonaparte souhaitait soumettre un projet de fortification à Lacombe Saint-Michel, officier d'artillerie comme lui, devenu membre du comité de défense générale. Il fut devancé par les événements. Son frère Lucien ayant dénoncé les agissements de Paoli, la Convention ordonna son arrestation le 2 avril 1793. A l'annonce de cette décision, Ajaccio, le 19 avril, se déclara pour Paoli.

Une partie seulement du projet se trouve dans le fonds Libri. L'autre partie, publiée par Askenazy, appartient aux manuscrits de Pologne. On trouvera ici le texte intégral.

Il y a deux excellents ports dans le golfe d'Ajaccio : le port de Sainte-Lucie et celui du Campo dell'Oro. Le premier est sous le faubourg, le second sous le promontoire d'Aspretto.

La ville a pour toute défense une forteresse éloignée de 2 000 toises du port du Campo dell'Oro et d'environ 1 400 du port de Sainte-Lucie.

Le port de Campo dell'Oro est entre les deux points de la citadelle et du promontoire d'Aspretto. Une batterie qui serait placée au promontoire d'Aspretto croiserait son feu avec la forteresse. Elle serait éloignée d'Aspretto. Cette batterie pourrait être située de manière à pouvoir découvrir toute la plage de Cannes.

Le port de Sainte-Lucie est formé par des écueils qui suivent le prolongement de la pointe du port. Cette batterie placée à ces pointes enfilerait l'entrée du port, en maîtriserait tous les points et découvrirait les vaisseaux, du moment qu'ils auraient dépassé la pointe de la citadelle.

Le promontoire d'Aspretto domine et découvre dans tous les sens le port de Campo dell'Oro. Une batterie, placée sur la pointe la plus avancée vers le port et d'où l'on découvre toute la rive, maîtriserait absolument et l'entrée et l'intérieur du port où l'ennemi

1. Le texte d'Askenazy part de là.

ne pourrait mouiller qu'après avoir fait cesser le feu de ladite batterie.

Cependant l'ennemi pourrait débarquer vers Capitello et se porter par terre pour enlever les deux batteries du promontoire, ce qui le rendrait maître des deux ports. L'on ne tentera point de fortifier les deux batteries, ce serait une double besogne, et d'ailleurs le local où elles doivent être placées n'en serait pas susceptible, étant dominé à une demi-portée de pistolet par un mamelon fort élevé.

En construisant, sur le mamelon, une bonne redoute avec des magasins souterrains en grosse charpente comme l'on a coutume d'en faire pour les fortifications provisionnelles, l'on remplira l'objet de mettre les deux batteries à l'abri d'un coup de main et d'être toujours maître du passage de communication entre les autres points du golfe où l'ennemi pourrait débarquer et la ville. Ajaccio et ses deux ports sont au fond du golfe qui a deux lieues de profondeur. La tour des Sanguinaires défend un petit mouillage : elle est sur le cap le plus à la mer. L'on pourra y placer trois pièces de canon et rétablir le parapet autour d'une petite place qui est à son pied.

REDOUTE D'ASPRETTO

Le promontoire d'Aspretto est le point le plus intéressant du golfe d'Ajaccio parce qu'il sépare les deux ports et qu'il les domine. Du mamelon dont nous avons parlé, l'on découvre les deux ports et il est impossible à l'ennemi de mouiller dans aucun des deux sans s'en être auparavant emparé¹.

L'on peut de là juger si cette position mérite d'être occupée. L'on aurait dû y établir un fort en bonne maçonnerie, capable de toute la résistance d'un ouvrage permanent. Dans le moment actuel, l'on pourra se contenter d'une redoute circulaire avec un bon fossé, son chemin couvert, une bonne palissade,

des magasins pour contenir l'attirail nécessaire aux services des deux batteries et des corps de garde pour à peu près 200 hommes. L'on placera dans la redoute 2 pièces de canon de 12, une de 16, une de 24, deux mortiers de 12 pouces.

Batterie de la droite. Cette batterie sera située sur la pointe du promontoire d'Aspretto, où l'on découvre toute la plage de Cannes; elle se trouve peu éloignée de la redoute. L'on pratiquera un chemin creux, de manière que l'on puisse communiquer avec la redoute sans être exposé au feu des bâtiments ennemis. L'on rejettera les terres de droite, de gauche, de manière que cela forme une espèce de caponnière. Du moment que l'ennemi aurait débarqué, l'on traînerait tout de suite les pièces à la redoute.

Cette batterie contiendra 5 pièces de canon de 24, montées sur des affûts de siège afin de pouvoir les transporter facilement. Elle aura deux côtés, l'un vers la haute mer et l'autre vers l'intérieur du port; l'angle sera vis-à-vis de la ville; l'on l'élèvera de plusieurs pieds afin d'éviter le ricochet.

Batterie de gauche. Cette batterie sera exactement construite de la même manière que la précédente. Elle sera située à la pointe, sur la gauche du promontoire où l'on découvre toute la plage de Campo dell'Oro. Elle contiendra 6 pièces de canon placées sur 3 côtés, l'un regardant la haute mer, l'autre l'intérieur du port, le troisième enfilera l'entrée².

(Le Maestrello est une pointe éloignée de la crête de Campo dell'Oro. Tant pour défendre la plage de Saint-François que pour tenir les vaisseaux éloignés de la ville, il est indispensable d'y établir une batterie de 6 pièces de canon, avec un corps de garde pour 12 hommes).

Défense de la place par terre. Je parlerai très brièvement des fortifications provisionnelles à faire à Ajaccio. Du côté de terre, Ajaccio

2. Le texte du fonds Libri s'arrête ici.

est une presque île; la citadelle est à l'extrémité des 3 côtes de la mer. La ville est dominée par terre à la portée du fusil par des hauteurs qu'il faut occuper. Son enceinte est de simple muraille ayant un bon bastion au milieu qui la flanque. L'on devrait occuper les hauteurs par des redoutes provisionnelles. Ces hauteurs sont au nombre de 3 : Castel Vecchio, Mariana et la Cassetta.

Enceinte de la ville. Je ne vois pour l'enceinte d'autres mesures à prendre que celles de placer sur le bastion 4 pièces de canon de 24, 2 de 12 et 2 mortiers de 12 pouces. Sur la petite tour l'on pourrait placer 3 pièces de 24.

La Cassetta. La Cassetta est une pointe fort élevée; une redoute à étoile, capable de contenir 8 obusiers, 5 pièces de 12, défendrait très bien le port.

Mariana. Cette hauteur domine la ville à une portée de pistolet; elle est dominée par la Cassetta. Cette montagne est remplie d'inégalités et de grosses pierres qui favoriseraient la défense. L'on devrait y construire une redoute capable de contenir 120 hommes et 5 pièces de canon de petit calibre.

Le couvent des Capucins. L'on pourra se servir du couvent des capucins à la fois comme d'une redoute et comme de corps de garde, en l'environnant d'un épaulement du côté de la montagne, et y placer 2 pièces de 12.

Castel Vecchio. Castel Vecchio est très bien situé pour la défense du port de Sainte-Lucie et du faubourg. L'on pourrait y placer 2 pièces de 16 et 3 de 12. L'on construira une flèche devant la porte. L'on l'environna (en considérant ce qui existe actuellement comme un réduit, d'une autre enceinte autour du petit tracé existant).

LX.
Projet
pour la défense
du
golfe de Saint-Florent

Parallèlement, Bonaparte envisage de fortifier le golfe de Saint-Florent dans la partie septentrionale de l'île. Il dira à Antommarchi : « Saint-Florent est une des situations les plus heureuses que je connaisse. C'est la plus favorable au commerce. Elle touche à la France ; elle confine à l'Italie ; ses atterrages sont sûrs, commodes, peuvent recevoir des flottes considérables. » (Cité par Masson, op. cit., t. II, p. 451.)

Depuis vingt ans, l'on a dépensé beaucoup d'argent aux fortifications des différentes places de la Corse; il n'y a pas eu d'argent plus mal employé. Aucun point de cette île n'est dans le cas de résister à la plus petite escadre. La raison de cela est simple. C'est qu'on a voulu fortifier un grand nombre de points différents, sans faire attention qu'il n'est pas possible d'empêcher le débarquement dans une île qui a autant de golfes. L'on doit s'en tenir à un seul, le bien choisir et fortifier de toutes les ressources de l'art; en cas d'attaque, y concentrer sa défense, en faire le centre de sa correspondance avec le continent, comme le foyer de résistance pour défendre pas à pas les rochers de l'intérieur.

Ce point, essentiellement, doit être le plus près possible de France, doit avoir un mouillage capable de contenir une flotte, être susceptible d'une grande défense et réunir à l'avantage d'être sur la côte la facilité de partir de là pour défendre l'intérieur. C'est Saint-Florent qui réunit tous ces avantages. Si l'on eût employé à le fortifier les sommes jetées à Bastia, à Ajaccio et Bonifacio, l'on aurait une place capable de repousser les efforts d'une flotte quelconque : au lieu de cela, Bastia et Ajaccio sont hors d'état de résister et, en se défendant, ne feraient que leur ruine; quant à Saint-

1. Salicetti, Lacombe Saint-Michel et Delcher, envoyés par la Convention pour examiner l'état de défense des places fortes. Lacombe Saint-Michel s'écriait en 1793 qu'il n'y avait pas eu « de révolution en Corse, que la France faisait un jeu de dupe, que les partis s'unissaient pour la piller et que ses amis, si elle en avait, ne pensaient qu'à leurs avantages particuliers. Tous les trésors de la France n'assouviennent pas les Corses. Et que donnent-ils à la France? Rien ».

2. L'un des officiers de l'expédition française.

Florent, il est dans un dénuement de défense vraiment criminel. L'on est indigné de voir le golfe qui peut le plus influencer sur les opérations de la Méditerranée, sur la défense ou l'attaque du continent de la République, n'avoir pas un refuge pour une garnison de cinquante hommes à l'abri de deux pièces de quatre, n'avoir pas une batterie de côte de faite, pas un parapet en état, de sorte qu'une simple corvette s'emparerait de Saint-Florent sans difficulté; et l'ennemi, se retranchant tout de suite aux gorges, pourrait narguer la Corse entière.

Citoyens commissaires¹, cette place mérite votre attention, car, si nous perdions le trident de la Méditerranée ou s'il nous était contesté, le golfe deviendrait fort utile aux ennemis. Il mérite votre attention, car, s'il y avait des factions en Corse, l'on pourra se défendre avec très peu de monde à Saint-Florent, conserver un point de communication avec le continent et partir de là pour arriver sur la montagne de Tenda qui détient le Nebbio et la Balagne. Ce fut de Saint-Florent que l'on commença la guerre, lors de la conquête de la Corse. Ce fut de là que M. de Grandmaison² fit partir son artillerie pour son camp de Saint-Nicolas, c'est-à-dire sur les plus hautes montagnes.

Saint-Florent, au gré de tous les connaisseurs, méritait le sacrifice de quelques millions pour y tracer un bon système de fortifications permanentes; mais ce n'est pas dans un moment de guerre que l'on peut entreprendre des ouvrages qui demandent du temps et de l'argent. Laissera-t-on cependant ce golfe sans aucune défense?

J'ai visité attentivement les différentes parties de ce golfe. Je me suis assuré par moi-même des distances et de la sonde et je crois de m'acquitter de mon devoir en vous envoyant les idées que l'aspect du local m'a suggérées.

C'est un système de fortification provisionnelle et de fortification de campagne que je

propose d'établir à Saint-Florent avec peu de temps et peu d'argent. L'on peut, en suivant mon projet, mettre ce golfe dans le cas d'une défense respectable. Je crois que l'on doit moins s'occuper de défendre la ville que le débarquement. Si donc je propose quelques ouvrages pour la ville, ce n'est que pour la mettre à l'abri d'un coup de main, car des fortifications provisionnelles ne peuvent pas résister longtemps à une attaque en règle, lorsque l'ennemi a pu, par mer, transporter ce qui lui est nécessaire et avoir avec lui un équipage de siège.

Saint-Florent est situé au fond du golfe sur la gauche. Le vrai mouillage est dans l'endroit où sont situées les tours de la Mortella et Fornali, et plus bas du même côté est la marine de la Foccia. Sur la droite est la côte de Nonza; plus bas est la pointe de la Vechiaja et la marine de Tetola.

Toute la côte de la Mortella et de Fornali est escarpée et parsemée de rochers. Un débarquement de force y est impossible. Il ne s'agit que d'empêcher les bâtiments d'y mouiller. Trois bonnes batteries de côte rempliront absolument le but. Les feux partant de Saint-Florent et des batteries se croiseront, mais à une grande distance. L'ennemi pourra donc passer pour se porter sous la marine de Foccia et tenter son débarquement. Mais les gros vaisseaux ne peuvent s'approcher de terre qu'à une grande distance et les chaloupes même ne peuvent arriver jusqu'à terre. Les hommes seraient donc obligés de se jeter à l'eau jusqu'au nombril. L'on peut donc regarder le débarquement à la Foccia comme impraticable.

Sur la droite de Saint-Florent, depuis Nonza jusqu'à la Vechiaja, le débarquement est difficile et, quand même il s'opérerait, l'ennemi se trouverait très éloigné de Saint-Florent et aurait à passer par des mauvais chemins et ensuite à traverser une des deux gorges de Patrimonio ou de San Germano. Cette descente

3. On remarquera la mémoire topographique de Bonaparte.

serait folle et entraînerait la ruine de celui qui l'entreprendrait.

Depuis la pointe de la Vechiaja à Saint-Florent, il y a plus de deux mille toises, mais une partie de cet espace est rempli de rochers et la marine n'est belle que sur une étendue de sept cents toises. C'est le vrai endroit pour faire un débarquement de vive force. Les frégates peuvent s'approcher pour le protéger; les bateaux peuvent aller jusqu'à terre et là se ranger en bataille sur une plage unie. C'est précisément sur cette plage que l'ennemi instruit se porterait. L'on doit donc s'étudier à lui préparer des obstacles.

La marine de Tetola est dominée depuis Saint-Florent par des collines assez élevées. Sur la première, à 220 toises de la ville, il y avait anciennement le fort de Saint-François. La seconde colline, appelée Acrito, est à 300 toises du fort de Saint-François. La troisième colline est un coteau qui n'est séparé de Vechiaja que par une vallée et la gorge de Patrimonio³.

L'ennemi ne tentera pas son débarquement entre la ville et le fort de Saint-François. C'est la partie de la marine la mieux défendue. Il le pourra tenter entre Saint-François et Acrito ou au-delà dans l'endroit où était jadis le retranchement d'Orsa.

L'on établira un fort sur la colline de Saint-François. Ce fort défendra et la ville et le débarquement. Un peu plus bas, sur la droite, on établira une batterie de côte de quatre pièces de canon et un boyau de communication avec le fort, de sorte que l'on puisse sans peine, dès le moment que le débarquement se serait opéré, transporter les pièces pour la défense du fort. L'on établira cette batterie hors l'enceinte du fort, d'abord pour se procurer un feu plus rasant, ensuite pour que le parapet du fort ne soit pas entrepris lorsque l'ennemi aura débarqué.

Sur le sommet d'Acrito, l'on établira une

redoute de campagne; plus bas, à la gauche, sur le prolongement de la pointe des rochers et de la marine d'Orsa, on construira une batterie de côte et une communication avec la redoute pour pouvoir y transporter les canons, du moment que l'ennemi aura débarqué. Quelques toises plus bas, sur la colline de Saint-François, l'on tracera un front de ligne à crémaillère: la gauche se rendra dans le vallon, communiquera avec des lignes à lunettes, ayant une flèche en avant, le sommet dirigé vers la pointe de la Vechiaja. Le côté droit du front à lunette communique, par une ligne brisée, en un retranchement en deux cercles qui occupera l'emplacement où était le retranchement d'Orsa.

Si l'ennemi tente de débarquer entre les deux forts, il sera pris en flanc par les ricochets de la place et par les pièces de campagne qui seront dans le retranchement circulaire; il aura en face le feu de deux batteries de côtes et, une fois débarqué, il essuiera le feu de la mousqueterie des lignes à lunettes, des lignes brisées et du retranchement circulaire. Il sera pris de tous les côtés. Il sera bientôt obligé de se rembarquer.

Si l'ennemi cherche à débarquer sur la partie de la plage où était le retranchement d'Orsa, il aura par-derrière le feu de Saint-François, aux flancs la batterie de la redoute et les pièces de campagne qui se trouveraient dans la flèche, le feu du retranchement circulaire, au centre duquel s'opérerait le débarquement. Débarqué, qu'y ferait-il? Il faudrait qu'il s'emparât du retranchement circulaire, de la flèche, des lignes à lunettes et de la redoute d'Acrito. Une fois que les retranchements seraient forcés, une partie des soldats qui les auraient défendus devraient se porter aux gorges de Patrimonio et sur le sommet de la Vechiaja, poste très intéressant; l'ennemi se trouverait sous le canon des deux forts; s'il ne peut pas s'emparer de la gorge de Patri-

monio, si la redoute se défend quelque temps, il se trouve exposé à une destruction totale.

S'emparerait-il de la gorge et de tout Vechiaja, l'on doit alors se borner à lui défendre l'intérieur de la gorge et à se maintenir au poste de Sant'Angeli et dans la possession de toute la montagne de Tornali.

Une fois que la flèche, tous les retranchements seront pris, le canon de campagne se réfugiera dans la place. Alors l'ennemi posera son camp à Vechiaja et tentera de s'emparer de la redoute d'Acrito.

Si l'ennemi s'emparait de cette redoute, il s'approcherait du fort de Saint-François; mais, comme son but est de parvenir autour du fort et de la Mortella pour en faire cesser le feu des batteries et de pouvoir mouiller, il laissera un détachement devant le fort de Saint-François et se glissera par-derrière. Il sera arrêté par le poste de la cathédrale. Le poste de la cathédrale, le poste de Saint-François et la ville forment un triangle. Ces points s'entraident pour se défendre. Derrière la cathédrale est la gorge de Saint-Germain.

Pendant le temps que les ennemis attaquent la cathédrale, les gorges de Patrimonio et de Saint-Germain peuvent à chaque instant faire présenter de nouveaux combattants, car toutes les pièces voisines, la garnison et l'artillerie de campagne de Bastia ont dû se mettre en marche au premier bruit.

Si l'ennemi s'emparait de la cathédrale, le commandant devrait faire occuper les hauteurs du chemin d'Oletta. En supposant que l'ennemi vainquît encore cet obstacle, il se trouverait très embarrassé pour arriver aux batteries de [Fornali] et de la Mortella, tant à cause des marées que des mauvais chemins où, par-tout, l'on peut lui tendre des embuscades.

Une fois que l'ennemi se serait emparé des batteries de Fornali, l'objet du combat serait à peu près fini. Il ferait débarquer la grosse artillerie et s'emparerait de Saint-Florent.

L'ennemi ne peut pas rester plus de quatre à cinq jours à s'emparer de tous ces divers postes, car le vent pourrait obliger la flotte à gagner la haute mer. Il ne s'agit donc (que) de se mettre à l'abri d'une attaque de vive force.

Avec soixante pièces de canon de gros calibre, six mortiers, quatre obusiers, douze pièces de campagne, un système de rétablissement pour les fortifications de la ville, un fort à Saint-François, des lignes de retranchement, une redoute à [Acrìto], trois batteries à Fornali, Saint-Florent peut résister à une flotte considérable⁴.

BATTERIE DE LA MORTELLA

Lorsque les batteries doivent surtout défendre un point peu éloigné, plus leur feu est rasant et plus la batterie est dangereuse. Les gros bâtiments ne passent que par vingt-cinq pieds d'eau. Les meilleurs coups sont ceux qui attrapent cette partie de la carène. Les batteries rasantes sont celles où le tir est le plus sûr. Mais il faut faire attention qu'un bâtiment qui s'approcherait d'une batterie, par le seul feu de ses [amures], a bientôt dispersé les canonnières, à moins que la batterie ne soit casematée.

Une batterie qui doit faire effet à trois ou quatre cents toises doit avoir une élévation de plusieurs toises.

Une batterie qui serait exposée à être approchée au tir du pistolet par les gros bâtiments et qui devrait dans le même temps tirer à sept ou huit cents toises devrait avoir, ne pouvant être casematée, une hauteur de trente à quarante toises.

Une batterie doit toujours être placée de manière à ne pouvoir être enfilée par des bâtiments qui s'emboîsseraient sur le prolongement de ses faces.

L'on donnera donc trente toises d'élévation

4. Réputé pour sa conception de la guerre de mouvement, Bonaparte se révèle ici un excellent spécialiste de la guerre de siège.

à la batterie que l'on placera à la Mortella. Son parapet aura trois pieds de hauteur et trois toises d'épaisseur. L'on procurera de n'enterrer le plus possible que son magasin et son corps de garde. Cette batterie formera une redoute retranchée que l'on aura soin de bien palissader. Cette batterie contiendra cinq pièces de canon : trois seront placées sur l'intérieur du golfe, deux pièces sur la haute mer. L'on construira une petite flèche de quinze pieds de gorge sur vingt-sept de face, afin de pouvoir découvrir le pied de la batterie. Sur les côtés contigus, l'on construira le magasin et le corps de garde qui seront de grosse charpente. L'on se fermera par un épaulement revêtu de fascines.

BATTERIE DE FORNALI

Cette batterie sera située sur le plateau à gauche de la tour, à l'endroit où l'on commence à découvrir l'anse, où il y a des magasins. Elle sera de six pièces et d'un mortier de douze pouces. On construira une espèce de petit bastion qui découvrira tout le pied de la batterie et maîtrisera l'anse en question. Comme l'on se trouve près du magasin, l'on s'en servira pour corps de garde.

BATTERIE DE FOCCIA

Cette batterie sera moins élevée que les deux autres. Son feu sera plus rasant par la double raison que les gros bâtiments peuvent moins s'en approcher et que son principal effet doit être contre des chaloupes si l'on tentait un débarquement sur la marine de Foccia. Elle aura la même figure que la batterie de la Mortella et contiendra quatre pièces de canon.

LE RÉTABLISSEMENT DES FORTIFICATIONS DE SAINT-FLORENT

L'ancienne enceinte de Saint-Florent a trois cent quarante toises de circuit. Le tracé se

ressent du temps où il a été fait. L'on nettoiera le fossé, ayant soin de jeter les terres pour le parapet. L'on construira un parapet tout autour. Nous allons en parcourir les différents points.

Le Spontone. L'on démolira la petite muraille crénelée et plus bas, à l'extrémité de l'escarpement, on construira un parapet de fascines. L'on élèvera de plusieurs pieds l'angle saillant. L'on y placera six pièces de canon de 24 et deux mortiers de 12 pouces.

L'on détruira le corps de garde de Saint-Jacques; l'on construira le parapet circulairement; l'on y placera trois pièces de 24, deux pièces de 16 et un mortier. L'on laissera la porte qui va à la marine. L'on rétablira l'enceinte de la flèche. L'on rendra le chemin de Saint-Jacques au Spontone très facile.

L'on rasera la partie supérieure de Saint-André. L'on placera deux pièces de 16 et une de 24.

L'on réparera la plate-forme en pierre de Saint-Dominique. L'on y placera deux pièces de 16 et deux pièces de 24.

L'on rétablira le corps de garde de la porte. L'on rétablira en l'agrandissant la batterie qui y est contiguë. L'on y placera deux pièces de 24, deux de 16 et deux de 12 et un mortier de 12 pouces.

L'on construira une demi-lune devant la porte avec son fossé et un pont-levis. L'on y placera deux pièces de 16 et trois de 12.

L'on rétablira le glacis sur la crête supérieure, vis-à-vis Saint-Dominique. L'on y construira une place d'armes bien retranchée d'où l'on pourra, avec des fusils de rempart et des pièces de campagne, défendre les approches du fort de Saint-François, de la demi-lune et de la porte.

Le fossé sera bien palissadé. L'on environnera la place de chevaux de frise partout où le terrain pourra le permettre. L'on fera des trous de loup principalement dans toutes les

parties où sera située la demi-lune qui défend la porte. Ces trous de loup seront triples et en losange. L'on construira trois fougasses devant la demi-lune et devant la place d'armes.

FORT SAINT-FRANÇOIS

Le fort Saint-François sera construit dans le même endroit d'où l'on voit les débris de l'ancien fort. L'on l'enterrera le plus que l'on pourra. Il aura un terre-plein, un glacis, un chemin couvert. Le front sera composé de deux petits bastions et de deux petites tours. Le côté extérieur sera de vingt toises. L'on établira des souterrains sous le terre-plein, en forme de casemates. L'on se servira pour cet effet de la grosse charpente.

Le fort de Saint-François contiendra quatre pièces de canon, indépendamment des quatre de la batterie, et un mortier de 12.

La batterie du fort de Saint-François sera située sur la droite du fort, beaucoup plus bas, et contiendra quatre pièces de canon.

REDOUTE D'ACRITO

La redoute d'Acrito aura deux rangs de feu. Elle n'aura que son parapet et son chemin couvert bien palissadés. Ce sera une redoute étoilée, capable de contenir deux cents hommes. Elle aura des magasins et logements en grosse charpente. Elle contiendra deux pièces de canon, indépendamment des pièces de la batterie.

La batterie d'Acrito sera de trois pièces de canon avec un chemin de communication avec la redoute.

RETRANCHEMENT

Du fort de Saint-François à la redoute d'Acrito l'on construira des lignes à crémaillère. Chaque développement de front aura 71 toises de pied; le crochet ou le flanc aura 15 toises.

L'on tracera un front qui aura 485 toises de développement ayant au milieu un saillant. Une des extrémités s'appuiera sur le fort de Saint-François, l'autre extrémité avec une ligne à lunette. Le front de cette ligne sera de 120 toises. Cette ligne à lunette aura une flèche et communiquera avec un retranchement circulaire qui environnera la marine : la piagge d'Orgeia.

Dans tous ces différents retranchements l'on s'enterrera le plus possible. Le parapet doit avoir quinze pieds d'épaisseur.

GORGE DE PATRIMONIO
ET DE SAINT-GERMAIN

Dans la largeur de la gorge, l'on fera un bon retranchement avec deux bons corps de garde de charpente et un chemin creux y communiquerait de l'intérieur des gorges à hauteur.

FORT DE LA CATHÉDRALE

La cathédrale et l'évêché serviront de magasin et de logement. L'on construira tout autour une enceinte circulaire et bien crénelée. L'on y établira quatre pièces de canon. Le diamètre de la redoute sera de 35 toises. L'on crénellera l'église et la maison adjacente⁵.

5. Bonaparte se révèle dans ce texte excellent artilleur.

LXI.
Position
politique et militaire
du
département de la Corse
au 1^{er} juin 1793

L'origine de ce manuscrit est inconnue. Il s'agirait d'un rapport de Napoléon qui aurait été remis en juillet 1793 au comité exécutif provisoire par son frère Joseph. Il fut publié en 1841 chez Truchy et Amiot par le comte Ferdinando dal Pozzo sous le titre « Copie d'un manuscrit de la main de Napoléon Bonaparte avec l'orthographe qui existe dans le manuscrit même ». C'est d'après cet ouvrage que nous le reproduisons ici, faute d'avoir pu consulter le manuscrit lui-même dont on ignore le destin. (Cf. Deprez, Les origines républicaines de Napoléon. Le mémoire du capitaine d'artillerie Napoléon Bonaparte sur la Corse en 1793, Revue historique, 1908, pp. 316-336.)

Il y a en Corse deux pouvoirs différents : les commissaires de la convention¹ et le général paoli — Il y a deux forces armées en opposition ; d'un côté, les troupes du continent de la république reunis avec quelques bataillons d'infanterie legere corse ; de l'autre les gardes nationales aux ordres de paoli — Il existe en corse plusieurs opinions politiques. Les independants, les Républicains, et les aristocrates.

De quel manière se sont formé ces 2 pouvoirs ? quel est leur position respective ? sur quel point de vu cherche ils a se montrer au public ? — Quel est la proportion de force des differentes factions ? Quel est la force numerique ? quel sont les moyens militaires ? et quel poste aucepe les deux partis ? tel sont les differentes questions que l'on peut se proposer et auxquelles je vais repondre.

Toutes les personnes qui ont fait et soutenu la revolution en corse ont désiré ardamment le retour du general paoli dans sa patrie elles le croyoient lamis de la liberté parsqu'il avait eu laire d'en être le martyre. — Mais l'on ne tarda pas a s'apercevoir de l'ambition démesuré du vieux chef qui vouloit que l'on ne vit que par ses yeux et que l'on ne jugea que par sa conciance, ceux qui etoient dans sa familiarité et qui etoient un peu clairvoyant s'aperçurent deslors des projets de paoli : il ne dissimula plus lors

1. Salicetti, Lacombe et Delcher, envoyés pour examiner l'état des fortifications de la Corse mais aussi les comptes du département, ce qui détermina la rupture avec Paoli.

2. A Valmy puis à Jemmapes, Dumouriez força la victoire.

3. Pozzo di Borgo, d'une noble famille corse, avait été élu à l'assemblée législative et devint en 1792 procureur syndic de la Corse. Il prit position contre Bonaparte et le parti français (cf. Ordioni, *Pozzo di Borgo, diplomate de l'Europe*, 1935).

4. Coupure volontaire effectuée par l'éditeur pour ménager les Pozzo di Borgo. Chuquet (*la Jeunesse de Napoléon*, t. III, p. 279) a rétabli le texte : « mais aucun crédit dans un pays où il est aussi bien connu par sa vénalité que par la mauvaise conduite qu'il a tenue à la Législative ».

5. *Idem*. Le passage coupé serait : « car les patriotes ne voulaient point d'un homme taré ».

6. Léonetti.

de la crise du mois d'août. ils croyoit la france perdu et il se preparoit a lui donner *aussi un coup de pied* mais les victoires de demourier² et le Brevet de lieutenant général commandant en corse que le pouvoir executif lui donna relantirent ses mouvement, *il recula pour mieux sauter*. Commandant de toutes les troupes il fit sortir des fortresses maritimes les troupes de ligne et y placea les gardes nationales corse dont il crut être le plus sur, il crea de son chef quatre compagnes dont il nomma lui même les officiers parmi ceux qui avoient perdu leur père dans la geure de 1768 contre la france et qui des lors selon l'usage et les meurs des insulaires avoient une vengeance a exercer contre les francois.

L'on vint a former l'administration du departement il fit faire possodiborgo procureur syndic³ cet homme a quelques talents et beaucoup d'activitè mais.

.⁴
 c'était l'homme qu'il faloit p^r paoli et dont il n'avait rien à craindre. paoli employa la force pour le faire reusir.⁵ le reste du département fut composé d'ignar enfin de pouvoir mieu les conduire.

Paoli se trouva alors avoir a sa disposition les places fortes et tous les moyens militaires, le departement et la gendarmerie commendé par son neveux bonetti⁶ il lui manquoit encore cependant d'avoir la caisse militaire a corte et un payeur a sa disposition il eu l'effronterie de faire suspendre par le departement le payeur arena et d'y faire substituer une de ses creatures. cette demarche aida beaucoup a deceler a paris ses projets crimineles. la tresorerie se resentit et le conseil executif reprimanda le departement, mais le payeur n'en fut pas moins persécuté. et la caisse n'en fut pas moins a corte. de maniere que dans ce moment ci ils ont retenu 500

mille franc qui leur servent a leur revolte.

L'expédition de Sardaigne arriva dans cet interval paoli fut avertit de preparer 4000 corses et *Simonville*⁷ vint chargé de l'en prevenir, ce moment fut très critique pour lui, il sentoit qu'il devoit se bien cacher et il craignoit d'être deja decouvert ce qui lui eut été fatal dans un moment ou la Republique avoit une escadre considerable et etait victorieuse de tous ses ennemis. il eu cependant l'adresse de se montrer tout disposé et d'empêcher les corses d'aller en Sardaigne tout comme il les avoit empeché de se porter a l'armée du midi il ne vouloit point que les corses se fran-
cissent et puis il ne vouloit point s'affoiblir.

Pour couvrir toutes ces menées paoli ne manquait point de prétexte. Mais craignant d'être pénétré il disoit souvent a ceux de ses amis qu'il redoutoit. *il est vrai que je cherche a rendre les corses maîtres de toute les fortresses il est vrai que je desire qu'ils ne sortent point de leur foyers, mais la raison est simple c'est qu'il faut nous tenir prompts enfin qu'en cas d'une contre revolution nous puissions tenir ferme et offrir un asile a la montagne de l'assemblée.*

Dans des moment d'impatiance l'on l'a souvent attendu se plaindre de la fureur qu'avait les corses de se rendre aux armées et particulièrement à *cagliari faire la geurre disoit ils a notre plus cher allié au seul Roi qui nous a donné des secours dans le tems de malheur de la corse.*

Depuis la declaration de geurre a l'angle-terre tout le monde fut frappé de laffectation qu'il metoit a louer la generosité, la bonté, les vertus, la puissance et les Richesses de la nation angloises. Ses projets a cet epoque étoit en evindance et toute les personnes qui lui étoit attaché mais qui preferait la patrie a lui commençoit a s'en éloigner ils avoient perdu l'opinion de sa vertu pour ne voir en lui qu'un traître car aucune traison n'est aussi hodieuse

7. A Sainte-Hélène, Napoléon parlait à Bertrand de « cet intrigant de Sémonville qui vint en Corse pour l'expédition de la Sardaigne » (*Cahiers de Sainte-Hélène*, 17 mai 1816, p. 41). Il en fera pourtant un sénateur.

8. A la suite de la dénonciation de Lucien Bonaparte reprise à la Convention par Escudier (cf. Jolivet, *La Corse pendant la Révolution*, 1891).

que la sienne, il plonge sa patrie dans une guerre civile, il la sustrait à l'association de la France qui peut seul faire son bonheur il abuse d'une manière revoltante de la confiance de la République à qui il fait la guerre avec ses propres armes avec ses propres deniers..... tant de perfidie entre il donc dans le cœur humain! eh! quel fatale ambition egare un vieillard de 68 ans?... mais c'est que paoli a sur la phisionomie la bonté et la duceur et la haine la vengeance dans le cœur il a l'oncion du sentiment dans les yeux et le fiel dans l'ame.....

La convention envoya des commissaires en Corse il prévint lesprit de la nation contre eux le département n'envoya point de commission pour les recevoir lui faignit d'être malade la gendarmerie areta sous leur yeux des personnes de leur suite le commandant de la forteresse de Bastià ne voulut point les y recevoir. il vouloit obliger les commissaires a flachir devant lui, car il les craignoit. il se tenoit en mesure prompte a pouvoir s'il le falloit jeter tout de suite le masque ou prendre tout autre resolution.

L'adroit Saliceti un des commissaires sous pretexte de voir sa famille se porta a corte vit paoli qui le caressa beaucoup et qui voyant les commissaires disposé a tout dissimuler écrivit de belles lettres et les fit reconnoitre par le département pendant ce tems la tous les vrais republicains s'empressoient d'entourer les commissaires, la plupart des district, des tribuneaux qui étoient patriote leur envoyerent des deputation, moitié par adresse moitié par force l'on s'empara du fort de Bastia et de St. florent et peu a peu les commissaires gagnaient terrin et suplantoient le parti paoliste lorsque le decret de la convention qui suspendoit paoli et l'appelloit a Paris arriva et precipitat toutes les mesures⁸.

paoli au lieu de se rendre à Paris leva le bouclier renforça la garnison d'ajaccio, envoya un commissaire pour augumenter celle qui etoit

a Calvi fit desarmer a la porta, a l'île rousse le dettachment francois refusa de recevoir 2 compagnies des bouches du Rhone, dans le même temps il envoya des commissaires dans tous les districts fit arreter tous les principaux patriotes epouvanta les autres en faisant Bruler les maisons devaster les biens de ceux qui etoient les plus accredites parmi le peuple et dont il connoissoit la probité⁹.

tous ces mouvement ce firent a la fois dans le tems même qu'il écrivoit de belles lettres a la convention et aux commissaires, qu'il pretextoit son âge et ses infirmités qui s'oposoient a son zele et a l'envie qu'il auroit eu d'aller a paris sans faire attention que *possodiborgo* n'avoit pas les mêmes pretexte et que cependant il etoit toujours dans son gabinet.

l'agent que paoli envoya a Calvi fut prevenu et les bon patriotes de cette ville, jointes a la garnison du 26^e a l'équipage de la *perle* et de la proselite qui étoit en rade chasserent le bataillon qui y etoit et firent prisonier le commandant. l'on a trouvé une corespondance de 2 ans entre paoli et ce Lieutenant colonel qui decele toute la profondeur de sa perfidie.

Les commissaires suspendirent le departement et en créèrent un nouveau a Bastia ainsi que leonetti commandant de la gendarmerie qui leur envoya sa demission qu'ils refuserent pour le casser.

Dans cette position paoli étoit maitre de l'île ayant plus de 500 otages qui lui assurait du parti republicain et ayant effraiez le reste il convoqua une *CONSULTE* a corte il donna une nouvelle organisation, un nouveau mod delection. voici ce qu'a decidé la consulte.

Paoli, crée *generalissime* — les biens de tous ceux qui servent dans les bataillons a la solde de la Republique confisques si sous huit jours ils ne rentrent, les biens de tous ceux qui sont Refugié a Bastia, Calvi, St. florent ou ailleurs confisque nottamment le général Casabianca —

9. Cf. Chuquet, *op. cit.*, t. III, p. 150.

10. Note de Bonaparte :
 « Puisque hormis un petit
 parti dirigé par Peraldy
 toute la ville était pour la
 France. »

l'on percevera une imposition patriotique selon un nouveau mod, l'on a fait des dents patriotiques, l'on a finit par dire que l'on vouloit être francois.

Pendant ce tems la les commissaires avec 400 hommes et 2 fregattes se transporterent a ajaccio. il devoit y trouver un grand nombre de bon patriotes au moins au nombre de mille¹⁰ 350 Suisses 100 hommes du 42^e, 50 hommes du 52^e, 2 gabarres et l'équipage du vengeur. les commissaires avoient avec eux un train d'artillerie ils devoient forcer la citadelle et en chasser les rebelles. Ils partirent de St. florent avec le plus grand secret. Mais ayant eu mauvais tems ils resterent 7 jours en mer, paoli eu le tems d'envoyer 2000 hommes a ajaccio de faire aretter 60 des maillieurs patriotes de semparer de tous les postes de bruler et devaster les bien des familles Buonaparte Multedo, depute a la convention, et de plusieurs autres etc, etc. les commissaires ne se trouverent plus en force ils durent s'en retourner, dans une decente ils prirent quelques prisoniers ils avoient sur leurs armes écrit *paoli* d'autre y avoit une croix.

Dans le même tems les rebelles ont tentés de ravagér le territoire de Calvi, ils ont été repoussé et ils ont perdu 40 hommes.

Les commissaires de la convention en corse regardent paoli et ses aderent comme rebelles ils traitent comme tel tous les prisoniers qu'ils font les armes a la main.

Le departement cherche a faire regarder les commissaires commes agent d'une faction qui veut placer Égalité sur le throne il a eu limpudence dimprimer une pareil bêtise tendis que 15 jours avant il avoit fait une circulaire pour qu'ils fussent reconnus. paoli dit a qui veut lattendre que les commissaire sont les agent des Genoïis cette dernière asertion n'étant que pour la populace elle n'a jamais été imprimé.

Quelle est la force numérique? quel sont les

moyens militaires? et quelles postent auccupent les 2 partis?

La Republique a en corse	3100 hommes
de troupes du continent et a peu près	1200
Corses a la solde.	—
Total	4300

Elle a une assé bonne artillerie de campagne et ne manque de rien. Bastia, Calvi, St. florent, le Cap corse, le nebbio sont son pouvoir.

Paoli peut conter 6000 hommes mais qui sont a la fois cultivateur et militaire. il a ajaccio et Bonifaccio avec le reste de la Corse il a 60,000 de poudre 2 mauvaises pièces de campagne et les farines qui se trouvoient à ajaccio qui etoient en assé grande quantité.

Si l'on envoyoit 5000 hommes avec quelques batiments de geurre paoli seroit contraint de se retirer¹¹.

L'on commenceroit pour semparer d'ajaccio le port le plus interessant pour la republique maitre d'ajaccio nous les serions de l'interieur ayant deja les 3 autres ports. au pis aller l'on laisseroit paoli dans la montagne ou il ne seroit d'aucune importance et ou il ne tarderoit point a être batus par le peuple même d'ailleur s'il n'aura pas le port d'ajaccio il ne sera d'aucune importance aux yeux d'une puissance maritime.

3 batiment de ligne sont necessaires pour en imposer a ajaccio par le moyens desquelles l'on sera dans le cas de ne pas tirer un coup de fusil. les 3 batiment n'auront rien a craindre des espagnol puisqu'ils auront Calvi, St florent pour refuge.

Quel est la proportion des differentes factions?

Le parti des independant absolument dévoué a paoli est tres petit mais il devient nombreux en s'alliant aux aristocrates, celui de la republique serait cependant le plus fort sans le grand nombre de prisonniers, sans la tactique de paoli, il caresse, il menace, il brule, il permet le pillage, dans le même tems il persuade

11. Bonaparte présentera à plusieurs reprises un projet d'expédition maritime en Corse.

12. Coupure volontaire de l'éditeur. D'après Chiquet : « point de caractère ni de force; il est sans courage ».

que les commissaires sont abandonnés de la France qu'ils ne recevront aucun secours que la convention a changé d'esprit en tous cas il assure que la France est perdue que bientôt il aura du secours de l'Angleterre. Dans tant d'idées parmi tant de perspectives différentes, le bon se trouble et gémit le douteux devient mauvais d'ailleurs l'esprit d'activité, d'inquiétude naturelle aux corses s'en mêle il faut être d'un parti autant vaut-il être de celui qui triomphe de celui qui dévaste, piller, brûler, dans l'alternative il vaut mieux être mangeur que mangé.

Il en sera différemment lorsque l'on verra une force, les bons viendront se joindre le douteux avec lui et le mauvais ou fuira ou opposera un effort inutile.

Paoli a 68 ans il n'a jamais eu l'humeur guerrière, il monte difficilement à cheval.

Leonetti son neveu n'a ni courage, ni esprit, ni réputation,

Possodiborgo a quelque esprit mais¹²...

Collonna le constituant n'est militaire que par son extérieur.

Paoli se trouve sans aucun officiers tous les corses qui avoient quelque connaissances militaires ou politiques ou administratives l'ont abandonné. Le moment de le battre est ce mois-ci et le prochain parce que c'est celui de la récolte

BUONAPARTE

capitaine d'artillerie au 4^e Régiment.

LXII.

Le souper de Beaucaire

Après avoir quitté définitivement la Corse avec sa famille, le 11 juin 1793, Bonaparte est affecté au 4^e régiment d'artillerie où il retrouve le frère du général du Teil qui le charge, le 8 juillet, de se rendre en Avignon pour organiser un convoi de poudre.

Le 28 juillet, il reçoit l'ordre de descendre le cours du Rhône pour aller occuper Tarascon et Beaucaire. Dans cette ville, il dîne, le soir, avec quatre marchands venus pour la foire. A l'issue de la discussion, il écrit le Souper de Beaucaire, daté du 29 juillet. Il adresse ce pamphlet où il démontre la supériorité morale et matérielle de l'armée de Carteaux sur les fédérés marseillais, aux représentants en mission qui en décident l'impression. Le Souper de Beaucaire fut d'abord imprimé par Tournal, imprimeur du Courrier d'Avignon, puis par Aurel, imprimeur de l'armée. Il fut réédité par Panckoucke en 1821. Bourrienne publie également le Souper en annexe à ses Mémoires : il affirme avoir disposé d'un texte que lui aurait remis Bonaparte à son retour de Toulon (Mémoires, éd. Lacroix, t. I, p. 55).

Les progrès sont sensibles par rapport au Dialogue sur l'amour : le débat gagne en vie et en naturel ; les personnages sont mieux campés tandis que chiffres et faits restent toujours aussi précis.

En fait, « le Souper de Beaucaire n'a produit aucune sensation. C'était un de ces écrits de circonstance que l'avant-garde de Carteaux répandait sur la route pour ramener les esprits et que les commissaires de la Convention opposaient aux brochures des commissaires de l'armée départementale. Le passage des troupes révolutionnaires, leurs cris d'enthousiasme, la terreur qui les suivait faisaient plus que cette petite guerre de plumes pour le triomphe de la montagne. » (Chuquet, la Jeunesse de Napoléon, t. III, p. 168.)

Je me trouvai à Beaucaire le dernier jour de la foire¹ : le hasard me fit avoir pour convives à souper deux Négocians marseillais, un nîmois et un fabricant de Montpellier.

Après plusieurs momens employés à nous reconnaître l'on sut que je venais d'Avignon et que j'étais militaire. Les esprits de mes convives qui avaient été, toute la semaine, fixés sur le cours du négoce qui accroît les fortunes, l'étaient dans ce moment sur l'issue des événements présens d'où en dépend la conservation; ils cherchaient à connaître mon opinion, mais en la comparant à la leur, pouvoir se rectifier et acquérir des probabilités sur l'avenir qui nous affectait différemment; les Marseillais² surtout paraissaient être moins pétulans; l'évacuation d'Avignon leur avait appris à douter de tout³; il ne leur restait qu'une grande sollicitude sur leur sort : la confiance nous eut bientôt rendus babillards, et nous commençâmes un entretien à peu près en ces termes.

Le Nîmois

L'armée de Cartaux est-elle forte? L'on dit qu'elle a perdu bien du monde à l'attaque, mais, s'il est vrai qu'elle ait été repoussée, pourquoi les Marseillais ont-ils évacué Avignon?

1. La ville de Beaucaire est célèbre pour ses foires. Celles-ci entrent pourtant à cette époque dans une période de crise (cf. P. Leon, *Les débuts de la grande industrie en Dauphiné*, t. I, p. 387).

2. Les Marseillais s'étaient soulevés contre la Convention après la chute de la Gironde le 2 juin 1793.

3. Avignon, jusqu'alors aux mains des insurgés, vient de tomber au pouvoir de Carteaux, le 26 juillet 1793, après avoir été évacuée la veille par les Marseillais.

4. Carreaux disposait de la Légion allobroge, de quatre bataillons, de deux détachements de cavalerie et de deux compagnies d'artillerie.

Le militaire

L'armée était forte de 4 000 hommes lorsqu'elle a attaqué Avignon; elle est aujourd'hui à 6 000 hommes, elle sera avant quatre jours à 10 000 hommes⁴.

Elle a perdu cinq hommes et quatre blessés; elle n'a point été repoussée puisqu'elle n'a fait aucune attaque en forme; elle a voltigé autour de la place, a cherché à forcer les portes en y attachant des pétards; elle a tiré quelques coups de canon pour essayer la contenance de la garnison; elle a dû ensuite se retirer dans son camp pour combiner son attaque pour la nuit suivante.

Les Marseillais étaient 3 600 hommes; ils avaient une artillerie plus nombreuse et de plus fort calibre, et cependant ils ont été contraints à repasser la Durance. Cela vous étonne beaucoup: mais c'est qu'il n'appartient qu'à de vieilles troupes de résister aux incertitudes d'un siège.

Nous étions maîtres du Rhône, de Villeneuve et de la campagne. Nous eussions intercepté toutes leurs communications. Ils ont dû évacuer la ville.

La cavalerie les a poursuivis dans leur retraite, ils ont eu beaucoup de prisonniers et ont perdu deux pièces de canon.

Le Marseillais

Ce n'est pas là la relation que l'on nous a donnée; je ne veux pas vous le contester, puisque vous étiez présent: mais avouez que cela ne vous conduira à rien.

Notre armée est à Aix; trois bons généraux sont venus remplacer les premiers; on lève à Marseille de nouveaux bataillons, nous avons un nouveau train d'artillerie, plusieurs pièces de 24; sous peu de jours, nous serons dans le cas de reprendre Avignon ou du moins nous resterons maîtres de la Durance.

Le militaire

Voilà ce que l'on vous dit pour vous entraîner dans le précipice qui s'approfondit à chaque instant et qui peut-être engloutira la plus belle ville de la France, celle qui a le plus mérité des patriotes; mais l'on vous a dit aussi que vous traverseriez la France, que vous donneriez le ton à la République, et vos premiers pas ont été des échecs; l'on vous a dit qu'Avignon pouvait résister longtemps à 20 000 hommes, et une seule colonne de l'armée, sans artillerie de siège, dans vingt-quatre heures, en a été maîtresse; l'on vous a dit que le Midi était levé et vous vous êtes trouvés seuls; l'on vous a dit que la cavalerie nîmoise allait écraser les Allobroges et ceux-ci étaient déjà au Saint-Esprit et à Villeneuve⁵; l'on vous a dit que 4 000 Lyonnais étaient en marche pour vous secourir et les Lyonnais négociaient leur accommodement.

Reconnaissez donc que l'on vous trompe, concevez l'impéritie de vos meneurs et méfiez-vous de leurs calculs : le plus dangereux conseiller, c'est l'amour-propre; vous êtes naturellement vifs, l'on vous conduit à votre perte par le même moyen qui a ruiné tant de peuples, en exaltant votre vanité; vous avez des richesses et une population considérables; l'on vous les exagère; vous avez rendu des services éclatans à la liberté, l'on vous les rappelle sans faire attention que le génie de la République était avec vous alors, au lieu qu'il vous abandonne aujourd'hui.

Votre armée, dites-vous, est à Aix avec un grand train d'artillerie et de bons généraux; eh bien! quoi qu'elle fasse, je vous assure qu'elle sera battue.

Vous aviez 3 600 hommes; une bonne moitié s'est dispersée; Marseille et quelques réfugiés du département peuvent vous offrir 4 000 hommes, cela est beaucoup; vous aurez donc

5. Le 11 juillet, la Légion allobroge avait rejoint Car-teaux à Montélimar. Ils n'étaient pas, d'après Chu-quet, à Villeneuve (*Jeu-nesse de Napoléon*, t. III, p. 159).

6. Ce n'est pas ce qui s'était passé à Avignon où les 4 et les 8 de campagne avaient été surclassés par les 18 et les 24 des insurgés.

5 000 à 6 000 hommes, sans ensemble, sans unité, sans être aguerris.

Vous avez de bons généraux, je ne les connais pas, je ne puis donc contester leur habileté, mais ils seront absorbés par les détails, ne seront pas secondés par les subalternes; ils ne pourront rien faire qui soutienne la réputation qu'ils pourraient s'être acquise, car il leur faudrait deux mois pour organiser passablement leur armée, et, dans quatre jours, Cartaux sera au-delà de la Durance et avec quels soldats?

Avec l'excellente troupe légère des Allobroges, le vieux régiment de Bourgogne, un bon régiment de cavalerie, le brave bataillon de la Côte-d'Or qui a vu cent fois la victoire le précéder dans les combats et six à sept autres corps, tous de vieilles milices, encouragés par leurs succès aux frontières et sur votre armée.

Vous avez des pièces de 24 et 18 et vous vous croyez inexpugnables; vous suivez l'opinion vulgaire, mais les gens du métier vous diront, et une fatale expérience va vous le démontrer, que de bonnes pièces de 4 et de 8 font autant d'effet pour la guerre de campagne et sont préférables sous bien des rapports⁶; vous avez des canonnières de nouvelle levée et vos adversaires ont des artilleurs de ligne, qui sont, dans leur art, les maîtres de l'Europe.

Que fera votre armée si elle se concentre à Aix? Elle est perdue; c'est un système dans l'art militaire que celui qui reste dans ses retranchements est battu: l'expérience et la théorie sont d'accord sur ce point et les murailles d'Aix ne valent pas les plus mauvais retranchements de campagne, surtout si l'on fait attention à leur étendue, aux maisons qui les entourent à la portée du pistolet. Soyez donc bien sûrs que ce parti qui vous semble le meilleur est le plus mauvais; comment pourriez-vous d'ailleurs approvisionner la ville en si peu de temps de tout ce qu'elle aurait besoin?

Votre armée ira-t-elle à la rencontre des ennemis? Mais elle est moins nombreuse, mais son artillerie est moins propre pour la campagne; elle serait rompue, dès lors défaite sans ressource, car la cavalerie l'empêchera de se rallier.

Attendez-vous donc à avoir la guerre dans le territoire de Marseille : un parti assez nombreux y tient pour la République; ce sera le moment de l'effort; la jonction se fera et cette ville, le centre du commerce du Levant, l'entrepôt du midi de l'Europe, est perdue... Souvenez-vous de l'exemple récent de L'isle et des lois barbares de la guerre⁷!!

Mais quel esprit de vertige s'est tout à coup emparé de votre peuple? Quel aveuglement fatal le conduit à sa perte? Comment peut-il prétendre résister à la République entière?

Quand il obligerait cette armée à se replier sur Avignon, peut-il douter que, sous peu de jours, de nouveaux combattants ne viennent remplacer les premiers? La République, qui donne la loi à l'Europe, la recevra-t-elle de Marseille?

Unis avec Bordeaux, Lyon, Montpellier, Nîmes, Grenoble, le Jura, l'Eure, le Calvados⁸, vous avez entrepris une révolution, vous aviez une probabilité de succès, vos instigateurs pouvaient être mal intentionnés, mais vous aviez une masse imposante de forces; au contraire, aujourd'hui que Lyon, Nîmes, Montpellier, Bordeaux, le Jura, l'Eure, Grenoble, Caen ont reçu la Constitution, aujourd'hui qu'Avignon, Tarascon, Arles ont plié, avouez qu'il y a dans votre opiniâtreté de la folie; c'est que vous êtes influencés par des personnes qui, n'ayant plus rien à ménager, vous entraînent dans leur ruine.

Votre armée sera composée de tout ce qu'il y aura de plus aisé, des riches de votre ville, car les sans-culottes pourraient trop facilement tourner contre vous. Vous allez donc compro-

7. L'Isle, petite ville du département du Vaucluse, à quatre lieues d'Avignon, ayant résisté à l'armée de Carteaux, fut emportée de force le 26 juillet 1793 (cf. les *Mémoires* de Doppet).

8. Régions gagnées aux girondins.

9. Allusion à la victoire de Valmy.

mettre l'élite de votre jeunesse, accoutumée à tenir la balance commerciale de la Méditerranée, et à vous enrichir par leur économie et leurs spéculations, contre de vieux soldats cent fois teints du sang du furibond aristocrate ou du féroce Prussien⁹.

Laissez les pays pauvres se battre jusqu'à la dernière extrémité; l'habitant du Vivarais, des Cévennes, de la Corse s'expose sans crainte à l'issue d'un combat : s'il gagne, il a rempli son but; s'il perd, il se trouve, comme auparavant, dans le cas de faire la paix et dans la même position.

... Mais vous!!... Perdez une bataille, et le fruit de mille ans de fatigues, de peines, d'économies, de bonheur devient la proie du soldat. Voilà cependant les risques que l'on vous fait courir avec autant d'inconsidération.

Le Marseillais

Vous allez vite et vous m'effrayez; je conviens avec vous que la circonstance est critique; peut-être vraiment ne songe-t-on pas assez à la position où nous nous trouvons; mais avouez que nous avons encore des ressources immenses à opposer.

Vous m'avez persuadé que nous ne pourrions pas résister à Aix; votre observation du défaut de subsistance pour un siège de longue durée est peut-être sans réplique; mais pensez-vous que toute la Provence peut voir longtemps de sang-froid le blocus d'Aix? Elle se lèvera spontanément et votre armée, cernée de tous côtés, se trouvera heureuse de repasser la Durance.

Le militaire

Que c'est mal connaître l'esprit des hommes et celui du moment! Partout où il y a deux partis, dès le moment où vous serez assiégés, le parti sectionnaire aura le dessous dans toutes les campagnes; l'exemple de Tarascon,

d'Orgon, d'Arles doit vous en convaincre; vingt dragons ont suffi pour rétablir les anciens administrateurs et mettre les autres en déroute.

Désormais, tout grand mouvement en votre faveur est impossible dans votre département : il pouvait avoir lieu lorsque l'ennemi était au-delà de la Durance et que vous étiez entiers; à Toulon, les esprits sont très divisés et les sectionnaires n'y ont pas la même supériorité qu'à Marseille, il faut donc qu'ils restent dans leur ville pour contenir leurs adversaires... Quant au département des Basses-Alpes, vous savez que la presque totalité a accepté la Constitution.

Le Marseillais

Nous attaquerons Cartaux dans nos montagnes où sa cavalerie ne lui sera d'aucun secours¹⁰.

Le militaire

Tout comme si une armée qui protège une ville était maîtresse du point d'attaque. D'ailleurs il est faux qu'il existe des montagnes assez difficiles pour rendre nul l'effet de la cavalerie; seulement vos collines sont assez rapides pour rendre plus embarrassant le service de l'artillerie et donner un grand avantage à vos ennemis. Car c'est dans les pays coupés que, par la vivacité des mouvements, l'exactitude du service et la justesse de l'évaluation des distances, que le bon artilleur a de la supériorité.

Le Marseillais

Vous nous croyez donc sans ressources? Serait-il possible qu'il fût dans la destinée de cette ville qui résista aux Romains, conserva une partie de ses lois sous les despotes qui les ont suivis, qu'elle devînt la proie de quelques brigands? Quoi! l'Allobroge, chargé des dépouilles de L'isle, ferait la loi dans Marseille! Quoi! Dubois-Crancé et Albitte¹¹ seraient sans contradicteurs! Ces hommes, altérés de sang,

10. C'est déjà la conception de la guerilla.

11. Représentants en mission envoyés pour rétablir l'ordre. Albitte (1750-1812), conventionnel régicide, déploya de la vigueur dans les missions qui lui furent confiées; Dubois de Crancé (1747-1814), officier de l'ancien régime devenu conventionnel régicide, écrasa l'insurrection royaliste de Lyon. En réalité, il se trouvait alors à Grenoble; les représentants en mission auprès de Cartaux étaient Albitte, Rovére et Poulhier (Chuquet, *op. cit.*, t. III, p. 163).

12. Chefs de la Gironde en fuite.

que les malheurs des circonstances ont placés au timon des affaires, seraient les maîtres absolus! Quelle triste perspective vous m'offrez. Nos propriétés, sous différens prétextes, seraient envahies; à chaque instant, nous serions victimes d'une soldatesque que le pillage réunit sous les mêmes drapeaux. Nos meilleurs citoyens seraient emprisonnés et périraient par le crime. Le Club relèverait sa tête monstrueuse pour exécuter ses projets infernaux! Rien de pis que cette horrible idée; mieux vaut-il s'exposer à vaincre que d'être victime sans alternative.

Le militaire

Voilà ce que c'est que la guerre civile: l'on se déchire, l'on s'abhorre, l'on se tue sans se connaître... Les Allobroges... que croyez-vous que ce soit? Des Africains, des habitants de la Sibérie? Eh! point du tout, ce sont vos compatriotes, des Provençaux, des Dauphinois, des Savoyards; on les croit barbares parce que leur nom est étranger. Si l'on appelait votre phalange la phalange phocéenne, l'on pourrait accrédi ter sur son compte toute espèce de fable. Il est vrai que vous m'avez rappelé un fait, c'est celui de L'isle; je ne le justifie pas, mais je l'explique.

Les L'islois ont tué le trompette qu'on leur avait envoyé; ils ont résisté sans espérance de succès, ils ont été pris d'assaut; le soldat est entré au milieu du feu et des morts, il n'a plus été possible de le contenir; l'indignation a fait le reste.

Ces soldats que vous appelez brigands sont nos meilleures troupes et nos bataillons les plus disciplinés, leur réputation est en dehors de la calomnie.

Dubois-Crancé et Albitte, constans amis du peuple, ils n'ont jamais dévié de la ligne droite... Ils sont scélérats aux yeux des mauvais. Mais Condorcet, Brissot, Barbaroux¹² aussi étaient scélérats lorsqu'ils étaient purs;

l'apanage des bons sera d'être toujours mal famés chez le méchant. Il vous semble qu'ils ne gardent aucune mesure avec vous; et au contraire, ils vous traitent en enfans égarés... Pensez-vous que, s'ils eussent voulu, Marseille eût retiré les marchandises qu'elle avait à Beaucaire? Ils pouvaient les séquestrer jusqu'à l'issue de la guerre. Ils ne l'ont pas voulu faire et, grâce à eux, vous pouvez retourner tranquillement chez vous.

— Vous appelez Cartaux un assassin : eh bien! sachez que ce général se donne les plus grandes sollicitudes pour l'ordre et la discipline, témoin sa conduite au Saint-Esprit et à Avignon : l'on n'a pas pris une épingle. Il a fait emprisonner un sergent qui s'était permis d'arrêter un Marseillais de votre armée qui était resté dans une maison, parce qu'il avait violé l'asile d'un citoyen sans un ordre exprès. L'on a puni des Avignonnais qui s'étaient permis de désigner une maison comme aristocrate. L'on instruit le procès d'un soldat accusé de vol... Votre armée au contraire a tué, assassiné plus de trente personnes, a violé l'asile des familles, a rempli les prisons de citoyens sous le prétexte vague qu'ils étaient des brigands.

— Ne vous effrayez point de l'armée; elle estime Marseille parce qu'elle sait qu'aucune ville n'a tant fait de sacrifices à la chose publique. Vous avez dix-huit mille hommes à la frontière et vous ne vous êtes point ménagés dans toutes les circonstances. Secouez le joug du petit nombre d'aristocrates qui vous conduisent, reprenez des principes plus sains et vous n'aurez pas de plus vrais amis que le soldat.

Le Marseillais

— Ah! vos soldats ont bien dégénéré de l'armée de 1789; elle ne voulut pas, cette armée, prendre les armes contre la nation; les vôtres devaient imiter un si bel exemple et ne pas tourner leurs armes contre les citoyens.

13. Au camp de Jalès, dans l'Ardèche, s'étaient rassemblés en juillet 1792 des paysans du Vivarais sous la direction du comte du Saillans et de l'abbé Allier.

14. La Corse avait proclamé son indépendance et déclaré Paoli père de la patrie.

Le militaire

Avec ces principes, la Vendée aurait aujourd'hui planté le drapeau blanc sur les murs de la Bastille relevée et le camp de Jalès dominerait à Marseille¹³.

Le Marseillais

La Vendée veut un roi; la Vendée veut une contre-révolution déclarée. La guerre de la Vendée, du camp de Jalès est celle du fanatisme, du despotisme; la nôtre au contraire est celle des vrais républicains, amis des lois, de l'ordre, ennemis de l'anarchie et des scélérats. N'avons-nous pas le drapeau tricolore? Et quel intérêt aurions-nous à vouloir l'esclavage?

Le militaire

Je sais bien que le peuple de Marseille est bien loin de celui de la Vendée en fait de contre-révolution. Le peuple de la Vendée est robuste et sain; celui de Marseille est faible et malade, il a besoin de miel pour avaler la pilule; pour y établir la nouvelle doctrine, l'on a besoin de le tromper. Mais depuis quatre ans de révolutions, après tant de trames, de complots, de conspirations, toute la perversité humaine s'est développée sous différens aspects; les hommes ont perfectionné leur tact naturel; cela est si vrai que, malgré la coalition départementale, malgré l'habileté des chefs, le grand nombre des ressorts et l'union de tous les ennemis de la Révolution, le peuple partout s'est réveillé au moment où on le croyait ensorcelé.

Vous avez, dites-vous, le drapeau tricolore?

Paoli aussi l'arbora en Corse pour avoir le temps de tromper le peuple, d'écraser les vrais amis de la liberté, pour pouvoir entraîner ses compatriotes dans ses projets ambitieux et criminels¹⁴. Il arbora le drapeau tricolore; et il fit tirer contre les bâtimens de la Répu-

blique; et il fit chasser nos troupes des forteresses; et il désarma celles qui y étaient; et il fit des rassemblements pour chasser celles qui restaient dans l'île; et il pillait les magasins, en vendant à bas prix tout ce qu'il y avait afin d'avoir de l'argent pour soutenir sa révolte; et il ravagea et confisqua les biens des familles les plus aisées parce qu'elles étaient attachées à l'unité de la République; et il déclara ennemis de la patrie tous ceux qui resteraient dans nos armées : il avait prudemment fait échouer l'expédition de Sardaigne¹⁵. Et cependant il avait l'impudeur de se dire ami de la France et bon républicain; et cependant il trompa la Convention qui rapporta son décret de destitution.

Il fit si bien enfin que, lorsqu'il a été démasqué par ses propres lettres trouvées à Calvi, il n'était plus temps; les flottes ennemies interceptaient toutes les communications.

Ce n'est plus aux paroles qu'il faut s'en tenir, il faut analyser les actions, et avouez qu'en appréciant les vôtres il est facile de vous démontrer contre-révolutionnaires.

Quel effet a produit dans la République le mouvement que vous avez fait? Vous l'avez conduite près de sa ruine; vous avez retardé les opérations de nos armées. Je ne sais pas si vous êtes payés par l'Espagnol et l'Autrichien, mais certes ils ne pouvaient pas désirer de plus heureuse diversion. Que feriez-vous de plus si vous l'étiez? Vos succès sont l'objet des sollicitudes de tous les aristocrates reconnus. Vous avez placé à la tête de vos sections et de vos armées des aristocrates avoués, un Latourette ci-devant colonel, un Somise ci-devant lieutenant-colonel du génie¹⁶, qui ont abandonné leurs corps au moment de la guerre pour ne pas se battre pour la liberté du peuple. Vos bataillons sont pleins de pareilles gens et votre cause ne serait pas la leur si elle était celle de la République.

15. Cf. plus haut. Bonaparte avait encore sur le cœur l'échec de la Maddalena.

16. Chefs de l'insurrection marseillaise.

Le Marseillais

Mais Brissot, Barbaroux, Condorcet, Vergniaud, Guadet, etc., sont-ils aussi aristocrates? Qui a fondé la République? Qui a renversé le tyran, qui a enfin soutenu la patrie à l'époque périlleuse de la dernière campagne?

Le militaire

Je ne cherche pas si vraiment ces hommes qui avaient bien mérité du peuple dans tant d'occasions ont conspiré contre lui; ce qu'il me suffit de savoir, c'est que la Montagne, par esprit public et par esprit de parti, s'étant portée aux dernières extrémités contre eux, les ayant décrétés, emprisonnés, je veux même vous le passer, les ayant calomniés, les brissotins étaient perdus sans une guerre civile qui les mit dans le cas de faire la loi à leurs ennemis. C'est donc pour eux vraiment que votre guerre était utile. S'ils avaient mérité leur réputation première, ils auraient jeté les armes à l'aspect de la Constitution, ils auraient sacrifié leur intérêt au bien public; mais il est plus facile de citer Décius que de l'imiter. Ils se sont aujourd'hui rendus coupables du plus grand de tous les crimes. Ils ont par leur conduite justifié leur décret... Le sang qu'ils ont fait répandre a effacé les vrais services qu'ils avaient rendus.

Le fabricant de Montpellier

Vous avez envisagé la question sur le point de vue le plus favorable à ces messieurs; car il paraît prouvé que les brissotins étaient vraiment coupables. Mais, coupables ou non, nous ne sommes plus dans le siècle où l'on se battait pour les personnes.

L'Angleterre a versé des torrents de sang pour les familles de Lancastre et d'Yorck; la France pour les Lorrains et les Bourbons. Serions-nous encore à ces temps de barbarie!

Le Nîmois

Aussi avons-nous abandonné les Marseillais dès que nous nous sommes aperçus qu'ils voulaient la contre-révolution et qu'ils se battaient pour des querelles particulières. Le masque est tombé dès qu'ils ont refusé de publier la Constitution. Nous avons alors pardonné quelques irrégularités à la Montagne. Nous avons oublié Rabaud¹⁷ et ses jérémiades pour ne voir plus que la République naissante, environnée de la plus monstrueuse des coalitions qui menace de l'étouffer à son berceau, pour ne voir que la joie des aristocrates et l'Europe à vaincre.

Le Marseillais

Vous nous avez lâchement abandonnés après nous avoir excités par vos députations éphémères.

Le Nîmois

Nous étions de bonne foi et vous aviez le renard sous les aisselles; nous voulions la République, nous avons dû accepter une constitution républicaine. Vous étiez mécontents de la Montagne et du 31 mai, vous deviez donc encore accepter la Constitution pour la renvoyer et faire terminer sa mission.

Le Marseillais

Nous voulons aussi la République; mais nous voulons que notre constitution soit formée par des représentants libres dans leurs opérations; nous voulons la liberté, mais nous voulons que ce soient des représentans que nous estimons qui nous la donnent. Nous ne voulons pas que notre constitution protège le pillage et l'anarchie. Notre première condition est : point de club, point d'assemblée primaire si fréquente, respect aux propriétés.

Le fabricant de Montpellier

Il est palpable pour qui veut réfléchir qu'une partie de Marseille est contre-révolutionnaire.

17. Rabaud - Saint-Étienne, l'un des chefs de la Gironde.

L'on avoue vouloir la République, mais c'est un rideau que l'on rendait tous les jours plus transparent; l'on vous accoutumait peu à peu à voir enfin la contre-révolution toute nue. Déjà le voile qui la couvrait n'était plus que de gaze; votre peuple était bon, mais, avec le temps, l'on aurait perverti toute la masse sans le génie de la Révolution qui veille sur elle. Nos troupes ont bien mérité de la patrie pour avoir pris les armes contre vous avec autant d'énergie; ils n'ont pas dû imiter l'armée de 1789 puisque vous n'êtes pas la nation. Le centre d'unité est la Convention; c'est le vrai souverain, surtout lorsque le peuple se trouve partagé.

Vous avez renversé toutes les lois, toutes les convenances. De quel droit destituez-vous votre département? Était-ce Marseille qui l'avait formé? De quel droit le bataillon de votre ville parcourait-il les districts? De quel droit vos gardes nationales prétendaient-elles entrer dans Avignon? Le district de cette ville était le premier corps constitué puisque le département était dissous. De quel droit prétendiez-vous violer le territoire de la Drôme? Et pourquoi croyez-vous que ce département n'ait pas le droit de requérir la force publique pour le défendre? Vous avez donc confondu tous les droits, vous avez établi l'anarchie et, puisque vous prétendez justifier vos opérations par le droit de la force, vous êtes donc des brigands, des anarchistes.

Vous avez établi un tribunal populaire; Marseille seul l'a nommé; il est contraire à toutes les lois. Ce ne peut être qu'un tribunal de sang, puisque c'est le tribunal d'une faction. Vous avez soumis par la force à ce tribunal tout votre département. De quel droit? Vous usurpez donc cette autorité que vous reprochez injustement à Paris? Votre Comité des sections a reconnu des affiliations: voilà donc une coalition pareille à celle des clubs, contre qui

vous vous récriez. Votre comité a exercé des actes d'administration sur les communes du Var : voilà donc la division territoriale méconnue.

Vous avez, à Avignon, emprisonné sans mandat, sans décret, sans réquisition des corps administratifs. Vous avez violé les asiles des familles, méconnu la liberté individuelle ; vous avez de sang-froid assassiné sur les places publiques ; vous avez renouvelé les scènes dont vous exagérez l'horreur et qui ont affligé l'origine de la Révolution ; sans informations, sans procès, sans connaître les victimes, seulement sur la désignation de leurs ennemis, vous les avez prises, arrachées à leurs enfants, traînées dans les rues et les avez fait périr sous les coups de sabre. L'on en compte jusqu'à trente que vous avez ainsi sacrifiées. Vous avez traîné la statue de la Liberté dans la boue ; vous l'avez exécutée publiquement ; elle a été l'objet des avanies de toute espèce d'une jeunesse effrénée ; vous l'avez lacérée à coups de sabre, vous ne sauriez le nier, il était midi, plus de 200 personnes des vôtres assistèrent à cette profanation criminelle : le cortège a traversé plusieurs rues, est arrivé à la place de l'Horloge, est passé par la rue de l'Épicerie, etc. J'arrête mes réflexions et mon indignation. Est-ce donc ainsi que vous voulez la République ? Vous avez retardé la marche de nos armées en arrêtant les convois ; comment pouvoir se refuser à l'évidence de tant de faits et comment vous épargner le titre d'ennemis de la patrie ?

Le militaire

Il est de la dernière évidence que les Marseillais ont nui aux opérations de nos armées et voulaient détruire la liberté, mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. La question est de savoir ce qu'ils peuvent espérer et quel parti il leur reste à prendre.

Le Marseillais

Nous avons moins de ressources que je ne pensais, mais l'on est bien fort lorsque l'on est résolu à mourir et nous le sommes plutôt que de reprendre le joug des hommes de sang qui gouvernent l'État. Vous savez qu'un homme qui se noie s'accroche à toutes les branches; aussi, plutôt que de nous laisser égorger, nous... Oui, nous avons tous pris part à cette nouvelle révolution, tous nous serions sacrifiés par la vengeance. Il y a deux mois l'on avait conspiré d'égorger 4 000 de nos meilleurs citoyens, jugez à quels excès l'on se porterait aujourd'hui... On se ressouvient de ce monstre qui était cependant un des principaux du club : il fit lanterner un citoyen, pilla sa maison et viola sa femme après lui avoir fait boire un verre du sang de son mari.

Le militaire

Quelle horreur! Mais ce fait est-il vrai? Je m'en méfie, car vous savez que l'on ne croit plus au viol aujourd'hui...

Le Marseillais

Oui! plutôt que de nous soumettre à de pareilles gens, nous nous porterons à la dernière extrémité, nous nous donnerons aux ennemis; nous appellerons les Espagnols. Il n'y a point de peuple dont le caractère soit moins compatible avec le nôtre, il n'y en a pas de plus haïssable. Jugez donc par le sacrifice que nous ferons de la méchanceté des hommes que nous craignons.

Le militaire

Vous donner aux Espagnols!... Nous ne vous en laisserons pas le temps.

Le Marseillais

On les signale tous les jours devant nos ports.

Le Nimois

Pour voir lesquels des fédérés ou de la Montagne tient pour la République, cette menace seule me suffit. La Montagne a été un moment la plus faible. La commotion paraissait générale. A-t-elle cependant jamais parlé d'appeler les ennemis? Ne sentez-vous pas que c'est un combat à mort que celui des patriotes et des despotes de l'Europe? Si donc vous espérez des secours de leur part, c'est que vos meneurs ont de bonnes raisons pour en être accueillis. Mais j'ai encore trop bonne opinion de votre peuple pour croire que vous soyez les plus forts à Marseille dans l'exécution d'un si lâche projet.

Le militaire

Pensez-vous que vous feriez un grand tort à la République et que votre menace soit bien effrayante? Évaluons-la.

Les Espagnols n'ont point de troupes de débarquement, leurs vaisseaux ne peuvent entrer dans votre port. Si vous appeliez les Espagnols, ça pourrait être utile à vos meneurs pour se sauver avec une partie de leur fortune. Mais l'indignation serait générale dans toute la République, vous auriez 60 000 hommes sur les bras avant huit jours. Les Espagnols emporteraient de Marseille ce qu'ils pourraient et il en resterait encore assez pour enrichir les vainqueurs.

Le fabricant de Montpellier

Si vous étiez capable d'une pareille bassesse, il ne faudrait pas laisser pierre sur pierre dans votre superbe cité¹⁸. Il faudrait que, d'ici à un mois, le voyageur passant sur vos ruines vous crût détruits depuis cent ans.

18. C'est le sort qui sera réservé à Lyon.

Le militaire

Croyez-moi, Marseillais, secouez le joug du petit nombre des scélérats qui vous conduisent à la contre-révolution, rétablissez vos autorités constituées, acceptez la Constitution, rendez la liberté aux représentans, qu'ils aillent à Paris intercéder pour vous. Vous avez été égarés; il n'est pas nouveau que le peuple le soit par un petit nombre de conspirateurs et d'intrigants. De tout temps, la facilité et l'ignorance de la multitude ont été la cause de la plupart des guerres civiles.

Le Marseillais

Eh! Monsieur, qui mettra le bien? Sera-ce les réfugiés qui nous arrivent de tous les côtés du département? Ils sont intéressés à agir en désespérés. Sera-ce ceux qui nous gouvernent? Ne sont-ils pas dans le même cas? Sera-ce le peuple? Une partie ne connaît pas sa position, est aveuglée, est fanatisée; l'autre partie est désarmée, suspecte, humiliée; je vois donc avec une profonde affliction des malheurs sans remède.

Le militaire

Vous voilà enfin raisonnable. Pourquoi une pareille révolution ne s'opérerait-elle pas sur un grand nombre de citoyens qui sont trompés et de bonne foi? Alors Albitte qui ne peut que vouloir épargner le sang français vous enverra quelque homme loyal et habile; l'on sera d'accord et l'armée, sans s'arrêter un seul moment, ira sous les murs de Perpignan faire danser la carmagnole à l'Espagnol enorgueilli de quelques succès.

Et Marseille sera toujours le centre de gravité de la liberté. Ce sera seulement quelques feuillets qu'il faudra arracher de son histoire.

Cet heureux pronostic nous remit en belle humeur. Le Marseillais nous paya de bon cœur quelques bouteilles de champagne qui dissipèrent entièrement les soucis et les sollicitudes. Nous allâmes nous coucher à deux heures du matin, nous donnant rendez-vous au déjeuner du lendemain où le Marseillais avait encore bien des doutes à proposer et moi bien des vérités intéressantes à lui apprendre.

LXIII.

Mémoire

au comité de Salut public

Après le siège de Toulon où il s'est illustré, Napoléon se rend à Nice où il occupe, en mars 1794, le Château-Sallé, une bastide de modeste apparence sur la route de Grasse. Il commande désormais l'artillerie de l'armée d'Italie dont il dénonce aussitôt la stagnation (Chaptal, Souvenirs, p. 197). Il propose aux représentants de la Convention de tourner les Alpes, de violer la neutralité génoise et de se rendre maîtres d'Oneglia. C'est le fameux mémoire au comité de Salut public que transmet à Paris le frère de l'Incorruptible, Augustin Robespierre, représentant en mission et favorable aux idées de Bonaparte.

« Napoléon a rarement écrit quelque chose d'aussi parfait que cette œuvre de jeunesse » (Colin, l'Éducation militaire de Napoléon, p. 297).

1793
1793
1793

8. Bonaparte au siège de Toulon, dessin à la plume et lavis par Paul Grégoire.
Bibliothèque Nationale.

On ignore la date exacte de l'arrivée de Bonaparte à Toulon : le 5, le 12 ou le 15 septembre 1793? Le 17 septembre, il rassemble toute l'artillerie dont il dispose : deux canons de 24, deux de 16, deux mortiers. Mais il affirme son autorité; il est le « commandant de l'artillerie ». Un témoin, Doppet, nous le dépeint ainsi : « ce jeune officier joignait à beaucoup de talents une intrépidité rare et la plus infatigable activité. Dans toutes les visites de postes que j'ai faites à cette armée, je l'ai toujours trouvé au sien : s'il avait besoin d'un moment de repos, il le prenait sur la terre et enveloppé d'un manteau; il ne quittait jamais ses batteries. » (Doppet, Mémoires, p. 205).



au général Carteaux

L'on travaille au chemin, mais les hommes
sont fatigués. Veuillez, général, nous envoyer
400 hommes pour travailler le plus tôt possible.

Le Commandant de l'Artillerie
Buonaparte

9. Billet de Napoléon adressé au général Carteaux. Musée des Invalides.

« L'on travaille au chemin, mais les hommes sont fatigués. Veuillez, général, nous envoyer 400 hommes pour travailler le plus tôt possible. » Le commandant de l'Artillerie, Buonaparte.

NOTE

SUR LA POSITION POLITIQUE ET MILITAIRE
DE NOS ARMÉES DE PIÉMONT ET D'ESPAGNE
Remise par Robespierre le jeune le 1^{er} ther-
midor an II

PREMIÈRE OBSERVATION

Si la République avait assez d'infanterie pour faire la guerre offensive avec ses quatorze armées¹, il lui manquerait pour ce genre de guerre de la cavalerie.

Si elle avait de l'infanterie et de la cavalerie en suffisance, il lui manquerait;

- 1^o de bons sous-officiers pour conduire tant de troupes dans un système attaquant;
- 2^o des chevaux, des harnais, des voitures pour les charrois et les vivres;
- 3^o des équipages d'artillerie assortis, de la poudre et des voitures d'artillerie.

DEUXIÈME OBSERVATION

Il est donc indispensable, lorsqu'on a quatorze armées, que chacune fasse un genre de guerre relatif :

- au projet de guerre;
- à la force et aux circonstances, soit

1. Sur l'organisation et la répartition de ces armées, cf. M. Reinhard, *Le Grand Carnot*, t. II, p. 97.

topographiques, soit politiques, de l'État qui lui est opposé.

Le genre de guerre que chaque armée doit faire ne peut être déterminé que par l'autorité supérieure.

C'est par ces considérations surtout que l'on se pénètre de la nécessité absolue dont est, dans une immense lutte comme la nôtre, un gouvernement révolutionnaire et une autorité centrale qui ait un système stable, donne à chaque ressort tout son jeu et qui, par des vues profondes, dirige le courage et rende nos succès solides, décisifs et moins sanglants.

TROISIÈME OBSERVATION

Le genre de guerre que doit faire chaque armée doit donc être déterminé :

1^o par les considérations déduites de l'esprit général de notre guerre;

2^o par les considérations politiques qui en sont le développement;

3^o par les considérations militaires.

1^o Considérations déduites de l'esprit général de notre guerre :

L'esprit général de notre guerre est de défendre nos frontières. L'Autriche est notre ennemi le plus acharné; il faut donc le plus possible que le genre de guerre des différentes armées porte des coups directs ou indirects à cette puissance.

Si les armées qui sont sur les frontières d'Espagne embrassaient le système offensif, elles entreprendraient une guerre qui serait à elle seule une guerre séparée. L'Autriche et les puissances d'Allemagne n'en ressentiraient rien. Elle ne serait donc point dans l'esprit général de notre guerre.

Il en est des systèmes de guerre comme des sièges de places : réunir des feux contre un seul point; la brèche faite, l'équilibre est rompu; tout le reste devient inutile et la place est prise.

C'est l'Allemagne qu'il faut accabler; cela fait, l'Espagne et l'Italie tombent d'elles-mêmes. Il ne faut donc point disséminer ses attaques, mais les concentrer. Ce système offensif en Piémont influe sur la Pologne et encourage le Grand Turc². Si nous obtenons de grands succès, nous pouvons dans les campagnes prochaines attaquer l'Allemagne par la Lombardie, le Tessin et le comté de Tyrol, dans le temps que nos armées du Rhin attaqueraient le cœur.

2° *Considérations politiques :*

Les considérations politiques qui doivent déterminer le genre de guerre de chaque armée fournissent deux points de vue :

1° Opérer une diversion qui oblige l'ennemi à s'affaiblir sur une des frontières où il se tiendrait trop en forces. Si nos armées en Espagne embrassaient le système offensif, nous n'obtiendrions pas ces avantages; cette guerre absolument isolée n'obligerait la coalition à aucune diversion.

Ce système offensif embrassé par les armées en Piémont opère nécessairement une diversion à la frontière du Rhin et du Nord.

2° Le second point de vue des considérations politiques doit nous offrir la perspective, dans une ou deux campagnes, du bouleversement d'un trône et du changement d'un gouvernement.

Le système offensif de nos armées en Espagne ne peut raisonnablement nous offrir ce résultat.

L'Espagne est un grand État; la mollesse et l'ineptie de la cour de Madrid, l'avilissement du peuple la rendent peu redoutable dans ses attaques. Mais le caractère patient de cette nation, l'orgueil et la superstition qui y prédominent, les ressources que donne une grande masse la rendront redoutable lorsqu'elle sera pressée chez elle³.

L'Espagne est une presqu'île; elle aura de

2. Allusion à l'insurrection des patriotes polonais dirigée par Kosciusko au printemps 1794.

3. Il serait séduisant de voir dans cette note une vue prophétique de la guerre d'Espagne telle qu'elle se déroulera quelques années plus tard.

4. Sur les relations avec le Portugal, cf. Fugier, *Napoléon et le Portugal jusqu'au traité de Fontainebleau* (dans *Boletín de Instituto frances em Portugal*, Lisbonne, 1931, pp. 1-11).

grandes ressources dans la supériorité de coalition sur mer; le Portugal, nul dans notre guerre actuelle, secourrait alors puissamment l'Espagne⁴. Il ne peut donc point entrer dans une tête froide de prendre Madrid; ce projet ne serait pas du tout à l'ordre de notre position actuelle.

Le Piémont est un petit État; le peuple y est bien disposé; peu de ressources contre quelques événements heureux; point de masse; point d'esprit national caractérisé. Il est raisonnable de prévoir qu'au plus tard la campagne prochaine le roi serait errant comme ses cousins.

3^o *Considérations militaires :*

La topographie de la frontière d'Espagne est telle qu'à égalité de forces l'avantage de la défensive est tout à nous.

L'armée espagnole qui serait opposée à la nôtre devrait nécessairement être plus forte pour n'essayer aucun échec et nous tenir naturellement en respect.

Lorsque deux armées sont sur la défensive, celle qui peut plus promptement réunir différents postes pour enlever celui qui lui est opposé dans l'ordre défensif a nécessairement besoin de moins de troupes et, à force égale, obtient toujours des avantages.

La frontière de Piémont forme un demi-cercle; les deux armées des Alpes et d'Italie occupent la circonférence; le roi de Sardaigne occupe le diamètre.

La circonférence que nous occupons est remplie de cols et de montagnes difficiles. Le diamètre qu'occupe le roi de Sardaigne est une plaine aisée, fertile, où il peut faire circuler les mêmes troupes en peu de jours, d'une extrémité à l'autre du diamètre. Le système défensif est donc toujours à l'avantage du roi de Sardaigne; il nous faut le double de troupes qu'à nos ennemis pour nous trouver à égalité de forces. Ces observations sont

de la plus grande conséquence, il serait facile de le démontrer par une description détaillée des frontières d'Espagne et de Piémont, et par l'analyse des différentes guerres. L'on y démontrerait à l'évidence que toutes les fois que nous avons gardé la défensive sur les frontières du Piémont il nous a fallu beaucoup de troupes et nous avons toujours, dans des affaires de détail, eu l'infériorité.

QUATRIÈME OBSERVATION

L'on doit donc adapter le système défensif pour la frontière d'Espagne et le système offensif pour la frontière du Piémont.

Les considérations tirées de l'esprit général de notre guerre;

Les considérations politiques;

Les considérations militaires, se réunissent également pour nous en prescrire la loi. Frapper l'Allemagne, jamais l'Espagne ni l'Italie.

Si nous obtenions de grands succès, jamais l'on ne doit prendre le change en s'enfonçant dans l'Italie tant que l'Allemagne offre un front redoutable et ne sera pas affaiblie. Si l'orgueil national et la vengeance nous appelaient dans les campagnes prochaines à Rome, la politique et l'intérêt devront toujours nous guider sur Vienne.

CINQUIÈME OBSERVATION

L'on doit réunir les deux armées des Alpes et d'Italie, leur donner le même centre, le même esprit. Réunies, elles sont assez fortes en infanterie; il faudrait y joindre deux mille hommes de cavalerie; y restituer les dépôts qui en ont été ôtés; l'accroître de nouveaux; y joindre une partie des charrois de l'armée des Pyrénées, généralement de tout ce qui devient inutile dans cette armée, d'après le système défensif qu'on adopterait. Les armées des Alpes et d'Italie ont assez d'artillerie; il leur manque quelques assortiments de détail

qui ont été demandés aux commissions précédemment. Il faut surtout des poudres, des harnais et des chevaux. Il faudrait envoyer les fonds pour en acheter en Italie; l'on en propose six mille. Progressivement, dans les campagnes prochaines, on accroîtrait cette armée pour lui permettre d'accomplir tout ce dont elle est susceptible.

SIXIÈME OBSERVATION

La campagne actuelle s'avance; mais, si les armées de Piémont peuvent se procurer des quartiers d'hiver chez l'ennemi et obliger l'empereur à une puissante diversion, elle aura, pour cette campagne, rempli sa tâche et sera en chemin d'achever les campagnes suivantes et porter un coup essentiel à la maison d'Autriche en Allemagne.

10. Note de Bonaparte adressée au comité de Salut public pour demander une mission en Turquie (août 1795).

A gauche la pièce est annotée de la main de ses chefs : « le comité de Salut public doit se refuser à éloigner dans ce moment de la République un officier aussi distingué. Mon avis est qu'en l'avancant dans son arme le comité commence par récompenser ses services sauf ensuite après en avoir conféré avec lui, délibère sur sa proposition s'il y persiste. »

mais il ne faut ni aller goûter
 à la suite de quelque grande
 un résultat de quelque grande
 Le Général Bonaparte
 qui a acquis quelque réputation
 en commandant à l'armée
 de ses armées en différentes
 circonstances de sa vie
 au siège de Toulon, à l'expédition
 en Italie, pour passer en Espagne avec
 une mission de gouvernement
 il meura avec lui les
 sept officiers dont l'un
 aura une mission dans quelque
 destination relative à l'art
 de la guerre.
 Il peut donc être
 Nouvelle Carrière pour la
 servir l'Espagne et l'indépendance
 de perfectionner la Discipline
 de l'armée française de l'Espagne
 il l'aura ainsi rendu un
 service signalé à la patrie
 et avoir à son retour bien
 mérité d'elle.
 Bonaparte

54872

LXIV.

Note sur Gênes

En juillet 1794, Bonaparte reprend le projet d'une offensive de l'armée d'Italie au Piémont par la côte de Ligurie. Il fallait violer la neutralité de Gênes. En fait, Bonaparte n'oubliait pas ses origines corses : Gênes avait jadis conquis son île natale et écrasé par de féroces répressions les tentatives d'insurrection des insulaires. Bonaparte souhaitait détruire l'orgueilleuse oligarchie de la République génoise et venger ses compatriotes. Il se fit charger par Robespierre et Ricord d'une mission à Gênes. Le prétexte officiel était de résoudre des problèmes de ravitaillement et d'obtenir des garanties sur la neutralité du port. En réalité, il s'agissait de reconnaître le col de Cadibone par lequel déboucherait l'armée en Piémont et de lier des contacts avec les éléments populaires du port favorables à la France.

Sur la mission de Bonaparte : cf. Nurra, la Missione de Bonaparte a Genova (1925), et R. Boudard, Le général Bonaparte et la république de Gênes, in Revue de l'Institut Napoléon, juillet 1958, pp. 87-97.

[Le doge Doria et le pouvoir exécutif de Gênes sont très portés pour les Autrichiens. Ils voient, avec un déplaisir qu'ils ne peuvent dissimuler, les succès de la République française. Le gouvernement de Gênes dans son état le plus étendu, c'est-à-dire le Grand Conseil, nous est plutôt favorable. Le peuple nous est extrêmement dévoué, il triomphe de nos succès.]

Le gouvernement de Gênes est tout composé de nobles. [Ceux qui gouvernent sont les feudataires dont le doge est à la tête.] Leur droit au gouvernement étant fondé sur les parchemins, ils ne peuvent être portés pour [la liberté] la France¹.

Ils se divisent en gouvernants qui sont ceux qui ont aujourd'hui le pouvoir. Doria le doge est à la tête. Les feudataires s'y réunissent avec les représentants des nobles. Depuis les succès de nos armées, ils font tous leur cause commune avec les coalisés.

Les nobles génois, formant le parti de l'opposition², nous sont favorables par la seule raison que ceux du gouvernement nous haïssent. Je parle ici des masses, et non des individus. Il est possible qu'il s'en trouve qui soient portés pour la liberté.

Le peuple, qui ne gouverne pas, n'a du prix que celui du commerce. [C'est le vice de légèreté

1. Le gouvernement de la République était confié à un doge élu pour deux ans et à deux conseils. On trouvera une description des institutions dans Boudard, *Gênes et la France dans la seconde moitié du XVIII^e* (1962), p. 29.

2. Le patricien Gaspard Sauli, francophile, avait fourni des informations à Robespierre sur l'armement de Gênes.

3. Il jouera un rôle déterminant dans la révolution de 1797.

4. Il s'agit du colonel Spinola.

5. Tilly qui aurait monté Bonaparte contre les patriotes génois.

qui le tient éloigné du gouvernement.] Or le commerce de Gênes ne se fait depuis longtemps qu'en France. Nos ennemis le sont de notre commerce, et, par contrecoup, le sont de celui de Gênes. Aussi nous est-il fort attaché³. Il triomphe de nos succès, et ceci, surtout depuis la Révolution, a formé un caractère national très prononcé.

Les gouvernants, appelés ici les oligarques, craignent infiniment le réveil du peuple qui approche enfin. Ils voient avec [déplaisir] effroi à quel point tous les jours l'esprit français gagne dans Gênes. Tout le but de ses opérations, c'est de conduire sa barque avec le plus de prudence, de finesse possible, ce que les Italiens appellent *politicâr*.

[Nous avons proposé au gouvernement génois de recevoir 6 officiers français d'artillerie dans Savone. S'il désire que Savone lui reste, il est très possible qu'il accepte.] Dans la position actuelle des esprits, les oligarques livreraient-ils Savone aux Autrichiens? Je ne le crois pas. La prise de Savone accomplirait la perte de Gênes et produirait une secousse qu'ils craignent par-dessus tout. [Ils seraient d'ailleurs à la merci des Autrichiens.] Le principe politique des familles de Gênes est toujours de tout attendre du temps. La faiblesse est le principe de leurs résolutions, et livrer Savone aux Autrichiens est par-dessus tout risqué pour eux. Le commandant de la forteresse de Savone est un homme assez porté pour la France⁴. Il n'est donc pas impossible que les oligarques acceptassent les officiers d'artillerie que nous leur avons proposés, dans l'idée de faire accroire au peuple de Gênes qu'ils soient portés pour nous.

Si véritablement ils se refusaient à recevoir le secours que nous leur offrons, il faut qu'au moment où il sera sûr que les Autrichiens veulent assiéger la forteresse de Savone notre ministre à Gênes⁵ fasse faire plusieurs copies de la note où il a proposé des officiers français,

et les répandre dans le public de Gênes, sans imprimer. Dans l'instant il y en aura 2 000 copies qui exalteront le public et obligeront le gouvernement à prendre de suite un *mezzo termine*.

La rade d'Alessio est la meilleure depuis Villefranche à Vado. C'est actuellement là où sont tous les transports qui nourrissent notre armée, et là où est le principal magasin de la droite de notre armée. Le 26 ou 27 du mois⁶ l'escadre anglaise a détaché des chaloupes armées qui se sont introduites dans la rade et ont enlevé 7 tartanes armées et ont fait relâcher une partie.

6. Messidor (14-15 juillet).

LXV.
Note
sur l'artillerie
de l'Ouest

La chute de Robespierre provoque, le 9 août 1794, l'arrestation de Napoléon, en réalité simplement mis aux arrêts de rigueur si l'on en croit le journal de son hôte, le comte Laurenti. Remis en liberté le 20 août, il n'est pas officiellement réintégré dans l'armée d'Italie (Carnot est en effet hostile au plan offensif de Bonaparte) mais il signe divers ordres. Le 21 septembre, il prend contact avec Louis Turreau, conventionnel en mission près de l'armée d'Italie et qui a été révoqué du commandement de l'armée de l'Ouest, chargée de la lutte contre les Chouans. Est-ce à cette époque qu'il a rédigé sa note pour l'artillerie de l'Ouest, comme le suppose Askenazy (Manuscrits de Napoléon en Pologne, p. 45)? Ou la note ne fut-elle pas plus tardive, écrite au moment où Bonaparte fut nommé par arrêté du 29 mars 1795 au commandement de l'armée de l'Ouest? (Cf. Garros, Itinéraire de Napoléon Bonaparte, p. 77.)

Pour comprendre l'importance des solutions proposées par Bonaparte (donner notamment une artillerie à cheval et un équipage de montagne à l'armée de l'Ouest), il faut rappeler que les Bleus avaient perdu dans leur lutte en Vendée jusqu'à 500 canons en 1793. Napoléon s'est probablement inspiré des Principes de la guerre des montagnes de Bourcet et de l'Essai sur l'usage de l'artillerie par du Puget.

La supériorité de notre artillerie sur celle de nos ennemis¹ est due à l'état de perfection où nous avons porté [cette arme depuis 20 ans] les constructions d'artillerie, à la bonne organisation des régiments de ce corps, mais surtout à l'idée de créer des corps d'artillerie à cheval, qui ont rendu les services les plus distingués dans le Nord, et à celle de se servir de nouvelles constructions pour les affûts des pièces de campagne, par le moyen desquelles l'on a surmonté la difficulté des chemins et l'on a conduit l'artillerie sur les montagnes les plus escarpées, sans retarder la marche des colonnes. C'est à l'usage de ces constructions, créées à l'armée d'Italie sous la dénomination d'équipage de montagne, que l'on doit en partie les succès de cette armée.

L'armée qui est en Bretagne doit avoir un équipage de montagne : 1^o parce que la plupart de cette province est montagneuse, et l'artillerie de campagne d'aucun service; 2^o parce que, les Chouans faisant une guerre de tirailleurs, les corps qui marchent en colonnes doivent avoir une artillerie plus mobile qui puisse suivre les mouvements des colonnes de chasseurs, sans les embarrasser et sans nécessiter des retours sur tel ou tel chemin.

Il est cependant nécessaire qu'ils aient de l'artillerie non seulement pour surmonter l'obs-

1. Sur cette supériorité qui déterminina la victoire de Valmy : cf. Ronquierol, *L'artillerie au début des guerres de la Révolution* (1898), et Matti Lauerma, *L'artillerie de campagne française pendant les guerres de la Révolution* (1956).

tacle d'un manoir ou d'un village, mais encore pour augmenter l'énergie et la confiance de nos soldats, en parvenant à leur attaque le plus tôt possible. Quelques divisions de l'équipage de montagne surveilleraient très bien les côtes montagneuses et escarpées de la Bretagne, pour accourir au moment où l'ennemi débarquerait...

Si l'on avait eu un équipage de montagne dans la Vendée, l'on n'aurait point perdu tant de pièces et de caissons.

L'équipage de montagne consiste en :
1^o affûts-traîneaux pour pièces de 4.

Le traîneau sert à la fois d'affût et de traîneau, par le moyen d'une chevrette qui se lève dans la marche et se met au moment du service...

2^o affûts-traîneaux pour obusiers de 6 pouces; 3^o affûts-traîneaux pour pièces de 8. 4^o affûts-traîneaux pour pièces de 12. 5^o caissons à dos de mulet pour approvisionnement des pièces de 4. 6^o pour pièces de 8. 7^o de 12. 8^o pour obusiers de 6 pouces. 9^o pour cartouches d'infanterie. 10^o forge de montagne portative à dos de mulet. 11^o pont de cordage pour jeter sur des ravins.

Partout où passe un mulet, la pièce de 4 et l'obusier de 6 p. passent. Les pièces de 8 et de 12, avec un peu plus de peine, mais passent également. Nous en avons conduit au travers des Alpes, au grand étonnement de nos ennemis et des Génois...

Il n'est pas un militaire qui ne sente l'avantage d'avoir un équipage de montagne pour l'armée de l'Ouest, pareil à celui que nous avons établi à l'armée d'Italie. L'on peut le construire en peu de jours à Nantes et en Bretagne, les affûts-traîneaux étant très faciles à faire, ainsi que les caissons.

Liberté.



Egalité.

Ampliation



D'un Arrêté du Comité de Salut public,
en date du 29 fructidor, an deuxième, troisième
de la République une et indivisible.

Le Comité de Salut public arrête que le General
de Brigade Buonaparte, ci devant en réquisition
près du Comité de Salut public, en vertu de la liste
des officiers généraux employés, attendu son refus de
se rendre au poste qui lui a été assigné

National
Conseil

Pour copie conforme

Le Chef de la 4^{ème} Division
Henry Durochel

sejour

11. Radiation du
général Bonaparte
de la liste des offi-
ciers Généraux em-
ployés.
Ministère de la
Guerre.

*« Si cela continue,
mon ami, je finirai
par ne plus me détour-
ner lorsque passe
une voiture » écrit
alors Bonaparte à
Joseph.*

LXVI.

Mémoire

sur l'armée d'Italie

A partir du 18 août 1795, Bonaparte est attaché au bureau topographique du ministère de la Guerre. Il y joue le rôle d'un véritable conseiller du gouvernement pour les affaires militaires. Les nouvelles qui venaient de l'armée d'Italie étaient en effet mauvaises et inquiétaient Doulcet de Pontécoulant, responsable de la guerre au comité de Salut public. Bonaparte remet plusieurs mémoires (n^{os} 49, 50, 52, 53, 57, 60 dans la Correspondance de Napoléon I^{er}) où il préconise à nouveau l'offensive dans la direction de la Lombardie. Du mémoire dit « de juillet 1795 », connu par Coston (Biographie des premières années de Napoléon Bonaparte, t. II, p. 320) et par la Correspondance (n^o 49), Askenazy a retrouvé un manuscrit donnant un texte plus exact. On pense qu'il fut dicté à Junot par Bonaparte, mais corrigé ensuite de la main du général.

L'armée des Alpes et d'Italie occupe la crête supérieure des Alpes et quelques positions de l'Apennin, elle couvre la Savoie, le département de l'Isère, le comté de Nice, Oneille, Loano, Vado... Le cabotage de Marseille, Nice à Gênes s'opérait à la vue de l'escadre anglaise, sans qu'elle pût s'y opposer.

L'ennemi s'est emparé de Vado¹. L'escadre anglaise mouille dans cette superbe rade... L'armée d'Italie, notre flotte... ne peuvent plus tirer leurs subsistances que de l'intérieur de la France.

Il est donc indispensable (pour rétablir le cabotage et) assurer les subsistances du Midi, de Toulon et de l'armée, de reprendre la position de Vado. (Puisque la possession des mers est momentanément asservie, il appartient à nos armées de terre de suppléer à l'insuffisance de notre marine.)

Mais depuis le Saint-Bernard jusqu'à Vado, les Alpes (que notre armée occupe, forment une circonférence de 95 lieues. On ne pourrait pas faire circuler nos troupes de la gauche à la droite en moins de 2 décades)...

Si la paix avec les cercles de l'empire se conclut, l'empereur n'aura plus que le Brisgaw et ses États d'Italie à garder². (Elle) sera le théâtre des événements les plus importants. Nous éprouverions alors tous les (inconvé-

1. Bourg fortifié, à 6 km S.-O. de Savone, disposant d'une excellente rade.

2. Toujours l'idée de maintenir ouvert un second front à l'Est à la faveur des convoitises que suscitait la Pologne.

de notre position (et nous pourrions en ressentir les plus tristes effets)...

Par les attaques que les Autrichiens ont entreprises sur la droite de l'armée, il ne nous reste plus de doute que leur intention ne soit de porter le théâtre de la guerre sur la rivière de Gênes, et de menacer le département des Alpes-Maritimes de ce côté-là. Nous serons alors obligés de maintenir une armée nombreuse en campagne [qui pourrait arrêter les plus tristes conséquences], c'est-à-dire à force de numéraire, ce qui la rendrait extrêmement onéreuse à nos finances. Nous devons, au contraire, être conduits par le principe que la guerre doit nourrir la guerre.

Il est donc indispensable de reprendre promptement Vado, de changer le théâtre de la guerre, de pénétrer en Piémont, de profiter du reste de la bonne saison pour s'y procurer un point d'appui où l'on puisse réunir nos armées, menacer de partager le Piémont, et dès lors décider promptement le roi de Sardaigne à la paix, en lui offrant les moyens et les conditions pour la conclure.

Les Alpes, depuis le mont Saint-Bernard, le mont Cenis, le mont Viso, vont toujours en se baissant jusqu'à Ponte di Nava, de sorte que le col de Tende est le plus facile et le moins élevé. L'Apennin, qui commence à Ponte di Nava et qui est moins élevé, se baisse sensiblement vers Vado, Altare, Carcare, et part de là pour s'élever, de sorte que plus l'on s'enfonce en Italie, plus on gagne les hauteurs. Les vallées des Alpes sont toutes dans le sens de la frontière, de sorte qu'on ne peut pénétrer en Piémont qu'en s'élevant considérablement...

Dans la saison actuelle, il serait imprudent d'essayer d'entreprendre rien de considérable par les Alpes. Mais l'on a tout le temps pour pénétrer par la droite de l'armée d'Italie.

De Vado à Ceva, première place frontière de Sardaigne sur le Tanaro, il y a huit lieues sans jamais s'élever de plus de 2 à 300 toises

au dessus du niveau de la mer. Ce ne sont pas proprement des montagnes, mais des monticules couverts de terre végétale, d'arbres fruitiers, de vignes. Les neiges n'y obstruent jamais les passages; les pointes en sont couvertes pendant l'hiver, mais sans qu'il y en ait même une grande quantité.

Dès le moment que les renforts de l'armée des Pyrénées seront arrivés, il sera facile de reprendre les opérations de Saint-Bernard et de San Giovanni...

LXVII.

Instruction pour Kellermann

Askenazy a publié également un projet d'instruction (juillet 1795) pour Kellermann alors général en chef de l'armée des Alpes et d'Italie. Kellermann, dont on a fait abusivement le vainqueur de Valmy alors que l'initiative des manœuvres appartient à Dumouriez, était, du jugement de Napoléon, « un brave soldat, extrêmement actif mais tout à fait privé des moyens nécessaires pour la direction en chef d'une armée ». Il avait été culbuté en juin 1795 par l'offensive autrichienne. Doucet souhaitait donner à ce bon exécutant dépourvu d'initiative un plan précis dont Napoléon rédigea la minute. Elle est publiée ici, non d'après la Correspondance (n° 52), mais d'après le manuscrit publié par Askenazy (pp. 59-60).

[Le premier mouvement à opérer à droite de l'armée d'Italie, dès l'instant qu'elle aura reçu des renforts qui doivent la rendre supérieure en nombre à l'armée autrichienne, c'est de s'emparer de Saint-Bernard et de Rocca-Barbena...]

L'on pourrait également se porter par Murialto sur les hauteurs de Biestro, intercepter le grand chemin de Savone à Altare, Carcare, Coni et à Alexandrie... L'ennemi serait obligé d'évacuer Saint-Jacques et Vado. Il ne pourrait le faire que par Montenotte et Sassello, où il n'y a pas de grands chemins. [Il serait possible alors qu'il se décide à forcer le passage d'Altare, entreprise extrêmement hardie...]

La gauche de l'armée d'Italie et la droite de l'armée des Alpes se réuniront et investiront Démont... La division du centre surveillera le mouvement des troupes qui lui seront opposées, afin de pouvoir, par une attaque faite à propos, faire une diversion...

L'on ne fera le siège de Démont que dans le cas où l'on pourrait avoir le temps de prendre cette place. Lorsque la saison sera avancée et que le col d'Argentière sera difficile et menacera de se fermer, si Démont n'était pas pris, l'on ferait venir la division de Démont sur

Ceva en opérant la jonction de toute l'armée au-delà de Carcare.

Le but de la campagne d'été sera de prendre Turin ou de marcher en Lombardie.

L'on doit faire tous les préparatifs, soit en équipage de pont, soit en équipage d'artillerie ou de vivres pour entreprendre cette campagne avec succès.

Si l'on entre en Lombardie, le but devra être de pénétrer dans le Mantouan pour s'emparer, au commencement de la campagne prochaine, des gorges de Trente. L'on cherchera à pratiquer des intelligences utiles à donner l'alarme et à être au fait des mouvements qui se passent dans cette ville. L'on n'entreprendra pas le siège parce que l'on croit la saison très avancée... Au reste, les circonstances de l'hiver ou des négociations pourront décider à cette opération ou du moins au blocus.

LXVIII.

Instruction pour les représentants du peuple et le général en chef de l'armée d'Italie

Un nouveau projet adressé à Kellermann et aux représentants du peuple auprès de lui (Ritter, Peyre et Maisse), daté inexactement de juillet, en réalité d'août 1795, a été publié dans la Correspondance sous le numéro 52 ; on peut lui préférer le manuscrit reproduit par Askenazy (pp. 65-66).

Le comité de Salut public, ayant pris en considération la situation politique de l'Europe et la position militaire de l'armée des Alpes et d'Italie, a senti :

1° Qu'après la paix faite avec la République par les rois de Prusse et d'Espagne¹, après les succès que toutes nos armées ont glorieusement remportés sur les ennemis, il n'était plus possible que le roi de Sardaigne conservât l'espoir de reprendre les départements du Mont-Blanc et des Alpes-Maritimes, et dès lors n'aura plus aucun intérêt à continuer la guerre...

6° Qu'il est dans l'intérêt de la France de donner au roi de Sardaigne la Lombardie, c'est qu'elle est bornée par la nature par les Alpes, l'Empire aussi l'est par le Tyrol.

7° Qu'il est temps enfin de combiner les opérations de l'armée du Rhin avec celles d'Italie et d'aller, de concert, chercher une paix glorieuse, digne du courage de nos armées et des destins de la République, jusque dans le cœur des États héréditaires de la maison d'Autriche...

Conduit par toutes ces considérations, le comité de Salut public a donné les ordres les plus pressants pour faire filer des troupes et des renforts considérables de tout genre. Il reste aux généraux à prendre les mesures et à

1. Allusion au traité de Bâle avec la Prusse (5 avril 1795) et au traité de Bâle avec l'Espagne (22 juillet 1795).

combiner les opérations avec la précision, le secret et la résolution de vaincre, qui est le garant de la victoire...

L'artillerie nécessaire au siège de Ceva débarquera à Vado; l'on la fera venir à Oneille pendant le mouvement, et, dès que l'on sera maître de Montezemolo, l'on la fera débarquer...

Cependant les Piémontais, dès l'instant qu'ils verront que nous nous fixons au siège de Ceva, pourraient se réunir avec les Autrichiens. C'est à cet effet qu'il faut que notre cavalerie... fasse de courses et lève des contributions dans la plaine. Il sera délivré par le général en chef, à 6 officiers hardis et entreprenants, des cartes de partisans... La gauche se réunira avec la droite de l'armée des Alpes, passera les Barricades, enlèvera la hauteur de Sambuco et investira Démont, enfin s'emparera de la hauteur de Valloria...

LXIX.
Clisson
et [*Eugénie*]

« C'est sans doute au mois de septembre 1795, ayant vingt-six ans accomplis, que Napoléon, voyant l'amour et le mariage lui échapper, abandonné par la fortune, triste et découragé, écrit son petit roman *Clisson et Eugénie*, soit qu'il ait voulu l'envoyer, pour tenter de l'émouvoir encore, à l'oublieuse fiancée, soit plutôt qu'il ait pris le parti de s'arrêter à ce moment de sa vie pour jeter un regard sur lui-même et d'ensevelir ce premier amour défunt sous le linceul brillant de la poésie » (*Dard*, Dans l'entourage de l'Empereur, p. 9).

C'est par l'intermédiaire de son frère Joseph que Napoléon a connu, au début de 1794, les Clary, riche famille marseillaise dont la fortune était fondée sur la savonnerie et le commerce des tissus avec le Levant. Il y rencontre Désirée-Eugénie, seconde fille de la maison, et s'éprend d'elle. Cependant que son frère Joseph épouse l'aînée, Julie, Napoléon obtient le consentement de la cadette, en avril 1795, sous la condition qu'il fera changer son affectation pour la Vendée en un commandement en Provence. Il part pour Paris mais apprend en cours de route sa réforme. Dès lors commence pour lui une période de difficultés matérielles dont s'alarmèrent les Clary, victimes des événements politiques de Marseille et retirés à Gênes. La correspondance avec Eugénie s'interrompt vers la mi-

juin (cf. Hochschild, Désirée, reine de Suède et de Norvège, 1888, que complète l'ouvrage de Girod de l'Ain, Désirée Clary d'après sa correspondance inédite avec Bonaparte, Bernadotte et sa famille. 1959). Bonaparte s'en plaint amèrement dans ses lettres à Joseph. « Il semblait alors atteint d'une sorte de folie, d'autosuggestion malade. Accablé de revers et de misère, blessé en outre dans ses sentiments les plus intimes par une déception intolérable pour sa fierté, il voyait dans la jeune fille insignifiante, sans caractère ni beauté, l'amour et le bonheur suprême qui s'échappaient. C'est dans ce paroxysme de découragement qu'il écrivit pour lui-même, et peut-être encore pour elle, l'histoire des amours de Clisson et Eugénie. Il ébaucha et corrigea les différents fragments de ce récit, selon toute probabilité entre la mi-août et la mi-septembre 1795. » (Askenazy, op. cit., p. 90.)

Frédéric Masson (Napoléon dans sa jeunesse, éd. 1922, p. 111) a contesté que sa passion malheureuse pour Désirée Clary ait inspiré à Bonaparte sa nouvelle de Clisson et Eugénie qu'il situe plus tôt, vers 1789, par des analogies avec la Nouvelle Corse et où il ne veut reconnaître que l'influence de Rousseau. Il est difficile de suivre Masson : Vers la fin, nous trouvons cette phrase : « J'ai à vingt-six ans épuisé les plaisirs éphémères de la réputation... » Or, en 1795, Napoléon avait précisément vingt-six ans, et déjà il était général et le héros de Toulon. En plus il dit que Eugénie avait seize ans lorsque Clisson s'éprit d'elle, âge exact de Désirée quand Napoléon la rencontra pour la première fois. De plus, elle s'appelait Désirée-Eugénie. Enfin, Clisson meurt désespéré, après avoir cherché la mort dans la bataille ; il n'est plus question de subjuguier les passions amoureuses et de vivre pour la gloire ou le bonheur de la patrie, comme il l'écrivait en 1788 ou en 1789, dans le Dialogue sur l'amour. » (Healey, Rousseau et Napoléon, pp. 62-63.)

Askenazy, qui publia, le premier, Clisson et

Eugénie, constatait au milieu du roman (qui est plutôt une nouvelle) une importante lacune qui rendait le récit difficilement compréhensible. Il pensait que Napoléon avait détruit une partie de son œuvre. Or les quatre pages qui manquaient figuraient, ce qu'ignorait Askenazy, dans la collection André de Coppet à New York. Vendues aux enchères à Londres par Sotheby, le 15 mars 1955 (Catalogue of the André de Coppet, Collection, Part II, p. 47), elles furent acquises par M. Howard Samuel (cf. J. Gallini, L'étrange odyssee de Clisson et Eugénie, Revue de l'Institut Napoléon, juillet 1955, pp. 89-92). La nouvelle, désormais complète, fut publiée par le Nouveau Fémina, en septembre 1955; c'est d'après le fac-similé d'Askenazy et cette publication que nous reproduisons ici le texte intégral de Clisson, titre exact de l'œuvre, Bonaparte ayant rayé sur son manuscrit le nom d'Eugénie.

Clisson¹ était né avec un penchant décidé pour la guerre. Dès l'âge le plus tendre, à la vue d'un casque, d'un sabre ou d'un tambour, l'on décelait le vœu de la nature [l'inclination innée qui promet un grand succès] qui l'avait destiné à parvenir dès l'adolescence au premier grade de la milice. [Il approfondit les principes de l'art de la guerre dans un âge où le commun n'est occupé que] Absorbé par la gloire il dédaignait longtemps toute autre passion [il dédaignait l'amour, il méprisait la veine...]. Cependant son cœur longtemps [muet] en proie aux feux de la guerre, sentit enfin d'autres besoins. Il²...

1. Le nom de Clisson, compagnon de Du Guesclin, fut probablement suggéré à Bonaparte par son ami de Valence, François de Sussy de Clisson (1763-1801), cf. Coston, *op. cit.*, t. I, p. 88.

2. Fin de la première ébauche.

3. Fin de la seconde ébauche.

Clisson était né avec un penchant décidé pour la guerre.

Il lut la vie de grands hommes dans l'âge où l'on lit des fables.

Il médita les principes de l'art militaire dans le temps que ceux de son âge étaient à l'école. [Il parcourut rapidement les grades qu'il marqua tous par des actions d'éclat.] Il parvint au premier grade de la milice encore adolescent³.

Clisson était né pour la guerre. Encore enfant il connaissait la vie des grands capitaines.

4. Texte définitif.

5. L'âge de Désirée Clary
(cf. Vérany, *La famille
Clary*, p. 49).

Il méditait les principes de l'art militaire [dans le temps que ceux de son âge étaient à l'école et cherchaient des filles]. Dès l'âge de porter les armes il marqua chaque pas par des actions d'éclat. Il était arrivé au premier grade de la milice militaire, quoique adolescent. Le bonheur seconda constamment son génie. Ses victoires se succédaient, et son nom était connu du peuple, comme celui d'un de ses plus chers défenseurs⁴.

Cependant son âme n'était pas satisfaite. [Né pour le bonheur, il n'était encore parvenu qu'à la gloire.]

Les peines que la méchanceté de l'envie fait endurer navrèrent vivement son âme. Clisson, comme tous les hommes, était né pour le bonheur et il n'était encore parvenu qu'à la gloire.

[Il avait dédaigné l'amour. Mais il connut Eugénie.]

La guerre cessa un instant, et il connut Eugénie.

Eugénie avait 16 ans⁵, [elle était douce, bonne et vive] de jolis yeux, une taille ordinaire. Sans être laide, elle n'était pas une beauté, mais la bonté, la douceur, une tendresse vive lui appartenaient essentiellement. Clisson avait dédaigné les femmes et l'amour, essayé la réaction naissante de soi, et la douceur ne trouve pas de résistance. Clisson effraye Eugénie. [Le sévère Clisson est amoureux] Le cœur de Clisson, accoutumé aux victoires, aux grandes entreprises, donna bientôt à sa passion un caractère de force et d'inflexibilité qui lui appartenaient. La bonne Eugénie [s'unit au sort illisible] comprit que son sort était de s'attacher à la destinée de ce grand homme, et lui promit un amour éternel. Clisson le promit aussi.

L'envie, la calomnie, ce sont les passions basses qui s'assailent aux [grandes] réputations

naissantes, qui font périr tant d'hommes utiles et étouffent tant de génie. Le pouvoir, le sang-froid, le courage et la fermeté ne font que croître le nombre de ses ennemis et à offenser des hommes, qui par leur place devraient régler l'opinion sur son compte. L'on appela orgueil sa grandeur d'âme, on lui reprocha sa fermeté. Dégoûté de triomphes qui croissaient ses ennemis sans lui donner des amis, Clisson sentit le besoin de rentrer en lui-même, et pour la première fois [depuis sa vie] il jeta un coup d'œil sur sa vie, ses goûts et son état. Comme tous les hommes, il avait le désir du bonheur et n'avait encore trouvé que la gloire. [Il alla passer un mois à la campagne, près de Lyon, chez une de ses connaissances. Occupé depuis son enfance de la guerre, il avait été emporté par le tourbillon des événements, et toujours dominé par la force de son penchant. Son âme toute en proie, absorbée par ses occupations constantes, était neuve encore aux impressions des autres passions et idées morales.]

6. Ici l'auteur, sur le manuscrit, s'interrompt, pour esquisser la suite, entraîné par son impatience.

⁶ Clisson portait dans son cœur le désir du bonheur et n'avait encore quitté que les illusions de la gloire. Il restait peu à la maison. Son camarade recevait beaucoup de monde, avait grande compagnie, et Clisson ne pouvait s'accoutumer aux petites formalités. Son imagination ardente, son cœur de feu, sa raison sévère, son esprit froid ne pouvaient que s'ennuyer des câlineries des coquettes, des jeux de la galanterie, de la logique des tatillons et de la morale des brocards. Il ne concevait rien aux cabales et n'entendait rien aux jeux de mots. Sa vie était sauvage et ses facultés absorbées par une seule pensée qu'il ne pouvait encore définir ni connaître, mais qui maîtrisait entièrement son âme. Accoutumé aux fatigues, il avait besoin d'action, de beaucoup d'exercice.

7. Retour au texte définitif.

8. Napoléon aurait écrit à Fesch, en août 1786 : « Je quitte Lyon avec plus de peine encore que Valence, je me trouvais si bien dans cette ville qu'il me semble que j'aurais voulu y passer ma vie. »

Il n'avait pas de plus douce occupation que d'errer dans les bois. Là, il se complaisait, il bravait la méchanceté et s'élevait au-dessus des folies et de la bassesse humaines.

Quelquefois, sur des bancs argentés par l'astre des amours, il se livrait aux désirs et aux palpitations de son cœur. Il ne pouvait plus s'arracher au spectacle mélancolique et doux de la nuit éclairée par la lune. Il y restait jusqu'à ce qu'elle disparût, que l'obscurité effaçât sa rêverie, et plus triste, plus agité, il allait quérir un repos dont il avait besoin.

La rêverie remplaça la réflexion. Il voyait avec un plaisir inconnu jusque-là le spectacle des variétés de la nature, la naissance et la fin du jour, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, les nattes des prairies. [Il passait des heures entières méditant au fond des bois, et le soir il y restait jusqu'à minuit dans des rêveries à la lueur de l'astre argenté des amours. Il allait souvent aux eaux d'Alles, éloignées d'une heure de Champvert. Ces eaux sont très fraîches pendant une certaine saison, depuis 4 à 6 heures du matin.]

⁷ Cette réaction sur lui-même lui fait comprendre d'autres sentiments que celui de la guerre, d'autres penchants que la destruction. Le talent de nourrir les hommes, de les élever, de les rendre heureux, vaut bien celui de les détruire.

Il désira se recueillir un moment, de mettre de l'ordre dans cette foule d'idées qui depuis plusieurs jours assiégeaient son âme. Il s'éloigna [pour quelques mois] du corps et courut à Champvert, près de Lyon⁸, demander à un monsieur, son ami, l'hospitalité.

Cette campagne, une des mieux situées de cette grande ville, réunissait tout ce que l'art et la belle nature peuvent produire.

Clisson voyait avec surprise le spectacle enchanteur de la naissance et de la fin du jour,

[de celle de la nuit] du cours de l'astre de la nuit argentant les bosquets et les campagnes. Les variétés des temps, des perspectives, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, tout faisait sur son cœur une impression nouvelle et jusque-là inconnue. [Tout était nouveau pour Clisson] Il voyait cependant ce qu'il avait mille fois vu sans [réflexion] rien sentir, sans en être frappé. Misérable homme, quand tu [pars du cercle de la nature], enlevé au dessus de tes semblables, [la peine te suit]... ton âme en proie à l'illusion, à l'effervescence, à l'appréhension, est sourde aux beautés et insensible aux plaisirs de la nature.

Naturellement sceptique, Clisson devenait mélancolique. La rêverie avait remplacé chez lui la réflexion. Il n'avait rien à combiner, à craindre, à espérer. Cet état de quiétude, si nouveau pour son génie, l'aurait, sans le sentir, conduit en peu de temps à la stupeur.

Dès la pointe du jour il errait dans les campagnes, s'attendrissait avec ses pensées habituelles.

Il allait souvent aux bains d'Alles, distant d'une lieue de sa demeure. Il y passait des matins entiers à observer les hommes, ou à parcourir la forêt, ou à lire quelque bon auteur.

Un jour que, contre l'ordinaire, il y avait un peu de monde, il y trouva 2 jolies personnes qui paraissaient beaucoup se plaire dans leur promenade, qui venaient de retourner là seules, avec la légèreté et la gaieté de 16 ans. Amélie avait une belle taille, de beaux yeux, un beau teint, de beaux cheveux, et 17 ans. Eugénie, plus jeune d'un an, était moins belle [une taille ordinaire, un teint].

Amélie paraissait dire en vous regardant : tu m'aimes, mais tu n'es pas le seul, et j'en ai bien d'autres ; sachez donc que l'on ne me peut plaire qu'en me [faisant la cour] flattant, j'apprécie les compliments et j'aime l'accent guindé.

Eugénie ne regardait jamais fixement un

9. Musicien préféré de Napoléon.

10. Ici prend place le manuscrit de la collection André de Coppet.

homme. Elle souriait avec douceur pour faire voir les plus belles dents possibles. Si l'on lui offrait la main, elle la donnait timidement, la retirait promptement. L'on dirait qu'elle provoquait de laisser voir la plus jolie main où la blancheur de la peau contrastait avec le bleu des veines.

Amélie était comme un morceau de musique française, que l'on entend agréablement parce que l'on saisit la suite des accords qui plaît à tout le monde, parce que tout le monde sent l'harmonie.

Eugénie était comme le chant du rossignol, ou un morceau du Paësiello⁹, qui ne plaît qu'aux âmes sensibles seulement, dont la mélodie transporte et passionne les âmes faites pour la sentir vivement, tandis que cela paraît du médiocre au commun.

Amélie subjuguait la plupart des jeunes gens, elle ordonnait l'amour.

Mais Eugénie pouvait seule plaire à l'homme [sensible] ardent qui n'aime pas par goût, par galanterie, mais avec la passion d'un sentiment profond.

La première arrivait à l'amour par la beauté. Eugénie devait allumer dans le cœur d'un seul une passion forte, digne... des héros¹⁰.

La fraîcheur et les yeux d'Amélie méritèrent les attentions de Clisson; il sut faire naître l'occasion de leur parler, de les accompagner jusqu'à leur campagne, où il leur demanda la permission de les y voir quelquefois. Son esprit était plein des jolies personnes qu'il venait de connaître; il ne pouvait se lasser de se retracer le portrait d'Amélie, de se rappeler ses paroles; il se laissait déjà entraîner à cette image séduisante, mais l'idée de la silencieuse et modeste Eugénie le gênait; elle exerçait sur son cœur je ne sais quel empire qui troublait le plaisir du souvenir de la belle Amélie.

Les deux jeunes personnes, de leur côté, avaient été affectées bien différemment. Amélie

reprochait à Eugénie de ne pas avoir su dissimuler le peu de plaisir que la conversation de l'étranger lui avait fait. Elle le trouvait sombre, mais d'une figure et d'une honnêteté distinguées. Eugénie trouvait qu'Amélie avait été trop prompte, son cœur murmurait et elle se trouvait dans ce malaise qu'elle ne pouvait qu'elle n'eût une grande aversion pour l'étranger, aversion qu'elle ne pouvait expliquer ni se justifier.

Le lendemain, Amélie voulut en vain engager Eugénie à se rendre aux eaux et insista opiniâtrement. Celle-ci se leva un moment après le départ d'Amélie pour écrire à sa sœur et pour se promener dans la campagne. Clisson avait précédé Amélie; ils se lièrent comme de vieilles connaissances. La liberté du cœur et souvent du séjour bannissent tout cérémonial et toute étiquette. Ils restèrent plusieurs heures ensemble; ils critiquèrent les amoureuses, et l'aimable et gaie Amélie rentra chez elle, remplie d'une très bonne opinion de Clisson qu'elle trouvait cependant... très peu galant, quoique aimable. Elle ne parla toute la journée que de Clisson et obtint d'Eugénie qu'elle prendrait les eaux le lendemain. Celle-ci, de son côté, avait beaucoup pensé à un discours de l'étranger. Elle ne savait si elle le devait haïr ou l'estimer.

C'était un rendez-vous tacite auquel Clisson ne manqua pas. Du plus loin qu'il aperçut Amélie, il fut fâché de la voir avec son amie. Eugénie, de son côté, écouta sans parler ou répondit sans intérêt. Elle fixait ses yeux dans ceux de l'étranger qu'elle ne pouvait se lasser de regarder. De quel État est-il? Comme il a l'air sombre, pensif. L'on voit dans ses regards la maturité de la vieillesse et dans sa physionomie la langueur de l'adolescence. Et puis elle se fâchait de le voir absorbé par Amélie. Elle feignit d'être fatiguée et décida la société à prendre le chemin de la campagne, lorsqu'ils furent rencontrés par son médecin qui les

11. Passage raturé sur le manuscrit de la collection Coppet.

voyait quelquefois. Celui-ci fut étonné de voir Clisson avec Amélie et crut pouvoir se dispenser de lui en faire compliment. « M. Clisson », dit Amélie.

[« Pardonnez¹¹, lui dit Eugénie, interrompant, nous avons tant entendu parler de vous, je désire tant vous connaître. » L'accent de cette voix, le jeu de la physionomie parlèrent au cœur de Clisson.]

Leurs regards se rencontraient. Les cœurs se confondirent et ils s'aperçurent dans peu de jours que leurs cœurs étaient faits pour s'aimer.

Ce fut l'ouvrage de l'amour le plus ardent et le plus respectueux qui ait agité le cœur d'un homme. Eugénie qui avait voué son cœur à l'amitié, qui s'était crue insensible à l'amour, en sentit tout le feu. Clisson oublia la guerre, il méprisa le temps où il vécut sans Eugénie et où il ne respira pas pour elle. Tout à l'amour, il renonça à la gloire.

Leurs âmes se confondirent souvent; ils surmontèrent tous les obstacles et ils furent unis pour jamais.

Les mois, les ans s'écoulèrent aussi rapidement que les heures. Ils eurent des enfants et furent toujours amants... Eugénie aima aussi constamment qu'elle était aimée. Ils n'eurent pas une peine, un plaisir, une sollicitude qui ne leur fussent communs; l'on eût dit que la nature leur avait donné même cœur, même âme, même sentiment.

La nuit, Eugénie ne dormait que la tête appuyée sur l'épaule de son amant ou dans ses bras; le jour, ils ne vivaient qu'à côté l'un de l'autre, élevant leurs enfants, cultivant leur jardin, dirigeant leur ménage.

Eugénie avait bien vengé Clisson de l'injustice des hommes dont il ne se souvenait plus que comme un songe. Le monde, le peuple avaient oublié, vite oublié, ce que Clisson avait été.

Eugénie avait vingt-deux ans qu'elle croyait

être encore à la première année de son mariage. Jamais peut-être l'aspiration des âmes n'avait mieux lié deux cœurs, jamais l'amour n'avait dans ses caprices uni deux caractères si différents.

[La société¹² d'un homme d'un si grand mérite que Clisson avait rendu Eugénie accomplie; son esprit était orné et ses sentiments très tendres et très faibles avaient pris ce caractère de force et d'énergie que devait avoir la mère des enfants de Clisson. Celui-ci n'était plus sombre, plus triste, son caractère avait contracté la douceur et l'aménité de celui de son amie. Les honneurs militaires, qui l'avaient accoutumé au commandement, l'avaient rendu fier et quelquefois dur; l'amour d'Eugénie le rendit plus compatissant et flexible.]

Ils voyaient peu de monde, ils étaient peu connus, même de leurs voisins; ils n'avaient conservé de relations avec le peuple qu'en protégeant les malheureux (qui les) appréciaient et les bénissaient. Cela les consolait cependant du dépit des sots.

[Quelques pressentiments¹³ agitaient depuis quelques jours son âme; ses yeux se mouillaient de larmes; son cœur suffoquait. Elle serrait, avait saisi et enserrait Clisson dans ses bras; elle ne pouvait plus s'en détacher... Mélancolique... le jour, émue et tendre la nuit, la bonne Eugénie voyait un avenir incertain et sa raison ne pouvait que s'agiter.]

Elle¹⁴ ne voyait ses enfants sans en être attendrie, en saison froide les prenait, quelquefois envoyait sa fille. « O Clisson, lui dit-elle un jour en tenant Sophie sur ses bras, quel avenir funeste nous est-il donc destiné! Mais si ton cœur cesse de m'être fidèle, arrache-moi la vie! » Clisson, que l'amour et la nature et l'estime liaient irrévocablement à Eugénie, s'affligea de sa peine et apaisait ses soucis. « Eugénie, lui répondait-il souvent, le jour que j'ai lié ta destinée à la mienne, j'ai juré de

12. Passage raturé sur le manuscrit de la collection Coppet.

13. Passage raturé sur le manuscrit de la collection Coppet.

14. Ici reprend le manuscrit polonais publié par Askenazy.

protéger tes jours et de soutenir ta faiblesse. Ton mari ne cessera jamais d'être ton amant. Oui, il ne changera pas, il vivra toujours pour toi, il ne survivra jamais à ta perte. »

[L'on était dans le mois de juin. La chaleur étouffante du jour accroissait la beauté éclatante des nuits...]

Les chaleurs étaient excessives. Un orage terrible couvrait l'horizon. La pluie, les éclairs et la foudre obscurcissaient et éclairaient l'air. Eugénie fondait en larmes... Elle [enlace] serre étroitement son mari sur son sein. Sophie se prit à pleurer de la douleur de sa mère, et se cache dans ses jupes en embrassant ses genoux avec ses mains enfantines. « Clisson, ton avenir est incertain et mon âme en proie à des malheurs qui me paraissent certains. Si tu dois cesser de m'aimer, arrache de cette main jadis caressante la vie à ton Eugénie. »

Clisson, que l'estime, l'amour et la nature liaient irrévocablement à Eugénie, [se troublait des peines de son amie] n'oubliait rien pour la rendre à la raison et au bonheur. Il prit Sophie dans ses bras. « Mon Eugénie, je te jure sur les jours de notre Sophie un amour éternel. Mais toi, cesse de m'affliger : dois-tu concevoir des alarmes lorsque mon cœur est si tranquille? » Ils prolongèrent leur conversation dans la nuit et à l'obscurité. Ils s'endormirent très tard. Ils étaient au premier sommeil lorsque Clisson fut éveillé par un bruit de chevaux et de voix qui arrivait. Il se lève et voit un de ses anciens courriers qui lui apportait une lettre du gouvernement. C'était un ordre de partir sous 24 heures pour Paris, où il devait être chargé d'une mission importante que l'on voulait confier à ses talents.

Malheureuse Eugénie, tu dors, et l'on t'enlève ton amant! « Le voilà donc expliqué ce mystère terrible, s'écria-t-elle, le voilà donc réalisé ce malheur. Oh! Clisson, tu m'aban-

donnes, tu revois une autre fois le jeu de la folie des hommes et des événements et de la fortune. Adieu, mon bonheur, adieu, jours heureux, faibles et infiniment courts, vous n'avez plus de prix. » Elle était pâle, affaiblie et sans vie. Clisson n'était pas plus rassuré. Il fallut cependant partir.

Il est déjà à la tête d'une armée. Il ne faisait pas un pas sans avoir Eugénie dans la mémoire et lui tracer les témoignages de son amour. Son nom était le signal de la victoire et ses talents et son bonheur le grandirent. Il réussit en tout, il surpassait l'espérance du peuple et de l'armée qui lui devait ses succès.

Si jeune encore, si utile à sa famille et à la patrie, Clisson doit-il donc déjà finir!

Depuis plusieurs années il était séparé de son amie. Il ne se passait pas un jour qu'il ne reçût des lettres toujours tendres, qui soutenaient son courage et alimentaient son amour. Dans une action où il dut s'exposer, il fut blessé dangereusement. La renommée accroissait son mal. Il expédia Berville¹⁵, un de ses officiers, pour en instruire sa femme et lui tenir compagnie jusqu'à son entière guérison.

Berville était à l'aurore des passions. Son cœur n'avait pas encore aimé. Il était comme le voyageur fatigué ou égaré, qui jette les yeux à la fin d'une longue course pour savoir où il doit se reposer la nuit : il cherchait à placer son cœur. Il vit Eugénie, mêla ses larmes (aux siennes), partagea ses sollicitudes, et toute la journée ils parlaient de Clisson et de son malheur. Son jeune cœur, novice aux passions, crut être animé par la tendre amitié; mais une passion d'autant plus furieuse qu'elle était plus cachée, plus inconnue à lui-même, s'était déjà emparée de lui. Il idolâtra Eugénie. Celle-ci ne se méfie point de l'ami de son mari. Déjà elle écrit moins souvent, moins longuement. Clisson a déjà des inquiétudes affligeantes. Il est rétabli de ses glorieuses blessures. Mais un trouble qu'il ne peut cacher décèle

15. Il est certain que Bonaparte ne pouvait encore penser à Bernadotte qui épousera finalement Désirée Clary. Berville serait plutôt Junot qui aurait sollicité, d'après Hochschild (*op. cit.*, p. 31), la main de Désirée.

l'excitation de son âme. Eugénie ne lui écrit plus, Eugénie ne l'aime plus. Berville ne lui écrit qu'avec contrainte et sans intérêt. La nuit et le jour il pense à son malheur. Il veut, dans son premier mouvement, courir à Champvert et arracher Eugénie au malheur et à l'opprobre. Mais [quitter] l'armée, sa consigne, et la patrie l'a placé là!

Il est deux heures après minuit. Tout est prêt pour la mort. Les ordres sont donnés, la bataille se prépare. Demain, que de sang jonchera cet endroit! Mais toi, Eugénie, que diras-tu, que feras-tu, que deviendras-tu? Réjouis-toi de ma mort, maudis ma mémoire, et vis heureuse.

La générale battait à la pointe du jour. Les feux des bivouacs s'éteignaient. Les colonnes s'ébranlaient, le pas de charge battait aux ailes, et la mort se promenait dans les rangs.

Que d'infortunés regrettent la vie et désirent de la garder encore! Moi seul, je veux l'achever. C'est Eugénie qui me la donnait.

L'on vint lui annoncer que l'aile droite était battue. L'on repousse le centre... et était aux prises. Peu après on lui annonce que le centre était victorieux, mais qu'à la gauche... fraîches paraissent en bataille.

Adieu, toi que j'avais choisie pour l'arbitre de ma vie, adieu, la compagne de mes plus beaux jours! J'ai goûté dans [tes bras] ta société le bonheur suprême. J'avais épuisé la vie et ses biens. Que me restait-il pour l'âge futur que la satiété et l'ennui? J'ai à 26 ans épuisé les plaisirs éphémères de la réputation, mais dans ton amour j'ai goûté le sentiment suave de la vie de l'homme. Ce souvenir déchire mon cœur. Puisses-tu vivre heureuse, ne pensant plus au malheureux Clisson! Embrasse mes fils; qu'ils n'aient pas l'âme ardente de leur père; ils seraient comme lui victimes des hommes, de la gloire et de l'amour.

Il plia sa lettre, donna ordre à un aide de camp de la porter à Eugénie sur-le-champ, et tout de suite se mit à la tête d'un escadron, se jeta tête basse dans la mêlée... et expira percé de mille coups.



*Journée du XIII^e Vendémiaire, l'an II.
 Vue de S. Roch, une batterie.*

Paris des Helman, rue Honoree n° 201. L'Etat de Nauville N° 44.

12. Combat devant l'Église Saint-Roch près Saint-Honoré le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). Dessin de Monnet gravé par Helman. Bibliothèque Nationale.

« Une guerre à mort éclatait entre la Convention et Paris? Était-il sage de se déclarer, de parler au nom de toute la France? Qui oserait descendre seul dans l'arène pour se faire le champion de la Convention? La victoire même serait quelque chose d'odieux; tandis que la défaite vouerait pour jamais à l'exécration des races futures? » Dans ce débat, retenu par le Mémorial, Bonaparte tranche rapidement. Il sera le général Vendémiaire, écrasant à Saint-Roch l'insurrection royaliste. « Nous leur avons tué beaucoup de monde, il nous ont tué trente hommes, écrit-il au fidèle Joseph. Nous avons désarmé les sections et tout est calme. Comme à mon ordinaire, je ne suis nullement blessé. »

LXX.

Note

sur l'armée d'Italie

La répression du coup d'État du 13 vendémiaire permit à Bonaparte de gagner la faveur de Barras, devenu l'un des thermidoriens les plus influents. Il en reçoit le commandement de l'armée de l'Intérieur, fonction qu'il ne juge pas à la mesure de son génie. Il est irrésistiblement attiré par l'armée d'Italie et critique violemment son chef, le général Scherer. Celui-ci venait de gagner la bataille de Loana, les 22-24 novembre 1795. Dans une note de décembre, dont le manuscrit a été retrouvé par Askenazy (op. cit., p. 113), Bonaparte montre que Scherer n'a pas su exploiter la victoire et il se pose déjà en chef d'une armée dont il recevra le commandement en mars 1796.

Si l'armée d'Italie va en avant, elle ne le peut faire qu'elle n'ait au préalable placé une garnison dans la citadelle de Savone.

Si l'armée d'Italie était obligée de se replier, l'occupation de Savone peut servir notre cabotage et maintiendra libre notre communication avec Gênes.

Notre intérêt est de s'emparer de Savone. C'est même celui du peuple de Gênes (dont l'intérêt commercial est lié au nôtre).

L'on doit, afin que les Génois n'apportent aucune opposition à nos projets sur Savone :

1. Faire avancer l'équipage de siège qui est embarqué à Antibes jusqu'à Vado;

2. Occuper ensuite les hauteurs de la Madone de Savone;

3. Faire une note ferme et modérée qui ne blesserait les patriotes et demander au Sénat de permettre que l'armée tienne un bataillon et deux compagnies d'artillerie dans Savone. Il faut que cette note relève toutes les injures que les Anglais ont faites au commerce génois et les horreurs qu'ils ont commises dans le port de Gênes en brûlant la *Modeste*, les insolences qu'ils se sont permis encore dernièrement et qui nous ont obligés à conduire la corvette qui était à Gênes jusque dans notre port pour la mettre à l'abri des mains des Anglais. Il faut surtout dans cette note

séparer le plus adroitement possible les intérêts du commerce et du peuple de celui des oligarques. Il faut que l'on envoie à Gènes un agent qui sache l'art de haranguer le peuple. Si alors le Sénat ne consentait pas à recevoir l'artillerie dans Savone, il faudrait faire avancer une batterie de côtes sur la vallée, et pendant ce temps-là faire des ouvrages et construire des batteries sur la hauteur des Capucins.

L'on a commis une faute essentielle en ne forçant pas le camp retranché de Ceva tandis que les Autrichiens battus étaient acculés au-delà d'Acqui. Toute l'armée française se trouvait disponible pour battre les Piémontais qui, n'étant pas au nombre de 20 000, n'étaient pas en proportion de force contre nous qui en avons 30 000. Autant est une des preuves certifiant cette faute grossière; la division du général Sérurier, étant à Garessio et à San Giovanni, était à portée de Ceva; celle du général Masséna, étant à Cairo, n'en était éloignée que de quatre heures.

La prise de Ceva donnerait souliers, grains, viandes, draps et charrois à l'armée car la prise de Ceva livrerait Mondovi et toutes les petites villes voisines riches en grains et en comestibles.

Maître du camp retranché de Ceva, la place peut tenir, mais l'on doit faire suivre à Vado l'équipage de siège et de là le conduire à Ceva. Il ne faut que 200 à 300 chevaux pour conduire l'artillerie, et l'on trouve dans le pays ce qui est nécessaire pour conduire les munitions. Si la pointe avait été entreprise et exécutée telle qu'elle avait été ordonnée, l'on devait, dès que les Autrichiens étaient éloignés du camp retranché de Ceva, s'emparer ensuite de la forteresse de Savone. Aujourd'hui, si les troupes sont rentrées en quartiers d'hiver, je pense qu'il faut d'abord commencer par Savone, et de là passer à Ceva. Il n'y a qu'une difficulté à ce retard, c'est que...

Liberté.



Egalité.

Ampliation



D'un Arrêté du Comité de Salut public,
en date du 4 Brumaire an deuxième quatorze
de la République une et indivisible.

Le Comité de salut public arrête
que le g. d. de Division Bonaparte
est nommé g. d. en chef de l'armée de
l'intérieur
et charge la g. Commission de lui
expédier des lettres de service en
exécution de présent arrêté

collationné.

Boussieu

Sur copie conforme
s'adjoint au chef de la B. D. D.
Henry Durost

Adjoints

13. Ampliation de la nomination du général Bonaparte à l'armée de l'intérieur. Ministère de la Guerre.



Index

On trouvera un index des noms de personnes
et de lieux à la fin du 3^e volume.

Table des illustrations

Frontispice. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie par Bacler d'Albe.	ix
1. Pascal de Paoli.	57
2. Page de titre de <i>An account of Corsica, the journal of a tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli.</i>	67
3. Carte de la Corse, tirée de <i>An account of Corsica</i> , 1768.	68
4. Serment de fidélité de Bonaparte à la Constitution de 1791.	215
5. Fragment du <i>Dialogue sur l'amour.</i>	227
6. Page de titre du <i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.</i>	241
7. Carte des Iles de la Magdelaine.	341
8. Bonaparte au siège de Toulon.	401
9. Billet de Napoléon adressé au général Carteaux.	402
10. Note de Bonaparte adressée au comité de Salut public pour demander une mission en Turquie.	409
11. Radiation du général Bonaparte.	421
12. Combat devant l'Église Saint-Roch près Saint-Honoré.	455
13. Nomination de Bonaparte à l'armée de l'intérieur.	461

Table des chapitres

TOME II. MANUSCRITS ET ŒUVRES IMPRIMÉES 1789-1796

Avertissement.	3
Chronologie.	5
XXXIV. Notes tirées du <i>Compte Rendu</i> de Necker.	9
XXXV. Sur l'esclavage.	17
XXXVI. Notes tirées des <i>Observations sur l'Histoire de France</i> de M. l'abbé Mably.	23
XXXVII. Notes tirées de la <i>Géographie</i> de Lacroix.	39
XXXVIII. <i>Nouvelle Corse.</i>	51
XXXIX. Lettres sur la Corse à M. l'abbé Raynal.	65
XL. Notes tirées des Écritures saintes.	127
XLI. Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de la Corse à l'Assemblée nationale.	131
XLII. Impressions de voyage.	147
XLIII. Notes tirées de l' <i>Histoire de la Sorbonne.</i>	151

XLIV. Notes tirées du <i>Voyage en Suisse</i> de M. William Coxe.	163
XLV. Notes tirées des <i>Mémoires</i> de Duclos.	185
XLVI. Notes tirées de l' <i>Histoire de la Noblesse</i> de Dulaure.	189
XLVII. <i>Esprit de Gerson</i> .	197
XLVIII. Notes tirées de l' <i>Essai sur les mœurs</i> par Voltaire.	201
XLIX. République ou monarchie.	211
L. Notes tirées de l' <i>Histoire de Florence</i> par Machiavel.	217
LI. Dialogue sur l'amour.	225
LII. Notes sur le <i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes</i> par Jean-Jacques Rousseau.	239
LIII. Notes pour le discours de Lyon.	247
LIV. Discours sur la question proposée par l'académie de Lyon.	253
LV. Règlement pour la police et le service du bataillon des gardes nationales volontaires.	299
LVI. Mémoire justificatif du bataillon des volontaires sur l'émeute du mois d'avril.	305
LVII. Protestation des volontaires au sujet de l'abandon de la contre-attaque de la Sardaigne.	331
LVIII. Mémoires sur les Iles de la Magdelaine.	337
LIX. Projet pour la défense du golfe d'Ajaccio.	347
LX. Projet pour la défense du golfe de Saint-Florient.	353
LXI. Position politique et militaire du département de la Corse au 1 ^{er} juin 1793.	367
LXII. <i>Le souper de Beaucaire</i> .	377
LXIII. Mémoire au comité de Salut public.	399
LXIV. Note sur Gênes.	411
LXV. Note sur l'artillerie de l'Ouest.	417
LXVI. Mémoire sur l'armée d'Italie.	423

TABLE DES CHAPITRES

LXVII. Instruction pour Kellermann.	429
LXVIII. Instruction pour les représentants du peuple et le général en chef de l'armée d'Italie.	433
LXIX. <i>Clisson et [Eugénie]</i> .	437
LXX. Note sur l'armée d'Italie.	457
Table des illustrations.	465

Le tome 2 de cette première édition critique des Œuvres littéraires et des écrits militaires de Napoléon Bonaparte a été achevé d'imprimer le 31 décembre 1967 sur les presses de l'Istituto Italiano d'Arti Grafiche à Bergame. Le texte en caractères Didot a été composé par les soins de Firmin-Didot et C^{ie}. Papier vergé à l'ancienne de la Cartiere del Garda. Reliure pleine peau frappée à l'or fin au dos et aux plats de fers d'époque.



Dépôt légal n° 3. — 4^e trimestre 1967. — 6328

1. Napo ~~verde~~
de piele cu g
piere descise
in factura.

- lei 1597 lei

e. 10833.686de/275. vol I-III.

